

ŒUVRES
DU
P. NOUET

II

L'HOMME D'ORAIISON

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU

CONTENANT

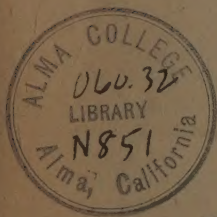
TOUTE L'ÉCONOMIE DE LA MÉDITATION, DE L'ORAIISON
AFFECTIVE
ET DE LA CONTEMPLATION

PAR

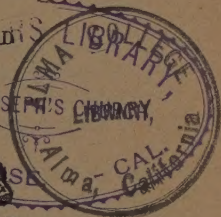
LE P. JACQUES NOUET

De la Compagnie de Jésus

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE



TOME SECONDE



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90

1893

D'ORAISSON

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

LIVRE CINQUIÈME.

De la troisième espèce d'oraison que saint Ignace enseigne, qui est la contemplation.

ENTRETIEN PREMIER.

Sa définition et sa nature.

La contemplation n'est autre chose, si nous la prenons dans l'étendue générale de sa signification, qu'un simple regard intellectuel de quelque objet que ce soit, sans raisonnement et sans discours, comme dit Saint Bernard (1).

Mais la contemplation chrétienne et divine, dont nous traitons ici et que nous regardons comme un exercice qui est le propre des saints intimement unis à Dieu, et de ceux qui aspirent à l'union parfaite; la contemplation, dis-je, prise en ce sens, est un regard intellectuel, une vue, une connaissance de Dieu et des cho-

(1). *Intuitus animæ de quâcumque re. S. Ber. l. 2. de Consider. c. 2.*

ses divines, simple, libre, claire, certaine, sublime, jusqu'à l'admiration et à la suspension qui procède de l'amour, et qui tend à l'amour divin comme à sa fin (1).

Elle a cela de commun avec la méditation, que c'est un acte d'entendement, qui tend à faire impression sur la volonté pour y produire l'amour du souverain bien. Elle convient aussi avec la simple pensée, en ce qu'elle est sans raisonnement : mais elle a des qualités éminentes qui la relèvent, et la distinguent de l'une et de l'autre. Car encore que ces trois actes puissent avoir un même objet, et qu'un même entendement puisse s'occuper de Dieu ou par la méditation, ou par la contemplation, néanmoins cela se fait d'une manière bien différente, comme dit Richard de Saint-Victor.

La pensée s'élève peu, elle ne fait que ramper pour ainsi dire. La méditation marche d'un pas vigoureux, mais la contemplation vole vers Dieu d'un vol sublime et élevé.

La pensée n'a point d'arrêt, elle s'égare facilement, et passe d'un objet à l'autre. La méditation est fixée au sujet qu'elle choisit, et se tient aux règles qu'elle s'est prescrites; mais la contemplation d'un simple regard voit une infinité de choses; parce qu'elle n'a point d'autres bornes qui limitent son étendue, que le bon plaisir de Dieu.

La pensée est d'ordinaire sans fruit, comme elle est aussi sans travail. La méditation se fait avec peine et avec fruit : mais la contemplation est sans travail, et néanmoins elle fait beaucoup de fruit.

La pensée voit son objet de loin confusément. La méditation le joint de plus près : mais la contemplation le pénètre, le goûte, et nous en donne la jouissance.

La pensée vient de l'imagination : La méditation, du raisonnement et du discours : mais la contemplation

(1) Est superessentialis divinitatis et eorum quæ referuntur ad eam, affectuosa, prompta, atque sincera cognitio. *Dionys. Rich. Car. h. 1. de Cont. c. 3.*

est un acte d'intelligence qui est bien plus pur , plus dégagé , plus pénétrant , plus lumineux et plus certain.

Il est plus pur , parce qu'il est plus éloigné de la matière.

Il est plus dégagé , parce que l'objet qu'il envisage , est plus épuré et détaché des fantômes , et d'ailleurs il s'y porte avec plus de facilité et de plaisir; l'esprit qui le produit étant exempt de tous les soins de la terre , et ne trouvant plus d'obstacle qui le retienne , après s'être défait des passions et des vices qui captivent sa liberté.

Il est plus pénétrant et plus lumineux , non qu'il arrive à la clarté des bienheureux qui voient Dieu face à face ; mais parce que la lumière qu'il reçoit du don d'intelligence et de sagesse est si éclatante et si vive , qu'on dirait que la foi n'est plus foi , et qu'elle a changé son obscurité en une lumière de gloire , en comparaison de laquelle toute la lumière , qu'on tirait auparavant de la méditation , ne paraît plus que comme une lumière peinte , un jour mourant , une ombre obscure et ténébreuse.

Il est plus certain , non du côté de l'objet qui est également infallible , mais du côté de l'esprit , qui s'attache avec une adhérence plus forte aux vérités qu'il découvre avec beaucoup plus d'évidence qu'il n'avait fait par le passé.

De là vient qu'il touche plus puissamment la volonté , qu'il l'embrase d'amour , qu'il la transporte et la ravit de joie et d'admiration , à la vue du souverain bien , dont il lui donne la jouissance par une espèce de béatitude commencée , telle qu'elle peut être en cette vie. C'est en ce sens qu'il faut expliquer ce que disent quelques Théologiens mystiques (1), que la béatitude de l'âme consiste dans une transformation déifique qui la fait passer de l'être créé , qu'elle a en elle-même , à l'être increé et

(1) Vide S. Tho. 22. q. 180. a. 7.

essentiel, qu'elle avait de toute éternité dans les idées de Dieu, où elle n'est qu'une même chose avec lui, une même essence, une même vie, une même lumière, un même esprit, et par suite une même béatitude. Car si l'on prend ces termes à la rigueur, c'est une hérésie de croire que l'être créé puisse être changé effectivement en un être increé. Mais il est vrai de dire que la contemplation transforme l'âme par affection, et la ravit tellement en Dieu par l'effort de son amour, qu'elle s'oublie d'elle-même, et ne goûte plus que Dieu, dont elle sent la douceur avec un plaisir si délicieux, qu'il lui semble qu'elle est tout absorbée et heureusement perdue dans cet abîme de bonté, de beauté, de sagesse, de grandeur, de tout être et de tout bien. Cette union de jouissance se fait par voie de lumière et d'amour que saint Laurent Justinien appelle les deux ailes de l'âme sur lesquelles elle vole dans le sein de la Divinité, où elle se repose comme dans son centre (1).

Là, comme dit ce Père, elle admire et respecte avec une profonde vénération la souveraine excellence de la majesté du Père, l'éternelle génération du Verbe, la possession ineffable du Saint-Esprit, la gloire interminable du paradis, l'ordre des hiérarchies célestes, et la récompense incompréhensible de tous les Saints.

Là se voyant environnée de toutes parts des splendeurs de la sagesse, elle ne peut se divertir de l'objet qui la charme, tant elle est puissamment attirée par le contentement qu'elle en ressent, pénétrée de la grâce qui inonde sur elle, et suspendue par la nouveauté des choses extraordinaires qu'elle y aperçoit.

Là, elle se trouve toute recueillie à l'intérieur, aimant si éperdûment cette retraite, qu'elle n'en peut sortir, si ce n'est que l'obéissance l'appelle ailleurs, ou

(1) Ex hujus modi luminis, et gustûs infusione, quasi duabus fultum pennis amantis cor ab imis elevatur ad summa, etc. *S. Laurent. Justin. de casto connub. c. 25.*

que Dieu la laisse à elle-même. Mais alors elle fait couler de sa bouche les vérités éternelles comme une pluie du feu du ciel, qui arrose les cœurs de ceux qui l'écoutent, et qui les embrase de la chaleur qu'elle a conçue. Car ayant été introduite dans le sanctuaire de la sagesse, il ne se peut faire que son cœur ne soit comme un brasier ardent, qui chauffe tout ce qui l'entoure. Elle tire profit de tout, et il n'y a rien de si mince, qui ne soit pour elle une étincelle, ou plutôt une vive flamme du pur amour. Elle est élevée sur un trône sublime de lumière d'où elle voit tout l'univers assujetti à son service, comme l'Épouse du Verbe, qui entre en communauté de biens avec son Époux, dont la faveur et l'amour la comblent de joie (1).

Car toutes les créatures lui rendent hommage par son commandement, toutes lui applaudissent, toutes font un concert dans son cœur, concert plein d'amour, concert témoin de l'amour, concert messenger de l'Époux qui l'assure de l'alliance qu'il veut contracter avec elle, et qui l'attendrit si fort, qu'elle se fond entièrement par la douceur de l'amour, par la suavité de l'esprit, par le feu de ses désirs, par l'ardeur de la charité qui la liquéfie, et la fait écouler en Dieu, se voyant préférée à tant d'autres, servie de tant d'autres, et choisie entre tant d'autres (2). Elle cher-

(1) In sublimi quodam considerationis solio residens, nimis exultatione lætatur cum se Verbi sponsam esse non dubitat. Perfectus enim amor dubietate caret. Intuetur facitè universa posita sub se, suoque famulari obsequio. Ipsi de mandato Verbi cuncta favent, plaudunt omnia tanquam charissimæ sponsæ, miroque modo suadente amore, dilectionis voces ingeminant. Quamdam namque in corde sponsæ gignunt spiritualem consensum amore plenum, testem amoris, nuntium desponsationis et sponsi pedisequium, etc. *Ibidem.*

(2) Exemplis namque pariter excitatur, et votis resolvitur in tibus præ amoris dulcedine, præ suavitate spiritûs, præ ardore desiderii, præ liquefactione charitatis : præcipuè cum tantis se prælatam videt, famulari à tantis, electam de tantis, etc. *Ibidem.*

che ce qu'il y a en elle qui ait pu mériter cette grâce, et elle n'y trouve rien ; elle n'y aperçoit que les dons de l'Époux, qu'elle a souillé par le mauvais usage qu'elle en a fait : nonobstant tout cela, au lieu de la châtier, il ne lui fait que des caresses et des promesses, dont la grandeur la surprend et la ravit. Dans cette vue elle gémit, elle pleure, elle jette des soupirs ardents, et s'unit étroitement à son tour. Elle le met dans son sein, elle lui ouvre son cœur, elle lui découvre toutes ses affections, elle le loue, elle le magnifie, elle le serre très-étroitement, et sachant qu'il est le centre de son bonheur et de son repos, elle souhaite de ne s'en éloigner jamais. Mais parce qu'il ne lui est pas permis de demeurer toujours dans la jouissance, elle s'établit dans une présence habituelle de sagesse et d'amour, où elle attend avec une passion extrême le retour actuel de l'Époux : voilà un abrégé des merveilles qui se passent dans le secret de la contemplation, que ce Père nous donne comme un lingot d'or, qu'il nous faut entendre, commençant par les lumières que Dieu communique à l'âme, et de là passant aux opérations de l'amour, pour finir par les fruits de l'un et de l'autre, et par l'esprit qui les produit.

ENTRETIEN II.

Quel est l'objet de la Contemplation,

AVANT que de découvrir en particulier les admirables lumières et les vues surnaturelles que Dieu donne aux saints dans la contemplation, il est nécessaire de dire en général quelle est la matière de ce genre d'oraison, et de quoi elle s'occupe.

1. Et premièrement (1), personne ne doute que Dieu n'en soit le premier et principal objet; parce que la fin de la contemplation est d'élever l'âme au pur amour de Dieu, et du désir de la sainteté. Or qui peut mieux nous porter à l'amour de Dieu que Dieu même? Et qui peut mieux nous établir dans la pureté du cœur et dans une parfaite sainteté que l'amour divin?

2. Secondement (2), il est constant que si la contemplation s'étend encore à d'autres objets, elle ne le fait que par rapport à Dieu; parce qu'elle ne les regarde que comme des miroirs ardents, qui lui font connaître Dieu, et qui l'embrasent de son amour.

3. En troisième lieu (3), il est évident par la même raison que tout ce qui peut servir de sujet à la méditation est aussi compris dans l'objet de la contemplation;

(1) Vide S. Greg, l. 6. Moral. c. 26. S. Ber., l. 5. de considerat. ad Eugen. et Serm. 62. in Cant. S. Thom., 22. qq. 180. a. 4.

(2) Vide Suares. tom. 2. de Relig. l. 2. de orat. ment. c. 9. n. 6.

(3) Omnis materia meditationis est quoque materia contemplationis: nisi quod meditatio investigat, contemplatio degustat: Illa aliquandò in rebus creatis sistit, et ex earum consideratione profectum elicit. Hæc semper ad Deum transit, et illum in quibuscumque rebus conspiciat. P. Alv. de Paz. tom. 3. l. 5. pars. 2. c. 1. in fine.

parce que le pur amour de Dieu est la fin de l'une et de l'autre. C'est le centre commun où elles vont par des voies fort différentes, l'une par le discours, l'autre par un simple regard qui a beaucoup plus de force et de vigueur. Outre que la méditation, comme remarque le Père Alvarez de Paz, s'arrête quelquefois dans la considération des choses créées, et se contente d'en tirer quelque profit spirituel; mais la contemplation s'élève toujours au-dessus, et ne les regarde jamais que pour voir Dieu dans ses ouvrages, et passer de la vue des créatures à la connaissance du Créateur. Cette observation est importante pour expliquer ce que disent quelques contemplatifs, que Dieu seul est l'objet de la contemplation. Assurément ils ne veulent pas exclure de son étendue ni l'humanité sainte de Jésus-Christ, ni les mystères de sa vie et de sa mort, ni le paradis, ni l'enfer, ni tous les autres ouvrages que Dieu a produits hors de soi, ce serait une erreur trop grossière. Ils veulent dire seulement que Dieu est le premier et principal objet de la contemplation, et que lorsqu'elle s'étend à d'autres objets, elle ne le fait que par rapport ou par opposition à Dieu, lorsqu'elle découvre les défauts et les imperfections de la créature opposées aux perfections du Créateur; par rapport, lorsqu'elle regarde Dieu dans ses ouvrages, et ses ouvrages dans lui-même.

D'où l'on peut voir encore ce qu'ils veulent dire lorsqu'ils conseillent à ceux qui s'adonnent à la contemplation, de se défaire des images, et regarder Dieu tel qu'il est en lui-même. Ils ne veulent pas dire qu'on puisse voir Dieu en cette vie par la lumière de la foi, comme les bienheureux le voient par la lumière de gloire, sans espèces et sans images. Ce serait ignorer ce que dit saint Paul, que nous ne voyons Dieu ici-bas que comme dans un miroir et par énigme.

Ils ne conseillent pas aussi, sous prétexte de ne vouloir que Dieu, de rejeter toutes les vues des créatures, que Dieu donne à l'âme dans la contemplation, lorsqu'il

lui découvre les merveilles de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté dans la création du monde, par exemple, ou dans quelque autre de ses ouvrages; ce serait donner des lois au Saint-Esprit, et lui prescrire des règles de conduite, au lieu de les recevoir de lui. Comment faut-il donc entendre ce conseil, pour le suivre sûrement dans la pratique? Il le faut entendre des images fausses et trompeuses que le monde nous imprime, du tumulte importun des créatures, qui nous reviennent souvent dans l'esprit lorsqu'on devrait s'appliquer à Dieu, de la multiplicité des discours, et des raisonnemens que l'esprit humain recherche, soit pour contenter sa curiosité, soit pour soulager sa faiblesse; parce que la manière dont Dieu l'élève par la contemplation, ne lui étant pas naturelle, il retombe aisément sur lui-même, pour agir à sa manière.

Que l'homme d'oraison prenne donc garde de ne point mêler ses propres pensées avec les vues qui lui sont données d'en-haut, ni l'opération de son propre esprit, avec celle de l'Esprit divin qui les fait agir. Qu'il laisse son cœur entre les mains de Dieu, pour y mettre ce qu'il lui plaira, tandis qu'il daigne l'attirer à soi et le remplir de ses lumières. Qu'il demeure dans un profond respect, et dans une très-simple application à ce qui lui est montré, sans réflexion et sans retour, dont souvent il n'est pas capable, quand l'attrait est fort et puissant: mais quand il en aurait la liberté, il doit pour lors l'éviter, n'ayant rien à faire dans cet état passif, que de ne point agir de lui-même et de ne rien faire qui puisse troubler l'opération divine.



ENTRETIEN III.

Des lumières que Dieu communique aux hommes d'oraison dans l'exercice de la contemplation ; de leur diversité et de leur caractère.

Nous appelons du nom de lumière toutes les connaissances que Dieu communique à l'âme dans l'exercice de la contemplation.

La diversité en est si grande qu'il est difficile de l'exprimer parfaitement, on les peut néanmoins réduire à deux chefs, selon la diversité de leurs principes. Les unes viennent de la contemplation active et acquise, et qui a pour principes la religion et la foi. Les autres viennent de la contemplation passive et infuse, qui procède des dons du Saint-Esprit, ou d'une lumière supérieure semblable à la lumière des prophètes.

La contemplation active s'acquiert, se perfectionne et se conserve par la méditation continuelle, qui serait imparfaite et défectueuse, si elle ne se changeait avec le temps dans la contemplation, comme celle-ci doit passer en vue habituelle de Dieu et des choses divines : autrement, comme disent les maîtres de la vie spirituelle, c'est un corps sans âme, un voyage sans fin, une navigation sans port.

La contemplation infuse ne dépend point de l'industrie humaine ; mais de la bonté de Dieu qui la donne à qui bon lui semble ; néanmoins sa coutume est de la donner pour récompense à ceux qui se sont long-temps exercés dans la vie purgative et illuminative, et dans la pratique de l'oraison mentale ordinaire. La cause qui produit l'une et l'autre, c'est le Saint-Esprit, et le fervent amour de Dieu qui porte l'âme à se désoccuper des choses créées, et à faire tous ses efforts pour s'ap-

procher, pour s'unir, et pour se perdre en Dieu. Car les lumières du ciel demandent un cœur humilié et anéanti. Ceux que la vanité ou la curiosité porte à apprendre beaucoup de choses spirituelles et à s'en repaître, comme les insectes font des fleurs, tombent ordinairement en de grands défauts. Toute leur science n'est qu'un fruit de leur philautie et de leur propre jugement, qui se trompe souvent, et s'égare en des pensées très-éloignées de la raison et de la foi. Ils méprisent les livres qui traitent de la pratique des vertus et de la mortification des sens : ils ne les peuvent lire sans ennui et sans dégoût. Ils ne se plaisent qu'à ceux qui traitent des choses relevées et fort extraordinaires, dont ils retiennent soigneusement les propres termes, pour en faire un débit plein d'ostentation et de complaisance. Mais ce que ces mêmes livres enseignent de la pureté de cœur, et du dégagement qui nous dispose à recevoir les communications divines, ne les occupe guère : ils passent légèrement par-dessus, et de là vient qu'ils n'entendent rien dans tout ce qui regarde leurs obligations et leurs devoirs, et que toute leur spiritualité ne consiste qu'en belles parole et en discours relevés ; au lieu que les âmes vraiment spirituelles, que Dieu élève à la contemplation de son être infini, ne cherchent que lui en simplicité et pureté de cœur, par une entière abnégation d'elles-mêmes, ne désirant rien lire ni savoir, que ce qui les conduit à une plus étroite observance, et s'entretenant plus volontiers de ce qui les anime à l'exercice des solides vertus, de ce qui est propre à donner de l'admiration et de l'éclat ; parce qu'elles font plus d'état d'aimer que de connaître, et que les premières lumières que le Saint-Esprit leur communique, sont toujours celles qui les conduisent à la mortification, et rendent leur entendement et leurs volontés plus soumises à l'obéissance. « Voilà ce cercle désirable, par lequel nous vivons » saintement pour contempler Dieu, et nous contem-

» plons Dieu pour vivre saintement (1). » La contemplation de l'être divin est aimable par elle-même, et la recherche qu'on en fait par ce motif est louable et honnête; mais elle est encore plus recommandable, quand on la fait, non-seulement pour acquérir l'amour affectif, mais aussi l'amour effectif. Le fruit de lumière céleste est de produire toute sorte de bien (2).

Cette vérité paraîtra dans un plus grand jour après que nous aurons vu quels sont les caractères et les propriétés de la lumière que Dieu répand dans l'esprit qui s'applique à contempler son incompréhensible grandeur.

La première propriété de la contemplation est l'élévation de l'âme à Dieu, qui est tout autre que celle de la méditation, surtout dans la contemplation infuse, soit parce qu'elle se fait sans travail avec une plus grande douceur, soit parce qu'elle se fait en un instant, soit parce qu'elle monte bien plus haut, jusqu'au plus secret du sanctuaire, où l'entendement et la volonté sont attirés par une main plus forte et d'une manière plus noble, qui excède toute l'industrie humaine. *Montez ici*, fut-il dit à saint Jean, lorsque le ciel s'ouvrit sur sa tête, *montez ici, et je vous montrerai les choses qui doivent arriver. Et soudain*, ajouta-t-il, *je fus ravi en esprit, et je vis au même instant un trône dressé dans le ciel, et celui qui était assis sur ce trône* (3). Le prophète Ézéchiël raconte de soi quelque chose de semblable : *Une forme de main s'étendit sur moi, et me prit par un cheveu de ma tête, et l'esprit m'éleva entre le ciel et la terre, et me porta à Jérusalem, non par un mou-*

(1) Hic est ille desiderabilis circulus, quo sanctè vivimus, ut Deum contemplemur; et Deum contemplamur, ut sanctè vivamus. 2. c. 6. de naturâ contemplat. tom. 3.

(2) Fructus huius in omni bonitate. *Ephes.* 39.

(3) Ascende huc, et ostendam tibi quæ oportet fieri post hæc. Et statim fui in spiritu; et ecce sedes posita erat in cœlo, et supra sedem sedens. *Apoc.* 4. 1, 2.

vement local ; mais par une vision divine (1). Ce n'est point l'homme qui s'élève ainsi de lui-même ; c'est une main qui vient d'en-haut ; le plus grand esprit du monde ne peut prendre le vol si haut, sinon par un ordre spécial de la volonté divine : *Est-ce par votre ordre, par votre conseil, par votre adresse, que l'aigle prend l'essor, qu'elle s'élève dans l'air, et qu'elle va faire son nid sur le sommet des plus hautes montagnes* (2) ? Non, vous ne le pouvez sans mon secours ; c'est moi qui vous élève au-dessus de la terre, pour vous nourrir des fruits de mon amour et de la connaissance de mes grandeurs (3).

La seconde propriété de cette divine lumière, qui éclaire l'homme d'oraison, est la suspension d'esprit, qui n'est autre chose qu'une forte application à l'objet qu'il contemple, qui va quelquefois jusqu'à l'oubli de toutes choses et de soi-même. Je dis quelquefois : car il peut s'élever par la contemplation en la présence de Dieu, en sorte qu'il se souvienne de ses propres besoins et de ceux du prochain, pour les exposer aux yeux de sa bonté : mais il est d'autres fois si fortement attaché à ce qui lui est montré, qu'il n'a aucune idée ni souvenir d'autre chose. Ce qui arrive en deux manières, ou par les excès de la lumière qui découvre

(1) Et emissâ similitudo manûs apprehendit me in cincinno capitis mei : et elevavit me spiritus inter terram et cælum, et adduxit me in Jerusalem in visione Dei, juxta ostium interius, quod respiciebat ad aquilonem, ubi erat statutum idolum zeli ad provocandam æmulationem. Et ecce ibi gloria Dei Israel, secundum visionem quam videram in campo. *Ezechiel* 8. 3, 4. *Vide. S. Gregor. liv. 71. Moral. cap. 19., ubi inter alia hæc habet*: Hoc namque esse speciale electorum, quod sic sciunt præsentis vitæ iter carpere, ut per spei certitudinem noverint jam se ad acta pervenisse, quatenus cuncta quæ præterfluunt sub se esse videant, atque omne quod in hoc mundo eminet amore æternitatis calcant.

(2) Numquid ad præceptum tuum elevabitur aquilo, et in arduis ponet nidum suum ? *Job.* 39. 27.

(3) Sus tollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob patris tui. *Isa.* 57. 14.

un objet extraordinaire, ou par l'excès de la dévotion et de l'amour qu'il a pour quelque bien qui l'attire et qui efface le souvenir de toute autre chose, comme le feu du ciel, qui tomba sur le sacrifice d'Élie, consumma non-seulement la victime, mais encore l'eau, le bois et les pierres, qui étaient tout à l'entour. O bienheureux oubli de toutes les choses créées, qui met l'âme dans une admirable solitude, où elle ne voit que Dieu, sans se souvenir de ce qu'elle voulait lui exposer ou demander; car ce silence et cet oubli a plus de force, pour obtenir ce qu'on voulait demander, que la demande même. « C'est un effet de l'amour que » Dieu porte à l'âme, dit saint Bernard, et de la pré- » vention de la grâce, qui la rend attentive à son bien- » aimé, comme il est attentif à elle (1). » Si bien qu'elle peut dire comme l'Épouse : Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis tout à lui. Heureuse suspension, qui ne fait mourir en nous que les mouvemens turbulens d'une vie extérieure, et qui établit l'esprit dans la paix, et dans la tranquillité de la vie intérieure.

La troisième propriété est l'admiration qui est une espèce de crainte, comme dit saint Damascène, causée par l'appréhension d'une chose qui excède la puissance de l'âme, soit par sa grandeur, soit par sa nouveauté, soit par l'ignorance de sa cause, qui nous est inconnue. Si bien que c'est un mouvement partie de l'entendement, partie de la volonté, qui dit à l'égard de l'entendement une plus forte pénétration, une connaissance plus vive et plus claire que l'ordinaire de l'objet, qui se présente, d'où naît dans la volonté une complaisance merveilleuse pour cet objet, s'il est bon et convenable, avec une terreur respectueuse, et

(1) Amor Dei amorem animæ parit, et illius præcurrens Intentio intentam animam facit, sollicitudoque sollicitam. *S. Ber. Ser. 69. in Cant.* Anima ergo suspendium eligit, ut ossa moriantur. *S. Gr. 8. Mor. c. 13. et 14.*

un désir extrême de le louer et d'en publier la grandeur ; ou s'il est mauvais , une aversion , une horreur , une confusion , et un éloignement étrange. L'admiration qui vient de la nouveauté de l'objet , cesse lorsqu'on y est accoutumé ; celle qui vient de l'ignorance de la cause cesse lorsqu'on commence à la connaître : mais celle qui vient de la grandeur de l'objet est inséparable de la contemplation : d'où vient que saint Bernard dit que la « première et la plus excellente contemplation est l'admiration de la majesté divine (1) ; » et saint Augustin : « La contemplation est un exercice de l'âme , qui admire avec plaisir une éclatante vérité (2). » On pourrait encore ajouter avec Richard de Saint-Victor que « la contemplation est une libre pénétration de l'esprit plein d'admiration aux spectacles de la sagesse (3). »

Les effets qui suivent l'admiration sont différens, selon la diversité des objets et des vues qu'on en a. Sainte Térése, étant dans une très-haute contemplation, connue par une grâce extraordinaire comme toutes choses sont en Dieu, et comme elles s'y voient ; ce qu'elle explique en comparant la Divinité avec un diamant beaucoup plus grand que le monde , où tout ce que nous faisons , se verrait clairement , et y serait enfermé , rien ne pouvant sortir hors de son étendue. Je fus , dit-elle , surprise d'un grand étonnement de voir en si peu de temps tant de choses assemblées dans ce clair diamant , et toutes les fois que je m'en souviens , ce m'est un objet si lamentable de voir que des choses aussi difformes que mes péchés étaient représentées

(1) *Prima et maxima contemplatio est admiratio majestatis. S. Bern. 5. de consid. cap. 14. et lib. 2. sub finem.*

(2) *Contemplatio est perspicuæ veritatis jucunda admiratio. S. Aug. lib. de spirit. ut animæ cap. 32.*

(3) *Contemplatio est libera mentis perpicacia, in sapientiæ spectacula cum admiratione suspensa. Rich. à. S. Vict. lib. 1. de contempl. cap. 1.*

dans cette pure clarté, que je ne sais comment je le puis supporter (1). Certes pour lors j'en demeurai si confuse, que je ne savais, ce me semble, où me cacher. Le P. Ribadeneira écrivant la vie de saint François de Borgia, dit que ce grand homme d'oraison, étant encore duc de Gandie, s'adonnait à la contemplation des attributs de Dieu, et que « s'avancant dans cette » haute mer de l'essence divine, il était ravi en admiration, et tout extasié à la vue de ses perfections infinies (1). Ensuite de quoi il fondait en larmes de tendresse et de dévotion, disant avec étonnement : « Seigneur qui a pu attendrir mon cœur plus dur que » la pierre, que le roc, et même que le diamant, sinon » vous, ô Dieu des miséricordes ! qui avez fait sortir » d'un rocher des sources d'eau vive (3) ? » Le Père Suarez remarque que l'admiration étant une crainte respectueuse, celle qui naît de la grandeur de Dieu, porte l'âme à la dévotion, et lui laisse une forte inclination à lui rendre toute sorte d'honneur et de service. Ainsi dans l'Apocalypse les anges admirant le mystère de la propagation de l'Église, adorent Dieu, éclatant en louanges, et disant : *Bénédiction, clarté, sagesse, action de grâces, honneur, vertu, force et puissance à notre Dieu dans tous les siècles des siècles* (4). Ainsi Moïse, et tout le peuple d'Israël, ayant passé la mer Rouge, ravis de la grandeur de ce miracle, chantèrent un cantique de louanges, disant : *Seigneur, qui est semblable*

(1) Ribera, in Vitâ S. Teres. l. 4. c. 4.

(2) Tanquàm mari magno invectus altum tenebat, extràque se admirabundus rapiebatur. *Lib. 1. Vitæ S. Francis. Borg. c. 9.*

(3) Domine, quis silice aut rupe, imò adamante durius cor meum mollire potuit, nisi tu misericordiarum Deus, qui de petrâ fontes aquarum eduxisti. *Suarez, tom. 2. de Relig. cap. 9.*

(4) Et omnes angeli stabant in circuitu throni, et seniorum, et quatuor animalium : et ceciderunt in conspectu throni in facies suas, et adoraverunt Deum, dicentes: Amen. Benedictio et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro, in secula seculorum. Amen. *Apoc. 7, 11, 12.*

à vous entre les forts ? Qui est-ce qui vous égale ? Vous êtes magnifique en sainteté, vous êtes terrible et formidable, vous êtes digne de toute louange, vous êtes l'auteur des prodiges et des merveilles (1). Enfin saint Augustin dit, « que l'admiration excite le désir de connaître ce » qui nous cause de l'étonnement, et que c'est ainsi » que l'esprit humain sondant les profonds et sublimes » mystères couchés par les prophètes, tire Jésus-Christ » du fond des Saintes-Écritures, comme le pêcheur tire » le poisson avec la ligne et l'hameçon (2). » Ce désir cause quelquefois des larmes, comme lorsque saint Jean pleura dans son extase, voyant qu'il n'y avait personne qui pût ouvrir les sept sceaux du livre de vie. Quelquefois il cause de la joie, comme dit saint Thomas, soit par l'espérance que nous avons d'en obtenir l'effet, soit par la satisfaction qu'on reçoit lorsqu'il est accompli. Ainsi celui qui a écrit la vie du Père du Pont, assure que lorsqu'il commença à s'élever à Dieu par la contemplation de sa toute-puissance, quelquefois il sentait son cœur se fondre comme la cire, dans cette vue qu'il est facile à Dieu d'enrichir le pauvre en un instant, espérant que Dieu lui communiquerait ses richesses, et brûlant de désir de se voir étroitement uni à sa bonté. Quelquefois il était comblé de joie sentant les changemens admirables que Dieu opérait tout-à-coup dans son âme, et voyant qu'il jouissait d'un profond repos de toutes ses puissances au milieu de ses

(1) *Flavit spiritus tuus, et operuit eos mare : submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus. Quis similis tui in fortibus, Domine ? quis similis tui, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ? Exod. 15. 10, 11.*

(2) *Admiratio magna generat quæstionem, et magna quæstio ad perscrutandum mysterium, studium piæ mentis erigit. Piæ verò scrutans mens hominis altitudinem prophetiæ, velut hamo piscem Dominum Christum de profundo scripturarum levat. S. Aug. citatus à P. Alvarez de Paz, tom. 3. lib. 5. par. 2. c. 9. Vie du P. du Pont. l. 3. c. 1.*

plus grandes occupations ; que son entendement était éclairé d'une manière supérieure qui dissipait ses ténèbres , donnait éclaircissement à tous ses doutes , et découvrait toutes les finesses du démon ; que sa volonté était toute changée , aimant ce qu'elle abhorrait , et abhorrant ce qu'elle aimait auparavant ; et enfin qu'au fond de sa conscience il goûtait les fruits d'une agréable paix après un rude combat , suivant ces paroles de la Sagesse , qui étaient à son esprit une manne délicieuse : *Il a mis l'homme d'oraison dans l'occasion d'un rude combat ; afin qu'il remportât la victoire , et qu'il sût par expérience que rien n'égale la force de la sagesse* (1).

Ce changement merveilleux regarde proprement la dernière propriété de la contemplation , dont la plus considérable prérogative est de produire l'amour affectif , qui est la source des plus pures délices de l'âme ; et l'amour effectif , qui est le principe de toutes les bonnes œuvres , et la vie de toutes les vertus. L'amour affectif est un amour de jouissance , et une béatitude commencée : l'amour effectif est une sainteté consommée. La contemplation tend immédiatement à l'amour affectif ; mais ce n'est que pour parvenir à l'amour effectif , qui est le terme où il aspire. « La vie » contemplative , dit saint Grégoire en la quatorzième » homélie sur Ézéchiel , est une aimable douceur , qui ra- » vit l'âme au-dessus d'elle-même , qui soupire après les » biens célestes , et qui enseigne à mépriser les terres- » tres ; qui découvre les choses spirituelles à l'œil de » l'esprit , et lui cache les corporelles : à moins que » cela , cette douceur de l'amour affectif ne serait qu'il- » lusion (1). »

« De peur que quelqu'un ne se laisse tromper par la

(1) Certamen forte dedit illi , ut vinceret , et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. *Sap.* 10. 12.

(1) Contemplativa vita amabilis valdè dulcedo est quæ super semetipsam animam rapit , cœlestia appetit , terrena autem debe-

« bonne opinion qu'il a de soi, dit St-Laurent Justien, qu'il soit persuadé que les signes certains de la vraie contemplation, et du goût divin qui se fait sentir dans le secret du repos intérieur, sont ceux-ci : régler ses mœurs par la prudence, veiller à la garde de son cœur, recueillir ses pensées dans l'unité, rectifier ses intentions, et les porter à une fin louable et divine; tendre à la pratique des choses spirituelles, aspirer à la présence de Dieu, l'aimer d'un cœur humble et soumis, se plaire à converser avec lui par-dessus toutes choses, brûler du désir des choses célestes, et jouir de la paix intérieure avec une aimable douceur (1). »

Celui qui est tel que je viens de dire, n'est pas éloigné du royaume de Dieu : il le porte avec soi, selon le témoignage du Seigneur : *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* (2). Mais il faut qu'il évite l'enflure d'esprit, qu'il fuie la tiédeur, qu'il ne juge personne, qu'il n'en médise point, de peur qu'il ne perde le précieux don qu'il a reçu. Car celui-là perd aisément les biens spirituels, qui néglige le soin de lui-même, et s'enquête curieusement de la vie des autres; qui s'épanche aux choses extérieures, et s'occupe trop des affaires temporelles.

Qui veut donc jouir avec assurance des délices de l'amour affectif, qu'il s'adonne soigneusement à la pratique des solides vertus, et de l'amour effectif, en sorte qu'il en puisse comprendre la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur (3). Je dis comprendre, et non pas simplement connaître. Car la connaissance n'est que la fleur de la contemplation; mais la charité qui

re esse contemptui ostendit, spiritualia mentis oculo patefacit, corporalia abscondit. *S. Greg. Homil. 14. in Ephes.*

(1) *S. Laur. Just. c. 1. de vitâ solitariâ.*

(2) *Ecce enim regnum Dei intra vos est. Luc. 17. 21.*

(3) *Ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. Eph. 3. 18.*

fait les saints en est le fruit. C'est pourquoi il n'y a que les saints qui le comprennent. « Demandez-vous » comment ils le comprennent, dit saint Bernard : Si » vous êtes saint, vous l'avez compris ; si vous ne l'êtes » pas, soyez-le, et vous le saurez par votre propre expérience. Deux affections saintes contribuent à faire » un saint. La sainte crainte du Seigneur, et son saint » amour, C'est avec ces deux affections, comme avec » ses deux bras, que l'âme qui les possède parfaitement, comprend, embrasse, serre, tient étroitement, » et dit avec confiance : *Je le tiens, et je ne le quitterai » point* (1). »

(1) Sancti igitur comprehendunt ; quæris, quomodò ? si sanctus es, comprehendisti : si non es, esto : et tuo experimento scies. Sanctum facit affectio sancta, et hæc gemina : timor Domini sanctus, et sanctus amor. His perfectè affecta anima, veluti duobus brachiis suis comprehendit, amplectitur, stringit, tenet, et ait ; Tenui eum, nec dimittam. *S. Ber. lib. 5. de Consid. § 13.*



ENTRETIEN IV.

Comme l'âme s'élève à la contemplation active par l'application des sens.

3

L'APPLICATION des sens est une espèce de contemplation active, dont saint Ignace nous enseigne la pratique dans le livre des Exercices, qui consiste à se représenter, par l'imagination, les choses saintes, comme si on les voyait, ou si on les entendait, ou si on les sentait, par le toucher, par l'odorat et par le goût; afin qu'elles fissent impression, non-seulement sur l'appétit inférieur, mais encore sur l'entendement et sur la volonté; en sorte que l'entendement en tire de bonnes pensées, et la volonté, de saintes affections. Par exemple, si l'on veut contempler le mystère de la Nativité, on se figure notre Seigneur dans la crèche comme un petit enfant; on s'imagine qu'on le voit, qu'on entend ses cris enfantine, qu'on lui baise les pieds, qu'on sent la douce odeur qui sort de son précieux corps uni à la Divinité, et par là le cœur s'attendrit sur lui, l'esprit conçoit une haute idée de sa bonté, la volonté s'enflamme en son amour, et produit de grands mouvemens de reconnaissance, de louanges, d'actions de grâces, de confiance et de joie. Ce qui n'est pas difficile à croire, vu que la seule vue extérieure d'une crèche ou d'une image de l'Enfant Jésus fait souvent de très-douces impressions dans nos esprits, témoin le P. Alphonse Barsena de notre compagnie, lequel, après avoir converti une infinité d'âmes dans le Pérou, étant devenu paralytique, n'avait point de plus sensibles consolations que de voir une figure de ce divin Enfant, ni de plus doux emploi que de lui faire mille caresses, jusque-là que quelquefois cette chère image étant trop éloignée de lui, et ne s'en

pouvant approcher, parce qu'il était perclus de ses membres, elle venait à lui d'elle-même, et lui disait : Alphonse, ne soyez plus en peine, me voici. De même, si l'on veut contempler la rigoureuse justice que Dieu exerce sur les pécheurs dans l'enfer, on s'imagine que l'on voit ces effroyables embrasemens de l'abîme, et les âmes enfermées dans des corps de feu, comme dans des prisons ; que l'on entend les cris et les blasphèmes horribles qui s'élèvent de là contre Jésus-Christ et ses saints ; que l'on sent la puanteur du soufre et de la pourriture de cette sentine ; que l'on goûte le fiel et l'amertume que leur cause l'horreur de leurs crimes, et que l'on touche ces feux qui brûlent même les âmes, et les tourmentent d'une manière étrange, mais véritable. L'âme, par cette simple et forte attention, conçoit une grande horreur du péché, un vif sentiment de crainte, d'amour et de reconnaissance vers Dieu, qui, bien loin de permettre qu'elle tombe dans ces flammes, lui témoigne depuis si long-temps une souveraine miséricorde et douceur. Saint François de Borgia disait « que cette contemplation nous devait être fort familière durant tout le cours de la vie ; qu'il fallait descendre tout vivant dans l'enfer, pour n'y point tomber après le trépas ; et que pour lui il en tirait ce profit considérable, qu'elle l'enflammait de plus en plus dans l'amour de Jésus-Christ, qui avait donné sa vie pour nous délivrer de la mort (1). »

Cela nous montre que l'homme d'oraison peut se servir utilement de l'application des sens, et en recueillir beaucoup de fruit. Les plus humbles serviteurs de Dieu en ont aimé la pratique, et s'estimant indignes des communications sublimes et extraordinaires de notre Seigneur, ils se sont contentés de s'entretenir avec lui d'une manière plus simple, employant les puissances inférieures de leur âme, et les joignant

(1) Rib. 4. *Vitæ. S. Francis.*, cap. 1., num. 5.

aux plus hautes, afin que tout ce qui était en eux, contribuât à la gloire et à la louange du Créateur.

Leur exemple nous doit apprendre à mortifier ce désir secret que nous avons d'exceller, qui fait que nous prenons l'essor, sous prétexte d'avancer dans l'oraison, et que nous voulons voler ayant encore les ailes trop faibles. Au lieu qu'il nous devrait suffire d'acquérir les dispositions nécessaires pour être élevés à une plus haute union et à un commerce plus spirituel avec Dieu, selon qu'il plaira au Saint-Esprit de nous en gratifier. A quoisert cet exercice, qui est d'autant plus aisé, qu'il est conforme à l'état présent de l'âme, qui ne peut s'élever aux choses spirituelles que par les choses sensibles et corporelles, pendant qu'elle est unie au corps.

Que s'il n'est pas si excellent que les autres, au moins il est plus sûr et moins sujet à la vanité que les extases et les ravissements, que les saints ont toujours redoutés, et qu'il n'est permis à personne de rechercher ni désirer.

Outre qu'il perfectionne la méditation, laissant dans l'entendement une plus forte empreinte de tout ce qu'on a médité, et une plus tendre affection dans le cœur pour les choses sensibles qui ont du rapport à Dieu et à la sainteté; ce qu'il fait dans tout ce grand travail du discours avec un simple regard ferme et fixe des choses divines, d'où nait une dévotion sensible qui met la paix entre l'esprit et le corps, et appliquant l'un et l'autre au service de Dieu, accomplit en quelque façon le commandement qu'il nous fait de l'aimer de toutes nos forces. Il y a seulement deux choses à observer pour en régler la pratique.

La première regarde l'objet, qui n'est pas toujours propre pour occuper les sens, ou s'il en peut occuper quelqu'un, il ne les peut pas occuper tous : comme, par exemple, la parole, qui n'est que pour l'ouïe, ou la lumière, qui ne peut être aperçue que de la vue. Il faut donc avoir égard aux sujets qui souffrent l'ap-

plication des sens, comme sont, par exemple, les mystères de la vie de Jésus-Christ; car pour ses divins attributs, ils demandent une manière de contemplation plus pure, plus élevée et plus parfaite, comme nous dirons bientôt.

La seconde regarde la manière de s'appliquer à ces objets sensibles, qui requièrent une grande discrétion et modération, de peur d'incommoder la tête par un trop grand effort de l'imagination, ou de dérégler l'imagination même, jusqu'à se persuader que l'on voit ou que l'on entend extérieurement ce que l'on s'imagine de voir ou d'entendre, et que c'est Dieu qui nous parle, ou quelque saint de sa part qui nous apparaît et nous vient révéler ses secrets, qui est une manifeste illusion, assez ordinaire aux esprits faibles, et à tous ceux qui recherchent trop la dévotion sensible et les voies extraordinaire.

Ceux qui n'ont point d'imagination s'en doivent consoler par là, et s'adonner à une autre sorte d'oraison, où ils puissent mieux entrer; mais ils ne doivent pas pour cela mépriser cet exercice, qui, pour ne leur pouvoir profiter, ne laisse pas d'être utile à plusieurs autres.

ENTRETIEN V.

Comme l'âme s'élève à la contemplation active en montant, par une vue transcendante, au-dessus de tous les ouvrages de la nature, de la grâce et de la gloire.

Je ne puis mieux expliquer cette manière de s'élever à Dieu, que par les paroles de saint Grégoire : « Tout » ce que l'esprit humain peut penser de Dieu, dit ce » Père, n'est point Dieu même ; mais quand il passe, » par une vue transcendante, au-dessus de toutes choses ; quand il se représente par la foi que tout ce » qu'il peut se figurer de lumière intérieure, de douceur secrète et de suavité spirituelle, est beaucoup » au-dessous de Dieu, il parvient à une certaine lumière, qui n'est point Dieu, mais qui est le lieu où » Dieu habite. Et parce qu'alors l'âme du juste est admirablement enflammée, admirablement consolée, et » qu'elle jouit d'un plaisir ineffable, elle ne peut qu'elle » ne pense en même temps combien la lumière et la » douceur, qui est Dieu même, est inconcevable et » inexplicable, puisque celle qui n'est pas lui, mais » où il habite, est si immense (1). »

Pour entrer dans la pensée de ce saint docteur, il faut remarquer que cette vue transcendante, qui s'élève

(1) *Quidquid de omnipotente Deo humana mens cogitare potest, Deus non est. Sed dum cogitando cuncta transcendit, dum quidquid potest intimæ lucis, quidquid internæ suavitatis et dulcedinis, quidquid spiritualis delectationis sibi fingere minus illo esse creditur: ad quamdam lucem tamen pervenit, quæ non est Deus, sed quam inhabitat Deus; et quia tunc electi anima mirabiliter inflammatur, mirabiliter reficitur, ineffabiliter delectatione fruitur, cogitare compellitur quàm ineffabilis lux, dulcedo et delectatio sit, quæ ipse sit, si tam immensa lux est illa quam inhabitat, et non est ipse. S. Greg.*

au-dessus de tout ce qui est créé pour s'unir à Dieu, est en partie négative, et en partie positive. Elle est négative, parce qu'elle rejette toutes les perfections créées, et toutes les images qu'on en peut former, sachant que ce n'est point Dieu. Elle est positive, parce qu'en faisant ce rejet de tous les êtres créés, à cause de leur dépendance, de leur limitation et de leur défectuosité, il lui reste une idée d'un être incréé, indépendant, illimité, souverainement parfait, qui surpasse infiniment tout ce qui est créé. Elle est négative et positive tout ensemble; parce que cette idée même qui lui reste, lui fait comprendre que ce qu'elle entrevoit, est invisible et incompréhensible; qu'on peut bien dire ce qu'il n'est pas, mais qu'on ne peut dire ce qu'il est. De là vient que cette vue, que saint Grégoire appelle lumière, est prise par les autres pour des ténèbres. C'est une lumière, parce que c'est la plus haute connaissance de Dieu, que l'esprit humain puisse acquérir en cette vie. C'est une obscure nuit, parce qu'elle nous fait voir que Dieu est incompréhensible.

Mais quelque obscurité qu'elle ait, elle remplit l'âme de ferveur, de joie, d'admiration de la grandeur de Dieu, du zèle de sa gloire, et du désir de le voir. Ce qui se doit entendre, non-seulement quand cette vue transcendante est extraordinairement infuse, mais encore lorsqu'elle est acquise par une application fidèle de l'âme, qui s'exerce dans la contemplation des choses divines avec le secours de la grâce.

Il est vrai que celle qui est passive et infuse est bien plus excellente, comme nous le dirons en son lieu; mais il ne faut pas pour cela négliger celle que nous pouvons acquérir par un long usage de l'oraison, vu que souvent c'est une préparation à l'autre, qui donne lieu au Saint-Esprit d'agir plus fortement dans nos âmes, et de les éclairer de plus abondantes lumières.

Au reste, les saints qui y sont exercés, nous ont rendu l'exercice plus facile par leurs enseignemens

et par leurs pratiques. J'en mettrai ici quelques-unes.

Première pratique , tirée de saint Denis. Posez pour principe que Dieu est tout , et qu'il est tout avec une souveraine éminence et perfection : par conséquent qu'il renferme dans lui-même toutes les perfections de tous les êtres , et qu'il n'en a pas les imperfections ni les défauts , que l'on peut rapporter à deux chefs.

L'un est , quand le bien qu'ils possèdent est imparfait en son genre ; l'autre , quand le bien qu'ils possèdent , quoiqu'il soit parfait en son genre , n'est qu'un bien particulier , qui ne renferme pas tous les autres genres de bien. Par exemple , la vie végétative est imparfaite dans son genre , parce que ce n'est pas un acte pur , il y a mélange de mort ; nous vivons , et nous mourons en même temps. La vie même des anges n'est pas parfaite , parce qu'elle dépend absolument du rayon de la divine lumière , sans lequel elle tomberait dans le néant. Mais outre cette imperfection , elle en a encore une autre ; c'est que la vie végétative est seulement vie , et n'est pas connaissance : elle n'a donc qu'une perfection , et il y en a une infinité d'autres qui lui manquent. Cela présupposé , concevez premièrement que la vie qui est en Dieu est une vie très-parfaite en son genre , parce qu'elle est toute pure , sans mélange et sans dépendance : il la tient de lui-même , et ne l'emprunte point d'ailleurs. Ce que je dis de la vie , se doit entendre de toutes les autres perfections : car toutes les perfections imaginables sont en Dieu , et elles y sont sans perfection , comme nous l'avons déjà marqué.

De ce premier pas passez au second , et après avoir éloigné de l'être divin toutes les imperfections des biens créés , ôtez-en encore les limitations. Pensez que toutes les perfections qui sont dans les créatures par composition et par assemblage sont en Dieu par une très-simple unité. Par exemple , la sagesse dans la créature n'est pas la justice ; ni la justice , la force : mais , en Dieu , la sagesse , la force , la justice , la miséricorde , ne sont

qu'un acte très-simple et très-indivisible. Quand donc vous concevez la sagesse de Dieu, vous ne devez pas la concevoir comme un bien à part, qui n'est point sa puissance; cette limitation, qui a lieu dans la créature, ne se trouve point en lui. C'est un bien universel, un bien sans limitation et sans restriction. En nous la sagesse est un bien; la justice, un autre; la tempérance, un autre; mais en Dieu ce n'est pas de même: sa justice est sa sagesse, et sa puissance sa justice, et chaque perfection enferme toutes les autres: ôtez donc de tous les biens particuliers cette limitation qui les borne, et qui distingue celui-ci et celui-là, et vous formerez une idée du bien divin, qui est le bien universel, le bien infini, et le bien de tout bien. Mais ce n'est pas encore tout, montez un degré plus haut, et pour connaître ce que c'est que Dieu, ne vous contentez pas de retrancher toutes les défauts des créatures, ôtez en même temps toutes les perfections. Car tout ce que signifient ces termes de justice, de miséricorde, de bonté, de beauté, étant extrait des êtres créés, qui sont hors de Dieu, n'est point Dieu lui-même, il est infiniment au-dessus. C'est une justice par-dessus toute justice, une beauté par-dessus toute beauté, un être par-dessus tout être, un bien par-dessus tout bien. Vous pensez peut-être que vous êtes arrivé au terme, et qu'en vous élevant par-dessus tous les êtres, vous avez enfin trouvé Dieu. Non, il faut faire encore un dernier effort, et vous élevant au-dessus de toutes vos pensées, il faut dire que Dieu est un abîme impénétrable, que nul esprit créé, pour sublime qu'il puisse être, n'approfondira jamais. Je sais que toutes les créatures étant des vestiges et des ombres de son être, les hommes ne sauraient dire qu'ils ne le connaissent pas (1). Mais il faut aussi avouer que toute leur science n'est qu'ignorance, que sa grandeur surpasse notre

(1) Omnes homines vident eum, unusquisque intuetur procul.
Job. 36. 25.

connaissance , et que nos esprits sont trop faibles pour comprendre les merveilles de son éternité (1).

Seconde pratique tirée de saint Ignace, dans la première semaine des Exercices. Concevez la disproportion qu'il y a entre vous et tout le genre des hommes , non-seulement qui ont été , qui sont et qui seront jusqu'à la fin du monde , mais encore que Dieu pourrait créer , s'il voulait , dans toute l'éternité. O que vous êtes peu de chose , si vous vous comparez à cette multitude infinie ! qu'êtes-vous dans cette vaste immensité , dans ce nombre d'hommes sans nombre , plus sages , plus nobles , plus puissans , plus parfaits que vous , qu'une goutte d'eau jetée et perdue au milieu de l'Océan ?

Concevez, en second lieu , la disproportion qu'il y a entre tous les hommes ensemble , et toute la multitude des anges que Dieu peut tirer des trésors de sa puissance ; car il en peut créer de différentes espèces toujours plus nobles et plus parfaites jusqu'à l'infini , et sous chaque espèce un nombre innombrable d'individus.

Qu'est-ce que toute la multitude des hommes , qui ne font que la plus basse espèce de toutes les créatures intellectuelles , comparée à tant d'espèces différentes d'esprits angéliques , dont le moindre est incomparablement élevé au-dessus de nous ? moins qu'un grain de sable comparé à une vaste montagne.

Concevez, en troisième lieu, la disproportion qu'il y a entre toutes les créatures ensemble , et la majesté infinie du Créateur. Sans doute elle est encore infiniment plus grande que les deux précédentes , soit parce que Dieu est la source de toutes les perfections des créatures , qui ne sont à son égard que comme des ombres à l'égard du soleil ; soit parce qu'il contient en soi toutes ces perfections qui sont éparses parmi les êtres créés , et qu'il les réunit dans l'unité de son être avec une éminence infinie ; soit parce qu'elles dépen-

(1) *Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram. Job. 36. 26.*

dent si absolument de lui, qu'elles ne peuvent subsister un moment sans son influence continuelle. Ne faut-il donc pas que tout esprit succombe sous son immense grandeur, et qu'il confesse que toutes les plus sublimes et les plus excellentes idées qu'il peut extraire des créatures ne sont rien en comparaison de cet être infini, qui est tout, et qui n'est rien de tout ce qu'on peut concevoir, mais qui est un être infiniment plus excellent, devant qui tout ce qui peut être, n'est rien ? O mon Dieu, qui n'êtes rien de tout cet univers, et qui êtes tout, et infiniment plus que tout (1), mon silence vous loue plus hautement que toutes les paroles. Mes ténèbres m'éclairent mieux et m'informent mieux de vous que mes lumières ; et mon ignorance vous connaît plus parfaitement que ma science.

Troisième pratique tirée de la Guide spirituelle du Père Du Pont (2). Entrez dans votre cabinet selon le conseil du Fils de Dieu, pour contempler en secret la grandeur incompréhensible de votre Père céleste, et fermez sur vous premièrement la porte de vos sens extérieurs, en sorte que les objets corporels n'y puissent entrer, ni vous distraire. En second lieu, fermez la porte des sens intérieurs, de peur que les fantômes de votre imagination ne troublent la pureté de votre opération. Fermez, en troisième lieu, la porte de votre entendement à tous les discours et à toutes les vues du raisonnement humain, et puis montez jusqu'à la pointe de l'esprit ; et, laissant bien bas au-dessous de vous tout ce qui est créé, représentez-vous Dieu tel qu'il était avant que d'avoir tiré le monde du néant, comme un être infini suffisant à lui-même, qui est lui-même son trésor, ses délices, sa gloire et son incompréhensible grandeur ; et, tout rempli de l'éclat de sa majesté, qui vous environne, qui vous pénètre, et vous éblouit de sa clarté, écrivez-vous : Qui suis-je, Seigneur, et qui êtes-

(1) O Deus meus, nihil et omnia.

(2) Du Pont, *tr. 3. c. 5. §. 34.*

vous ? O beauté par-dessus toute beauté , sagesse par-dessus toute sagesse , grandeur par-dessus toute grandeur ! Figurez - vous en cet état que vous vous trouvez entre les bienheureux , qui voient Dieu clairement , et les voyageurs , qui ne le voient que dans le miroir et en énigme ; et qu'ayant passé ces plus basses lumières , et ne pouvant atteindre aux plus hautes , vous demeurez entre deux dans un nuage à travers duquel il vous passe un je ne sais quel rayon de cette immortelle clarté , qui ravit votre esprit , mais qui vous laisse un désir ardent de la voir à découvert. Soupirez donc après ce divin objet , et dites lui : Seigneur , *montrez nous votre visage , et nous serons sauvés. — Seigneur faites-nous voir votre Père , et cela nous suffit* (1). Eh ! quand sera-ce , Seigneur ? O monde ! tu n'as plus rien pour moi. Vous m'êtes tout , mon Dieu , et je suis tout à vous. Si je n'ai pas assez de lumière pour vous voir , j'en ai trop pour ne vous pas aimer.

(1) Ostende faciem tuam , et salvi erimus. *Psal.* 79. 4. — Domine , ostende nobis Patrem , et sufficit nobis. *Joan.* 14. 8.



ENTRETIEN VI.

Comme l'âme s'élève à la contemplation active par la considération des œuvres de la nature, de la grâce et de la gloire.

Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent en ce point qu'on peut s'élever à la contemplation active par la considération des œuvres de la nature, de la grâce et de la gloire. Le Sage même blâme de peu de sens ceux qui ne savent pas ce que c'est que Dieu, et qui ne peuvent pas arriver à la connaissance de celui qui a l'être de lui-même, par les choses visibles qui leur sont bonnes, utiles et agréables, ni monter jusqu'à l'ouvrier en faisant réflexion sur ses ouvrages (1). *Malheur à vous, dit Isaïe, qui vous levez du matin pour vous enivrer, et qui ne regardez pas les chefs-d'œuvre du Seigneur, ni ne considérez pas les œuvres de ses mains* (2). « Car le ciel et la terre, et ce qu'ils contiennent, me » disent de toutes parts que je suis obligé de vous aimer, » et ils ne cessent point de le dire à tous les hommes, » en sorte qu'ils sont inexcusables s'ils y manquent, » dit excellemment saint Augustin (3). Les saints ont toujours fait grand état de cette sorte de contemplation, et nous en ont appris d'excellentes pratiques.

« L'âme dévote, dit saint Bonaventure, doit par l'exer-

(1) Vani sunt omnes homines, quibus non subest scientia Dei, et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex. *Sap. 13. 1.*

(2) Væ qui consurgitis manè ad ebrietatem sectandam, et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. *Isa. 5. 22.*

(3) Sed et cælum et terra, et omnia quæ in eis sunt, ecce undiquè mihi dicunt ut te amem : nec cessant dicere omnibus, ut sint inexcusabiles. *S. Aug. Conf. lib. 10. cap. 6. num. 1.*

» cice de l'esprit réfléchir le rayon de la contempla-
 » tion : premièrement sur son intérieur, et considérer
 » comment

» Elle a été formée par la nature ,

» Défigurée par le péché ,

» Reformée par la grâce.

» Secondement , elle doit tourner le rayon de la con-
 » templation vers les choses extérieures , afin de
 » voir

» L'instabilité des richesses de la terre ,

» Le changement des grandeurs du monde ,

» Et la misère qui fuit la magnificence du siècle.

» En troisième lieu , elle doit porter le rayon de
 » la contemplation vers les choses inférieures , pour
 » connaître

» La nécessité inévitable de la mort ,

» La rigueur épouvantable du jugement dernier ,

» Et les peines inévitables de l'enfer ,

» En quatrième lieu , elle doit porter le rayon de la
 » contemplation vers les choses supérieures , afin de
 » connaître et de goûter

» Le prix inestimable de la joie céleste ,

» Ses inestimables délices ,

» Et son éternité interminable. »

Voilà les quatre bouts de la croix bienheureuse à laquelle vous devez , âme dévote , vous attacher par une méditation continuelle avec votre très-doux Époux Jésus-Christ. Voilà les quatre roues de ce chariot de feu sur lequel vous devez monter par une continuelle contemplation dans le palais céleste , avec votre très-fidèle ami. Voilà les quatre parties du monde, l'Orient, l'Occident, le Septentrion et le Midi , que vous devez tous les jours parcourir pour chercher et trouver votre bien-aimé , afin que vous puissiez dire , comme l'Épouse : *J'ai cherché durant la nuit le cher objet de mon âme* (1).

(1) In lectulo meo per noctes quæsi vi quem diligit anima mea.
Cant. 3. 1.

Le fruit de ce salutaire exercice, s'il est bien fait, c'est la béatitude éternelle, qui est une chose d'une excellence et d'une beauté souveraine, et très-suffisante par elle-même sans avoir besoin d'aucun autre bien hors de soi : où nous verrons et nous aimerons ; nous serons en repos, et nous louerons éternellement celui qui est béni dans tous les siècles. C'est ce fruit que l'Apôtre promet, disant que nous serons remplis de la plénitude de Dieu (1). Nous trouverons cette plénitude, lorsque Dieu sera à notre volonté une paix surabondante, à notre entendement une plénitude de lumière, à notre mémoire une durée continuelle de l'éternité. Alors Dieu sera tout en toutes choses, quand l'erreur sera totalement bannie de notre esprit ; la douleur, de notre cœur ; la crainte, de notre mémoire ; et que cette merveilleuse sérénité, cette divine joie, cette éternelle assurance que nous espérons, seront établies en leur place.

Richard de Saint-Victor dit que dans cette grande multitude de créatures, et parmi cette variété de spectacles que le monde nous représente, il faut faire un bon choix de ceux qui peuvent servir de matière à notre contemplation, et que l'homme d'oraison en use fort utilement, lorsqu'il s'élève des choses les plus basses à la connaissance de Dieu, et qu'il le trouve admirable, louable et aimable dans tous ses ouvrages. C'était la pratique de David, comme il le dit lui-même en plusieurs endroits de ses psaumes. La vue des créatures le ravissait en l'admiration du Créateur : *Seigneur que vos ouvrages sont admirables ! Vous avez tout fait avec une sagesse souveraine, la terre est pleine de vos richesses* (2).—Elle le comblait de délices, et d'une joie extatique : *Seigneur, vous m'avez rempli de joie, dans la vue de vos ouvrages : je suis tout ravi en considérant*

(1) *Ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. Colos. 1. 9.*

(2) *Quàm magnificata sunt opera tua, Domine ! omnia in sapientiâ fecisti, impleta est terra possessione tuâ. Psal. 103. 2.*

les ouvrages de vos mains : 6 Seigneur, que vos ouvrages sont grands (1).— Elle le changeait et transformait par amour : J'ai dit en moi-même : Je commence maintenant ; c'est la droite de Dieu qui a fait ce changement (3). Par quel moyen ? Je me suis souvenu des œuvres du Seigneur : j'ai repassé par ma mémoire les merveilles que vous avez faites dès le commencement du monde. J'ai considéré toutes vos œuvres, j'ai pénétré dans vos conseils. O Dieu, vos voies sont toutes saintes. Y a-t-il un Dieu grand comme notre Dieu ? Vous êtes le Dieu, qui faites les miracles (3).

C'était aussi la pratique de saint Antoine (4), lequel étant interrogé par un des sages du monde, comment il pouvait vivre sans livres dans un désert, étant aussi éclairé qu'il était, lui répondit qu'il avait un grand livre, à savoir tout l'univers, et que celui qui savait lire dans ce livre, y pouvait apprendre des merveilles (5).

C'était encore celle de saint Ignace, qui nous a laissé une admirable contemplation sur la fin de ses exercices, d'où le P. Alvarez de Paz a tiré ce qu'il dit touchant les différentes manières de contempler Dieu dans ses ouvrages.

La première est de regarder les créatures comme des images et des vestiges de la Divinité, et d'attribuer à Dieu toutes les perfections que vous y rencontrez, en ôtant tous les défauts ; car il est la cause universelle

(1) Delectasti me, Domine, in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exsultabo : quàm magnificata sunt opera tua, Domine ! *Psal. 91. 5.*

(2) Dixi : Nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Psal. 76. 11.*

(3) Memor fui operum Domini : quia memor ero ab initio mirabilium tuorum. Et meditabor in omnibus operibus tuis et in adinventionibus tuis exercebor. Deus, in sancto via tua : quis Deus magnus sicut Deus noster ? tu es Deus qui facis mirabilia. *Psal. 76. 12, 13, 14, 15.*

(4) *Socrates, l. 4. hist. c. 28.*

(5) *Alvarez de Paz, l. 5. de perfect. contempl. pars 1. apparat. 3. c. 4.*

de toutes choses, et en cette qualité il les comprend toutes avec une éminence incomparable ; parce que tout ce qui est dans la créature , est fini et limité , et tout ce qui est en Dieu est infini. Prenez, par exemple, une fleur, comme une lettre de ce grand livre du monde ; considérez l'agréable diversité de ses couleurs, la douceur de son odeur, la délicatesse de ce satin dont la nature la pare, sa vertu médicinale, et les autres perfections dont elle est assortie : ou bien prenez toutes les créatures ensemble, qui composent l'univers ; considérez leur être, leur beauté, leur bonté, leur étendue et leur disposition ; et de là passant à leur original, qui est Dieu, dites-lui avec saint Augustin : « Vous avez fait, Seigneur, tous ces grands ouvrages, » et en les voyant, je connais que vous êtes beau, car ils » sont beaux ; que vous êtes bon, car ils sont bons ; » que vous êtes, car ils sont. Mais ni leur beauté, ni » leur bonté, ni leur être, n'a rien qui approche de » vous qui êtes leur créateur ; et si je les compare à » vous, je ne puis plus dire qu'ils soient beaux, ni » qu'ils soient bons, ni qu'ils soient absolument ; nous » savons cela, et nous vous en sommes obligés : mais, » après tout, notre science n'est qu'ignorance, si on » la compare à la vôtre (1). »

La seconde manière est de regarder Dieu dans les créatures, non-seulement comme la source de leur être, mais encore comme la cause universelle de toutes leurs opérations et de tous leurs mouvemens. Car c'est lui qui nous éclaire avec le soleil, qui nous chauffe avec le feu, qui produit avec la terre une infinité de fleurs et de fruits. Et ce qui est merveilleux, c'est que donnant

(1) Tu ergò, Domine, fecisti ea ; qui pulcher es, pulchra enim sunt ; qui bonus es, bona sunt enim ; qui es, sunt enim. Nec ità pulchra sunt, nec ità bona sunt, nec ità sunt, sicut tu conditor eorum : cui comparata, nec pulchra sunt, nec bona sunt, nec sunt. Scimus hæc, gratias tibi. Et scientia nostra, scientiæ tuæ comparata, ignorantia est. *S. Aug. Confess. liv. 11. cap. 4.*

le mouvement à toute la nature, il demeure seul immobile; et agissant comme premier et principal agent, avec toutes les causes secondes qui lui sont subordonnées, il fait tout avec une parfaite tranquillité, sans que rien puisse échapper à sa sagesse, ni laisser son pouvoir et sa vertu. D'où saint Grégoire conclut qu'il faut prendre de sa main tout le bien et le mal qui nous arrive, et se soumettre à tous les évènements bons et mauvais, parce que c'est lui qui les ordonne et qui les fait. Si les créatures vous donnent du plaisir, pensez que Dieu en est la source; si elles vous nourrissent, pensez que c'est lui qui leur donne la vertu; si elles vous rendent la santé, pensez que c'est lui qui vous guérit. Tout au contraire, lorsque quelque disgrâce vous afflige, prenez-la de sa main, et pensez que c'est lui qui vous frappe. « Est-il question, dit ce Père, de châtier » le pécheur? La terre devient stérile, et ne répond » point au travail qu'il a pris à la cultiver; la mer sou- » lève ses flots pour le faire périr par le naufrage; l'air » s'allume d'éclairs autour de lui; le ciel se couvre de » ténèbres; les hommes et les anges conspirent à sa » ruine. Pensez-vous que toutes ces créatures, soit » intelligentes ou inanimées, agissent par le seul ins- » tinct, et non pas plutôt par un mouvement et par une » impression divine? Il faut donc, en tout ce qui nous » afflige extérieurement, considérer celui qui l'or- » donne par une disposition secrète et intérieure; » il faut apprendre, par les châtimens et par les fléaux » que nous voyons, à craindre celui que nous ne voyons » pas; il faut enfin que le juste méprise tout ce qui le » menace au-dehors, tout ce qui retournerait dans le » néant par son propre poids, s'il n'était soutenu et » appuyé de celui qui le gouverne, et que, supprimant » toutes choses, il regarde des yeux de l'esprit cet être » suprême, au regard duquel notre être n'est propre- » ment qu'un non-être (1). »

(1) *S. Greg., Moral. lib. 16., cap. 16.*

La troisième manière est de considérer les qualités que Dieu tient sur nous de créateur, de conservateur, de gouverneur, de père, de maître, de docteur, de médecin, de sauveur, de proviseur, de protecteur, de sanctificateur, de glorificateur, et de plusieurs autres, dont il exerce les offices avec beaucoup plus de perfection, de puissance, de sagesse, de bonté, de miséricorde, de justice, de sainteté et de magnificence, que nous n'en pouvons concevoir dans les hommes du monde les plus grands, les plus sages, et les plus saints. Car tout ce qui est en Dieu, y est dans une excellence infinie, qui surpasse toutes nos paroles et toutes nos pensées.

Le quatrième est de considérer en chaque chose visible un esprit ou une forme invisible, qui est le principe de toutes les perfections que nous admirons en elle, et de là nous élever à un esprit détaché de la matière, et puis au premier des esprits (1). Par exemple, dans l'homme, ce qui lui donne cette grâce, ce port, cette majesté, cette adresse, et cet éclat de beauté qui paraît sur son visage, c'est l'esprit qui l'anime, que nous ne voyons pas. Par conséquent, il est plus noble que le corps qui n'est qu'une masse grossière, sans vie, sans mouvement, lorsque l'esprit en est sorti. Cette pensée vous donnera du mépris pour tout ce qui est matériel, et vous élèvera aux choses spirituelles, dont vous concevrez une haute idée, qui vous facilitera la connaissance des plus pures intelligences détachées de la matière, et vous conduira enfin jusqu'au premier de tous les esprits, qui donne l'être et la vie à tous les autres, et les surpasse tous avec une éminence infinie. C'est ce que fait saint Augustin dans ses Confessions (2), lorsqu'il demande ce qu'il aime en

(1) *Vide Gerson, Theol. Myst., Pract., n. 12.*

(2) Non dubiâ, sed certâ conscientiâ, Domine, amo te. Percussisti cor meum verbo tuo, et amavi te. Sed et cœlum, et terra,

aimant Dieu, et il avoue que ce n'est ni la beauté des corps, ni la beauté des saisons, ni l'éclat de la lumière corporelle, ni l'harmonie des plus doux con-

et omnia quæ in eis sunt, ecce undiquè mihi dicunt ut te amem : nec cessant dicere omnibus, ut sint inexcusabiles. Altiùs autem tu misereberis, cui misertus eris ; et misericordiam præstabis, cui misericors fueris. Alioquin cælum et terra surdis loquuntur laudes tuas. Quid autem amo, cùm te amo ? non speciem corporis, nec decus temporis ; non candorem lucis, nec istis amicis oculis ; non dulces melodias suavium cantilenarum omnimodarum : non florum, et unguentorum, et aromatum suaveolentiam, non manna et mella : non membra acceptabilia carnis amplexibus.

Non hæc amo, cùm amo Deum meum : et tamen amo quamdam lucem, et quamdam vocem, et quemdam odorem, et quemdam cibum, et quemdam amplexum, cùm amo Deum meum, lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei ; ubi fulget animæ meæ quod non capit locus, et ubi sonat quod non rapit tempus, et ubi olet quod non spargit flatus, et ubi sapit quod non minuit edacitas, et ubi hæret quod non divellit satietas. Hoc est quod amo, cùm amo Deum meum. Et quid est hoc ? Interrogavi terram, et dixit : Non sum ; et quæcumque in eadem sunt, idem confessa sunt. Interrogavi mare et abyssos, et reptilia animarum vivarum, et responderunt : Non sumus Deus tuus ; quære super nos. Interrogavi auras flabiles, et inquit universus aer cum incolis suis : Fallitur Anaximenes ; non sum Deus. Interrogavi cælum, solem, lunam, stellas : Neque nos sumus Deus, quem quæris, inquit.

Et dixi omnibus his, quæ circumstant fores carnis meæ : Dixistis mihi de Deo meo, quòd vos non estis ; dicite mihi de illo aliquid. Et exclamaverunt voce magnà : *Ipse fecit nos*. Interrogatio mea, intentio mea ; et responsio eorum, species eorum. Et direxi me ad me, et dixi mihi : Tu quis es ? Et respondi : Homo. Et ecce corpus et anima in me mihi præstò sunt, unum exterius et alterum interius. Quid horum est, undè quærere debui Deum meum, quem jam quæsiveram per corpus à terrâ usque ad cælum, quousquè potui mittere nuntios, radios oculorum meorum ? Sed melius quod interius. Ei quippè renuntiabant omnes nuntii corporales, præsidenti et judicanti de singulis responsionibus cæli et terræ, et omnium quæ in eis sunt, dicen-

certs, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni tout ce qui peut contenter les sens : mais pourtant qu'il aime une lumière, une harmonie, une odeur, un objet délicieux au goût et au toucher, qui ne se trouve que dans cette partie de lui-même, qui est tout intérieure et invisible, où son âme voit briller au-dessus d'elle, une lumière que le lieu ne renferme point; où elle entend une harmonie que le temps ne finit point; où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point; où elle goûte une viande qui ne se consume point par

tium : Non sumus Deus, sed ipse fecit nos. Homo interior cognovit hæc per exterioris ministerium. Ego interior cognovi hæc, ego, ego, per sensus corporis mei. Interrogavi mundi molem de Deo meo, et respondit mihi : Non ego sum; sed ipse me fecit. Nonne omnibus, quibus integer sensus est, apparet hæc species? cur non omnibus eadem loquitur? Animalia pusilla et magna vident ea, sed interrogare nequeunt. Non enim præposita est in eis nuntiantibus sensibus judex ratio. Homines autem possunt interrogare, ut invisibilia Dei, per ea quæ facta sunt, intellectu conspiciant. Sed amore subduntur eis, et subditi judicare non possunt. Nec respondent ista interrogantibus, nisi judicantibus; nec vocem suam mutant, id est, speciem suam, si alius tantum videat, alius autem videns interroget, ut aliter illi appareat, aliter huic : sed eodem modo utrique apparens, illi muta est, huic loquitur : imò verò omnibus loquitur, sed illi intelligunt, qui ejus vocem acceptam foris, intus cum veritate conferunt. Veritas enim dicit mihi : Non est Deus tuus cælum et terra, neque omne corpus. Hoc dicit eorum natura videnti : Moles enim minor est in parte, quàm in toto. Jam tu melior es (tibi dico, anima), quoniam tu vegetas molem corporis tui, præbens ei vitam, quod nullum corpus præstat corpori : Deus autem tuus etiam tibi vita est.

Quid ergò amo, cum Deum meum amo? Quis est ille, super caput animæ meæ? Per ipsam animam meam, ascendam ad illum. Transibo vim meam, quâ hæreo corpori, et vitaliter compagem ejus repleo. Non eâ vi reperio Deum meum : nam reperiret eum equus et mulus, quibus non est intellectus, etenim eadem est vis, quâ vivunt etiam eorum corpora. *S. August. lib. 10. cap. 6. 7.*

l'usage, et où elle s'unit à un objet dont on ne se sépare point par dégoût. Puis s'étant adressé à la terre, à la mer, au ciel, et à tous les objets qui environnent les sens, enfin il reconnaît que c'est à l'âme qu'il faut aller pour chercher Dieu, et que cette partie intérieure est sans doute la plus propre pour s'en informer. C'est pourquoi, lui dit-il, tu ne peux douter que tu ne sois beaucoup plus excellente que le corps; puisque c'est toi qui le soutiens et qui l'animes, ce que nul corps ne peut faire à l'égard d'un autre corps. Or ton Dieu est la vie même de ta vie. Qu'est-ce donc que j'aime, quand j'aime mon Dieu, et qui est celui qui est si haut élevé au-dessus de la plus haute partie de mon âme? Je veux par elle m'élever jusqu'à lui; je veux passer au-delà de cette puissance, par laquelle je suis uni à mon corps; car je ne saurais connaître mon Dieu par elle.

ENTRETIEN VII.

Comme Dieu élève l'âme à la contemplation infuse par la voie des sens extérieurs.

LA contemplation passive et infuse est une grâce extraordinaire et surnaturelle, à laquelle personne ne saurait atteindre par son industrie : il faut que Dieu l'élève par une faveur singulière, pour lui faire voir les choses divines d'une vue plus pure, simple, permanente, affective, accompagnée de joie, de suavité, d'étonnement et d'admiration.

Entre les moyens dont il se sert, le premier est celui des sens extérieurs, sur lesquels il fait impression en deux manières, l'une par les seules espèces miraculeuses qu'il y produit, comme lorsqu'il fait paraître la forme d'un enfant ou d'un homme dans l'hostie, ainsi que nous lisons dans nos lettres annuelles d'un bon religieux nommé Daniel Rosner, qui fut converti par une semblable apparition, lorsqu'il assistait au sacrifice de la messe. Car comme il doutait actuellement de la présence réelle, il aperçut à l'heure même la forme d'un crucifix dans l'hostie, dont la vue le changea tellement qu'il abjura aussitôt l'hérésie, et prit le dessein d'entrer en notre compagnie, où il mourut saintement en l'année mil six cent cinquante. L'autre, par des objets réels et effectifs, qui, en frappant les sens, ravissent l'esprit, et lui font goûter les délices de l'autre vie. Ces objets touchent les sens, les sens réveillent l'esprit, et l'esprit ramasse toutes ses forces pour s'appliquer aux merveilles, qu'il découvre sans peine, sans distraction, sans contrainte et sans ennui : sans peine, car il y est porté par une opération divine; sans

distraction, car il est si puissamment et si délicatement occupé de ces ravissans objets, qu'il ne s'en peut divertir qu'à regret; sans contrainte, parce que c'est un effet de grâce et d'amour, qui ne règne que par douceur, et ne fait point de violence; sans ennui, car qui pourrait s'ennuyer de voir une souveraine beauté, qui paraît toujours nouvelle, et qui produit en ceux qui la voient, un désir insatiable de la voir encore davantage?

Il y a deux sortes d'objets sensibles dont Dieu se sert pour élever l'âme à la connaissance de ses perfections infinies. Les uns sont naturels, qui ne sont pas capables de produire d'eux-mêmes des effets semblables; mais Dieu, qui de rien a fait l'univers, peut faire ce que bon lui semble avec les plus faibles instrumens. Saint Ignace était ravi en Dieu à la vue d'une fleur; le B. Frère Gilles entraînait en extase, lorsqu'il entendait seulement prononcer le nom du paradis. L'esprit de prophétie tomba doucement sur le prophète Elisée au son harmonieux d'un instrument de musique. Denis-le-Chartreux, entrant dans l'église de Ruremonde, lorsqu'on chantait le *Magnificat*, fut saisi, au premier son des orgues, d'un doux transport qui l'obligea de se retirer dans une chapelle, et là attendre que son esprit revint de ce ravissement. Néanmoins ni la musique, ni la vue des fleurs, ni le son harmonieux des orgues, n'ont pas coutume de ravir les hommes, et de les élever à la contemplation: c'est donc un pur effet de la bonté de Dieu, qui fait tout ce qu'il veut de ses créatures, et s'en sert comme il lui plaît. Les autres sont miraculeux, en tant qu'ils se font par l'opération des anges ou de Dieu même, qui fait sentir sa présence à l'âme, tantôt par la vue, en lui apparaissant sous une forme visible; tantôt par le sens de l'ouïe, en lui parlant d'une voix articulée; tantôt par des faveurs exquises et délicieuses au goût; tantôt par des odeurs et des parfums très-agréables, qui impriment leurs qualités dans le sens de l'odorat, et qui sont ensuite comme un doux printemps

dans l'intérieur, qui en est extrêmement fortifié; tantôt par une vive flamme qu'il allume autour du cœur, et qui s'élance peu à peu sur toutes les autres parties, qui seraient bientôt consumées par l'ardeur de ce feu céleste, s'il durait long-temps; mais il a coutume de le tempérer ensuite par une douce fraîcheur comme d'un baume précieux, ou d'une fontaine de lait qui se répand sur le corps, et rétablit ses forces affaiblies. Les exemples en sont si fréquens dans la vie des saints, qu'il serait inutile de les rapporter. Les desseins de Dieu dans ces communications et consolations sensibles sont différens. Il les donne quelquefois à ceux qui commencent, tant pour purifier leurs sens et les rendre capables des impressions divines, que pour s'accommoder à leur faiblesse, parce qu'ils n'ont pas encore l'expérience des choses purement spirituelles, dont la force est beaucoup plus grande, la vérité plus certaine, le profit plus considérable, et la perfection plus pure, comme dit saint Bonaventure (1). D'autres fois il les donne aux parfaits comme par surcroît et par surabondance, afin que comme le corps participe aux travaux de l'esprit, il ait aussi quelque part à ses consolations.

Mais soit qu'il les communique à ceux-ci, ou qu'il en

(1) Sunt etiam quædam sensibiles dulcedines, et suavitatis experientiæ quæ devotis quandoque infunduntur, ut mirabilis fragrantia odoris, ineffabilis suavitas saporis et hymnidicæ melodiciæ vocum, et tactu perceptibiles experientiæ indicibilium suavitatum, quæ cum veræ sunt et à Deo, possumus existimare quòd aut quibusdam novis et rudibus dentur, ut saltem per sensibilia consolentur in Domino, qui veritatem purè spirituum non agnoscunt, in quibus major vis est, et veritas certior, et fructuosior profectus, et purior perfectio. Aut quid ideò dentur etiam perfectioribus in spiritu, propter redundantiam interioris dulcedinis, ut, sicut anima corpori suo quasi comiti et socio viæ passionem suas, ita et communicet ei consolationes. *S. Bon. l. 2. Processu 7. Rel. c. 29.*

gratifie les autres, c'est toujours pour leur donner des preuves de sa bonté, et du soin qu'il a de leur salut ; pour les exciter à son amour, pour relever leur état, et rehausser la noblesse de leur nature par l'honneur qu'il leur fait de traiter familièrement avec eux, et pour leur faire goûter par avance les douceurs de la vie bienheureuse qu'il prépare à ceux qui l'aiment. Mais quoique la fin pour laquelle il se montre si libéral envers sa créature, soit très-sainte et raisonnable, cette faveur si particulière ne laisse pas d'être sujette à de grands abus.

Les uns se laissent tromper par le démon, qui se transfigure en ange de lumière, et prennent ses prestiges et ses illusions pour de véritables faveurs de Dieu : les autres en font trop d'estime, ne considérant pas que les grâces gratuites ne font pas notre mérite, mais plutôt une partie de nos dettes et de nos obligations : les autres prennent de là occasion de s'en orgueillir et de se préférer au reste des hommes, qui marchent par les voies ordinaires de la perfection chrétienne. Enfin les autres s'y attachent par une vaine complaisance, qui les rend propriétaires des dons du ciel, et fait qu'ils s'oublient de la mortification, et de l'étude des solides vertus, comme s'ils étaient déjà arrivés au comble de la sainteté.

Pour remédier à ces désordres, il faut premièrement que celui qui est prévenu de ces faveurs sache qu'elles sont au plus bas degré des communications divines, et que le démon les peut aisément contrefaire. En second lieu, il doit considérer que la vraie sainteté ne consiste pas en cela, et que celui qui les reçoit n'en est pas plus parfait, puisque nous savons, par le témoignage de l'Écriture, que Dieu les donne même aux pécheurs, qui n'en deviennent pas meilleurs, non plus que Pharaon, Balthazar et Balaam. De plus il doit savoir qu'il n'est pas permis de les désirer, ni de les demander à Dieu ; au contraire qu'il les faut fuir, et prier humblement notre Seigneur de nous conduire

par les voies communes, vu que cette fuite n'est point un obstacle aux dons divins, mais plutôt une excellente préparation pour se rendre digne de les obtenir. « Car l'humilité est le chemin royal pour parvenir aux » dons de Dieu : or, celui-là s'humilie, qui fuit ces » faveurs extraordinaires et dangereuses, s'en estimant indigne (1) : » et tout au contraire le désir qu'on en a ne peut venir, comme dit saint Vincent Ferrier (2), que d'une racine d'orgueil, de présomption, de curiosité, et même de débilité de foi. De là vient qu'en punition de cette recherche criminelle, Dieu abandonne l'âme, et la laisse tomber dans l'illusion.

Ce n'est pas à dire pour cela que ces grâces extraordinaires ne puissent être très-utiles, lorsqu'elles viennent de Dieu, et qu'on en sait bien user : mais pour en tirer du fruit, et pour empêcher les mauvaises suites qui en pourraient arriver par notre faute, il faut que celui à qui Dieu les confère, prenne occasion de s'humilier davantage, se souvenant que Dieu a coutume d'user de cette miséricorde envers les plus sensuels, les plus grossiers et les plus endurcis. Je dis envers les plus sensuels, pour les purifier et les retirer de l'amour des choses terrestres ; envers les plus grossiers, pour s'accommoder à leur faiblesse, et les rendre plus spirituels ; envers les plus endurcis, qu'il épouvante, comme dit saint Grégoire, par des visions et des révélations terribles ; « afin de ramollir par une » crainte salutaire, ce qu'une assurance très-perniciousse avait endurci (3). »

(1) *Humilitas enim est via regia ad dona Dei. Ille autem se per humilitatem dejecit, qui hæc dona insueta et periculorum plena tanquam indignus refugit. Alvarez de Paz, l. 5. p. 3. de grad. contempl. c. 10.*

(2) *Vincent. Ferrar. de vitâ spirit. c. 12. Vide S. Nilum de Orat. c. 67. et 68.*

(3) *Ut quæ pessimâ securitate duruerant, salubri timore mollescant. S. Greg. 29. Mor. c. 6.*

Il faut en second lieu qu'il s'étudie à la mortification et aux solides vertus , qui sont les vrais biens spirituels , que nous devons souhaiter , non pour obtenir de Dieu des grâces extraordinaires , comme saint Vincent Ferrier remarque fort à propos au lieu que je viens de rapporter , mais pour mener une vie céleste , conforme aux desseins que Dieu a sur nous , et à l'honneur qu'il nous fait de converser avec nous.

Enfin , il est nécessaire avant toutes choses qu'il découvre à son directeur tout ce qui lui arrive , et qu'il prenne avis de personnes vertueuses et fort éclairées , pour voir s'il n'y a rien qui ne soit conforme aux Écritures saintes et aux bonnes mœurs ; parce que , comme remarque Richard de Saint-Victor , notre Seigneur voulut avoir deux témoins de sa gloire , lorsqu'il se transfigura sur la montagne du Thabor ; à savoir Moïse et Élie , pour nous apprendre que nous avons besoin de conseil , lorsqu'il nous élève à la participation de sa gloire par des dons surnaturels qui vont au-delà de nos mérites et de nos forces : « Dans » ce haut degré d'élévation , je ne reçois point Jésus- » Christ sans témoins (1) » qui m'assurent que je ne suis point trompé. Telle fut la pratique de sainte Tèrese , qui témoigne elle-même dans sa vie le grand soin qu'elle avait de consulter les personnes éminentes en science et en vertu , sur les visions , révélations , extases , et autres grâces extraordinaires que Dieu lui communiquait , et la fidélité qu'elle apportait à découvrir sa conscience à son directeur , et à suivre ses avis , quoiqu'ils fussent quelquefois contraires à ce que notre Seigneur lui ordonnait de faire , lorsqu'il la favorisait de ses visites.

(1) In tantæ sublimitatis vertice Christum non recipio sine teste.
Rich. in Benjamin. minor. c. 61,

ENTRETIEN VIII.

Comme Dieu élève l'âme à la contemplation infuse , par l'impression qu'il fait sur le sens commun et sur l'imagination.

COMME Dieu peut agir sur les sens extérieurs, et déterminer les yeux, par exemple, à voir des personnes de l'autre vie; l'oreille, à ouïr des cantiques harmonieux et des paroles miraculeuses; le goût, à goûter des faveurs admirables; de même il peut opérer immédiatement par lui-même, ou par le ministère des anges dans l'imagination et dans le sens commun, qui est une faculté de l'âme supérieure aux sens extérieurs, en ce qu'elle les surpasse en simplicité et en étendue, soit parce qu'elle réunit dans son sein toutes les images que les objets impriment dans tous les sens extérieurs, et imite toutes leurs fonctions; d'où vient que durant le sommeil, lorsque tous les sens sont liés, il nous semble que nous voyons, nous sentons, nous goûtons et nous entendons des choses ravissantes, et néanmoins ce n'est ni l'œil, ni le goût, ni l'oreille qui agit, cela se passe dans l'imagination qui agit pour lors toute seule; soit parce qu'elle conserve les formes et les images des objets présents, absens, passés et futurs, au lieu que les puissances sensibles extérieures n'agissent qu'en la présence des objets, et quand ils sont passés, elles n'en retiennent point les espèces.

Quand donc il plaît à Dieu d'éclairer l'âme et de l'élever à la contemplation passive, il se sert d'ordinaire de cette faculté, supérieure aux sens, mais subordonnée à notre entendement, pour lui donner des connaissances fort sublimes et relevées. Ce qu'il fait en deux

manières. La première, en employant les espèces qu'il trouve dans l'imagination, et les présentant à l'esprit, qu'il remplit de lumière par ses irradiations, afin qu'il comprenne ce qu'il lui veut faire entendre. Ainsi quand il veut donner à connaître ses divins attributs, il paraît, tantôt comme un soleil, ou comme une lumière très-éclatante, pour représenter sa sagesse suprême et son infinie beauté; tantôt comme un globe de feu, pour exprimer son zèle et sa colère; tantôt comme une vaste mer, pour exprimer son immensité.

Quand il veut produire dans l'âme une amoureuse idée des mystères de sa vie mortelle, il paraît tantôt comme un petit enfant entre les bras de sa mère, ou gisant dans une crèche, pour représenter sa naissance; tantôt en forme de crucifix, pour imprimer le sentiment de ses souffrances; tantôt avec un corps glorieux, pour faire goûter la joie de sa renaissance du tombeau. La seconde est, en produisant dans l'imagination de nouvelles espèces propres à représenter les vérités dont il veut donner l'intelligence par ces mystérieuses figures. Nous lisons dans l'Exode, que Moïse étant sur la montagne de Sina eut une vision admirable, qui lui représentait le plan du tabernacle, l'arche d'alliance, le chandelier à sept lampes tout d'or, l'autel des holocaustes avec celui de l'encens, la table des pains de proposition, le voile qui séparait le sanctuaire, et le reste qui est marqué distinctement au chap. 25 avec ce commandement exprès : *Regarde, et suis fidèlement le modèle qui t'a été montré sur la montagne* (1). Ce modèle, tracé de la main de Dieu dans son imagination, n'était qu'une figure de ce qu'il voulait faire connaître touchant l'humanité sainte du Verbe, qui devait prendre notre nature; et de l'Eglise militante et triomphante, dont les merveilles le revirent de telle sorte, qu'il passa quarante jours dans la contemplation de

(1) Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. *Exod. 25. 40.*

ces divins spectacles , sans songer aux besoins du corps ni aux affaires de la terre , s'oubliant même du repos et du repas.

Cette manière de contemplation par figures, par symboles, et par diverses impressions qui se font dans l'imagination , arrive quelquefois durant le sommeil, comme lorsque notre Seigneur apparut à Salomon , et lui dit : *Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne* (1), ou bien lorsque l'ange apparut à saint Joseph , et lui ordonna de sortir de la Palestine , et de s'enfuir dans l'Égypte avec le Fils de Dieu et sa bienheureuse Mère.

Quelquefois elle arrive durant l'extase et le ravissement , comme lorsque saint Pierre vit un linceul rempli d'animaux immondes qui descendait du ciel , et qu'il entendit les paroles mystérieuses , par lesquelles Dieu lui voulait faire entendre qu'il devait désormais travailler à la conversion des Gentils , et les recevoir au baptême et à la pénitence , où il est dit que les prêtres mangent les péchés du peuple (2).

D'autres fois elle arrive lorsqu'on est éveillé , et dans une pleine liberté , comme lorsque saint Étienne vit les cieux ouverts , et le Fils de Dieu qui était debout à la droite de Dieu.

On demande si dans ces états il y a lieu de mériter , ou si ce sont de pures faveurs qui portent exclusion de tout mérite : et l'on répond avec distinction.

Car si cela arrive durant l'extase , ordinairement les actes de l'imagination et de l'entendement ne sont pas libres , et par suite ils ne sont pas méritoires , si ce n'est dans leur principe ou dans leurs effets. Mais pour les actes qui se forment dans la volonté , ils peuvent être méritoires ; parce qu'il n'y a que la claire vue de Dieu qui ravit la volonté , et qui l'oblige à l'ai-

(1) *Postula quod vis, ut dem tibi. 2. par. 1. 7.*

(2) *Occide, et manduca. Act. 11. 7.*

mer par une heureuse nécessité, dont elle ne se peut défendre.

Mais durant le sommeil, parlant régulièrement, tout ce qui se passe dans le cœur n'est nullement méritoire, d'autant qu'il n'y a point de liberté : néanmoins il se peut faire, par une grâce extraordinaire, que l'entendement et la volonté demeurent libres, en ce temps-là même dans l'exercice de leurs fonctions; et nous en avons un exemple dans la vie de notre frère Alphonse Rodriguez, qui parle ainsi de sa propre expérience. « Cet homme, » dit-il, ressent aussi cette grâce de prier Dieu véritablement, même en dormant, et de faire avec lui » de doux colloques, sans se pouvoir d'abord persuader que son sommeil fût accompagné de la prière : » mais c'est que durant sa vie, toute sa joie étant de » marcher en la présence de Dieu et de s'entretenir » doucement avec lui, Dieu, par un retour amoureux, » se communiquait à lui en tout temps et en toutes » sortes de rencontres (1). »

Or, bien que ces impressions et ces illustrations divines ne soient point méritoires en elles-mêmes, néanmoins elles laissent, pour l'ordinaire, dans l'âme des effets très-salutaires, qui les distinguent des illusions du démon et des productions de notre seule imagination.

Le Père du Pont écrit dans son Mémorial qu'une personne de notre compagnie, qui avait plusieurs visions dans l'oraison, et plusieurs révélations, doutant si elles étaient de Dieu, ou non, ce qui l'affligeait et lui était un sujet de peine extrême, entendit une voix qui lui disait : « Quand on vous donne une » branche chargée de fruits, aussitôt vous prenez » le fruit, et jetez la branche : faites le même en cette » rencontre; cueillez le fruit qu'on vous présente, à » savoir les saintes affections, et les fortes résolutions » de vous mortifier et de pratiquer les plus solides

(1) Vie du B. Rodriguez, livre. 8., chap. 1.

» vertus; puis jetez la branche qui les porte , c'est-
» à-dire, les visions, révélations, goûts sensibles, et
» autres pareilles faveurs, sans en faire aucun état.
» Car, par ce moyen, de quelque esprit qu'elles vien-
» nent, vous demeurerez en paix, et vous ne serez
» point trompé (1). »

(1) Lisez le 5. chapitre du 3.^e livre de la vie du Père du Pont. —
Voyez encore sa Guide spirituelle, traité 1., chap. 23., où il donne
le même avis.



ENTRETIEN IX.

Comme Dieu élève l'âme à la contemplation par voie de pure intelligence et de lumière.

DENIS LE CHARTREUX, au premier livre de la Contemplation, remarque d'abord la différence que les théologiens mystiques mettent entre l'intelligence simple et l'intelligence pure. On appelle intelligence simple, dit-il, lorsque notre contemplation est sans aucun discours : on l'appelle pure, quand elle se fait sans le concours de l'imagination ; soit que l'imagination n'agisse point du tout, ou qu'elle agisse si peu qu'on peut dire qu'il n'y a point de concours d'aucunes images sensibles et corporelles. Suivant cette distinction, les théologiens mystiques conviennent presque tous en ce point, que Dieu seul peut élever l'âme à la contemplation par voie de pure intelligence, sans faire aucune impression, ni sur les sens extérieurs, ni sur l'imagination, agissant immédiatement dans l'entendement, et lui découvrant les choses divines avec une admirable clarté ; ce que l'ango ne peut faire, vu que sa vertu ne s'étend qu'à produire le mouvement local, par laquelle il applique les causes naturelles aux sujets qui sont susceptibles de leur opération (1). Mais Dieu, par une vertu supérieure et dominante, peut entrer dans l'âme, qui est son sanctuaire, par la porte de l'entendement, sans frapper à celle des sens et de l'imagination ; c'est-à-dire qu'il peut, comme je viens de déclarer, agir immédiatement sur l'entendement, soit en se servant des espèces intellectuelles qu'il trouve dans le trésor de la mémoire, soit en en produisant de nouvelles pour donner à l'âme des vues et des connaissances

(1) *Applicando activa passivis.*

toutes spirituelles, indépendantes des fantômes de l'imagination, et de toutes les formes sensibles qu'elle a extraites des objets. C'est ce que veut dire saint Bernard par ces paroles mystiques : « Que mon âme meure, » s'il se peut dire ainsi, de la mort des anges (1) ; » c'est-à-dire, qu'elle ne vive plus de la vie des sens, ni de l'imagination, non plus que les anges, qui ne vivent que de la vie de l'esprit, et n'ont point besoin d'emprunter les images des objets corporels pour former leurs connaissances. Car c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même incontinent après : « Que mon âme mourant » au souvenir de ce qui est présent, se dépouille, à » l'exemple de ces esprits célestes, non-seulement des » affections, mais encore des images des choses basses » et corporelles, afin que leur étant semblable en pureté, elle puisse aussi converser purement avec eux. » Cette mort seulement ou principalement est, à mon » sens, ce qu'on appelle contemplation (2). » Vous voyez par là que ce Père distingue deux sortes de puretés ; l'une, d'affection, et l'autre, de contemplation. La première exclut toutes les affections des choses sensibles, qui souillent la pureté du cœur ; la seconde en exclut même les images et les fantômes, qui offusquent les plus pures lumières de l'esprit. C'est pourquoi il ajoute au même lieu, qu'il est au pouvoir de l'homme de mener une vie dégagée des affections sensibles, mais que de contempler les vérités sans dépendre des images des choses corporelles, c'est une espèce de pureté qui est propre des esprits angéliques ; que l'un et l'autre sont un don de Dieu ; que c'est sortir de soi-

(1) *Moriatur anima mea morte, si dici potest, etiam angelorum. S. Bern., serm. 52. in Cant.*

(2) *Ut presentium memoriâ excedens rerum se inferiorum, corporearumque non modò cupiditatibus, sed et similitudinibus exuat, sitque illi pura cum illis conversatio, cum quibus est puritatis similitudo. Talis, ut opinor, excessus, aut tantum aut maximè contemplatio dicitur. S. Bern., serm. 52. in Cant.*

même , que c'est se surpasser soi-même ; mais que l'un vous porte bien loin au-dessus de toutes les choses visibles , l'autre vous en éloigne peu. « Vous vous êtes » mis au-dessus des plaisirs de la chair , en sorte que » vous n'êtes plus esclave de ses passions , et qu'elle » ne vous arrête plus par ses charmes : on peut dire » que vous avez profité , et que vous vous êtes séparé ; » mais vous n'êtes pas encore bien éloigné , si vous » ne pouvez voler par la pureté de l'esprit au-dessus » de tous les fantômes et de toutes les images des » choses corporelles , qui viennent fondre sur nous de » toutes parts (1). »

La conférence que saint Augustin eut avec sa mère , cinq jours avant le trépas de cette sainte , s'accorde parfaitement avec cette doctrine. Car après être revenus de ce merveilleux ravissement , qui leur fit goûter à tous deux , par une heureuse expérience , la joie des saints dans le ciel , voici l'entretien qu'ils eurent ensemble , ainsi qu'il le rapporte lui-même : « Posons le » cas que quelqu'un se trouve dans un profond silence , où le tumulte des choses corporelles ne le » trouble point , ni les images de la terre , ni des eaux , » ni de l'air , ni la pensée du ciel , ni de soi-même : » mais que , sans penser à soi , il se passe soi-même ; » que son esprit ne reçoive aucune impression , ni de » songes , ni de révélations imaginaires , ni de voix , » ni de signes ; en un mot , que tout ce qui est passer se taise à son égard , et qu'il ne lui en vienne » aucune idée ; car si quelqu'un écoute toutes ces » choses , elles lui diront : Nous ne nous sommes pas » faites-nous-mêmes , mais nous tenons l'être de celui » qui subsiste éternellement. Supposez donc qu'elles se » taisent après nous avoir parlé de la sorte , et avoir

(1) *Transiisti carnis oblectamenta , ut minimè jam obedias concupiscentiis ejus , nec tenearis illecebris : profecisti , separasti te ; sed nondùm elongasti , nisi et irruentia undique phantasmata corporearum similitudinum transvolare mentis puritate prævalas. S. Bern. , serm. 52. in Cant.*

» excité notre attention, pour écouter celui qui les a
 » faites; s'il arrive ensuite que lui seul nous parle,
 » non plus par elles, mais par lui-même, en sorte
 » que nous entendions sa parole, non par la langue
 » d'un homme, ni par la voix des anges, ni par le bruit
 » du tonnerre, ni par des figures énigmatiques; mais que
 » lui-même, que nous aimons en elles, nous parle
 » sans elles, en la même façon que notre âme vient
 » de s'élever à présent par le vol de sa pensée jusqu'à
 » joindre cette sagesse éternelle qui possède un être
 » immuable au-dessus de toutes choses; pourvu que
 » cela continue, et que les autres visions qui sont d'une
 » nature fort inégale, étant soustraites, celle-là seule
 » ravisse et absorbe celui qui la contemple, et le com-
 » ble intérieurement d'une joie secrète, de manière
 » que la vie éternelle soit comme cette vue intellec-
 » tuelle qui n'a duré qu'un moment, et après laquelle
 » nous venons de soupirer; n'est-ce pas là l'accom-
 » plissement de ce que portent ces paroles : Entrez
 » dans la joie de votre Seigneur (1). »

(1) Dicebamus ergò : Si cui sileat tumultus carnis, sileant phan-
 tasia terræ, et aquarum, et aeris; sileant et poli, et ipsa sibi
 anima sileat, et transeat se, non se cogitando; sileant somnia
 et imaginariæ revelationes, omnis lingua et omne signum; et
 quidquid transeundo fit, si cui sileat omninò; quoniam, si quis
 audiat, dicunt hæc omnia : « Non ipsa nos fecimus, sed fecit
 » nos qui manet in æternum : » his dictis, si jam taceant, quo-
 niam erexerunt aurem in eum qui fecit ea, et loquatur ipse solus
 non per ea, sed per seipsum : ut audiamus verbum ejus, non
 per linguam carnis, neque per vocem angeli, nec per sonitum
 nubis, nec per ænigma similitudinis, sed ipsum quem in his
 amamus, ipsum sine his audiamus, sicut nunc extendimus nos,
 et rapidâ cogitatione attingimus æternam sapientiam super om-
 nia manentem : si continuetur hoc, et subtrahantur aliæ visiones
 longè imparis generis, et hæc una rapiat, et absorbeat, et recondat
 in interiora gaudia spectatorem suum, ut talis sit sempiterna
 vita, quale fuit hoc momentum intelligentiæ, cui suspiravimus;
 nonne hoc est : *Intra in gaudium Domini tui? S. August.*
Confess. lib. 9., cap. 10., num. 3.

Vous voyez clairement par là que saint Augustin a possédé par effet cette mort mystique des Anges que saint Bernard avait en désir : mort si douce et si heureuse, que, si elle durait toujours, elle pourrait, à son avis, passer pour la béatitude même.

Aussi, dit-il dans un autre lieu (1), que c'est le troisième ciel où saint Paul fut ravi, et il distingue trois sortes de visions comme trois cieux, où l'homme d'oraison peut monter par la contemplation. Le premier et le plus bas, en se servant des sens extérieurs ; le second, en employant l'esprit humain, c'est ainsi que s'appelle l'imagination ; le troisième, qui est le plus sublime, se servant des espèces purement intellectuelles : on voit que saint Thomas, suivant la même distinction, dit que « si quelqu'un voyait les choses » intelligibles sans aucun concours des sens ni des » fantômes, on pourrait dire qu'il serait ravi, comme » saint Paul, jusqu'au troisième ciel (2). »

Mais pour arriver à ce sublime degré de la contemplation, le même Auteur angélique, en ses Commentaires sur le troisième livre du Maître des Sentences, remarque qu'il est nécessaire de travailler sérieusement à la pureté des affections, avant que d'obtenir de Dieu la pureté des vues et des pensées du cœur (3). Ce que l'Auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ étend encore aux autres degrés d'oraison, en ces termes :

(1) *S. August. Confess. lib. 12. de Genes. ad litt.*

(2) Si enim aliquis videret ipsa intelligibilia, et naturas ipsorum, non per sensibilia, neque per phantasmata, sic esset raptus usque ad tertium cælum. *S. Thomas lect. 1. in 2. Cor. 12. vide 12. q. 147. a. 2. et 3. part. q. 175. a. 3. et in 3. dist. 34. q. 1. a. 4.*

(3) Quantum ad statum viæ ponitur cordis munditia non solum à passionum illecebris (quam mundiciam donum intellectus non facit, sed præsupponitur per vitam activam perfectam), sed etiam ab erroribus et phantasmatibus, et spiritualibus formis, à quibus omnino docet abscedere, tendentes in divinam contemplationem. *Dionysius, l. de Myst. Th. c. 1.*

« L'homme s'élève au-dessus de la terre sur deux
» ailes, la simplicité et la pureté.

» La simplicité doit être dans l'intention ; et la pu-
» reté, dans l'affection.

» La simplicité tend à Dieu, la pureté le conçoit
» et le goûte.

» Nulle bonne œuvre ne vous arrêtera, si vous êtes
» libre au-dedans de toute affection déréglée.

» Si vous ne cherchez qu'à plaire à Dieu et à ser-
» vir le prochain, vous jouirez de la liberté intérieure.

» Si votre cœur était droit, alors toute créature
» serait un miroir de vie et le livre de la science di-
» vine.

» Il n'est pas une créature si petite, ni si vile, qui
» ne nous représente la bonté de Dieu.

» Si vous étiez bon et pur au-dedans, alors vous
» verriez et vous comprendriez tout sans obstacle.

» Un cœur pur pénètre le ciel et l'enfer. Chacun juge
» au-dehors, selon ce qu'il est dans son cœur.

» S'il est une joie dans le monde, elle est pour ceux
» qui ont le cœur pur (2). » Cela est vrai, surtout
lorsqu'il est parvenu à cette pureté d'intelligence
que saint Bernard appelle sommeil mystique, mort
mystique, mort angélique, qui fait heureusement éva-
nour toutes les images des sens et tous les fantô-
mes de l'imagination : faveur également rare et dif-
ficile à connaître, comme le P. Suarez et le P. Alvarez
le remarquent sagement, pour deux raisons.

La première, parce que cette vue purement intel-
lectuelle peut être suivie d'une vue imaginaire,
comme aussi elle peut lui succéder, quoiqu'elle n'en
dépende pas : c'est pourquoi il est difficile de les dé-
mêler.

(1) *Duabus alis homo sublevatur à terrenis, simplicitate scilicet
et puritate.*

Simplicitas debet esse in intentione, puritas in affectione.

Simplicitas intendit in Deum, puritas apprehendit eum et gustat.

La seconde, parce que les espèces de l'imagination, qui concourent d'ordinaire à la contemplation, sont quelquefois si claires et si pures, qu'elles sont imperceptibles. D'où il s'ensuit qu'on doit apporter une grande précaution dans ces rencontres, de peur que le démon ne nous trompe par ses prestiges, et ne nous fasse tomber dans l'illusion, qui est toujours suivie de dangereux effets, quand on la prend pour une véritable vision.

Nulla bona actio te impiediet, si liber intus ab inordinato affectu fueris.

Si nihil aliud quam Dei placitum, et proximi utilitatem intendis et quæris, internâ libertate perfrueris.

Si rectum esset cor tuum, tunc omnis creatura speculum vitæ, et liber sanctæ doctrinæ esset.

Non est creatura tam parva et vilis, quæ Dei bonitatem non repræsentet.

Si tu esses intus bonus et purus, tunc omnia sine impedimento videres et benè caperes.

Cor purum penetrat cælum et infernum.

Qualis unusquisque intus est, talis judicat exterius.

Si est gaudium in mundo, hoc utiquè possidet puri cordis homo. *Imitat. Christ. lib. 2. , cap. 4. , num. 1. 2.*

ENTRETIEN X.

Comment Dieu, par une faveur particulière, éclaire l'âme, lui découvrant le pitoyable état de sa conscience, et le nombre effroyable de ses péchés.

QUAND Dieu veut se communiquer familièrement à la créature, il a coutume de lui faire connaître les infidélités et les taches de son cœur, afin de le purifier avant que d'y verser une plus abondante effusion de ses dons.

Il le fait par une lumière surnaturelle qui éclaire l'âme, et lui découvre en un clin d'œil tous ses mouvemens les plus secrets, toutes ses affections déréglées, toutes les résistances qu'elle a apportées aux inspirations du Saint-Esprit, toutes les promesses infidèles qu'elle a faites à notre Seigneur sans les exécuter, tous les bons propos et les saintes résolutions que la grâce avait formées dans son intérieur, et qu'elle a laissé périr par sa négligence; en un mot, toutes ses malices, tous ses détours, tous ses égaremens, qu'elle n'avait jamais connus si clairement en toute sa vie, qu'elle fait tout-à-coup en un moment.

Cette lumière est en quelque façon semblable à celle que Dieu nous donne au jugement particulier, et plus parfaitement encore au jugement universel. Car en celui-là il nous fera voir à l'instant de la mort toute notre vie passée, jusqu'aux moindres circonstances et aux plus légères offenses, que nous n'avions peut-être jamais aperçues, ou que nous avions entièrement oubliées. Et en celui-ci il mettra en évidence tout ce qui s'est passé dans le monde depuis le commencement jusqu'à la fin, et nous fera voir les mérites et les démérites, les vices et les vertus, les bonnes et les mauvaises

actions de tous les hommes. C'est pourquoi saint Paul nous défend de juger avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui découvrira ce qui est caché dans les ténèbres, et mettra en évidence le secret des cœurs. Et alors chacun recevra de la bouche de Dieu même la louange qui lui est due (1).

Le Fils de Dieu en use de la sorte pour plusieurs raisons. Premièrement il veut montrer par là qu'il est le roi des cœurs, dont les secrètes pensées étant inconnues à toutes les créatures, lorsque l'âme qui en a la clef, et qui seule peut ouvrir ou fermer quand il lui plait, voit que la lumière divine y entre sans attendre son consentement, et lui développe tous les replis de son intérieur; elle est contrainte d'avouer que Jésus-Christ en est plus absolument le maître qu'elle-même, puisqu'il y découvre des choses qu'elle n'y avait point encore aperçues, quoi qu'il n'y ait qu'elle qui les puisse manifester aux autres. Ce n'est pas qu'elle n'ait assez de lumière, en commettant des péchés occultes, pour voir le mal qu'elle fait; mais elle la néglige, ou même elle tâche de l'étouffer par une ignorance affectée, qui la rend plus criminelle: et quand même il pourrait arriver que le défaut de connaissance et l'ignorance invincible rendit quelques-unes de ces offenses involontaires, ce serait toujours un aveuglement déplorable de les commettre sans le savoir, et de s'égarer sans le connaître. C'est donc une grâce particulière que Dieu lui fait de l'éclairer et de dissiper ses ténèbres, afin qu'elle puisse rentrer dans les voies du salut, et s'avancer dans la vertu.

C'est la seconde raison qui le porte à lui communiquer ses lumières. Car voulant s'unir à l'âme, et ne le voulant pas faire qu'elle ne soit purifiée de ses fautes, il faut qu'elle les efface par les larmes de la pénitence.

(1) *Nolite antè tempus judicare, quoad usquè veniat Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium; et tunc laus erit unicuiquæ à Deo. 1. Cor. 4. v. 5.*

tence, et par suite qu'elle les connaisse. Car comment est-ce qu'un malade cherchera des remèdes à son mal s'il ne le sent pas, et s'il n'en a pas la connaissance ? il faut donc que notre Seigneur les lui montre, afin que les rétractant peu à peu, selon la connaissance qui lui est donnée, elle se dispose à l'union, et se rende capable d'être admise dans le cabinet. De là vient qu'il y en a si peu qui arrivent à la perfection, parce que ne s'adonnant pas à la connaissance d'eux-mêmes, et à la fuite des plus petites offenses (si l'on peut appeler petit ce qui nous prive d'un si grand bien), ils demeurent toujours dans leurs imperfections, qu'ils porteront dans le purgatoire, pour allumer ces feux dévorans qui les doivent purifier avant que d'entrer dans le ciel. Je veux même qu'ils s'appliquent à l'oraison et à la pratique des vertus : ils n'y feront pas grand progrès, parce qu'ils pervertissent l'ordre par un artifice de l'amour-propre qui fuit les exercices de la vie purgative, et s'en défait le plus tôt qu'il peut, pour entrer dans les lumières de Dieu et jouir de ses caresses.

Il est donc très-important que Dieu nous donne la connaissance de nos défauts, non-seulement pour nous purifier, mais encore pour humilier notre orgueil, qui est la troisième raison qui fait voir la sagesse de sa conduite. Car, voulant lier une amitié durable avec nous, et régner dans nos cœurs, non pour un jour seulement, mais pour toute la vie, et même pour toute l'éternité, si nous voulons répondre à ses desseins, qui sont si raisonnables de sa part, et si avantageux de la nôtre, nous avons besoin d'une très-profonde humilité et d'une très-parfaite connaissance de nous-mêmes, de peur que notre cœur, sentant les grâces que Dieu lui fait, n'entre dans une vaine complaisance, qui lui ferait perdre tous ses trésors, et l'éloignerait autant de Dieu que ses caresses l'en approchent. Or, nous ne pouvons pas avoir cette vertu de nous-mêmes, au contraire nous faisons naturellement ce que nous pouvons pour nous complaire. Il est donc nécessaire que Dieu

supplée à notre impuissance par une grâce qui n'est pas seulement supérieure à la nature, mais qui contrarie toutes ses inclinations, et nous contraint de les désavouer et de nous déplaire à nous-mêmes presque en toutes nos actions, soit présentes ou passées. Au reste, cette lumière, qui nous montre ce que nous sommes, est quelque fois si forte, et nous fait si vivement appréhender le poids et l'énormité de nos crimes, qu'à peine pouvons-nous nous souffrir nous-mêmes.

Nous lisons dans l'histoire de la compagnie de Jésus (1), que l'usage des exercices spirituels ayant été introduit par saint Ignace et par le zèle de ses enfans en plusieurs royaumes de l'Europe, et particulièrement en celui de Portugal, avec un merveilleux changement des mœurs, il se répandit un bruit dans la ville de Coimbre, que ceux qui pratiquaient ces saintes retraites avaient des visions étranges, qui les portaient à des ferveurs extraordinaires. Ce qui donna sujet au cardinal Henri qui était alors inquisiteur général, de donner commission au recteur de l'Académie, nommé Jacques de Murcia, religieux de l'ordre de saint Jérôme, de s'informer secrètement de la vérité (2). Celui-ci, voulant exécuter l'ordre qui lui avait été donné, s'adressa entre autres à un bon religieux, dont il connaissait la sincérité, qui lui avoua tout simplement qu'il était vrai qu'il avait eu une effroyable vision durant les exercices; et comme il le pressait de lui dire ce qu'il avait vu de si étrange : Je me suis vu moi-même, lui dit-il, ce que je n'avais jamais fait auparavant. O l'horrible monstre ! je vous assure que je n'ai jamais rien vu de plus difforme, ni qui m'ait donné plus de frayeur. En effet, il ne se peut dire combien cette vue étonne l'âme, soit à cause de la nouveauté d'un tel spectacle, soit à cause de la multitude des crimes qui lui sont représentés. Car elle ne se figu-

(1) *Tom. 1. l. 5. num. 55.*

(2) *Rodericus Menecius fuisse dictur.*

rerait jamais que la malice du cœur humain fût si grande, ni qu'on pût en un moment et d'un seul regard voir si distinctement une si prodigieuse foule de péchés, si elle n'en avait fait l'expérience. De là naît la haine qu'elle conçoit contre soi-même, de là les regrets de sa misérable vie qu'elle ne peut assez détester, de là les larmes de contrition qu'elle verse, de là les gémissemens et les soupirs, de là les désirs insatiables de faire pénitence, de là ces changemens merveilleux qu'on admire dans les saints, dont nous avons un exemple considérable dans la vie de sainte Catherine de Gênes (1). Car s'étant un jour présentée au tribunal de la pénitence avec assez peu de disposition, pour satisfaire au désir de sa sœur qui l'en avait fort pressée, elle ne fut pas plus tôt aux pieds du confesseur, qu'elle reçut avec la plaie de l'amour divin une si claire connaissance de ses péchés et de la bonté de Dieu, qui l'avait attendue avec tant de patience, qu'elle pensa tomber par terre; et ne pouvant presque parler à cause de la véhémence de l'attrait intérieur, elle fut contrainte de s'en retourner en sa maison, portant au cœur la flèche qui l'avait blessée si puissamment qu'elle paraissait tout aliénée des sens. Là, s'étant retirée au lieu le plus secret qu'elle pût choisir, elle commença à éclater en soupirs très-ardens pour donner air au feu qui la dévorait, ne pouvant dire autre chose, sinon : O amour ! est-il possible que vous m'ayez appelée avec tant de bonté, et que vous m'ayez fait connaître en un instant ce que ma langue ne peut exprimer ? Durant quelques jours elle ne fit que soupirer, ses paroles n'étaient que des sanglots et des gémissemens pitoyables; et la douleur de sa contrition était si profonde, que, son cœur se fendant de regret, elle eût rendu l'esprit à tout moment, si elle n'eût été miraculeusement soutenue.

(1) Dans la vie de sainte Catherine de Gênes. c. 2.

Cependant notre Seigneur voulant encore davantage allumer sa flamme avec la douleur de ses péchés, lui apparut portant sa croix sur ses épaules, et versant le sang de ses plaies en si grande abondance, qu'il semblait à la sainte que sa chambre était pleine des ruisseaux de ce précieux sang, qui coulait de toutes parts. Cette vision lui laissa une si forte impression d'amour et de douleur, qu'il lui était avis qu'elle voyait toujours ce très-doux Sauveur couvert de ce sang et attaché à la croix pour l'amour d'elle; ce qui renouvelait incessamment la vue et le souvenir de ses offenses, qui lui dura quatorze mois avec un si grand mépris du monde, une si excessive horreur du péché, et une si extrême haine d'elle-même, qu'elle ne se pouvait lasser de dire : « O amour ! plus de » monde pour moi. O amour ! plus de péché. O amour ! » je suis prête à confesser mes péchés devant tous » les hommes, s'il en est besoin. » Depuis ce temps la vue de ses péchés passés lui fut ôtée, mais il lui demeura une si grande pureté et tendresse de conscience, et une si grande horreur du péché, que l'ombre même de la plus légère offense lui semblait moins supportable que l'enfer. C'est pourquoi elle avait presque toujours à la bouche ce mot de *pureté*, ne pouvant se lasser de répéter ce qu'elle avait gravé si profondément dans son cœur. Elle disait que la délicatesse d'une pure conscience ne peut rien souffrir que Dieu seul; que quand le pur amour aperçoit la moindre imperfection, il réduirait au néant et le corps et l'esprit, si Dieu ne l'empêchait; que si elle était au milieu d'une mer de flammes, elle n'en sortirait plutôt jamais, que d'aller au bord du rivage, où elle verrait seulement l'ombre du péché; et enfin que comme il ne faut qu'un grain de poussière pour incommoder l'œil jusqu'aux larmes et à l'inquiétude, et pour lui ôter la vue du soleil, de même il ne faut que la moindre tache pour priver l'âme de la joie spirituelle, de la paix, de la vue de Dieu, et de l'union avec son

infinie sainteté. Elle ajoutait qu'au moment de la mort les pécheurs sont horriblement tourmentés, parce qu'ils passent d'une extrême injustice, dans laquelle ils ont vécu, à la vraie justice, qui leur ouvre le livre de leur conscience, et leur fait voir en un moment toutes les particularités de leur malheureuse vie, dont l'horreur leur est un supplice plus funeste que le feu d'enfer, où ils se précipiteraient volontiers pour se cacher aux yeux du Saint des saints et lui ôter la connaissance de leurs crimes, s'il était possible. « Quand je vois mourir » quelqu'un, disait-elle, je dis en moi-même : O combien de choses étranges et nouvelles va voir cette » âme en peu de temps ! je ne puis penser à cela qu'avec une frayeur excessive, et peu s'en faut que je » ne crie à haute voix : Garde ! garde ! tant la chose » est importante ; et si je pensais être entendue , je » ne dirais jamais autre chose. »

Vous voyez par là combien cette lumière est précieuse, à cause des fruits qu'elle produit dans nos âmes, quand elle y descend du ciel et qu'elle vient du Père des lumières ; à savoir, la crainte des jugemens de Dieu, sans trouble ni découragement ; l'horreur du péché et la haine de soi-même, sans amertume ; la tendresse de conscience, sans scrupule ni inquiétude ; le désir insatiable de faire pénitence, sans indiscretion, étant toujours réglé par l'obéissance, et par le conseil du directeur ; l'amour de Dieu, dont la bonté et la patience sont admirables dans l'attente du pécheur, et l'humilité profonde, qui naît de la connaissance de nos péchés et de la pente que nous avons au mal, si la main de Dieu ne nous soutient. L'importance est d'en bien user, fuyant également ces deux écueils où l'amour-propre nous pourrait porter. Le premier est la lâcheté, qui fait qu'on dissimule la lumière qui nous presse de quitter nos vices, et qu'on tâche même quelquefois de l'étouffer. Le second est l'indiscrétion qui nous pousse trop loin par un excès de ferveur préjudiciable au corps et à l'esprit ; au corps, en ruinant ses

forces par des pénitences mal réglées ; à l'esprit , en affaiblissant ses organes , ou l'abîmant dans une , profonde mélancolie , ou l'embarrassant de scrupules , sous prétexte de satisfaire à la justice de Dieu par une exacte recherche de nos péchés.

ENTRETIEN XI.

Comment Dieu, par une singulière grâce, éclaire l'âme et lui découvre sa bassesse et son néant.

SAINT Laurent Justinien dit que la vraie sagesse de l'homme est la contemplation attentive de sa bassesse et de son néant (1). Tous ceux qui ont été éminens dans la science des saints, ont excellé en la connaissance d'eux-mêmes, et se sont signalés par leur profonde humilité. Le B. François de Borgia, troisième général de la compagnie de Jésus, employait tous les jours un temps considérable à se connaître lui-même, et il envoya des thèses de cette sublime science au P. Emmanuel, ce célèbre théologien de la même compagnie, le priant d'y ajouter ou retrancher ce qu'il trouverait à propos. Je les coucherai ici comme il les avait conçues.

1. J'ai été tiré du néant. 2. Je serai réduit au néant. 3. Je ne sais ce que je suis. 4. Si je fais quelque chose, toute ma science est que l'enfer est ma maison. 5. De moi-même, je ne fais nulle bonne œuvre.

Ces vérités font le plus ordinaire sujet de la contemplation des Saints, et des plus pures lumières que l'esprit de Jésus leur communique. Il se plaît à les leur enseigner, et à leur donner des vues très-claires et pénétrantes de tout ce qui les peut ravalier et avilir dans leur propre estime.

Il leur découvre l'abîme du néant d'où il les a tirés, pour leur montrer qu'ils ne sont rien d'eux-mêmes, et que tout ce qu'ils ont de bon vient de Dieu.

Saint François s'écriait dans les plus hautes élévations de son esprit : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je auprès de vous ? Vous êtes un abîme d'essence, de vérité et de gloire ; et je suis un abîme

(1) *S. Laur. Justinian. lib. de arbitr. vitæ.*

» de néant, de vanité et de misères. » Les grandes âmes prisent ces vues sur toutes les autres. Saint Bernardin dit que la B. Vierge avait toujours son néant devant les yeux (1). Et David, le plus illustre et le plus saint d'entre les rois ses aïeuls, ne confessait-il pas que tout son être et sa grandeur n'est qu'un néant devant Dieu (2) ? C'est dans ce même esprit que la B. Angèle de Foligny disait avec une ardeur incroyable : « O rien inconnu ! ô rien inconnu ! Je vous » dis en toute vérité, que l'âme ne peut avoir une plus » riche connaissance que celle de son néant. » Certes elle avait raison de le dire ; car cette connaissance est le fondement de toute la perfection, et notre Seigneur même la recommanda un jour à sainte Catherine, comme le principe de son bonheur. « Savez-vous » bien, lui dit-il, qui je suis, et qui vous êtes ? Vous » serez heureuse, si vous le comprenez bien. Je suis » celui qui est, et vous êtes celle qui n'est point. »

Secondement il leur fait sentir leurs propres faiblesses, et les défauts du corps et de l'esprit auxquelles ils sont sujets, et dont la multitude est capable d'abattre tout l'orgueil qui pourrait naître de leurs actions éclatantes, et des merveilles qu'il opère en eux par sa bonté. Ce sentiment, qui est un singulier don de Dieu (3), est ordinairement accompagné d'une fort grande clarté, qui fait que l'âme, d'une simple vue sans raisonnement et sans discours, connaît mieux ses infirmités que par l'étude et la recherche la plus exacte de plusieurs années. Si bien qu'en un instant celui qui vit dans cette région de lumière, levant seulement les yeux au ciel, découvre si clairement la source éternelle, d'où sortent tous les ruisseaux des dons et des grâces qui découlent dans son âme,

(1) *Semper habuit nihilitatem suam antè se. S. Bernard.*

(2) *Substantia mea tanquàm nihilum antè te. Psal. 38. 6.*

(3) L'évêque de Tarassonne, dans la Vie de sainte Térésa
2. p. ch. 7.

qu'il n'en peut tirer aucune complaisance ; au contraire , sitôt qu'il baisse la vue pour la réfléchir sur lui-même , il voit tout-à-coup tant de misères, tant de ténèbres , tant de troubles, tant de désordres et de corruption , qu'il a peine à se supporter.

C'est dans cette lumière que saint Ignace se regardait comme un ulcère qui jette continuellement le pus ; que notre frère Alphonse Rodriguez se comparait aux sépulcres des morts, aux carcasses pourries , aux cloaques et aux sentines des vaisseaux, où se ramassent toutes les ordures , et que frère François de l'Enfant Jésus , de l'ordre des Carmes déchaussés , parmi les grands honneurs qu'il recevait dans la cour du roi d'Espagne , disait qu'il ressemblait au cheval de selle qui portait le prince, couvert de riches broderies relevées d'or et de soie , et néanmoins n'était qu'une bête : « Voilà , disait-il , comme je suis. » Dieu me donne quelque apparence extérieure , qui éblouit les yeux des hommes ; mais si l'on voyait le fond de mon cœur , on changerait bientôt d'opinion , et l'on dirait avec justice , vu mes grandes faiblesses, que je ne suis qu'un fou. »

En troisième lieu il leur fait voir les grâces continues dont il les favorise , dans un jour qui les humilie étrangement , et les fait descendre dans le centre de leur abjection. Car l'humilité des pécheurs procède de la vue de leurs offenses ; mais l'humilité des âmes les plus innocentes , et des plus grands amis de Dieu , procède d'une clarté céleste , qui leur fait connaître les obligations infinies qu'ils ont à leur souverain bienfaiteur , pour tant de grâces qu'il leur départ , le compte qu'ils en doivent rendre , et le mauvais usage qu'ils en font. Saint Ignace avait coutume de dire qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver dans un autre que lui tant d'ingratitude jointe avec autant de grâces et de faveurs qu'il en avait reçu de Dieu , et dans cette vue il priait notre Seigneur de le priver de ses consolations spirituelles , en punition de ses infidélités , afin de le rendre

plus soigneux et plus fidèle à l'avenir. Il ajoutait que la bonté divine s'était accommodée à sa faiblesse, et que le voyant cassé et affaibli de maladies, elle lui avait donné la grâce de dévotion, afin qu'étant inutile à toute autre chose, au moins il le pût servir en cela. Saint François avait les mêmes sentimens, et il s'écriait de temps en temps : « Seigneur, gardez, s'il vous plaît, le » trésor des grâces que vous avez mis en dépôt dans » mon âme. Car je suis un voleur, qui vous en dérobe la » gloire. » Sainte Gertrude estimait qu'un des plus grands miracles que Dieu fit dans le monde, était que la terre la pût supporter, vu qu'elle n'avait jamais connu personne qui ne méritât mieux qu'elle les faveurs divines, et qui ne les fit mieux valoir. Sainte Térése (1) avait reçu cette même lumière, qui est la source de tant de biens, et un si excellent don du Saint-Esprit, dans un degré très-éminent. Un jour quelqu'un lui dit : « Ma » mère, gardez-vous de vaine gloire. De vaine gloire ! » répliqua-t-elle, je ne sais pas pourquoi ; je ferai beau- » coup, connaissant qui je suis, de ne me point dé- » sespérer. » Et dans une relation qu'elle fit de sa vie, voici comme elle parle : « Il me semble qu'encore que » je me voulusse efforcer d'avoir de la vaine gloire, » je n'en pourrais avoir. Car je connais clairement par » les grâces que Dieu me fait, que je ne puis rien de » moi ; au contraire, Dieu me fait sentir mes misères, » et me découvre tant d'infidélités, qu'avec tout ce que » je pourrais employer de temps à y penser, je ne ver- » rais jamais tant de vérités que j'en connais en un » instant. D'ailleurs, je ne sais pas comment je me pour- » rais attribuer le bien qui est en moi, vu qu'il y a » peu de temps que j'étais entièrement dénuée des » vertus que je possède, et qui sont des fruits de la » miséricorde de Dieu et de ses dons gratuits, où je » ne suis et ne puis rien non plus qu'une table d'at-

(1) Voyez la Vie de sainte Térése. 2. ch. 7. par l'Evêque de Tannissonne.

» tente, ne faisant de ma part que recevoir les grâces
» de Dieu sans lui rendre aucun service. Car certaine-
» ment je suis la personne du monde la plus inutile ;
» j'ai honte de voir comme chacun s'avance, hormis
» moi qui ne suis bonne à rien. Ce n'est point humi-
» lité, ce que je dis, c'est vérité. Je ne crois pas que
» dans le monde il y ait une créature qui soit pire que
» moi, et quand je considère le peu de profit que je
» tire des grâces que je reçois, j'entre quelque fois en
» appréhension d'être trompée. » Sans doute ces paroles
font assez connaître que les saints sont bien plus clair-
voyans que nous, et que lors qu'ils s'abaissent au-
dessous de toutes les créatures, ce n'est pas seulement
par humilité et par amour, mais avec une lumière
extraordinaire du ciel, qui leur donne des vues si pé-
nétrantes de leur abjection, qu'ils s'estiment tout de
bon les plus grands pécheurs du monde, nonobstant
toutes les richesses spirituelles qu'ils possèdent avec
abondance, toutes les actions heroïques qu'ils prati-
quent avec éclat, toute l'estime et la vénération qu'on
a pour eux, toutes les merveilles que Dieu opère par
leur entremise, et enfin toute la diligence qu'ils appor-
tent à éviter les moindres péchés.

On s'étonne de ces sentimens, et l'on demande avec
quelle vérité les saints les peuvent avancer. On ne
doute point qu'ils n'en soient persuadés, nous devons
croire qu'ils parlent sincèrement ; mais on demande
s'ils ne sont point trompés, et comment on les peut
exempter de fausseté ou d'exagération. C'est la demande
que fit autrefois un philosophe à l'abbé Zosime, qui
se disait un grand pécheur. « Comment, lui dit-il, pou-
» vez-vous assurer cela sans blesser la vérité, vous qui
» observez si exactement tous les commandemens de
» Dieu : » A quoi le saint lui répartit humblement : « Je
» sais que ce que je dis est véritable, et je le sens
» ainsi en moi-même, ne m'en demandez pas davan-
» tage. » Certes, la seule autorité de ces grands hom-
mes nous devrait suffire pour nous persuader qu'ils

parlaient non-seulement avec sincérité , mais encore avec certitude et vérité. Mais s'il était besoin de vérifier leurs paroles , nous ne manquerions point de raisons pour les appuyer (1). Les saints n'ignorent pas que personne, sans une révélation particulière, ne peut dire qu'il est ami de Dieu , encore moins qu'il est plus parfait que les autres , et dans un plus haut degré de grâce. Saint Macaire , saint Antoine et tant d'autres ont été renvoyés à des artisans , à de simples femmes , à des joueurs de flûte , comme à des personnes qui les égalaient en mérite : cette incertitude les humilie puissamment , et comme ils sont obligés à craindre pour eux-mêmes , et à bien espérer du prochain , ils ont raison de se mettre sous le poids de tout le monde. D'ailleurs , comme ils ont toujours les yeux tournés sur leurs propres fautes sans considérer celles de leurs frères , la grande lumière que Dieu leur communique , fait qu'ils voient jusqu'aux plus petits atomes dans leur intérieur , et l'extrême amour qu'ils lui portent leur en donne un très-vif sentiment ; outre qu'ils savent que Dieu les regarde sans cesse , et cette vue les perce de douleur et les fait éclater en soupirs , à la moindre faute qu'ils commettent. De là vient qu'ils n'ont que de la confusion et du mépris pour eux-mêmes , au lieu que ne s'occupant point des fautes que commettent les autres , tâchant même de les couvrir on de les excuser autant qu'ils peuvent , ils ont bonne opinion de tout le monde , et s'estiment plus dignes de blâme et de reproche. C'est la sublime leçon qui fut donnée d'en-haut à sainte Marguerite , religieuse de l'ordre de Saint-Dominique. Comme elle demandait instamment à Dieu qu'il lui fit connaître la voie que les anciens Pères avaient tenue pour le servir et pour lui plaire , elle vit dans son sommeil un livre écrit en lettres d'or , qu'on ouvrit devant elle , et en même-temps elle entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous et li-

(1) *Vide S. Thomam 22. q. 161. a. 6.*

sez. » Elle se leva promptement , et jetant aussitôt les yeux sur la page qui lui était montrée , elle y lut ces paroles : « La perfection des anciens Pères a été d'aimer » Dieu , de se mépriser eux-mêmes , et de ne mépriser , » ni ne juger personne. » Puis le livre disparut , comme si on lui eût voulu dire qu'il n'en fallait pas davantage pour arriver au degré de la plus haute perfection. On peut apporter encore une autre raison qui justifie le bas sentiment que les saints ont d'eux-mêmes au-dessous de tous les plus grands pécheurs , c'est qu'ils regardent Dieu dans tous les hommes , comme dans ses images ; et comparant le bien qu'il y a mis , avec leurs propres défauts , ils en tirent un sujet de confusion pour eux , et de respect pour leur prochain. Il est bien vrai que l'humilité n'empêche pas toujours qu'ils ne voient les grâces qu'ils ont reçues du ciel , aussi bien que celles de leurs semblables ; mais ces deux connaissances ont un effet tout contraire.

Les vertus qu'ils voient dans les autres , font qu'ils les honorent , et les regardent comme des anges ; mais le bien qui est en eux ne leur donne que de la confusion , à cause du mauvais usage qu'ils croient en faire ; et de la crainte , à cause du compte qu'il en faut rendre , jusqu'à même qu'ils imputent à leur mauvaise vie tous les châtimens que Dieu exerce dans le monde et dans les communautés où ils vivent ; ce qui peut arriver en effet , comme l'Écriture le montre. Jonas était le plus homme de bien de son vaisseau , les autres n'étaient que des idolâtres ; cependant il fut la cause de la tempête qui pensa les faire périr. David était un des plus saints de son royaume ; cependant la vanité qui le porta à faire le dénombrement de ses sujets , attira la colère de Dieu sur tout le peuple , et fut cause de la mort de soixante-et-dix mille personnes. Après cela , il ne faut pas s'étonner si les saints tremblent quelquefois à la vue de leurs infidélités , craignant d'être la cause des malheurs et des désolations publiques , comme sainte Catherinè de Sienne , qui regardait tous

les fléaux de la justice divine qui désolaient les provinces de son temps , comme les funestes effets de ses offenses. Cette considération l'abaissait infiniment sans la décourager. Elle s'en servait utilement, lorsque le diable la tentait de vanité , et lui suggérait qu'étant déjà élevée à un si haut degré de perfection , elle pouvait relâcher quelque chose de la rigueur de ses mortifications , et de l'austérité de sa vie. Car alors , prenant pour son bouclier le souvenir de ses fautes, elle disait : « Ah ! misérable que je suis ! saint Jean-Baptiste n'avait jamais souillé son innocence d'aucune » tache notable , et néanmoins sa pénitence prodigieuse jette tous les esprits dans l'étonnement. Et moi, » qui suis plus vile qu'un ver , j'ai commis une infinité » de péchés et ne les ai jamais pleurés : je n'en ai » pas même connu ni la grandeur , ni le nombre. » Mais quand l'esprit malin changeait de batterie , et la voulait porter au désespoir ; lui persuadant que sa vie n'était qu'illusion , elle relevait son courage par la confiance qu'elle avait en la bonté de Dieu , et , se jetant dans le sein de sa miséricorde, elle lui disait : « O mon créateur et mon très-doux rédempteur ! j'a » voue que je ne suis que ténèbres et qu'obscurité ; » mais je me cacherai dans vos plaies , et me laverai » dans votre précieux sang. Je purifierai dans ce sacré » bain toutes les puissances de mon âme : *Vous me » laverez , et je deviendrai plus blanche que la neige. » Vous me ferez entendre une parole de consolation et de » joie , et mes os humiliés tressailliront d'allégresse (1).* » Elle triompha , par ce moyen , de tous les assauts de l'ennemi , qui, ne pouvant souffrir une si grande humilité jointe à un si généreux courage , la quitta plein de rage et de dépit, en lui disant : « Maudite sois-tu , et » maudit celui qui t'a appris cette façon de combattre. » Je ne sais par quel côté je te dois attaquer pour te

(1) *Lavabis me , et super nivem dealbabor. Auditul meo dabit gaudium et lætitiā , et exsultabunt ossa humiliata. Ps. 50. 9.*

» vaincre. » Saint Antoine s'était servi avant elle de cette industrie , et il en faut user selon les dispositions différentes où l'on se trouve. Comme notre cœur ne doit pas trop s'épanouir dans la consolation , aussi ne doit-il pas se resserrer trop dans la désolation. Si nous avons la lumière des saints pour connaître nos imperfections, nous aurions plus de sujet de craindre la pusillanimité et le désespoir, que la vanité ni la présomption. C'est pourquoi ceux à qui Dieu donne la vue de leurs misères, doivent prendre garde de ne se pas abandonner à de vaines frayeurs , que l'amour-propre et l'esprit de ténèbres ont coutume d'exciter en cette rencontre. La crainte de leurs infirmités et de leurs chutes les troublerait sans doute , et serait capable d'éteindre leur ferveur , s'ils n'y mêlaient le feu du Saint-Esprit et les saintes ardeurs de l'amour. Au temps de la prospérité spirituelle , ils doivent dire comme saint Paul : *Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi* (1). Toutes ces actions de vertu , qui semblent partir de mes mains , sont au-dessus de mes forces ; ce n'est pas moi qui les fais ; c'est la grâce de mon Dieu qui les fait avec moi et par moi : *Qu'avez-vous , mon âme , que vous n'ayez reçu ? et si vous l'avez reçu , de quoi vous glorifiez-vous* (2) ? Mais quand la connaissance de leurs faiblesses les effraie , et leur abat le courage , ils doivent s'élever en Dieu , et dire comme ce grand apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (3). Tenons donc pour certain que la pusillanimité, ni le trouble , ni le découragement , ni la tristesse ou la frayeur excessive , ne sont point les fruits de la lumière que Dieu communique aux humbles en leur découvrant leur bassesse et leur néant. Elle a des effets tout contraires. *Tout le fruit de la lumière consiste en toute sorte de bonté , de justice*

(1) Non ego, sed gratia Dei mecum. 2. Cor. 15. 10.

(2) Quid habes quod non accepisti ? si autem accepisti, quid gloriaris ? 1. Cor. 4. 7.

(3) Omnia possum in eo qui me confortat. Psal. 4. 13.

et de vérité (1). Toute la joie d'une bonne âme vient de cette lumière céleste, toute la paix d'une bonne conscience en dépend, toutes les vertus en procèdent, comme les fruits de la terre sont produits par le rayon du soleil.

L'humble, à la vue de son ignorance, assujettit son entendement à la première vérité qui est l'objet de notre foi; à la vue de son impuissance et de sa faiblesse, il s'appuie sur le secours et l'assistance de Dieu, qui est toute notre espérance et notre force; à la vue de ses péchés et de la malice de son cœur, ils'abîme dans le sein de la bonté de Dieu, qui est le centre de notre amour; à la vue de son inutilité, il a recours aux mérites de Jésus-Christ, qui est le bras de sa force; à la vue de son néant, il adore la souveraine excellence et majesté de son Créateur, qui est l'objet de la religion; à la vue de son indignité et de ses démérites, il se soumet à la justice divine qu'il tâche d'apaiser par les larmes de sa pénitence. Enfin, si vous parcourez toutes les vertus, vous trouverez qu'elles prennent leur naissance, leur progrès et leur perfection, de ce rayon de la Divinité, qui est la source de tout bien (2).

(1) *Fructus enim lucis est in omni bonitate, et justitiâ, et veritate. Ephes. 5. 9.*

(2) *Fructus lucis in omni bonitate. Eph. 5. 9.*



ENTRETIEN XII.

Comment Dieu, par une grâce très-signalée, éclaire l'âme, et lui imprime l'image de la mort.

SAINT Jean Climaque (1) assure que, comme entre tous les alimens le pain est le plus nécessaire, de même, entre toutes nos pensées, celle de la mort est la plus utile. Aussi plusieurs saints en ont fait le sujet ordinaire de leurs contemplations. Saint Laurent Justinien avoua, en mourant, qu'il avait eu toute sa vie l'image de la mort devant les yeux, et qu'il s'était servi de cette vue, pour s'éloigner du vice, et s'animer à la pratique de la vertu. Saint Rambert, archevêque de Brème, acquit par cet exercice continuel une très-sublime perfection, et demeura victorieux de toutes les tentations du diable. Le B. François de Borgia avait coutume de dire, que c'est une des plus excellentes pratiques de la vie religieuse, de se mettre vingt-quatre fois le jour en état de bien mourir, et que celui-là marche sûrement, qui peut dire avec saint Paul : *Je meurs chaque jour de ma vie* (1). De là vient qu'en se levant il baisait la terre tous les matins, pour se souvenir qu'il était sorti de la poussière, et que peut-être il y pourrait rentrer ce jour-là même; suivant en cela le conseil de saint Augustin, qui enseigne que c'est une action de sagesse digne d'un chrétien qui a une véritable foi de nos mystères, de ménager chaque jour de sa vie comme le dernier, afin de parvenir avec plus d'assurance à ce jour parfait, qui n'a point de nuit. C'est par cette raison que saint Théodose, abbé,

(1) *S. Joan. Climac.*, . gr. 6.

(2) Quotidiè morior. 1. *Cor.* 15. 31.

voulant tenir ceux qui étaient sous sa conduite , dans un souvenir perpétuel de la mort , fit creuser le lieu de leur sépulture , et les ayant assemblés il leur dit : Voilà le tombeau préparé : qui de vous autres désire d'y entrer le premier ? A l'heure même un fervent religieux , nommé Basile , se jeta à ses pieds , et baissant la tête pour recevoir sa bénédiction , il lui dit : Bénissez-moi , mon Père , et m'accordez cette grâce que je sois le premier de ceux qui y seront enterrés. Le saint abbé , voulant satisfaire à sa demande , ordonna qu'on fit pour lui les prières et les services qu'on avait coutume de faire pour les morts , au bout desquels Basile mourut sans fièvre , sans violence et sans douleur ; Dieu voulant consacrer , par ce miracle , le sépulcre qui devait servir à ces saints religieux d'entretien continuél durant leur vie , et de demeure après leur trépas. En effet , le tombeau est un lieu de silence et de ténèbres , qui est fort favorable à la contemplation. La créature s'y tait , et Dieu lui parle d'une voix puissante , qui l'instruit en peu temps , et lui donne de merveilleuses connaissances , propres à faire de grands pénitens et de grands saints. Car cette voix est un ressort merveilleux de la justification et de la sanctification des âmes , qui sont les deux plus grands effets de la contemplation. Quand elle appelle les pécheurs à la pénitence , elle est semblable à la voix du Fils de l'homme , qui ressuscitera les morts. Elle les réveille de leur sommeil et les fait sortir du tombeau de leurs mauvaises habitudes ; elle leur dit avec une force extraordinaire : « Ne vous fiez point au monde , parce » qu'il passe ; ni à la chair , parce qu'elle souille ; ni » aux hommes , parce qu'ils vous quittent ; ni au dia- » ble , parce qu'il vous trompe (1). »

(1) *Nolite fidere mundo , quia deficit : nolite fidere carni , quia inficit : nolite fidere homini , quia deserit : nolite fidere diabolo , quia decipit. Faber , part. hyem. Domin. 8. Advent. concel. 2. sub finem.*

Elle leur apprend en premier lieu que le monde passe , et que tombant tous les jours par pièces , ils ne doivent point s'y attacher , s'ils ne veulent tomber avec lui. Saint Nicolas Tolentin étant encore dans le monde , fut éclairé d'une lumière particulière , qui lui fit voir cette vérité dans un grand jour. Il était allé au sermon d'un célèbre prédicateur de l'ordre de Saint-Augustin , qui expliquait ces paroles de saint Jean : *N'aimez point le monde , ni ce qui est dans le monde , car le monde et la convoitise du monde passent* (1). La source passe dans le ruisseau , le ruisseau passe dans le fleuve , le fleuve passe dans la mer. La racine de l'arbre passe dans le tronc , le tronc passe dans les branches , les branches passent dans les fleurs , les fleurs passent dans le fruit. L'enfance passe dans l'adolescence , l'adolescence passe dans l'âge viril , l'âge viril dans la vieillesse , et la vieillesse dans la mort. Tout passe , il n'y a que Dieu qui demeure. A ce discours le jeune homme fut tout-à-coup frappé d'un rayon divin , qui le toucha si vivement , et lui fit concevoir un si grand mépris de la terre et un si ardent désir du ciel , qu'à la fin du sermon il alla trouver ce bon religieux pour le prier de le recevoir dans son ordre , où il fit en peu de temps un merveilleux progrès dans la sainteté. O que nous serions bientôt détrompés de cette fausse estime du siècle , si nous considérions sérieusement que les plus beaux jours de notre vie s'écoulent insensiblement , et passent comme un vaisseau sur la mer , ainsi que dit l'Écriture-Sainte , ou comme l'oiseau dans l'air , sans qu'il en demeure aucune trace ! Un vaisseau chargé de fruits délicieux passe sur la mer , qu'en reste-il , après qu'il est passé ? un peu d'odeur qui sera bientôt suivie de la pourriture de ces fruits. Un oiseau fend l'air à tire d'ailes , que laisse-t-il en passant ? un peu de bruit qui se dissipe. Un homme meurt après avoir goûté tous les plaisirs de

(1) *Nolite diligere mundum , neque ea quæ in mundo sunt : transit enim mundus et concupiscentia ejus.* 1. Joan. 2. 15. 17

la vie , qu'en reste-t-il après sa mort ? le souvenir d'un jour , qui sera suivi d'un éternel oubli. Car enfin tout passe , il n'y a que Dieu qui demeure.

Secondement , elle leur fait connaître sensiblement que ce corps , dont nous sommes si naturellement amoureux , sera bientôt réduit en poussière , et que c'est une étrange folie d'oublier le soin de son âme , qui est immortelle , pour flatter la chair , qui doit pourrir dans le tombeau. Saint Jean-Climaque raconte qu'un saint anachorète de l'Égypte lui dit , qu'ayant gravé fortement dans son esprit la pensée de la mort , et voulant dans une certaine occasion donner quelque relâche et quelque soulagement à son corps , ce souvenir l'en empêcha , et , par un effet admirable , le retint de telle sorte , qu'il ne fut pas en son pouvoir , quoiqu'il le désirât , de bannir pour quelques momens de sa pensée l'image de la mort , qu'il avait toujours présente. Il ajouta que cette pensée éteint entièrement la gourmandise , et qu'une marque certaine qu'elle est imprimée dans le fond de notre cœur par le rayon de la sagesse , c'est quand elle en bannit tous les plaisirs sensuels , et qu'on se trouve dépouillé de l'amour-propre , et de l'affection de toutes les choses créées. L'exemple suivant en est une preuve tout évidente. Un religieux de Saint-Dominique , voulant convertir un homme riche fort adonné à ses plaisirs , et sachant que son insensibilité était venue jusqu'à ce point , qu'il ne pouvait même ouïr parler de son salut , l'alla visiter par civilité ; et après l'avoir entretenu assez long-temps avec beaucoup de douceur et d'adresse , lui dit en le quittant : *Ce corps que vous traitez si mollement , sera un jour couché sur la teigne , et couvert de boue et de vers* (1). A ces paroles un trait de feu et de lumière perça si vivement le cœur endurci de ce riche voluptueux , que , ne pouvant s'en défaire , et portant partout ces

(1) Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Is. 14. 11.

vers rongeurs qui le piquaient jour et nuit, il se résolut enfin de céder aux amoureux attraits de la grâce, qui le sollicitait de se donner à Dieu, et lui disait incessamment au fond de l'âme : Si la seule pensée des vers t'est si fâcheuse et importune, quelle sera la misère de ton corps, qui doit en être quelque jour la proie? pourquoi donner tous tes soins à la chair, qui n'est qu'un amas de poussière et une dépouille de la mort, au préjudice de ton âme, qui ne doit jamais mourir?

En troisième lieu, elle leur montre que c'est un grand abus de quitter Dieu par l'attachement que nous avons à la chair et au sang, puisque nos plus proches parens et nos plus grands amis nous laisseront au tombeau, si nous ne les y laissons nous-mêmes; que les larmes qu'ils verseront sur nos cendres, ne nous ressusciteront pas, quand elles couleraient comme des torrens de leurs yeux; qu'il faut être bien aveuglés pour nous fier à la faveur des grands, et nous rendre esclaves des puissances du monde, puisque toute leur force ne peut pas nous garantir de la plus légère maladie, ni nous donner un moment de vie, étant eux-mêmes sujets à la mort. Ce fut ce qui gagna le B. François de Borgia, duquel nous avons déjà parlé. La mort de l'impératrice Isabelle, qui arriva à Tolède en l'année mil cinq cent trente-sept, le premier jour de mai, parmi les réjouissances publiques que Charles-Quint faisait à tous les Grands d'Espagne, acheva le changement de son cœur, et l'obligea à rompre les chaînes du monde avec plus de résolution. Il eut ordre de conduire le corps de cette princesse à Grenade, où il devait être inhumé, dans la chapelle des rois catholiques; mais y étant arrivé, lorsqu'il fut question d'ouvrir le cercueil pour livrer le corps, il parut si difforme, que pas un de ceux qui avaient vu Isabelle durant sa vie, n'osa jurer que ce fût elle. Pour saint François, il se contenta de dire que le soin et la diligence avec laquelle on avait gardé ce dépôt, lui donnait sujet de croire assurément que c'était le corps de l'impératrice. Mais, au reste, il ne se peut

dire combien ce spectacle le toucha , et quel changement opéra en lui la lumière divine , qui lui fit voir clairement la folie et la vanité des choses de la terre. » Mon Dieu , disait-il , donnez-moi votre esprit , donnez-moi votre main , et me tirez de l'abîme où je suis plongé. » Si vous me faites cette grâce , je vous promets de ne servir jamais d'autre maître que vous. — Puis s'arrêtant et se tournant lui-même : Ah ! nous avons , s'écriait-il , servi assez long-temps les princes mortels : c'est trop donner au monde et à la vanité de la cour ; il est temps de nous retirer en un lieu saint , pour nous disposer à rendre exactement compte de tous les momens de notre vie. » Et comme il était tout occupé de ces pensées , il répétait souvent : « Jamais je ne servirai seigneur qui puisse mourir. » Remarquez ici la force de la grâce et de la lumière divine. De tous ceux qui furent présens à l'ouverture du cercueil de l'impératrice , il n'y eut que le B. François qui en profita , que l'on sache. Qui fit ce changement en sa personne ? un rayon du ciel , une vue , une lumière , qui le fit résoudre à quitter la cour et le grand monde , ce qu'il exécuta depuis avec un si grand dégagement de la terre , qu'on peut dire que le monde était crucifié pour lui , et lui réciproquement était crucifié au monde.

En dernier lieu , elle leur découvre les artifices du diable , qui nous flatte d'une fausse espérance de vivre long-temps , et qui nous dit , comme autrefois à nos premiers pères dans le paradis terrestre : *Vous ne mourrez point* (1). Ne craignez point , la mort est bien éloignée , il vous reste encore assez de temps pour faire pénitence. Mais la grâce de la contemplation leur ouvre les yeux , et leur fait entendre intérieurement cet avis du Sage : *Souvenez-vous que la mort est proche* (2) , et qu'il ne vous reste peut-être qu'un moment pour gagner l'éternité. Hélas ! insensés que vous êtes , pourquoi vous promettez-vous de vivre long-temps ,

(1) Nequaquam morte moriemini. Gen. 3. 4. — (2) Eccl. c. 14.

vous qui ne pouvez vous assurer d'un seul jour ? combien cette espérance en a-t-elle trompé d'autres , qui ont vu finir leur vie , lorsqu'ils y pensaient le moins ! combien de fois avez-vous ouï dire : Un tel a été tué d'un coup d'épée , un autre a été noyé , un autre est mort d'une grande chute ; un autre, à table ; un autre, en jouant ! Ainsi la mort emporte les hommes , et leur vie s'enfuit comme l'ombre. Qui se souviendra de vous après votre mort , et qui priera Dieu pour vous ? Faites maintenant tout ce que vous pourrez faire , puisque vous ne savez quand vous mourrez , ni ce qui vous doit arriver après la mort. C'est dans ces vues qu'un grand contemplatif disait : « J'ai toujours la mort devant les » yeux, et le moment auquel elle me doit tirer de cet exil ; » et comme je ne sais pas bonnement quand il arrivera , je suis à la porte de l'éternité , et j'attends » qu'on me l'ouvre à chaque instant (1). » Je sais bien que Dieu fait quelquefois cette grâce à ceux qui sont étroitement unis avec lui dans l'oraison , de les avertir du moment de leur décès , afin qu'ils s'y préparent avec plus de diligence. Saint Aichard, abbé de Jumièges, fut visité par un ange , qui lui dit que dans trois jours quatre cent cinquante religieux de sa maison mourraient ; ce qui arriva ponctuellement dans le chapitre , qui était le lieu de leur assemblée , où ils étaient en prières. Saint Kentigérne eut révélation , la veille de sa mort , que tous ses disciples mourraient avec lui le jour suivant. L'événement vérifia cette prédiction. Le lendemain un ange lui apparut , et lui commanda d'entrer dans un bain qu'il lui avait préparé , où étant surpris d'un doux sommeil il expira sans douleur. Ses disciples le suivirent aussitôt , et entrant l'un après l'autre au même lieu, comme il leur avait été commandé , ils rendirent leurs bienheureux esprits entre les mains de leur Créateur , avec une extrême consolation. Plusieurs autres ont eu connais-

(1) *Singula momentis sto ad ostium æternitatis.*

sance de l'heure de leur trépas par la révélation de leurs anges tutélaires, comme saint Maxime, saint Jean-Calybite, saint Gildas, saint Euthime, et la B. Angèle de Foligny; mais cette grâce n'est pas accordée à tous, c'est une faveur spéciale que Dieu fait à quelques-uns de ses plus familiers amis, et il ne serait pas expédient, comme dit saint Jean-Climaque, qu'elle fût commune à toutes sortes de personnes, au moins à celles qui vivent dans le désordre. La plupart des hommes passeraient toute leur vie dans le crime, et attendraient à cette heure fatale à embrasser la pénitence, si elle leur était inconnue.

Il y a d'autres vues qui sont beaucoup plus utiles, et qui font de meilleurs effets, non-seulement en la personne des pécheurs, mais encore des plus grands saints.

Quelquefois la lumière céleste qui leur est communiquée dans l'oraison, leur fait voir la mort sous un visage si doux et si plein de charmes, qu'elle les ravit, et les enflamme dans son amour.

Saint Ignace ne pouvait penser à la mort, particulièrement les dernières années de sa vie, qu'il ne pleurât de joie, ne croyant pas qu'il lui pût arriver un plus grand bien que de mourir bientôt; non tant pour être délivré des misères de la vie, que pour voir Jésus-Christ, et jouir de la présence de sa sainte humanité, qu'il aimait fort tendrement.

Le B. Louis de Gonzague étant tombé malade, fut épris d'une si grande joie, à la première nouvelle qui lui apprit que sa maladie était mortelle, qu'il éclata en bénédictions, et chanta le *Te Deum*, comme si on lui eût annoncé un jour de triomphe. Sainte Térèse, à chaque fois qu'elle entendait sonner l'horloge, se réjouissait d'être d'une heure plus près du trépas, et de la claire vue de son époux. Sainte Catherine de Gènes caressait la mort avec des tendresses incroyables, qui montraient bien qu'elle était charmée de sa beauté. Saint Augustin soupirait après l'éternité, se plaignant, comme David, de la longueur de son exil,

et désirant , comme saint Paul , d'être bientôt séparé de son corps , pour vivre éternellement avec Jésus-Christ.

D'autres fois l'image de la mort leur paraît si terrible , qu'ils ne peuvent dissimuler la frayeur qu'ils en conçoivent : témoin ce religieux du monastère de Thole , qui assura à saint Jean-Climaque (1) que la pensée de la mort l'avait fait souvent tomber dans de telles défaillances , que ses frères , le trouvant presque à demi mort , l'emportaient dans sa cellule. Mais la faveur que Dieu fit à un religieux du mont Sinaï est encore plus considérable. Elle mérite d'être couchée dans les propres termes de l'auteur que je viens d'alléguer. « Je ne veux pas taire , dit-il , ce qui arriva à Core-
 » bite , anachorète. Ayant passé ses premières années
 » sans penser à son salut , et dans une négligence
 » tout entière de l'observation des règles de la vie
 » religieuse , enfin il tomba dans une très-grande ma-
 » ladie , et réduit à l'extrémité , il demeura une heure
 » en tel état , que nous le croyions expiré. Lorsqu'il
 » fut revenu à soi , il nous pria de le laisser , et aus-
 » sitôt ayant bouché la porte de sa cellule , il y de-
 » meura reclus durant douze ans sans dire une seule
 » parole , sans manger que du pain , sans boire que
 » de l'eau , sans partir du lieu où il était assis , sans
 » s'occuper à autre chose qu'à repasser dans son es-
 » prit ce qu'il avait vu dans cette extase , étant tou-
 » jours comme ravi hors de soi dans un profond si-
 » lence , et noyé dans ses larmes. Lorsque nous
 » fûmes avertis qu'il allait mourir , nous rompîmes
 » sa porte , et étant entrés , nous le priâmes de nous
 » dire quelque mot d'édification ; mais nous ne pûmes
 » jamais , quelques prières que nous lui en fissions ,
 » tirer de lui que ces paroles :

» *Celui qui a la pensée de la mort fortement gravée dans
 » l'esprit , ne tombera point dans le péché.*

(1) *S. Clim. grad. 6.*

» Ces paroles nous surprirent, et nous ne pouvions assez admirer que par un changement si soudain et si heureux, il fût passé de la négligence dans laquelle nous l'avions vu, à un si haut degré de perfection. »

Dieu fait voir, par cet exemple, qu'encore qu'il n'y ait rien de plus stérile que la mort, rien n'est toutefois plus fertile que la présence continuelle de la mort. Elle porte ceux qui vivent en communauté à de saints exercices, et fait que l'humiliation même leur est agréable. Elle produit en ceux qui sont dans la solitude, le mépris des soins de la terre, la prière continuelle, et la vigilance sur toutes les actions de leur vie. Elle excite les uns et les autres à la mortification des sens, et comme l'on dit, en parlant des endroits où la mer est plus profonde, qu'ils n'ont point de fond, il paraît de même par ce que je viens de rapporter de ce saint homme, que ceux qui lui ressemblent, ne mettant point de bornes aux exercices de pénitence par lesquels ils peuvent expier leurs péchés, la crainte qu'ils ont des jugemens de Dieu, s'augmentant toujours, ne finit qu'avec la vie. Ces vertus sont donc tout ensemble et ses filles et ses mères, et comme elles tirent d'elle leur naissance, elles la lui donnent aussi, notre âme n'étant pas capable de porter la présence continuelle de la mort, que lorsqu'elle est dégagée de toutes les pensées et de toutes les affections du monde. C'est alors que cette présence opère puissamment dans nos cœurs, ne trouvant point d'obstacle qui l'en empêche.

Elle nous ôte toutes les fausses joies du monde : mais au lieu de ces contentemens trompeurs, elle nous rend la vraie joie de l'esprit, et nous fait goûter les délices du ciel. Sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, ayant appris la mort de son époux, dit que tout était mort pour elle dans le monde, et protesta qu'elle ne

voulait plus vivre que pour Dieu (1). Que nous serions heureux, si le souvenir de la mort pouvait faire mourir le monde avec tous ses plaisirs dans notre esprit : nous ne perdriens pas la joie de notre âme ; mais au lieu d'une fausse joie, nous en trouverions une solide et divine en Jésus-Christ. Car, comme dit un célèbre auteur, « Jésus-Christ est plus doux que le miel, » à qui le monde semble plus amer que le fiel et » l'absinthe : et celui qui trouve les délices de la terre » fades et insipides, a toute la disposition qui est nécessaire pour goûter celles du ciel (2). »

Elle nous imprime la crainte de Dieu, mais en même temps, elle nous délivre de la crainte du monde et de l'enfer. Il n'y a point de lieu où nous soyons plus à couvert des tentations du diable, que le tombeau. C'était la maison de Job : *Le tombeau est ma demeure* 3) ; c'était le lieu de son repos : *Dans les ténèbres j'ai dressé ma couche* (4) ; c'était la forteresse où il se retirait, pour se défendre contre les assauts du diable : *Tous les jours, pendant lesquels maintenant je milite, j'attends que mon changement arrive* (5). C'était celle de saint Macaire d'Alexandrie, qui fit un progrès si admirable par la méditation continuelle de la mort, qu'il se moquait, comme dit Rufin dans la *Vie des Pères*, de tous les efforts de l'enfer.

De là vient qu'une fois se trouvant seul dans un désert, et ne voyant aucun lieu où il se pût retirer durant la nuit qui l'avait surpris, il se jeta dans un tombeau,

(1) Si mortem frater meus obiit, mihi posthac mundo ejusque vanitatibus mortuæ, mundus ipse morietur. *S. Elizab.*

(2) Melleus totus Christus est, cui totus mundus felleus est; sapientique Christi deliciae, cui terrenæ desipiunt. *Novarinus in umbr. virg. l. 4. num. 88.*

(3) Infernus domus mea est. *Job. 17. 13.*

(4) In tenebris stravi lectulum meum. *Job., Ibid.*

(5) Cunctis diebus, quibus nunc milito, exspecto donec veniat immutatio mea. *Job. 14. 14.*

où le diable, jaloux de sa vertu, lui livra aussitôt le combat, remuant autour de lui tous les os des morts qu'on y avait inhumés, et les faisant entre-choquer autour de lui avec un bruit qui eût fait peur aux plus assurés. Mais le saint ne s'en effraya point, et ne laissa pas d'y prendre son repos, triomphant de trois grands ennemis tout à la fois, du démon, de la mort, et des ténèbres de la nuit. Qui est-ce qui peut tenter un homme qui a la présence de la mort ? Sont-ce les biens ou les plaisirs du monde ? Qui pourrait s'adonner aux plaisirs, voyant la mort devant soi ? Qui pourrait s'attacher aux biens du monde, le voyant tomber en ruines ? Qu'est-ce qui peut lui faire peur ? on ne lui peut rien ravir qu'il ne doive quitter à la mort : cette vue l'en détache, et lui en ôte l'amour, par conséquent il n'a pas peur d'en perdre la jouissance.

De plus elle réveille le soin de notre salut ; et elle nous délivre des soins et des inquiétudes de la terre. Celui qui se voit poursuivi par une licorne, ou par un lion, ne songe qu'à sauver sa vie, et ne se soucie pas de perdre son manteau. La mort est une licorne, disait saint Barlaam à Josaphat, qui nous poursuit sans relâche depuis le premier jusqu'au dernier moment de la vie ; celui qui en est persuadé, « ne pense qu'à » sauver son âme pour l'éternité (1). » Au temps de la contagion chacun se confesse ; pourquoi ? par la crainte de la mort. Qui réveilla les vierges sages qui étaient endormies ? la présence de la mort : *Voilà que l'Époux vient* (2). Qui alarma les Apôtres et les fit recourir à Jésus-Christ ? la présence de la mort : *Sauvez-nous, nous périssons* (3). Qui réveillait David, et interrompait souvent son sommeil ? le souvenir de la mort : *Mes yeux devançaient les veilles ; je fus troublé, et je ne*

(1) Non curat viaticum, qui finem itineris videt propinquum.

(2) Ecce sponsus venit. *Matth.* 25. 6.

(3) Domine, salva nos, perimus. *Matth.* 8. 25.

parlai pas ; je me rappelai les jours anciens , et les années éternelles furent présentes à mon esprit (1).

Je dis encore plus , la pensée fréquente de la mort nous rend la vie méprisable , et nous fait aimer la mort , parce qu'elle nous met en état de bien mourir , en faisant mourir le péché devant nous : « C'est bien » mourir que de mourir au péché. Il faut, pour assurer » notre mort, que celle-là la devance. (2) »

(1) *Anticipaverunt vigilias oculi mei , turbatus sum et non sum locutus ; cogitavi dies antiquos : et annos æternos in mente habui. Ps. 76. 5. 7.*

(2) *Bona mors , si peccato moriaris , hæc mors præcedat ne- cesse est , ut sequatur illa segura.*



ENTRETIEN XIII.

Comment Dieu éclaire l'âme extraordinairement, et lui montre l'état horrible des réprouvés dans l'enfer.

DAVID se plaint avec raison de ce qu'il n'y a plus de saints sur la terre, parce que les vérités sont affaiblies parmi les enfans des hommes : *Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre ; parce que les vérités sont altérées par les enfans des hommes* (1). En effet, la plupart des hommes ne voient les vérités éternelles qu'à demi. Ils ont tous la vue si courte, qu'ils n'aperçoivent que les choses de la vie présente, sans penser à ce qui leur doit arriver après la mort ; ou s'ils pensent quelquefois aux peines éternelles de l'enfer, c'est si faiblement, qu'ils n'en sont pas plus touchés que d'un songe fâcheux qui leur arrive durant la nuit. Il n'en est pas ainsi des saints que Dieu élève à la contemplation, et qu'il éclaire d'une lumière plus vive, plus pénétrante et plus forte que l'ordinaire. Les vues qu'il leur communique sur l'horrible état des réprouvés, sont bien différentes des nôtres, et les touchent tout autrement.

Le P. Sébastien Barradas, de la compagnie de Jésus, entra un jour dans une si profonde contemplation de l'enfer, qu'il confessa depuis à un de ses amis, que s'il n'eût quitté l'oraison, il était près de rendre l'âme, et de mourir sur la place.

Le cardinal Pierre Damien confesse que tout le sang lui glaçait dans les veines, et que les cheveux lui dressaient en tête, à la seule pensée de l'éternité malheu-

(1) *Salvum me fac, Deus, quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum. Psal. 11. 2.*

reuse. Saint Bernard en dit autant : « O malheureuse » contrée de l'enfer , funeste objet de nos fuites et » de nos craintes ! où je ne vois qu'un feu dévorant , » un froid glaçant , un ver immortel , une puanteur » insupportable , une confusion effroyable de crimes , » des liens indissolubles d'une servitude infâme , et » des visages horribles de démons. Je tremble , et » je suis tout hors de moi quand j'y pense (1). » Parmi tous ces tourmens , qui font trembler les plus grands saints , ce qui les touche plus fortement et ce qu'ils appréhendent le plus , c'est de perdre Dieu pour jamais et de l'avoir pour ennemi éternel, qui est en effet le plus grand de tous les maux que les damnés souffrent dans les abîmes. Sainte Térèse , entendant chanter un cantique qui commençait par ces mots : *Que c'est chose dure d'être privé de Dieu !* sortit tellement hors de soi , qu'elle ne se put remettre long-temps après. Saint Ignace s'étant mis un jour à considérer ce qu'il y a de plus redoutable dans l'enfer , ne trouva rien qui le pût tourmenter plus cruellement, que d'être contraint d'entendre toujours les blasphèmes que les damnés vomissent contre Dieu. Et sainte Catherine de Gênes, assistant aux exorcismes qu'on faisait sur un démoniaque, pour forcer le démon à dire qui il était, et l'entendant proférer ces tristes paroles d'un ton lamentable : *Je suis ce malheureux privé d'amour* , demeura pâmée l'espace de plusieurs heures, tremblant extraordinairement de tout son corps. Hélas ! être privé de Dieu ! être privé de sa vue ! être privé de son amour ! et l'être pour toujours ! Si l'on considère dans cette perte les intérêts de Dieu, qu'y a-t-il de plus affligeant,

(1) O gehennalis regio fugienda ! ubi ignis ardens , frigus rigens , vermis immortalis , sætor intolerabilis , confusio peccatorum , innodatio vinculorum , horribiles facies dæmonum : totus tremo ad hujus regionis memoriam. *S. Bern. serm. de quinque Region., et Serm in festo. S. Nicolai citat. à S. Bon. in dicta salutis.*

que d'être réduit à cette funeste nécessité de ne le voir jamais , de ne l'aimer jamais , et de ne le bénir jamais ; mais , au contraire, de le haïr sans cesse , et prononcer contre lui mille blasphèmes abominables. Si l'on considère l'intérêt de l'âme , et la grandeur de son malheur , qu'y a-t-il de plus misérable que d'être privé du souverain bien , de souffrir des peines intolérables et savoir qu'elles ne finiront jamais , et qu'après avoir enduré tous les tourmens de cet état malheureux autant de millions d'années qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer et d'atomes dans l'air, ce sera toujours à recommencer. Si nous ne pouvons tenir le doigt sur la flamme seulement un quart-d'heure , que sera-ce de brûler dans l'éternité ! Si c'est un cruel supplice d'être obligé à demeurer seulement deux jours et deux nuits dans un lit de roses tout parfumé de senteurs , sans changer de place , que sera-ce d'être couché sur des charbons ardents pour un temps infini , dont on ne verra jamais le bout ! Ah ! cœur humain, que tu es aveugle ! Si tu crains tant une peine qui ne dure qu'un moment, que ne crains-tu celle qui dure toujours ! Toujours , ô le long terme ! souffrir des millions de siècles , et après ces millions , être contraint de commencer de nouveau , sans finir jamais. Jamais , ô que cette pensée est étonnante ! La tête tourne à la vue de cet abîme , il faudrait avoir la même lumière que les saints pour en tirer les mêmes résolutions.

Il est difficile de dire les merveilleux effets qu'elle produit dans les cœurs qui la reçoivent avec plénitude. Le B. François de Borgia (1) l'estimait si nécessaire , qu'il croyait qu'on ne devait quitter qu'avec la vie la considération de l'enfer , et se servant de ces paroles de David : *Qu'ils descendent tout vivans dans l'enfer* (2) , il disait qu'il fallait souvent descendre tout

(1) Vita B. Francisci Borgia, lib. 4. cap., 1.

(2) *Descendant in infernum viventes. Psal. 54. 16.*

vivant dans ces abîmes de feu et de ténèbres, de peur d'y tomber après la mort. Un jour, sortant de la maison avec le P. Bustamance, qui était son compagnon ordinaire, ce Père lui demanda pourquoi il paraissait plus triste qu'il n'avait accoutumé, à quoi il répondit : Je me suis appliqué aujourd'hui, dans l'oraison, à considérer les peines de l'enfer, et j'en suis tellement occupé, qu'il me semble que tout le monde me regarde et me poursuit avec des luées, comme un monstre sorti de l'abîme, qui jette l'effroi et l'horreur partout où il va.

Une autre fois, un grand d'Espagne lui témoigna la compassion qu'il avait de le voir si incommodé dans ses voyages, étant si pauvre, si mal couvert, et si dénué de toutes choses : il lui repartit agréablement : Ne vous mettez point en peine de ma santé : je vous promets, Monsieur, que j'y donnerai bon ordre ; car j'ai deux pourvoyeurs que je fais toujours marcher devant moi, pour me trouver un logis commode et préparer tout ce qui m'est nécessaire. L'un est la connaissance de moi-même ; l'autre, la contemplation de l'enfer. De là vient qu'en quelque lieu que j'arrive, je suis toujours très-bien, et quoique toutes choses me manquent, la joie ne me peut manquer. Je suis toujours content, parce que pour peu qu'on me donne, c'est toujours plus que ne mérite un homme qui s'est rendu coupable des peines éternelles. Une autre fois encore, étant en oraison et s'exerçant à l'anéantissement de soi-même, à quoi il employait tous les jours plusieurs heures, il se mit à considérer combien il était indigne de toutes les choses que Dieu avait créées pour son usage, tirant ainsi sujet de confusion de tous les objets qui se présentaient à sa pensée. Alors il entendit une voix qui lui dit : *Confonds-toi aussi à mon occasion* (1). Et connaissant que c'était le diable qui lui parlait :

(1) Pudeat te mel.

C'est la raison, lui dit-il, que je le fasse, car tu brûles dans l'enfer pour une pensée d'orgueil; et moi qui ai tant de fois offensé Dieu, je ne suis pas encore condamné aux flammes, que j'ai si souvent méritées.

On voit, par là, comme ce grand saint se servait utilement de la pensée de l'enfer, soit pour s'humilier en se mettant souvent jusqu'au plus profond de l'abîme, comme dans la place qui lui était due; soit pour surmonter les tentations du diable, et se défaire de ses pièges; soit pour se vaincre lui-même, et étouffer tous les mouvemens de la nature corrompue; soit pour souffrir avec joie tout ce qui lui arrivait de plus fâcheux; soit, comme il disait lui-même, pour s'exciter à l'amour de Jésus-Christ, qui l'avait délivré des flammes, et tiré miséricordieusement de l'enfer par les travaux de sa vie et de sa mort. Ce sont les principaux effets de la lumière infuse, que Dieu donne à ses plus intimes amis, quand il leur découvre ce qui se passe sur ce théâtre de sa justice, et ce que souffrent les pécheurs dans ces horribles prisons durant toute l'éternité.

Il se sert de la vue de ces objets terribles et redoutables, pour les tenir dans l'humilité parmi les grâces et les faveurs extraordinaires qu'il leur communique. Saint Guthlague était si familier avec les anges, qu'ils le venaient visiter tous les jours au matin et au soir; il avait un si grand pouvoir sur les animaux, qu'il apprivoisait les bêtes les plus farouches, et les oiseaux les plus solitaires, par sa seule sainteté; il était si chaste, que son corps fut trouvé entier un an après sa mort; et toutefois les démons le menaçaient de le précipiter dans les enfers, et un jour s'étant déjà jetés sur lui pour en faire leur proie, il se voit près d'être entraîné par eux, si saint Barthélemy ne l'eût arraché de leurs mains.

Il s'en sert pour les embraser de son amour, et les animer aux travaux et aux souffrances qu'il leur envoie. Ce fut sans doute le fruit que sainte Térése re-

cueillit de cette merveilleuse extase qu'il lui arriva au fort d'une grande maladie, dont l'accès fut si violent, qu'elle demeura quatre jours sans sentiment, et comme morte, jusque là qu'on était sur le point de l'enterrer, si son père, qu'on pressa plusieurs fois de le permettre, ne l'eût toujours empêché, disant : « Cette fille n'est pas encore près d'être mise en terre. » Le Père Dominique Bannes, son confesseur, prêchant aux Carmes déchaussés en l'année mil cinq cent quatre-vingt-quatre, dit qu'il avait vu l'enfer dans cet accès; et l'évêque de Tarrassonne, qui le rapporte dans la vie de cette sainte, assure qu'elle eut encore d'autres visions et révélations des choses futures, comme des monastères qu'elle devait fonder, de ce qu'elle devait faire dans son ordre, des âmes qu'elle devait sauver, de la sainteté à laquelle elle devait parvenir avant sa mort, et du drap d'or qui serait mis sur son tombeau. Il est vrai que la sainte, parlant de cette extase, tâchait d'en ôter l'estime, comme d'une faiblesse qui lui était arrivée; mais elle assure elle-même, au chapitre trente deuxième de sa vie, que notre Seigneur lui fit voir une autre fois la place qu'elle eût eue parmi les récompensés, si elle fût demeurée dans les vanités de sa jeunesse. Joignant donc ces Jeux visions remarquables, je ne doute point que le Fils de Dieu n'eût dessein de lui imprimer, par la dernière, de vifs sentimens d'amour et de reconnaissance, et, par la première, de fortifier son courage contre tous les maux qu'elle endura ensuite l'espace de trois ans, avec une constance qui ne pouvait venir, comme elle dit elle-même, que de la main libérale de son époux.

Il se sert encore du feu de l'enfer, pour convertir ceux qu'il destine à une haute sainteté, ou pour les affermir dans la vertu, ou pour éteindre le feu de la concupiscence, qui s'allume dans leurs cœurs, et les rendre victorieux des plus dangereuses tentations de l'ennemi, qui les attaque de toutes ses forces. Ce fut la contemplation de l'enfer qui convertit Dosithée, que son père

avait nourri avec tant de délices, qu'il avait même défendu à ses gens de lui parler de l'autre vie, de peur de troubler ses plaisirs. Mais la B. Vierge lui procura, dans un voyage qu'il fit dans la Palestine, la vue d'un tableau qui représentait les peines de l'enfer, et voulut bien elle-même lui en donner l'intelligence : faveur qui fut le coup de son salut, et la source de mille grâces qui suivirent sa conversion. Saint Antoine s'en servait dans tous ses combats, et à tous les traits de l'ennemi il n'opposait pour bouclier que ce seul mot : *Mais l'enfer !* S'il lui représentait les délices du monde et les plus charmans appas de la volupté, il réfléchissait sur les flammes éternelles, et disait en lui-même : Ces objets qu'on me propose sont pleins d'attraits, *mais l'enfer !* S'il était tenté de retourner au siècle pour vivre dans les richesses et dans l'honneur : Je suis d'assez bonne naissance, disait-il, pour espérer d'y réussir, *mais l'enfer !* Ce mot le rendait invincible contre tous les démons. Saint Martinien vivait comme un ange dans le désert, il guérissait miraculeusement les malades, et délivrait les possédés ; les démons, pour l'effrayer et le chasser de sa cellule, lui apparaissaient en forme de dragons, sans le pouvoir intimider ; ne pouvant réussir tous seuls dans le dessein qu'ils avaient de le perdre ils eurent recours aux charmes d'une femme débauchée qui se glissa malicieusement dans sa chambre pour le séduire. Elle le fit avec de si puissans attraits, qu'elle ébranla cette colonne du ciel ; et peu s'en fallut qu'elle ne la fit tomber, tant il est dangereux de traiter avec ce sexe, pour vertueux que l'on soit. Martinien, à demi vaincu par la force de la tentation, sort de sa grotte pour voir si personne n'en approchait, craignant d'être surpris dans une action si infâme. Mais comme il jetait les yeux de tous côtés en regardant le ciel, Dieu lui envoya un rayon de lumière, qui le fit penser au feu de l'enfer, où il s'allait précipiter ; touché extraordinairement de cette pensée, il rentre dans sa cellule, allume un feu de serment, et se jette à pieds nuds au milieu des flam-

mes , où il demeura long-temps , souffrant de très-cuissantes douleurs. Et puis se retirant il se disait à lui-même : Eh bien , Martinien , ce feu temporel t'a fort tourmenté , et t'a traité comme tu le mérites. Si tu peux souffrir les feux éternels , approche-toi de cette femme , car elle t'y conduira par ses enchantemens. Pense bien à ces brasiers qui ne s'éteindront jamais , à ce ver qui ronge sans cesse le cœur des damnés , et aux grincemens de dents perpétuels , qui témoignent leur rage et leur désespoir. Ce feu matériel que tu vois , se peut éteindre , et s'il brûle , au moins il a de la lumière ; mais le feu d'enfer ne finit ni n'éclaire ; le ver qui consomme les impies , ne meurt jamais , et les bourreaux ne se lassent point de tourmenter les criminels. Regarde , Martinien , si tu veux acheter à ce prix un moment de plaisir , qui te charme par sa douceur.

A peine avait-il achevé ce discours entre-coupé de soupirs , qu'il s'élance de nouveau dans les flammes , et se brûle tout le corps , avec des douleurs si extrêmes qu'il tombe sur les brasiers , ne pouvant se tenir debout ; et fondant en larmes il s'écrie : Hélas ! Seigneur , qui êtes la miséricorde même , ne me punissez pas selon la rigueur de votre justice ; mais pardonnez-moi , par votre bonté , ce consentement malheureux que j'ai donné au péché. Souvenez-vous que je me suis consacré à votre service dès ma plus tendre jeunesse , et que je suis prêt à endurer toutes sortes de supplices , plutôt que de vous offenser. Pardon , Seigneur , pardon. Vous êtes la bonté même , que je bénirai dans tous les siècles.

Cependant cette pécheresse , qui voyait une action si héroïque , éclatait en soupirs , et faisant couler de ses yeux un ruisseau de larmes , elle lavait les crimes de sa vie passée , et en projetait une nouvelle , qu'elle passa depuis si saintement dans les exercices d'une très-austère pénitence , qu'elle obtint même le don des miracles.

Nous apprenons de cet exemple ce que peut la lumière du Saint-Esprit , quand elle veut déployer sa

force et se signaler dans la sanctification des pécheurs ; mais je n'en puis omettre un autre , qui regarde la conversion du Père Balthazar de Loyola , de la compagnie de Jésus , dont toutes les circonstances sont rares et admirables (1). Il était fils du roi de Fez , selon les informations juridiques de son extraction royale faites en Italie , à Malte et en Espagne , et même en la ville de Fez. Avant sa conversion il s'appelait Sceih Mahamedat Tazi ; et son père , Muley Abdalvarid. C'était un prince libéral , humain , vaillant et savant , qui excellait en la connaissance de l'astrologie et en toutes les sciences des Maures , surtout en l'Alcoran , en quoi il surpassait tous ceux de sa nation. Il était en telle estime auprès de son père et de ses sujets , qu'il disposait absolument des affaires de la guerre et de la paix , non-seulement comme prince héritier du royaume , mais comme si déjà il eût été roi. Il avait commandé deux armées , les plus nombreuses qui aient été vues en Afrique , de notre siècle , avec lesquelles il avait réduit à l'obéissance deux rois , le roi de Maroc et un autre , tous deux feudataires de celui de Fez. De quoi voulant se montrer reconnaissant envers Mahomet , il résolut d'aller en pèlerinage à son sépulcre , sans que jamais ni son père , ni ses sujets , le pussent détourner de son dessein. Ayant donc mis sur cinq vaisseaux l'élite de ses meilleures troupes , il alla premièrement à Alger , où il fut reçu avec de grands honneurs ; puis à Tunis , où il fut encore plus magnifiquement traité du roi de ce lieu , qui , s'intéressant à la sûreté de sa personne , à cause de leur étroite amitié , lui persuada de se mettre dans un vaisseau qui était au port , bien monté d'artillerie et de gens de guerre ; parce , lui disait-il , que ceux qui étaient dans ce navire , avaient paix avec les princes chrétiens ; et qu'ainsi , quoi qu'il pût arriver , il serait en assurance parmi eux. Le prince ,

(1) Ceci est tiré de plusieurs lettres écrites de Madrid , de Toulouse et de Marseille , par où le Père a passé.

ayant suivi cet avis, ne crut pas avoir besoin des galères de Biserte, qu'on lui avait offertes. Il sortit donc aussitôt du port de Tunis avec six vaisseaux ; mais à peine étaient-ils en haute mer que la flotte Maltaise parut, qui tirait droit à eux. Le prince, se fiant à ses forces et à l'obscurité de la nuit, ne refusa point le combat, dans lequel il fut fait prisonnier, et emmené à Malte, où il demeura environ deux ans, jusqu'à ce qu'ayant été racheté avec une rançon considérable que le roi de Tunis fournit pour sa délivrance, il hâta son retour, et se mit promptement en mer. Mais, ô providence de Dieu admirable ! il n'avait pas encore avancé trois lieues, qu'il commanda qu'on tournât du côté de Malte, parce que les flots de la mer lui avaient paru comme les flammes de l'enfer, et en même temps la B. Vierge s'était fait voir à lui au milieu d'une grande lumière, lui disant : « Faites-vous baptiser : vous serez » mon serviteur, et je vous serai toujours favorable ; » autrement vous périrez dans ces flammes qui vous » menacent. » L'on assure que saint Ignace et saint François Xavier lui apparurent aussi, et lui présentèrent la main pour le retirer de ce danger.

Cette vision fit un merveilleux changement dans son esprit. Elle lui imprima un ardent désir du baptême, qui le fit retourner à Malte en plus grande diligence qu'il n'en était parti ; et dès qu'il eut pris terre, il s'achemina aussitôt à la principale église, suivi d'une foule de peuple et de plusieurs chevaliers, qui lui demandèrent où il allait et ce qu'il prétendait faire ; mais il ne leur répondait autre chose sinon : *À l'église, à l'église*. Sitôt qu'il y fut entré, il se mit à deux genoux devant l'image de la B. Vierge, où il demeura deux heures, les mains jointes, les yeux élevés au ciel, sans changer de posture ; et du moment qu'il se leva, il demanda instamment le baptême, qu'il reçut en l'année mil six cent cinquante-six, avec une ferveur qui ravit tous les assistants, et gagna à Jésus-Christ tous ceux de sa suite, à la réserve de deux, qui furent assez

malheureux pour ne pas suivre un si grand exemple.

Elle lui fit concevoir une si grande estime de notre religion, que, répondant à un fameux docteur africain, qui était comme le pontife de toute la secte mahométane à Fez, il l'assura qu'il n'avait jamais trouvé de repos d'esprit, ni dans les délices du corps, ni dans les grandeurs du monde, ni dans l'éclat de la majesté royale; mais qu'il vivait si satisfait dans la foi qu'il avait embrassée, qu'il souhaiterait être seigneur de tous les royaumes du monde, non pour en jouir, mais pour en faire un sacrifice à Jésus-Christ, n'ayant plus d'autre ambition que de souffrir toutes sortes de tourmens pour son amour.

Elle lui donna un si profond mépris du monde, que son premier dessein, incontinent après son baptême, fut de se retirer dans un désert pour y faire pénitence, et vivre le reste de ses jours inconnu aux hommes; mais ayant reconnu qu'il ferait chose plus agréable à Dieu de s'appliquer à convertir les âmes, et à regagner celles qu'il avait engagées dans l'erreur, tandis qu'il était tout dévoué à l'Alcoran, il résolut, sans perdre de temps, de s'adonner incessamment à l'étude de la langue latine et de la théologie, qu'il commença à Messine et continua à Rome, où il entra dans la compagnie, pour être libre de tous les soins de la terre, et s'employer uniquement au salut des âmes, et principalement à la conversion des Maures. Aussi y a-t-il vécu dans un si généreux mépris de tout ce que le monde estime le plus, que son père étant mort, et son frère aîné, qui avait succédé à la couronne, étant aussi mort sans enfans, quoiqu'on le pressât de prendre le gouvernement du royaume, il laissa tous ses États à son fils aîné, préférant la qualité de chrétien et de religieux, non-seulement à celle de roi de Fez, mais encore à celle de monarque de l'univers.

Enfin elle alluma un si grand feu dans son cœur, et un si grand désir du martyre, qu'il n'en pouvait par-

ler ni ouïr parler qu'avec des transports qui faisaient éclater au-dehors le zèle qui le consumait au dedans. Durant six ans qu'il a vécu dans la compagnie, depuis l'année mil six cent soixante-un jusqu'à l'année mil six cent soixante-sept, il a converti deux mille Maures, entre lesquels il y en avait un si éperdument zélé pour sa secte, et si furieusement animé contre le Père Balthazar, qu'il résolut de le faire mourir ou de lui faire perdre l'esprit; et pour cet effet il s'avisa de lui présenter des fleurs empoisonnées, et d'y ajouter des enchantemens de certains caractères arabes. Mais le Père, le voyant approcher lui dit sans s'émouvoir : « Vous venez pour m'ôter » la vie avec ces fleurs, ou pour me causer un mal » irrémédiable. » A ces paroles, le Maure commença à se troubler; ce saint homme, sans attendre sa réponse, prit occasion de lui parler de sa conversion. « Quitterez-vous, lui dit-il, la loi de votre faux » prophète Mahomet, en recevant le baptême, si, flai- » rant ces fleurs, il ne m'en arrive aucun mal? » Et en même temps il prit les fleurs, et les ayant approchées de son nez, il les jeta à terre. De quoi le Maure tout étonné, se jeta aux pieds du Père, demandant le baptême, qu'il obtint après beaucoup de larmes.

N'admirez-vous point que l'enfer, qui n'a que des ténèbres pour les réprouvés, ait tant de lumières pour les saints, et qu'au lieu des blasphèmes que l'ardeur des flammes arrache à ces misérables, le feu qui les dévore, ne produise dans les serviteurs de Dieu que des mouvemens salutaires de pénitence, d'humilité, de zèle, de reconnaissance, d'amour et de toutes sortes de vertus? Oh! si vous aviez souvent ce feu devant les yeux, que vous verriez bientôt un grand changement dans vos mœurs! Saint François Xavier convertit par là les habitans de la Maurique, se servant des fréquens tremblemens de terre, et des torrens de feu et de soufre qui sortent des entrailles des rochers, et font de toute cette île une vive image de l'enfer, pour

leur imprimer la crainte de Dieu et l'horreur du péché, qui attire sur nous de si effroyables vengeances. Usez de ce moyen pour votre propre salut. Ne craignez point de descendre souvent par la pensée dans le fond de ces abîmes ; plongez-vous hardiment dans cette mer de flammes , surtout quand quelque violente tentation vous attaque ; figurez vous que les démons vous y reçoivent avec des cris de joie et des hurlemens effroyables, qu'ils se jettent sur vous avec une fureur enragée , qu'ils vous percent avec des fourches embrasées , qu'ils vous déchirent avec des ongles de fer , qu'ils vous couchent sur des grils ardents , qu'ils vous jettent en des fournaies allumées , qu'ils vous précipitent en des chaudières d'huile bouillante , qu'ils vous mettent sur des roues toutes couvertes de rasoirs , et vous y découpent en mille pièces , qu'ils vous enfoncent en des fosses pleines de couleuvres , de crapauds et de vipères , qui vous entortillent de tous côtés , et vous entrent dans la bouche , dans les narines , dans les oreilles et dans les yeux ; et enfin qu'ils vous tiennent captif pour l'éternité dans cet horrible étang de poix , de soufre , de plomb fondu , qui vous couvre par-dessus la tête , et d'où l'on vous rejette en haut de temps en temps , non pour vous soulager , mais pour blasphémer et renier votre Créateur , votre Sauveur et Rédempteur. Hélas ! que vous seriez malheureux , si pour un plaisir d'un moment , pour une action brutale , vous périssiez dans ces flammes ! Que feriez-vous , si l'on vous trainait effectivement dans ces prisons , pour y endurer les tourmens que vous avez mérités par les mauvais portemens de toute votre vie ? Que penseriez-vous , que diriez-vous ? Êtes-vous assuré de faire pénitence , si vous consentez à cette mauvaise pensée ; si cette colère vous gagne , si cette envie , cette jalousie , ce désir de vengeance , vous emportent au-delà de la raison et de votre devoir ? Si vous n'en êtes pas assuré , comment ne tremblez-vous pas à la vue du danger que vous

courez de vous perdre, étant sur le bord d'un abîme de feu, déjà presque condamné à des tourmens qui n'auront point d'autres bornes que l'éternité ?

ENTRETIEN XIV.

Comment Dieu éclaire l'âme d'une lumière extraordinaire , qui lui découvre les peines du Purgatoire.

LA foi ne nous permet pas de douter de la vérité des peines du purgatoire : elle est fondée sur l'Écriture , sur les conciles , sur le consentement général de tous les saints Pères , et sur la pratique de l'Église universelle ; néanmoins je ne puis dire qu'elle est inconnue à la plupart des chrétiens , ou du moins qu'elle entre peu dans leurs pensées , et qu'ils vivent dans une aussi grande insensibilité , que s'ils n'en avaient aucune connaissance.

La cause de ce malheur est qu'ils s'occupent trop des choses de la vie présente ; et d'ailleurs l'esprit humain est trop faible , s'il n'est éclairé d'une lumière particulière du ciel pour pénétrer dans l'obscurité de ces prisons , où la justice divine achève de purifier les âmes qui n'ont pas entièrement lavé leurs taches , ni payé toutes leurs dettes avant que de se présenter devant son trône.

C'est par cette raison que Dieu communique cette lumière céleste à ses plus familiers amis , afin de nous instruire par leur entremise , et de nous apprendre plusieurs choses importantes touchant l'état du purgatoire , soit pour nous obliger à secourir par compassion les âmes qui y sont engagées , soit pour échauffer notre tiédeur , et réveiller en nous le soin de notre salut. Je me contenterai d'en remarquer ici quelques-unes , qui me semblent plus conformes aux principes de la théologie scholastique.

La plus ordinaire vue que Dieu leur donne , est de la grandeur des peines qu'on y endure , qui passe tout

ce que l'on en peut dire. C'est ce que notre Seigneur révéla à sainte Brigitte, l'assurant « qu'il n'y a point » d'homme sur la terre qui puisse comprendre ce que » souffrent les âmes dans le purgatoire (1). » C'est ce que la B. Marie-Magdeleine de Pazzi apprit dans un ravissement merveilleux qu'elle eut en l'année mil cinq cent quatre-vingt-sept, où il lui fut montré « que tout ce que les martyrs ont jamais souffert, » n'était point comparable aux tourmens du purgatoire (2). » Ce que l'on ne trouvera pas étrange, si l'on considère que saint Thomas ne leur ose pas même comparer les souffrances de Jésus-Christ, quoiqu'il les mette au plus haut point de la douleur qu'on puisse souffrir en cette vie (3).

Certes, saint Anselme ne fait point de difficulté de dire que « le moindre mal qu'on souffre après la mort » dans le purgatoire, surpasse le plus grand de tous » les maux que l'on puisse concevoir en cette vie (4). »

Saint Grégoire est dans le même sentiment (5), et saint Thomas ajoute, que « la plus légère de toutes » les peines du purgatoire, surpasse la plus grande de » cette vie (6). Entre ces peines si sévères et si rigoureuses que les saints découvrent dans la contemplation, par des lumières extraordinaires, la plus certaine et la plus grande de toutes, sans aucun doute, est la privation de la vue de Dieu. Sainte Melctilde, assistant au sacrifice de la messe, et l'offrant à Dieu pour

(1) Voyez les Révélations de sainte Brigitte. *liv. 6. chap. 2.*

(2) Voyez la vie de la B. M. Magd. de Pazzi, partie 3, livre 13, chap. 2.

(3) *Cum dicimus Christi dolorem esse maximum, non comparamus ipsum dolori animæ separatæ. Div. Thomas. 3. p. q. 46. a. 9. ad 3.*

(4) *D. Ansel. in Elucidario.*

(5) *Illum transitorium ignem omni tribulatione æstimo præsentis intolerabiliorem. S. Greg. Comment. in Ps. 4. Pœnit.*

(6) *Pœna Purgatorii minima excedit pœnam maximam hujus vitæ. S. Thom. in 3. dis. 21. q. 1.*

un jeune seigneur qui était décédé, le voit en esprit auprès de l'autel, qui disait : « Seigneur, je sais que » vous m'avez livré à la mort, pour le bien et la consolation de mon âme (1). » Et comme elle lui demandait s'il endurait quelque chose : « Ma peine, lui dit-il, est que je ne vois pas Dieu, que j'aime par-dessus » toutes choses, et que je désire voir avec tant d'ardeur, que si tous les désirs des hommes qui sont » sur la terre étaient unis ensemble, ils ne pourraient » pas égaler le mien. Quelque passion que les justes » aient pour Dieu durant la vie, ce n'est rien en comparaison d'une âme qui est affranchie du corps, et » qui soupire incessamment après son Créateur, sans » être divertie ni par le sommeil, ni par les compagnies, ni par les affaires temporelles. » On peut aisément juger, par l'excès de ce désir, quel était l'excès de la douleur qui affligeait cette âme souffrante, vu qu'il n'y a rien de si sensible que la privation d'un bien que l'on souhaite avec une ardeur extrême. On sait que la plus grande peine que les damnés souffrent dans l'enfer, est l'éloignement et la perte de Dieu (2). Un million d'enfers, si vous n'y comprenez que la peine du sens, n'approche pas de la peine du dam, qui est la privation de Dieu et la perte de la gloire, comme dit saint Chrysostome (3). Or les âmes qui sont dans le purgatoire, souffrent la peine du dam; il n'y a que cette différence entre leur exil et celui des réprouvés, que la peine des uns est éternelle et irrévocable, et l'autre, seulement pour un temps; l'une infinie quant à la durée, l'autre finie : mais pour être finie dans sa durée, elle ne laisse pas d'être en quelque façon infinie dans son objet, puisqu'elle prive d'un bien infini. « Donnez-moi un homme qui » aime Dieu, il connaîtra par expérience ce que je dis;

(1) *Lib. 5. grad. spir. c. 4.*

(2) *S. Basil. de fut. Judicio in Append. fol. 118*

(3) *S. Chrysost. homil. 10 in Matthæum.*

- » donnez-moi un homme de désirs , un famélique , un
- » voyageur altéré dans ce triste désert , qui soupire
- » après les sources d'eau vive et les délices du para-
- » dis , il saura bien ce que je dis (1).

Mais parce que nous sommes grossiers pour la plupart, et que les biens et les maux purement spirituels, nous touchent moins que les corporels , Dieu découvre encore , à ses fidèles serviteurs , pour notre instruction , la peine du sens , et leur apprend , par des expériences surnaturelles et miraculeuses , quelle est la rigueur du feu , qui brûle les âmes , et qui sert d'instrument à sa justice pour les punir. Pierre Damien, au second livre de ses épîtres , assure que saint Séverin, archevêque de Cologne , apparut après sa mort à un Ecclésiastique , et que pour lui donner à connaître l'excessive douleur qu'il souffrait , il lui fit étendre la main ; mais il ne l'eut pas sitôt avancée , qu'à l'instant il sentit une chaleur effroyable , qui lui fit tomber la chair des doigts , et se détacher des os , comme si elle eût trempé long-temps dans l'eau bouillante.

L'auteur de la Vie des saints de l'ordre de Saint-Dominique (2) raconte que la B. Catherine de Raconis , étant travaillée d'une fièvre ardente , se mit à penser avec une forte application aux peines du purgatoire ; et comme elle disait en elle-même : Hélas ! que ferais-je , si j'étais dans ce lieu funeste , souffrant les coups de la main vengeresse de mon Dieu ? elle entendit une voix qui lui dit : Vous faites bien de penser à ces tourmens , et je veux que vous en fassiez l'essai , afin que vous en ayez une plus claire connaissance. En même temps , il lui tomba une étincelle de feu sur la joue

(1) *Da amantem , et sentit quod dico ; da desiderantem , da esurientem , et in istâ solitudine peregrinantem atque sitientem , atque fontem æternæ patriæ suspirantem , et scit quid dicam.*
S. Aug. tract. 26. in Joan.

(2) *Petr. Dam. l. 2. ep. 15.*

gauche , qui lui causa une douleur si sensible , que la chaleur de sa fièvre ne lui paraissait qu'un songe ; et quoiqu'elle eût souffert toute sa vie d'extrêmes peines , elle protestait qu'elle n'avait jamais rien enduré qui approchât de ce tourment.

Ce sentiment est d'autant plus considérable , qu'il est appuyé sur la doctrine des conciles et des théologiens , qui parlent du feu du purgatoire , non comme d'un feu mystique , mais comme d'un feu réel et physique , qui tire un notable accroissement de force et de vertu de la toute-puissance de Dieu , dont il est l'organe.

Le concile de Florence déclare que le lieu destiné à ceux qui ont des péchés véniels , est un feu temporel ; que c'est un lieu qui est entre le paradis et l'enfer , qu'il y a un purgatoire de feu qui ne dure que jusqu'au jugement final (1).

Cæsarius, archevêque d'Arles, dit que « c'est un feu » temporel et passager , qui ne purifie pas les péchés » capitaux , mais les plus petits ; et néanmoins il assure que ce feu sera plus rigoureux que toutes les » peines que l'on puisse voir , ou penser , ou expérimenter en cette vie (2). »

Les théologiens enseignent , avec saint Thomas, que » c'est le même feu qui tourmente les réprouvés dans » l'enfer , et qui purifie les justes dans le purgatoire (3). » Saint Antonin dit que c'est « le même feu » selon la substance , avec cette différence qu'il est » temporel pour les justes , et éternel pour les dam-

(1) *Concill. Flor. q. de Purgat.*

(2) Ille ipse purgatorius ignis durior erit quàm quidquid potest pœnarum in hoc seculo aut videri , aut cogitari , aut sentiri. *Cæsar. homil. 8. tribuit. S. Aug. serm. 4. de sanctis. Vide et homil. 16. ex 50. Vide S. Ambrosium in hæc verba 1. Cor. 3. Ipse autem salvus erit sic quasi per ignem.*

(3) Idem est ignis qui damnatos cruciat in inferno , et qui justos in purgatorio purgat. *S. Th. in 4. dist. 20. a. 1. ad 2. q.*

» nés (1). » Suarès tient qu'il est vraisemblable que le purgatoire est proche de l'enfer, pour la conformité qu'ils ont dans la peine du sens et du feu (2). Lessius assure que le feu d'enfer étant corporel, celui du purgatoire l'est aussi, parce que, selon le sentiment des docteurs reçu dans l'école, c'est le même feu (3).

Enfin ces mêmes théologiens ajoutent que c'est Dieu même qui allume le feu du purgatoire, et qui lui donne une activité au-dessus de ses forces naturelles, ainsi qu'il semble le dire par le prophète Zacharie : *Je les brûlerai, comme l'on fait l'argent quand on le met dans le creuset pour le raffiner* (3).

En effet, on peut dire que ce feu est l'instrument de la puissance du Père, de la sagesse du Fils, et de l'amour du Saint-Esprit, et que ces trois divines personnes s'intéressent dans l'action miraculeuse qu'elles lui donnent sur des substances spirituelles.

Le Père y emploie sa toute-puissance, pour lui donner un surcroît de forces, sans lequel il ne pourrait faire aucune impression sur des esprits dégagés de la matière, et cet emploi n'est pas indigne de sa grandeur. C'est une marque de son autorité suprême, de réparer le tort qu'on lui fait, n'ayant point de supérieur qui lui puisse rendre la justice ; et d'user de tels instrumens qu'il lui plaît, n'ayant rien qui ne soit au-dessous de lui, ni qui lui puisse résister.

Le Fils y emploie sa sagesse, pour faire un juste discernement des péchés que le feu purifie par ses cuisantes ardeurs ; parce que ce serait une injustice de tirer d'égales vengeances des fautes qui sont iné-

(1) *Idem enim ignis in substantiâ cruciat purgandos et damnandos : sed primos, ad [tempus ; secundos, in perpetuum. S. Anton. p. 4. tract. 14. c. 10. § 4.*

(2) *Suar. 10. 4. in 3. p. dis. 45. sect. 2. n. 14.*

(3) *Lessius. c. 2. de Purg. n. 18.*

(4) *Uram eos sicut uritur argentum, et probabo eos sicut probatur aurum. Zach. 13.*

gales. C'est pourquoi saint Paulin dit que ce feu est *sage et discret*, parce qu'étant conduit par une main pleine de sagesse, qui modère son action, Il agit tout de même que si effectivement il connaissait ceux qu'il faut épargner, et ceux qu'il faut tourmenter (1). Il respecte les anges tutélaires des âmes qui y descendent, il ne touche point aux justes qui sont purifiés, il n'a pour eux que des caresses et des baisers, pendant qu'il brûle impitoyablement les taches qu'il rencontre dans les autres; de même que les flammes de la fournaise de Babylone se changeaient en rosée à l'égard des trois enfans, en même temps qu'elles se jetaient sur les officiers du prince pour les consumer et dévorer. Qui lui donne cet esprit, ces yeux, cette docilité, cette intelligence, sinon le premier des esprits, le maître des sciences, la sagesse incarnée, en qui sont tous les trésors de la science de Dieu ?

Le Saint-Esprit y emploie son zèle, et c'est en ce sens que l'on peut prendre les paroles du prophète Isaïe, lorsqu'il dit : *Ce qui entretient cette fournaise ardente, c'est le feu et le bois qu'on y met en abondance : et le souffle de Dieu est comme un torrent de soufre, qui l'allume* (2). On sait que le Saint-Esprit est le souffle du Père et du Fils, et qu'étant l'amour personnel du souverain bien, il est par suite la haine du souverain mal, qui est le péché. C'est lui qui en imprime la crainte et l'horreur dans les âmes innocentes; c'est lui qui inspire aux pécheurs le regret de l'avoir commis; c'est lui qui donne aux uns la grâce de l'éviter, aux autres, de s'en défaire, à tous ensemble, la résolution de le persécuter de toutes leurs forces, et de le détruire entièrement. C'est

(1) Ignis ille sapiens transeuntis nos per examen suum non severo ardore ambiat puniendos, sed ut commendatos suscipiens blando lambet tactu. S. Paulinus, ep. 9. ad Sever. Vide S. Aug. homil. 16. ex 50.

(2) Nutrimenta ejus, ignis et ligna multa; flatus Domini sicut torrens sulphuris succendens eam. Is. 30. 33.

lui qui rend les prophètes éloquens pour le décrier , et tous les saints courageux pour lui déclarer la guerre et le bannir du monde : c'est donc aussi à lui qu'il appartient de le punir , vu qu'il est l'amour du Père et du Fils , que le péché offense ; et comme le grand amour fait les grandes haines , de même les grandes haines font les grandes vengeance ; outre qu'aimant fortement les âmes qui sont dans le purgatoire , il ne faut point douter que son zèle , qui ne peut souffrir la moindre tache dans leur beauté , ne l'oblige à redoubler l'activité du feu , pour effacer au plus tôt tout ce qui peut l'empêcher de consommer leur union avec le souverain bien , et les mettre dans une pleine jouissance de leur félicité.

Après le feu du purgatoire , il y a une autre peine qui afflige les âmes sensiblement , et qui me semble plus dure et plus rigoureuse que le feu même , c'est le souvenir continuel qu'elles ont de leurs péchés , et le ver de la conscience qui les pique sans cesse , leur reprochant que c'est par leur faute qu'elles sont privées de la vue de Dieu , et arrêtées dans ces obscures prisons.

La théologie mystique convient encore en ceci avec la théologie scolastique (1) : saint Cyrille eut la curiosité de parler à un homme ressuscité par les mérites de saint Jérôme , qu'il trouva tout en larmes , et dans un si profond silence , qu'il eut peine à tirer un mot de sa bouche. Enfin pressé par les instantes prières du saint , il lui dit en soupirant : Ne vous étonnez pas de la vie que je mène , ni des larmes qui coulent continuellement de mes yeux : si vous saviez ce que j'ai vu , et ce que j'ai senti en l'autre monde , vous ne cesseriez de pleurer jour et nuit. D'où pouvaient venir ces larmes continuelles qu'il versait jour et nuit , sinon de la vue et de l'horreur que son âme avait conçue

(1) *Epist. ad Aug. apud P. de Barry p. 4. Philag. Praxi 7. ad diem. 7. Novemb.*

de ses péchés, pendant qu'elle était séparée de son corps, et qu'elle conserva après qu'elle y fut réunie ? Car je ne doute point que les âmes fidèles, qui sont prisonnières dans le purgatoire, n'aient une connaissance plus claire de leurs offenses, que jamais les plus grands pénitens ne l'ont eue durant leur vie. Elles voient jusqu'aux plus petites négligences, jusqu'aux surprises, jusqu'aux inconsiderations, jusqu'aux précipitations, jusqu'aux imperfections les plus légères ; la lumière de la foi, qui n'est point affaiblie par les sens, et les dons du Saint-Esprit, qui sont un jour merveilleux, leur en font concevoir la laideur ; le feu qui les brûle sans cesse, les en fait souvenir sans cesse ; les démons les leur reprochent, et l'ennui de leur exil ne leur permet pas de s'en oublier un moment. D'ailleurs, qui peut nier que cette vue continuelle ne leur cause un regret, une confusion et une douleur très-sensible ? Elles sont en charité, et l'amour qu'elles portent à Dieu leur donne de vifs sentimens de leur infidélité. Elles sont animées du Saint-Esprit, qui hait infiniment le péché ; elles sont épouses de Jésus-Christ, qui en est le capital ennemi ; enfin elles connaissent mieux Dieu dont la seule bonté est un poids qui les accable : un Dieu qui les a prévenues de tant de grâces, un Dieu qui les a préférées à tant d'autres qui en eussent été plus reconnaissantes, un Dieu qui les a conduites si amoureusement, et qu'elles ont néanmoins déshonoré si lâchement en tant d'occasions : ô quel sujet de douleur !

Voilà ce que nous pouvons apprendre de plus certain touchant le purgatoire, par les visions et les révélations qu'en ont eues les saints : ce que je vais dire ensuite, n'est pas dans le même degré de certitude ; mais il ne faut pas pour cela l'omettre, parce qu'on en peut retirer de l'édification et du profit.

On dispute parmi les théologiens, si les démons ont quelque pouvoir sur les fidèles qui meurent dans la grâce de Dieu, mais qui n'ont pas encore payé toute

la peine dont ils sont redevables à la justice divine. Les opinions sont partagées. Plusieurs célèbres auteurs l'assurent; et en cela ils conviennent avec les vues et les lumières qu'en ont eues beaucoup d'âmes fort élevées dans la contemplation.

Saint Bernard avait sans contredit un excellent don d'oraison, et un grand discernement des esprits (1). L'abbé Guillaume, qui a écrit sa vie, raconte qu'un bon religieux de son ordre, qui avait beaucoup de vertu, mais un peu moins de douceur et de tendresse pour ses frères, lui apparut après sa mort avec un visage fort triste et un habit de deuil, portant les marques de l'état pitoyable où il se trouvait réduit. Le saint lui demanda quels étaient les ministres et les exécuteurs de son supplice, et il lui répartit que c'étaient quatre démons, auxquels il avait été exposé. Il n'eut pas plus tôt dit ces paroles, qu'il fut enlevé à l'heure même avec beaucoup de violence. De quoi le saint abbé fort affligé se mit en prières, et ordonna aux plus fervens du monastère de faire le même, jusqu'à ce que ce religieux lui apparut derechef et le consola grandement par la nouvelle de sa délivrance.

Quant à la durée des peines que les âmes des fidèles trépassés souffrent dans le purgatoire, on n'en peut rien savoir de plus particulier que ce que la lumière céleste en a fait connaître aux saints et aux personnes de piété et d'oraison, par les apparitions et révélations qui leur en ont été faites.

Denis le Chartreux, dans son traité des Quatre fins dernières, rapporte les plaintes d'un docteur en droit, qui apparut après sa mort à un religieux, dans une vision intellectuelle, et lui dit : « Malheur ! malheur ! malheur ! je sais certainement que je n'obtiendrai point » ma grâce et ma délivrance jusqu'au jour du jugement, »

(1) *Lib. 1. c. 10. Vitæ S. Ber.*

(2) Væ, væ, væ. Scio quod antè diem judicii ventiam non obtinebo. *Dion. Carth. l. de 4 noviss. ch. 47.*

Les Annales ecclésiastiques racontent quelque chose de semblable d'Innocent III (1). On pourrait dire, peut-être, que ces révélations n'étaient que sous condition que personne ne s'entremît de leur délivrance, comme effectivement il arriva à sainte Luthgarde, qui délivra un saint abbé, nommé Simon, du purgatoire, auquel il était condamné pour quinze ans, si elle ne l'eût secouru par ses prières. Quoi qu'il en soit, je tiens pour certain que plusieurs y sont plus long-temps qu'on ne pense, et pour de plus légères causes.

Nous lisons dans la Vie de saint Thomas d'Aquin, que le P. Romain, qui lui avait été fort familier durant sa vie, lui apparut après son décès, et lui dit qu'il avait été condamné au feu du purgatoire l'espace de quinze jours, pour une légère négligence qu'il avait apportée à l'exécution d'un testament.

Saint Arnould vit un religieux du monastère de Saint-Médard, nommé Erbaud, qui l'assura qu'il avait été quelques jours tourmenté dans les flammes, pour une petite immortification de bouche.

Saint Vincent Ferrier assure qu'il avait appris, de science certaine, qu'une âme avait enduré un an entier le feu du purgatoire pour un péché véniel.

Et la sœur de Saint-Come et Saint-Damien, quoique d'ailleurs très-vertueuse, fut obligée d'être dans ces feux durant quinze jours pour une légère curiosité de vue. Ce qui nous apprend combien les fautes vénielles sont à craindre, quelque légères qu'elles nous paraissent.

Au reste, il ne se peut dire combien le temps dure à ces âmes prisonnières, quand même elles ne seraient qu'un jour dans les flammes. C'est encore un effet de la bonté divine d'en donner la connaissance à ses amis.

Albert-le-Grand raconte la grâce que Dieu fit à un malade qui avait déjà souffert de grandes douleurs

(1) *Ad ann. Dom. 1210.*

l'espace d'un an. Un ange lui apparut, qui lui déclara qu'il lui restait encore une année à passer dans cette fâcheuse maladie, s'il n'aimait mieux être trois jours dans le purgatoire. Le malade, pensant abréger le temps, prit les trois jours qui lui étaient offerts; mais le premier n'était pas encore écoulé que l'ange l'étant venu visiter, il se plaignit à lui de ce qu'il l'avait trompé, le laissant tant d'années languir dans des peines effroyables. Je vois bien, lui dit l'ange, que la rigueur de vos tourmens vous a fait prendre les heures pour des années; car vous n'êtes encore qu'au premier jour, et votre corps n'est pas encore enseveli ni inhumé; mais si ces feux vous semblent si difficiles à supporter, voyez si vous aimez mieux porter encore un an votre ancienne maladie. Ah! lui dit ce patient, non-seulement un an, mais jusqu'à la fin du monde, pourvu que vous me tiriez de ces flammes. L'ange condescendit à son désir, et après un an de maladie il revint trouver son malade pour le conduire au repos éternel. Je veux croire qu'il lui en avait auparavant donné des assurances, autrement il n'eût pas fait un bon choix, de mettre son salut au hasard, pour éviter un tourment de trois heures seulement.

On sait l'offre que fit saint Stanislas à cet homme riche, nommé Pierre (1), qu'il tira du tombeau pour lui servir de témoin contre ses propres héritiers, qui demandaient à l'évêque le paiement d'une terre qu'il avait achetée pour son église, quoiqu'il en eût payé l'argent. N'ayant point d'acquit pour en faire preuve, après trois jours de délai qu'il avait obtenus pour faire des prières, il alla au tombeau où Pierre avait été enterré trois ans auparavant, lui commanda de se lever, et le mena en justice pour comparaître devant le roi, et tous les grands et juges de la cour qui étaient assemblés; miracle qui les remplit d'étonnement; mais après avoir tiré de lui ce témoignage, le saint

(1) *In vita S. Stanislai, 7. Mail.*

lui offrit, s'il voulait encore vivre quelques années, de les lui obtenir de Dieu. Pierre le remercia, et lui dit qu'il était en purgatoire, et qu'il aimait mieux être assuré de son salut, et endurer les peines qui lui restaient, que de se mettre au hasard de se perdre : mais qu'il le priait de l'assister de ses prières. Sur quoi ce témoin miraculeux retourna à son tombeau, accompagné de l'évêque et d'une grande multitude de peuple, aux prières desquels il se recommanda encore une fois avant que de se séparer de son corps et l'abandonner de nouveau à la mort, montrant par là le besoin que les morts ont du suffrage des vivans et de l'estime qu'ils en font.

Il serait aisé d'en produire plusieurs autres exemples ; mais je n'en toucherai que deux, l'un, du Père François-Marcel Mastrilly (1), qui, étant dangereusement malade, reçut plusieurs visites du grand apôtre des Indes saint François Xavier, entre lesquelles il y en eut une où il le vit environné de plusieurs personnes qui tenaient chacune un cierge à la main, et lui ayant demandé si ce n'étaient point des âmes du purgatoire, saint Xavier lui répondit, « que c'étaient ses bons amis, » et qu'ils n'avaient pas peu de déplaisir de sa maladie, parce qu'elle les privait du secours de ses sacrifices. » L'autre est du B. Henri de Suzo, qui avait promis à un religieux de son ordre que, s'il lui survivait, il dirait deux fois la messe toutes les semaines pour lui, à condition que, s'il mourait le premier, l'autre lui rendrait le même office. Quelque années s'étant écoulées, le B. Henri apprit la mort de son ami ; mais il oublia sa promesse. Il est bien vrai qu'il le recommandait tous les jours à Dieu, mais il n'offrait pas le sacrifice à son intention, comme il était convenu, parce qu'il en avait perdu le souvenir. Dieu permit donc au défunt de l'en venir avertir, et se plaindre à lui-même de ce qu'il manquait à sa parole ; et

(1) Dans la Vie du P. François Mastril., ch. 6.

comme Henri se voulait excuser sur ce qu'il priait Dieu tous les jours pour lui : « Du sang , s'écria-t-il , du » sang , mon frère , pour adoucir ces cuisantes ardeurs » que j'endure. Vos prières sont bonnes , mais elles » ne suffisent pas , si le sang de Jésus-Christ , qui est » offert au sacrifice de la messe , ne fait descendre sa » vertu sur moi pour éteindre le feu qui me brûle. » On peut juger combien cette apparition toucha notre bienheureux , et avec quelle ferveur il célébra la messe pour cet ami , qui fut bientôt délivré de ses peines , et lui vint témoigner la joie qu'il avait de s'en aller au ciel pour jouir de son souverain bien.

C'est là sans doute le fruit que Dieu prétend tirer des lumières surnaturelles qu'il donne extraordinairement à ses amis , pour exciter leur charité envers les morts , et les porter puissamment à tous les offices de miséricorde qu'il leur inspire pour leur soulagement. De là viennent ces pénitences , ces jeûnes , ces longues prières , ces aumônes , ces fondations à perpétuité , et toutes ces pratiques de dévotion que leur ferveur a inventées , pour cet effet , dès la naissance du christianisme.

Saint Dominique prenait la discipline avec des chaînes de fer trois fois toutes les nuits , l'une pour ses péchés , l'autre pour la conversion des pécheurs , et la troisième pour les âmes du purgatoire.

Saint François Xavier priait tous les jours avec grande ferveur pour les trépassés (1) , à la fin de son action de grâces , après la messe , et la nuit il se levait , et s'en allait par les rues avec une clochette , pour avertir les chrétiens de prier pour les morts ; office charitable qu'il pratiqua lui-même long-temps , et pour lequel il procura qu'on établît un officier à Malaca , qui allât durant la nuit les recommander aux fidèles.

Disant un jour la messe (2) , et se tournant à l'offertoire vers le peuple pour dire : *Orate fratres*, (Priez,

(1) *Tursell. in Vit. S. Xaverii*, l. 3. c. 16.

(2) *Tursell. in Vitâ S. Xaverii*, l. 2. c. 13. *in fine*.

mes frères), il ajouta, « et recommandez à Dieu l'âme » de Jean Arause, qui vient d'expirer; » ce qu'il ne pouvait savoir que par une lumière prophétique dont Dieu récompensait son zèle, vu la grande distance du lieu où il était décédé (1). La Providence divine voulut que la dernière messe qu'il célébra, fût une messe des morts, pour terminer sa vie par cette action de charité qu'il avait toujours eue fort à cœur.

Sainte Melctilde faisait des pénitences horribles pour les âmes du purgatoire, et les larmes qu'elle versait pour elles, donnèrent sujet aux démons de s'en plaindre par la bouche des possédés. Sainte Catherine de Sienne s'offrit à souffrir la peine que son père avait méritée, pour le délivrer du purgatoire. Dieu exauça sa prière : l'âme du père fut portée dans le ciel au moment de sa séparation, et la fille fut saisie d'une douleur de côté également fâcheuse et opiniâtre, qui ne la quitta qu'avec la vie.

Mais la charité de sainte Gertrude et de sainte Térèse paraîtra peut-être à quelques-uns trop excessive; car nous lisons dans la vie de l'une et de l'autre qu'elles firent un charitable transport de toutes les bonnes œuvres qu'elles avaient jamais faites, en faveur des âmes souffrantes, leur cédant toutes les satisfactions qu'elles pouvaient avoir faites à la justice de Dieu pour leurs propres offenses.

Le Père Ferdinand de Monroy, religieux de la compagnie de Jésus, qui était en grande estime de piété et de vertu, porta sa dévotion encore plus avant. Il ne se contenta pas de donner aux morts les satisfactions de toutes les bonnes œuvres qu'il ferait durant sa vie; mais il laissa par écrit une donation qu'il leur fit de toutes les messes qu'on dirait pour lui après sa mort, et de toutes les satisfactions qu'on lui pourrait appliquer (2). Ce transport semble passer les bornes d'une

(1) *Tursel. in Vita S. Xav. l. 3. c. 17.*

(2) Voyez le Père Barry dans son *Année sainte*, le 9^e jour de novembre.

charité bien réglée ; mais il en est si éloigné , qu'au contraire, c'est un espèce d'usure qui enrichit au double celui qui semble se dépouiller de tous ses biens. Premièrement..en faisant ce transport , il fait un acte héroïque qui mérite une gloire éternelle , qui est bien plus considérable que toutes les satisfactions des bonnes œuvres. Qui pourrait changer la satisfaction en mérite, ferait une action de prudence ; parce que des trois apapages d'une bonne œuvre , qui sont le mérite , l'impétration et la satisfaction , celui du mérite est incomparablement plus précieux que la satisfaction. Or c'est ce que l'on fait par cette cession volontaire qui est un acte de charité fort méritoire , qui vaut mieux , tout seul , que tout le bien et le soulagement qui nous peut revenir de toutes les satisfactions de notre vie. Secondement , ce transport charitable oblige l'âme que l'on retire du purgatoire , à s'employer pour nous auprès de Dieu , et à procurer notre salut.

En troisième lieu , on fait valoir par là , dès cette vie, un fonds qui demeurerait inutile , et qui ne nous servirait qu'après la mort , et dont peut-être nous n'aurons pas besoin.

En quatrième lieu , on gagne le cœur de Dieu par cette libéralité , on réjouit les anges ; l'Église triomphante se peuple par ce moyen de nouveaux citoyens , et l'Église militante y profite notablement par le nombre de ses intercesseurs qui s'accroît dans le ciel , et par le secours qu'ils lui procurent. Que si l'aumône corporelle est un si puissant ressort de la prédestination des riches , que doit-on penser de cette aumône spirituelle , qui se fait d'un bien si précieux , que nous avons acquis avec tant de veilles , de pénitences et de mortifications ? N'appartient-il pas à la bonté de Dieu de faire en sorte que celui qui se montre si charitable envers les autres , ne perde rien en se dépouillant pour son amour ? N'est-il pas croyable que son purgatoire en sera plus court et plus léger ? peut-être même qu'il n'y entrera point , et que Dieu l'en préservera par une faveur par-

licieuse, soit en lui donnant, au moment de la mort, une contrition si parfaite, qu'elle effacera tous ses péchés quant à la coulpe et quant à la peine, soit en lui procurant l'occasion de gagner l'indulgence plénière, soit en inspirant à ses serviteurs quelque forte pensée de prier pour lui, ou bien même en permettant que les âmes qu'il a secourues durant sa vie, le viennent assister et consoler à sa mort. Il est difficile de croire qu'ayant de si bons amis dans le ciel, ils ne le viennent pas secourir; ils n'ignorent pas le besoin qu'il en a, ni les bons offices qu'il leur a rendus. La Divinité est un miroir toujours présent aux bienheureux, qui leur fait voir à découvert tout ce qui les touche, comme dit le concile de Sens. D'ailleurs, ils sont extrêmement reconnaissans. On ne lit guère dans l'histoire qu'une âme ait été délivrée du purgatoire, qui ne soit venue rendre grâce à son libérateur. Constance, Reine de Castille, vint remercier sainte Élisabeth, reine de Portugal; l'abbé Simon rendit le même devoir à sainte Lutgarde. La sœur de saint Vincent Ferrier en fit de même envers son frère; et la B. Marguerite de Cortone fut accompagnée, à son entrée dans le ciel, d'un grand nombre d'âmes pour lesquelles elle s'était employée durant sa vie. Pourquoi ne peut-il pas espérer la même reconnaissance? Pourquoi n'aurait-il pas dans le paradis une joie accidentelle de sa dévotion?

Mais quand tout cela ne serait point, il sera toujours avantageusement récompensé, s'il devient plus saint et plus riche en mérites devant Dieu, quoique peut-être il se trouve appauvri et dénué de satisfactions. Or il est certain que la dévotion qui nous porte à soulager les morts, et à les tirer des flammes du purgatoire, est un excellent moyen pour arriver à la perfection, vu que la seule pensée des peines qu'elles souffrent pour de très-légères offenses, est capable de nous faire concevoir une grande horreur des moindres péchés, un grand mépris du monde, un grand désir de faire pé-

nitence en cette vie, et de conserver avec tout le soin possible la pureté de notre cœur.

C'est le second fruit que Dieu prétend tirer de ces lumières particulières qu'il ne communique guère, sans opérer, en ceux qui les reçoivent, un notable changement de mœurs, ou un accroissement considérable de ferveur.

L'auteur de la Vie de sainte Isabelle de France, sœur unique de saint Louis, nous en fournit un illustre exemple (1). Il dit qu'en l'année huit cent soixante-quatorze, les anciens annalistes assurent que Louis de Germanie, fils de Louis-le-Débonnaire, eut un merveilleux ravissement, durant lequel il fut transporté dans le purgatoire, où il reconnut son père, qui témoignait endurer de grands tourmens, et le conjurait d'avoir pitié de lui et de prendre le soin de sa délivrance. A quoi Louis voulant obéir, fit des aumônes considérables, qu'il envoya en diligence par toutes les églises qui étaient dans l'étendue de son domaine, avec ordre de dire des messes et de faire des jeûnes, des aumônes, des mortifications et des prières publiques pour l'âme du défunt, et lui-même-puissamment touché d'une vision si surprenante, fit paraître un grand amendement dans sa vie.

(1) Au chap. 14. de la Vie de sainte Isabelle, fondatrice de Long-Champ. *Sigebertus, in Cronic. ad annum, 875.*



ENTRETIEN XV.

Comment Dieu éclaire l'âme d'une lumière extraordinaire , et lui imprime la crainte de ses divins jugemens.

BOGORIS, roi de Bulgarie, se convertit à la vue d'un tableau que Méthodius avait travaillé par son commandement, où il avait dépeint le Jugement dernier de la manière la plus effroyable que son art lui avait pu fournir. Ce ne fut pas pourtant la simple vue de cette peinture, qui fit une si forte impression sur son esprit; plusieurs la virent aussi bien que lui, qui n'en furent pas touchés comme lui. Ce fut une lumière intérieure que le Saint-Esprit lui communiqua, qui fit un si grand jour parmi les ténèbres de son cœur, qu'elle l'obligea à embrasser avec la foi la sainteté du Christianisme, qui est l'unique voie du salut.

Notre Seigneur commanda à saint Vincent Ferrier, d'aller prêcher partout la terreur des jugemens de Dieu; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il convertit plus de cent mille pécheurs, et, ce qui est merveilleux, plus de vingt mille Juifs, qu'on peut compter pour autant de miracles, vu l'obstination et l'endurcissement de cette nation abandonnée de Dieu. La parole de ce saint n'était que l'organe du Saint-Esprit, qui éclairait intérieurement ses auditeurs d'une forte et éclatante lumière, leur représentant vivement ce feu dévorant qui devancera la venue du Juge, et embrasera l'univers; l'ouverture qui se fera de tous les tombeaux, pour en faire sortir les morts; la bouche de l'enfer, qui vomira tous les démons et toutes les âmes damnées, qui se réuniront à leurs corps; les cris et les hurlemens effroyables que jetteront ces malheureux, se voyant trainés avec des chaînes de feu dans la val

lée de Josaphat, pour y entendre la sentence de leur damnation éternelle; la majesté du Juge enflammé de colère, qui descendra du ciel, en compagnie de tous les saints et de tous les esprits bienheureux, qui paraîtront armés d'épées flamboyantes; la manifestation de tous les crimes les plus cachés et les plus infâmes qui furent jamais commis, et l'horrible confusion et désespoir de tous les réprouvés, qui seront de nouveau, après la sentence rendue, précipités pêle-mêle dans les abîmes, d'où ils ne sortiront jamais. Voilà les vues que Dieu donne dans la contemplation, non-seulement aux pécheurs, pour faciliter leur conversion, mais encore aux plus grands saints, pour les tenir dans une salutaire crainte, et dans un soin continuel de leur perfection. Saint Jérôme confesse qu'il tremblait à la seule pensée du jugement, qui l'occupait sans cesse, s'imaginant partout, soit en buvant, ou en mangeant, ou en faisant les autres actions de la vie, qu'il entendait le bruit de cette effroyable trompette, qui sonnera les morts de comparaître devant Dieu : *Lerez-vous, morts, venez au Jugement* (1).

Saint Céadde, évêque des Merciens, avait toujours devant les yeux le débris général de l'univers, surtout lorsqu'il s'élevait quelque orage; il se représentait aussitôt ces éclairs, ces foudres, ces embrasemens horribles, qui feront la clôture du monde et l'ouverture des grands jours, où l'on fera la recherche universelle de tous les crimes (2).

Saint Éphrem entra, aux approches de la mort, dans une si profonde appréhension du compte qu'il allait rendre à Dieu, qu'il s'écria d'un ton lamentable : « Malheur à moi, lorsque je serai présenté devant le juste tribunal de mon Dieu, et que je me verrai environné de mes juges, qui ont une parfaite connaissance de toutes les particularités de ma vie. Hélas ! mon

(1) Surgite, mortui, venite ad judicium.

(2) *Bed. hist. Angl. de ejus vitâ. 2. Mart.*

» Seigneur et mon Rédempteur Jésus-Christ, n'entrez point en jugement avec votre esclave, mais faites-moi la grâce que je puisse à ce jour terrible, paraître sans confusion devant vous. »

Le Père Camille de Lelles, fondateur de l'ordre des Clercs réguliers qui servent aux malades, entrant un jour au matin dans la contemplation des jugemens de Dieu, fut saisi d'une crainte si excessive sur l'incertitude de son salut, qu'il s'en alla, soupirant et sanglotant, trouver le général de son ordre, et lui dit : « Qui sait, hélas ! qui sait ce que je deviendrai, qui sait si je serai sauvé ? » On observa, depuis ce temps-là, qu'il avait un respect admirable pour Dieu, et un soin extrême d'éviter les plus légères imperfections, de peur de lui déplaire ; et comme il gardait un silence très-rigoureux, il apportait pour raison, que si un homme s'appliquait sérieusement à la mort, jamais il ne parlerait, et que pour lui il n'y pouvait penser sans frémir d'horreur.

Saint Jean l'Aumônier ne perdait jamais le souvenir de cet excellent discours de saint Siméon le Stylite, qui disait que l'âme, au moment de sa séparation, rencontrera plusieurs escadrons de démons, qui tâcheront de la perdre et d'empêcher son vol vers le ciel ; que les démons de superbe feront leur possible pour la convaincre d'orgueil ; les démons de luxure, pour y trouver quelque tache d'impureté ; les démons d'envie, pour y remarquer quelque trait de jalousie ; et que tous les autres feront la même recherche. Saint Jean Climaque raconte qu'un religieux, nommé Étienne, qui avait vécu quarante ans dans le service de Dieu, avec une opinion de sainteté confirmée par divers prodiges, tomba en extase peu de temps avant sa mort, ayant néanmoins les yeux ouverts, et regardant à droite et à gauche de son lit, ce qui donnait à connaître qu'il était extraordinairement surpris et effrayé. Car il s'agitait tout de même que s'il eût vu des personnes qui lui reprochassent les fautes qu'il avait com-

mises durant sa vie, et il répondait si haut, que tous ceux qui étaient présens le pouvaient entendre. Tantôt il disait : « Il est vrai, vous avez raison, j'en demeure d'accord ; mais j'ai jeûné pour cela tant d'années. » — Une autrefois il repartait : « Nullement, cela est faux, je ne l'ai point fait. » — Et puis il disait : « Vous dites vrai, mais j'en ai fait pénitence. » — Et enfin se sentant pressé sur un point auquel il ne pouvait répondre : « Je le confesse, disait-il, et je n'ai point d'excuse à alléguer, mais Dieu est miséricordieux. » En vérité, c'était un étrange spectacle, que d'entendre ce combat si rude et si violent contre des accusateurs invisibles : mais ce qui était plus épouvantable, c'est qu'ils l'accusaient de péchés qu'il n'avait jamais commis. Quoi ! mon Dieu, un anachorète qui avait vécu comme un ange dans le désert, et qui avait reçu cette grâce de caresser innocemment un léopard, et de lui donner à manger de ses propres mains, avoue ne se pouvoir justifier, et nous laisse dans l'incertitude de son salut. Eh ! que doit craindre un pécheur qui passe toute sa vie dans le désordre ! Ah ! qu'il est vrai ce qu'un dévot religieux apprit de la bouche d'un de ses amis qui lui apparut après sa mort, que personne ne croit. « Personne ne croit, lui dit-il par trois fois ; personne ne croit, personne ne croit combien les jugemens de Dieu sont stricts et rigoureux, et combien ses châtimens sont sévères (1). » Hélas ! si nous avions un rayon de cette lumière supérieure des saints, on verrait bien d'autres changemens dans nos mœurs. Que ne fit pas ce soldat de Carthage ressuscité, après avoir vu ce qui se passe en l'autre vie ! Aussitôt qu'il revint au monde, et que son âme fut rentrée de nouveau dans son corps, il s'écria, disant : « Malheur à ceux qui pèchent, et qui ne

(1) *Nemo credit, nemo credit, nemo credit, quàm districtè judicat Deus, et quàm severè punit. Jacob. de Barad. Carthus. 1. de med. crim.*

» se repentent pas de leurs crimes ! ah ! qu'ils seront jugés et punis sévèrement (1) ! » paroles qu'il ne pouvait se lasser de redire durant toute sa vie, qui ne fut qu'une suite continuelle des plus rigoureuses pénitences. Que nous serions heureux si nous pouvions une fois entrer dans les trois cabinets dont parle saint Bernard, où il assure que Dieu découvre le secret de ses jugemens à ses amis ! Il le faut entendre lui-même : personne ne s'en peut mieux expliquer, que celui qui en a fait l'expérience. Il est vrai que sa modestie lui fait dire qu'il ne présume pas d'y avoir été admis ; que cette prérogative n'appartient qu'à l'Épouse, qu'il doit se contenter de la connaissance de lui-même, afin de savoir, comme David, ce qui lui manque (2). Mais néanmoins il ajoute qu'il n'en parlerait pas, s'il n'en savait quelque chose, et qu'il communique volontiers ce qu'il en sait : qu'il y a divers cabinets, où l'Époux fait sentir sa présence selon le bon plaisir de son Père ; que c'est lui qui nous choisit, et qui nous met au lieu et au degré qu'il lui plaît ; qu'il y a diverses demeures dans sa maison, et qu'en chacune de ces demeures, l'âme, qui y est admise, peut dire : « Mon secret est à moi (3). » Et puis enfin il déclare jusqu'où il est entré lui-même. « Écoutez, dit-il, jusqu'où je suis parvenu, ou pour le moins jusqu'où je pense être arrivé (4). » Il y a un lieu chez l'Époux, d'où il ordonne et dispose toutes choses dans l'univers, établissant des lois à sa créature, et réglant tout exactement selon le poids, la mesure et le nombre qu'il a prescrits. Ce lieu est très-

(1) *Væ peccantibus et non pœnitentibus : quale et quàm severe verum judicium subibunt, et quàm formidanda supplicia sustinebunt. Ex Radereto. 1. virid.*

(2) *S. Bern. serm. 23. in Cant.*

(3) *Secretum meum mihi.*

(4) *Audite quò usque pervenerim, aut me pervenisse putaverim, Nec enim jactantiæ deputandum est quod in vestros pando profectus.*

haut et très-secret , mais il n'est pas tout-à-fait tranquille ; car , encore qu'il dispose doucement de toutes choses , néanmoins il en dispose toujours , et par suite quand l'homme d'oraison entre dans ce lieu , qu'il contemple ses jugemens et qu'il pénètre dans ses conseils , il ne lui est pas permis d'y demeurer calme. Il sonde à la vérité ces secrets avec un plaisir mêlé d'admiration ; mais ce plaisir le peine , le fatigue , et traverse son repos. D'où vient que l'Épouse dit : *Je dors , et mon cœur veille*. Son sommeil montre qu'elle sent de la douceur dans son étonnement , mais ses veilles font voir qu'elle y souffre aussi de l'agitation. Si je dors , dit Job , je souhaite que la nuit passe pour me lever , et quand je suis levé , j'attends que la nuit revienne. Si le repos de sa contemplation la contentait entièrement , elle ne souhaiterait pas de le quitter ; et s'il lui déplaisait tout-à-fait , elle ne voudrait pas le prendre : il y a donc du mélange , et ce lieu n'est pas tout-à-fait calme ni tranquille.

Il y en a un autre d'où la justice vengeresse de Dieu , terrible dans ses jugemens sur les enfans des hommes , veille à la punition également secrète et rigoureuse des réprouvés. C'est là que le contemplatif regarde avec tremblement comment Dieu , par un juste jugement , mais inconnu , abandonne les réprouvés sans effacer leurs crimes , ni accepter leurs bonnes œuvres ; au contraire , il permet que leurs cœurs s'endurcissent , et que cet endurcissement empêche qu'ils ne se reconnaissent , et ne se repentent , et que se convertissant à lui il ne guérisse leurs plaies. « Cette vision porte » avec elle la terreur du jugement , et non pas la sûreté » du cabinet. Certainement ce lieu est terrible , et le » repos en est entièrement banni. Je suis saisi d'horreur , » toutes les fois que j'y entre par transport d'esprit , » et que je me représente la rigueur de cette sentence. » *Qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ?* » Et qu'elle

(1) Habet hæc visio tremorem judicii. non securitatem cubiculi

merveille si je tremble, moi qui suis plus faible qu'une feuille d'arbre dont le vent se joue, puisque cet illustre contemplatif confesse qu'il a pensé être ébranlé, voyant la prospérité temporelle des pécheurs, qui les aveugle et les précipite dans l'impénitence et dans la réprobation éternelle. Ce lieu néanmoins est un lieu où Dieu se trouve, c'est en effet la maison de Dieu et la porte du ciel. C'est là que règne la crainte de Dieu ; c'est là que son nom paraît saint et terrible ; c'est comme l'entrée de sa gloire, puisque la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Et de vrai, c'est alors que l'âme commence à goûter Dieu, quand il lui imprime la crainte. Craignez-vous la puissance de Dieu, craignez-vous sa justice ; vous goûtez Dieu comme juste et tout-puissant. Car la crainte de Dieu est un goût de Dieu, et ce goût rend l'homme sage, comme la science le rend savant, et les richesses, riche. Quelle différence y a-t-il donc entre ce lieu et le premier ? c'est que le premier nous approche de la sagesse, et celui-ci nous y fait entrer.

Dieu est dans le premier comme maître, et dans celui-ci comme juge ; mais il ne donne point le calme à l'âme ni dans l'un ni dans l'autre. Il y en a un troisième où il paraît comme époux, et c'est là que la tranquillité règne.

C'est proprement le cabinet de l'époux, au moins il me le semble toutes les fois que j'ai le bonheur d'y entrer : Mais, hélas ! c'est rarement, et pour fort peu de temps. Là on voit clairement la miséricorde de Dieu sur ceux qui le craignent ; miséricorde qui s'étend d'une éternité à l'autre, qui dissimule leurs fautes, qui prépare des couronnes à leurs bonnes œuvres, et qui tourne à leur avantage tout le bien et le mal qu'ils commettent. O vraiment heureux celui-là seul

terribilis est locus iste, et totius expertis quietis, Totus inhorruit, si quando in eum raptus sum, illam apud me replicans cum timore sententiam : Quis scit si est dignus amore an odio ?

à qui Dieu n'impute point ses péchés ! Je dis seul , car il n'y a personne qui ne pèche : nous sommes tous pécheurs , et nous avons tous besoin de la gloire de Dieu. Mais pourtant qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu même qui justifie , qui osera condamner ? Il me suffit , pour ma justification , d'avoir mon Dieu propice et favorable. La justice de Dieu est de ne pécher point. La justice de l'homme , c'est la miséricorde de Dieu. Je l'ai vu clairement , et j'ai connu la vérité de ces paroles : *Celui qui est né de Dieu ne pèche point* (1) , parce que son extraction céleste le conserve. J'entends la prédestination par laquelle Dieu a aimé ses élus de toute éternité , et les a gratifiés en son Fils. Je les ai vus aussi purs , que si jamais ils n'avaient péché ; parce que les péchés qu'ils commettent dans le temps , disparaissent dans le jour de l'éternité , d'autant que la charité du Père céleste couvre la multitude de leurs crimes. Et comme je disais en moi-même : Qu'heureux sont ceux dont les péchés sont ainsi couverts ! tout-à-coup une secrète confiance me fut donnée , et une joie se répandit dans mon âme , beaucoup plus grande que la crainte que j'avais sentie dans la seconde demeure , si bien qu'il me semblait déjà que j'étais un de ces bienheureux. O si cela eût duré ! Seigneur , accordez-moi souvent une si salutaire visite , afin de voir les biens que vous faites à vos élus , et de prendre part à la joie de votre peuple. O le vrai lieu de repos , que je puis avec raison appeler le cabinet où Dieu se montre , non en colère , ni appliqué au soin de l'univers ; mais où l'on éprouve les effets de sa bonne , agréable et parfaite volonté. Cette vision n'épouvante point , mais elle plaît ; elle n'excite point la curiosité , mais elle l'apaise ; elle ne lasso point les sens , mais elle les purifie , et les assujettit à l'esprit.

(1) Qui natus est ex Deo , non peccat. 1. Joan. 5. 18.

ENTRETIEN XVI.

Comment Dieu éclaire l'âme et lui découvre la gloire des saints, et surtout du Saint des saints et de sa bienheureuse Mère.

ENTRE tous les objets qui nous peuvent exciter à l'amour et à l'admiration des perfections divines, le plus puissant, sans contredit, est l'humanité sainte de notre Seigneur Jésus-Christ, où le Verbe du Père éternel s'est raccourci, sans rien perdre de sa grandeur, non plus que le diamant ne perd rien de son lustre ni de son prix, pour être enchâssé dans l'anneau. Cet aimable Sauveur, qui est le roi de la gloire et le Saint des saints, se manifeste dans la contemplation en différentes manières, et pour diverses raisons. Il apparaît aux uns pour les convertir, comme à saint Paul, à saint Eustache et à saint Procope; aux autres, pour les animer au combat, comme à saint Pierre; aux autres, pour les encourager et les consoler dans leurs souffrances, comme à saint Étienne. Quelquefois il se montre dans toute sa gloire, d'autres fois il n'en découvre qu'une partie, comme, par exemple, quelque mystère de sa vie (1). Tantôt il fait paraître la gloire de son corps et la majesté de son visage, dont un seul regard est capable de ravir les cœurs; tantôt il fait voir les richesses et les perfections de son âme, dont les anges admirent la beauté; tantôt il paraît comme juge, tantôt comme père, tantôt comme époux, tantôt comme ami; mais jamais il ne se présente à l'âme qu'il n'embrase son cœur, et qu'il ne lui imprime un sentiment tout particulier d'amour, de respect, d'admiration, de détachement des choses de la terre, et d'un profond mépris

(1) *Vide S. Bern. serm. 31. in Cant.*

d'elle-même. Saint Ignace, fondateur de notre compagnie, a excellé en ce point. Comme la lecture de la vie de Jésus-Christ avait été le principal ressort de sa conversion, la contemplation de ses grandeurs et de ses vertus fut depuis sa principale occupation, et les fréquentes visions de sa sainte humanité firent presque tout l'entretien de son esprit.

Il lui apparut à Manrèse, à Venise, à Rome, à Jérusalem, le consolant dans ses ennuis par la douceur de sa présence, l'accompagnant dans ses voyages, l'animant dans toutes ses entreprises, et lui servant de maître, de guide et de modèle en toutes ses actions.

Après le Saint des saints, la B. Vierge est le plus riche ornement du paradis, « le plus sublime spectacle » du ciel, qui surpasse tout ce que l'espérance se peut proposer de plus magnifique (1); la source et l'origine de toute notre beatitude (2), » parce que c'est elle qui nous a donné celui qui est la fontaine de vie, où les saints boivent à longs traits les torrens des délices éternelles, comme dit saint Augustin (3). Par conséquent, c'est le plus doux et le plus ravissant objet que l'esprit humain puisse contempler dans l'oraison; puisque les saints n'en ont point de plus charmant dans la gloire, et que c'est, au sentiment de saint Bernard, leur seconde béatitude, qu'ils peuvent voir et admirer, mais qu'ils ne peuvent pas comprendre.

Au reste, il ne se peut dire avec quelle bonté elle se fait voir à ses plus chers enfans, et de quelle joie elle comble leur cœur par son aimable présence. D'une infinité d'exemples que je pourrais produire ici, je n'en rapporterai qu'un seul, qui est celui de notre frère Alphonse Rodriguès, dont la dévotion envers la B. Vierge

(1) *Spectaculum sublimissimum, spectaculum omni magnificentius sublimius. Isidor. Thessalonic. orat. de Nativit. B. Virg.*

(2) *Fons et origo totius nostræ beatitudinis. S. Germ. Const. fragmento 12. edito ab Hippolyto ab Maraccio.*

(3) *Fons bibendæ felicitatis. S. Aug. l. 8. de Trinit. ch. 8.*

est fort remarquable par les singulières faveurs qu'il reçut d'elle durant tout le cours de sa vie.

A peine avait-il l'usage de la raison , que s'étant mis un jour en prière , et sentant son cœur s'embraser d'une vive flamme d'amour envers sa bonne mère , il lui échappa de dire : « O sainte Vierge , si vous m'aimez autant que je vous aime , que je serais heureux » et content ! » Mais elle lui répondit aussitôt avec une tendresse admirable : « Tu te trompes , mon fils , » je t'aime bien plus que tu ne m'aimes. »

Depuis ce temps-là , elle ne cessa de lui donner des preuves de son affection par de fréquentes apparitions , et de traiter familièrement avec lui , comme une mère avec son fils , et lui réciproquement comme un fils avec sa mère. Tantôt elle l'assurait de sa faveur , et lui disait qu'il n'en devait point douter , puisqu'il avait de l'amour pour elle , et que la récompense de l'amour , c'est l'amour même. Tantôt elle lui faisait entendre , avec des paroles pleines de charmes , « qu'il était son » cher fils Alphonse et qu'elle avait pour lui un cœur » de mère. » Quelquefois , lorsqu'il lui demandait quelque grâce ou quelque secours , soit pour ses amis , ou pour lui-même , elle lui répondait , « qu'il n'avait » point sujet de craindre où elle était , parce qu'elle » avait soin de ses affaires , et qu'elle le tenait sous » sa protection. » D'autres fois elle lui promettait de faire ce qu'il demandait , ajoutant « que puisqu'il » lui était fidèle , elle le serait aussi en son endroit. » Un jour ce bon religieux accompagnant un de nos Pères qui allait ouïr les confessions dans une forteresse située sur une haute montagne , elle lui apparut comme il montait avec beaucoup de peine , et prenant un linge blanc , lui essuya doucement la sueur de son visage , et les larmes de dévotion qu'il versait en abondance , priant Dieu par le chemin , pendant que le Père , qui avait plus de vigueur et de force , allait devant , récitant son office. Une autre fois , disant son chapelet avec une dévotion extraordinaire , il aperçut

notre Seigneur qui descendait du ciel avec sa B. Mère, et prenait possession de son cœur tout brûlant de son amour, et cette inestimable faveur eut un effet si considérable sur lui, que les douze dernières années de sa vie il sentait toujours leur présence dans son cœur, tantôt plus, tantôt moins, selon la disposition de son âme, avec une joie et une consolation qu'il est difficile de s'imaginer, et qu'on peut encore moins exprimer. Une autre fois, Alphonse, sentant un désir extrême de contempler la gloire de l'Assomption de la Vierge, fut ravi en esprit dans le ciel, où il eut le bonheur d'être un des spectateurs du triomphe de sa bonne mère : et ce fut alors qu'il découvrit les beautés du magnifique palais du roi de gloire, qu'il ouït l'harmonieux concert de la musique des Anges, et qu'il demeura tout extasié et ravi de la grandeur et de la magnificence de toute la cour céleste, sans pouvoir dire après combien de temps dura cette vision, ni si son âme en jouit hors du corps ou dans son corps, tant il était plongé dans la contemplation délicieuse de ce spectacle!

Cette grâce si signalée ne lui fut pas seulement accordée une fois, il assure lui-même, dans un écrit qu'il fit pour rendre compte à son supérieur, « qu'il » était souvent si ravi par la force de l'esprit divin dans » l'oraison, qu'il croyait être au-dessus du ciel, et se » trouver dans un grand jour de lumières plus claires et plus brillantes que les rayons du soleil (1). » Une fois, entre autres, il lui arriva qu'en son oraison (car l'auteur de sa vie fait une remarque considérable, que toutes les faveurs qu'il recevait, ne lui étaient faites que par le moyen de l'oraison), il lui arriva, dis-je, dans l'oraison, d'être élevé dans le ciel, parmi la compagnie des bienheureux, et de les discerner tous si parfaitement, qu'il lui semblait avoir toujours été parmi eux. Une autre fois, dans un semblable ravis-

(1) Voyez sa vie.

sement, il demeura quelques jours dans le ciel au milieu de Jésus et de Marie, avec un si grand profit de son âme, qu'il sentit une ardeur toute nouvelle et un désir véhément de souffrir toutes sortes de croix pour jouir d'un si grand bien. Car il était si fidèle dans le bon usage de toutes ces grâces extraordinaires, qu'au lieu d'en tirer de la complaisance ou de la vanité, il en devenait toujours plus humble, plus respectueux, plus craintif, plus vigilant, plus soigneux de son avancement spirituel, dans la créance qu'il avait que la sainteté ne consiste pas en ces dons gratuits, mais dans l'amour de Dieu et du prochain, dans l'humilité, dans la patience, dans l'obéissance, et dans les autres vertus solides dont notre Seigneur nous a donné de si beaux exemples, qui ne sont point sujets à l'illusion ni à l'erreur. Ce n'est pas à dire pourtant que ces faveurs célestes soient inutiles et sans effet. Dieu ne les communique jamais que pour des desseins également avantageux à sa gloire et à notre salut : le premier, pour nous détacher des choses de la terre, et nous en donner du mépris ; le second, pour élever nos pensées et nos affections, et nous laisser une haute estime des biens du ciel ; le troisième, pour nous donner un gage de la béalitude, et nous animer par là à de grandes actions ; le quatrième, pour nous faire prendre, par l'entretien familier que nous avons avec les saints, une teinture de leurs mœurs, et rendre notre conversation toute céleste et divine ; le cinquième, qui me semble le plus important, est pour nous donner des marques sensibles de son amour, et nous obliger réciproquement à l'aimer plus ardemment. « Une de » ces grâces, disait sainte Térèse, est suffisante pour » changer une âme, et faire qu'elle n'aime chose » quelconque, sinon celui qu'elle voit, qui sans qu'elle » travaille en aucune sorte, la comble de tant de » biens, lui communique de si grands secrets, et lui » parle avec tant de familiarité et de bonté (1). » Son

(1) *P. Ribera, in ejus Vita, l. 4. c. 2. et c. 4.*

témoignage est d'autant plus digne de créance, qu'il est fondé sur la grande connaissance qu'elle avait des communications divines, pour les avoir expérimentées. Car notre Seigneur se présentait souvent à elle en différentes manières, et lui déclarait de grands secrets. Un jour entre autres il lui fit voir la gloire du paradis, et les premières personnes qu'elle y aperçut, furent son père et sa mère, dont elle reçut une consolation incroyable. Une autre fois, brûlant d'un grand désir de communier, elle vit ouvrir les cieux, et elle y aperçut un trône magnifique, environné d'un grand nombre d'esprits bienheureux, d'une admirable beauté, beaucoup plus éclatante qu'elle n'avait accoutumé de la voir. Elle sentait en elle une si grande joie, qu'elle ne se peut exprimer. Il lui fut donné à entendre que la Divinité était là sur cet auguste trône, et quoiqu'elle n'y vît rien, elle sentait néanmoins que tout ce qui se peut désirer, était là assemblé.

Et de vrai, que peut-on désirer, qui ne soit, avec une éminence suprême, en celui qui est le souverain bien ? *Je vous montrerai le souverain bien* (1). Eh ! Seigneur, quand sera-ce que vous accomplirez cette promesse à mon regard ?

(1) *Ostendam tibi omne bonum.*

ENTRETIEN XVII.

Comment Dieu éclaire l'âme, et lui fait sentir sa présence sans se faire voir.

J'AI déjà parlé de la présence de Dieu acquise et infuse, traitant de l'oraison affective : c'est pourquoi je n'userai point de redites. Je coucherai ici seulement la grâce que Dieu confère à l'âme, lorsqu'il lui fait sentir sa présence sans se faire voir. Voici comme le Père du Pont l'explique dans ses mémoires (1). « J'ai expérimenté, dit-il, dans l'oraison et en d'autres temps, diverses manières de la présence de Dieu. Quelquefois il semble que nous voyons Dieu présent, non pas avec les yeux du corps, ni dans un jour bien clair, ni seulement par discours, mais d'une façon particulière, où tout-à-coup l'âme sent qu'elle a devant soi celui à qui elle parle, qui l'écoute et qui l'entend. Et alors elle le prie avec plus d'attention et de vigueur. Cette connaissance est semblable à celle qu'un homme a d'un autre, lorsque s'entretenant avec lui la lumière vient à s'éteindre, et qu'il demeure dans l'obscurité, sans le voir, ni l'ouïr, ni sentir aucun de ses mouvemens, et néanmoins il le sait présent, et lui parle comme étant avec lui. Il semble que saint Denis veut dire cela en ces termes : Entrez dans l'obscurité divine, parce qu'on voit Dieu dans les ténèbres (2). »

Les fruits que produit cette présence sont considérables. Le Père Balthazar Alvarez (3) les décrit en ces

(1) La vie du P. du Pont, l. 3. ch. 2.

(2) *Intra in divinam caliginem. S. Dionysius.*

(3) Voyez la Vie du P. Balthazar Alvarez, chap. 15. a, 1. page 160. 161.

termes : Entrant dans l'oraison j'ai senti la présence du Seigneur, qui était là, d'une manière qu'il n'était ni vu, ni imaginé ; néanmoins je le sentais avec plus de certitude et de clarté que ce que l'on voit ou que l'on s'imagine. Que cette grâce surpasse toutes les vues imaginaires et corporelles, les marques suivantes le montrent. Premièrement, ce que l'on voit ainsi, opère avec plus de force dans l'âme, que ce que l'on s'imagine ou ce que l'on voit des yeux du corps.

Secondement, cela donne une paix et un contentement si grands, qu'il semble que notre Seigneur introduise l'âme dans son royaume : et alors se voyant établie au milieu de tant de trésors, qu'elle ne s'était jamais figurés, et qu'elle avait encore moins mérités, elle dit à notre Seigneur : *Qu'est-ce que l'homme, pour être dans votre souvenir ? Et qu'est-ce que le fils de l'homme, pour être honoré de votre visite* (1). Et comme les justes diront à notre Seigneur, lorsqu'il leur fera part de son royaume au jour du Jugement : Eh ! Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu, et logé, et revêtu ? ainsi elle dit avec un transport amoureux : O bon Dieu, quel service vous ai-je rendu ? et qu'ai-je fait, Seigneur, pour mériter tant de biens ?

En troisième lieu, l'âme sortant de là n'est plus à soi, ni à aucune créature ; mais elle est totalement à celui qui est tout, disant à peu près comme David : Je ne demande qu'une chose au Seigneur, et je la lui demanderai toujours, qui est d'habiter dans sa maison, d'être de ses domestiques et familiers, afin de contempler ses délices ; parce qu'il m'a mis au plus secret de son tabernacle. Car l'âme étant là-dedans, Dieu commence à faire éclore sa lumière sur elle, à la caresser et à se faire connaître. Et ce lui est une pensée pleine de douceur et de tendresse de se voir en cet état, et de se souvenir de ceux qu'elle aime en notre Seigneur,

(1) Quid est homo, quod memor es ejus ; aut filius hominis, quoniam visitas eum ? *Psal. 8. 5.*

beaucoup plus que si elle les aimait pour soi, ou que s'ils lui appartenaien.

En quatrième lieu, l'âme faisant réflexion s'il ne pourrait point y avoir de la tromperie, ne saurait se persuader que l'esprit malin puisse faire chose si utile, et qui la mette si bien avec Dieu. De plus elle dit, avec saint Pierre: *Seigneur, nous sommes bien ici* (1), et cette joie spirituelle fait qu'elle fuit le sommeil, et qu'elle ne se lasse point de prier.

Enfin elle semble expérimenter ce que dit saint Denis au premier chapitre de la théologie mystique, à savoir que, ne comprenant rien, elle surpasse toute intelligence : il semble, d'un côté, qu'elle ne connaît rien ; et d'ailleurs néanmoins elle est si attentive, qu'elle ne peut s'appliquer à autre chose, ni manquer d'être contente de ce qu'elle a sans le voir, ni le toucher, en étant plus assurée que de tout ce qu'elle voit ou qu'elle touche.

Ce que dit de sa propre expérience ce savant maître de la vie spirituelle, me fait souvenir des paroles de Richard de Saint-Victor, que je ne puis omettre ici. « Souvent, dit-il, dans cet état le Seigneur descend du ciel ; souvent il visite l'âme qui est assise dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort ; souvent la gloire du Seigneur remplit le tabernacle qui couvre l'Arche d'alliance ; mais il fait tellement sentir sa présence, qu'il ne montre point son visage ; il répand au-dedans sa douceur, mais il ne manifeste point sa beauté ; il y répand sa suavité, mais il n'y montre point sa clarté ; on sent donc sa douceur, mais on ne voit point son visage ; il est encore environné de nuages et d'obscurité ; son trône est encore dans une colonne de nuée. A la vérité, ce que l'on sent est extrêmement doux et plein de caresses, mais ce que l'on voit est tout dans l'obscurité ; car il ne paraît pas encore dans la lumière. Et quoiqu'il paraisse dans le feu, c'est un feu qui chauffe plus qu'il n'éclaire.

(1) *Bonum est nos hic esse. Matth. 17.*

» Il enflamme bien la volonté , mais il n'illumine pas
 » l'entendement : l'âme donc en cet état peut bien sen-
 » tir son bien-aimé , mais, comme il a été dit , il ne lui
 » est pas permis de le voir ; ou si elle le voit , elle le
 » voit comme dans la nuit , elle le voit comme sous
 » un nuage ; enfin , elle le voit comme dans un miroir ,
 » en un énigme , et non pas face à face. D'où vient
 » qu'elle dit : Faites reluire sur votre serviteur la lu-
 » mière de votre visage (1). »

Le Père François Ribera, disciple du Père Balthazar Alvarez (2), sous lequel il fit son noviciat , écrivant la vie de sainte Térèse , dont il avait été quelque temps confesseur , dit qu'étant élevée à l'oraison d'union , elle résista quelque temps de toutes ses forces aux consolations divines ; mais qu'ayant parlé de son intérieur à saint François de Borgia , il l'avertit de ne faire plus de résistance , mais qu'elle commençât son oraison par quelque mystère de la passion , et que si Dieu élevait son esprit , elle suivit l'attrait divin. Tout aussitôt elle

(1) *Sæpè sub hoc statu Dominus descendit de cœns , sæpè visitat sedentem in tenebris et umbrâ mortis ; sæpè gloria Domini implet tabernaculum fœderis : sic tamen præsentiam suam exhibet , ut faciem suam minimè ostendat. Dulcorem suum infundit , sed decorem suum non ostendit ; infundit suavitatem , sed non ostendit claritatem. Suavitas itaque ejus sentitur , sed species non cernitur ; adhuc nubes et caligo in circuitu ejus , adhuc thronus ejus in columnâ nubis. Dulce quidem et blandum admodum quod sentitur , sed nubilum omninò , quod cernitur ; nondùm namque apparet in lumine , et quamvis appareat in igne , magis tamen in igne accendente quàm illuminante ; accendit namque affectum , sed nondùm illuminat intellectum ; desiderium inflamat , sed intellectum non illuminat. In hoc itaque statu anima dilectum suum sentire potest , sed sicut dictum est , videre non potest ; et si videt quidem , videt quasi in nocte , videt velut sub nube , videt denique per speculum , in ænigmate , nondùm autem facie ad faciem , unde et dicit : Illumina faciem tuam super servum tuum. Rich. à S. Victor. de gradibus violentæ charit.*

(2) Livre 4. c. 2.

commença à avoir des ravissemens et des extases , durant lesquelles Dieu lui parlait souvent , et ses paroles faisaient d'admirables changemens dans son cœur. Ensuite il lui vint , dit cet auteur , une espèce de vision , dans laquelle elle sentait notre Seigneur Jésus-Christ auprès d'elle , parlant à lui , quoiqu'elle ne le vit ni des yeux du corps , ni de ceux de l'esprit , et marchant avec elle comme témoin de ses actions : si bien qu'en se recueillant un peu , ou n'étant pas fort divertie , elle le sentait auprès d'elle avec certitude , et par ce moyen elle recevait des grâces beaucoup plus grandes qu'auparavant , dont une seule , disait-elle , serait suffisante pour changer une âme , et faire en sorte qu'elle n'aimât plus autre chose que celui qu'elle sent , qui , sans qu'elle travaille , la rend capable de si grands biens , lui communique ses secrets , et lui parle avec tant de douceur et de bienveillance , qu'il est impossible de l'expliquer. De là vient qu'elle ne sortait point d'oraison , et qu'en tout ce qu'elle faisait , son principal soin était de contenter cet aimable témoin , qu'elle ne voyait qu'en ténèbres , mais qui la voyait clairement elle-même. Cette faveur fut suivie de visions imaginaires , dans lesquelles il se présentait souvent à elle , non entièrement , mais seulement en partie , jusqu'à ce qu'enfin il lui fit voir pleinement sa sainte humanité avec une si grande beauté , qu'il n'y a point de termes qui la puissent exprimer. Elle jouit de cette grâce l'espace de deux ans et demi , pendant lesquels elle lui était fort ordinaire ; mais notre Seigneur la lui ôta depuis , pour lui donner des choses plus hautes , à savoir la présence des trois personnes divines , et des assauts d'amour divin si violens , qu'elle s'étonnait comment elle pouvait les supporter sans mourir.

ENTRETIEN XVIII.

Comment Dieu éclaire l'âme en l'aveuglant, et la fait entrer dans l'abîme de son incompréhensible grandeur.

DIEU est un abîme de lumières et de ténèbres, c'est un abîme de lumières pour lui. *Dieu est lumière*, dit le bien-aimé Disciple, *et il n'y a point de ténèbres en lui* (1). C'est un acte pur et sans mélange. On peut bien dire que les créatures qui ont l'être, ont de l'éclat; mais on ne peut pas leur donner le nom de lumière, parce que ce ne sont pas des actes purs. De là vient que l'Écriture dit du plus saint de tous les hommes, *qu'il n'était pas la lumière* (2); mais, parlant du Verbe divin, elle dit *qu'il est la vraie lumière, qui illumine tout homme venant au monde* (3).

C'est un abîme de ténèbres pour nous, si nous considérons nos propres forces. *A peine connaissons-nous ce qui est sur la terre et ce qui est devant nos yeux : qui pourrait donc connaître ce qui est dans les*

(1) *Deus lux est, et tenebræ in eo non sunt ullæ. 1. Joan. 1. 5.* Res quæ actus quidem sunt, sed non purus, lacent tantum, non etiam lux sunt : divina autem essentia, cum actus purus sit, lux est, unde de hominum sanctissimo dicitur : Non erat ille lux ; de Dei autem Verbo : Erat lux vera omnem hominem illuminans. *S. Th. in 1. ad Timoth. 6.* Deus lux appellatur, et tenebræ in eo non sunt ullæ : quando dicit nullas tenebras in Dei lumine reperiri, ostendit omnia aliorum lumina, aliquà sorte maculari. Denique et Apostoli appellantur lux mundi, sed non est scriptum, quod in Apostolorum luce nullæ sint tenebræ. *S. Hieronym. lib. 11. cont. Pelag. ch. 3,*

(2) Non erat ille lux. *Joan. 1. 8.*

(3) Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum, *Joan. 1. 9.*

cieux (1).² Dieu se cache dans les ténèbres, dit le Prophète-Roi, et sa propre lumière lui sert d'habillement pour se couvrir (2).

Mais à l'égard de ceux qu'il élève à une vue purement intellectuelle de son incompréhensible grandeur, on peut dire que c'est un abîme de lumières et de ténèbres tout ensemble, parce que la lumière qu'il verse dans leur entendement, les éblouit; et plus elle croît, moins ils voient; et moins ils voient, plus ils sont clairvoyants; c'est-à-dire qu'ils connaissent mieux qu'il est incompréhensible, et sont plus étonnés et ravis de sa grandeur: à peu près comme un voyageur qui monte sur une haute montagne, entre insensiblement dans un nuage, qui s'épaissit à mesure qu'il s'avance, si bien qu'à la fin il ne voit plus ni ciel, ni terre; seulement il sait qu'il est au milieu d'une épaisse vapeur qui l'environne et qui lui ôte la vue de toutes choses.

Ainsi l'âme, de cette élévation, entre dans un abîme, non de ténèbres, à la vérité mais d'une lumière inaccessible, qui la ravit de joie et d'admiration; mais qui l'éblouit de son immense clarté, et qui est un nuage pour elle, dont elle est environnée de toutes parts, nuage qui lui couvre son objet, et lui découvre en même temps son infinité et son incompréhensibilité: et c'est ce que les théologiens mystiques appellent *Caliginosité divine*; qui est fort difficile à expliquer, même à ceux qui en ont fait l'expérience. Si vous recherchez quel est l'objet qui se présente, ou plutôt, qui se cache à leur vue, saint Denis dit « qu'il c'est une lumière inaccessible où Dieu habite; une

(1) Difficile æstimamus quæ in terrâ sunt, et quæ in prospectu sunt difficile invenimus: quæ autem in Cælis sunt, quis investigabit? *Sapient. 9. v. 16. Psal. 17. 12. et Ps. 103. 6. Videt S. Greg. l. 5. Mor. c. 6.*

(2) Et posuit tenebras latibulum suum, in circuitu ejus tabernaculum ejus. *Psal. 17. 12.* — Abyssus, sicut vestimentum, amictus ejus. *Psal. 103. 6. Videt S. Greg. lib. 5. moral.*

plénitude surabondante qui n'a point de bornes, une très-éclatante beauté, sérénité, douceur de la lumière éternelle (1); » et qu'on n'y entre, en s'efforçant, par une grande application et par un continuel exercice de la contemplation, de s'élever au-dessus de toutes les images sensibles et spirituelles, et de tout ce qui est et qui n'est point, pour s'unir à celui qui est par-dessus toute substance et intelligence; parce qu'alors l'âme s'étant séparée de tout ce qui est créé, arrive jusqu'au rayon supersubstantiel de la caliginosité divine. Mais si vous lui demandez, en cet état, ce qu'elle voit dans cet objet : Hélas ! dira-t-elle, je n'y comprends rien, sinon qu'il est incompréhensible; je suis toute perdue en lui; quelle science demandez-vous à une créature qui ne se sent plus, et qui ne se voit plus elle-même ? (2)

Que puis-je dire de tout cet aimable et admirable objet, sinon que je n'y vois rien, et j'y vois tout ! Y voyez-vous sa sagesse ? Non. Y voyez-vous quel qu'un de ses divins attributs ? Non, je ne vois rien distinctement de tout cela; mais je vois tout cela ensemble dans un excès de sublimité, de grandeur et d'excellence, qui surpasse infiniment tout ce qu'on en peut dire et tout ce qu'on en peut penser. C'est ainsi qu'en parle la B. Angèle de Foligni. Une fois, dit-elle, mon âme fut élevée, et je vis Dieu dans une

(1) *Divina caligo est inaccessible lumen in quo Deus habitare dicitur, quæ quidem caligo aliud prorsus non est quàm incircumscrip-ta, ac penitus interminabilis et supereffluentissima plenitudo, splendidissima pulchritudo, serenitas et dulcedo lucis æternæ. S. Dionys. ep. 3. ad Dorotheum.*

(2) Tu, amice Timothee, relinque vehementi studio, et exercitatione contemplandi arcana, tum sensus, tum mentis intelligentias, et omnia quæ sub sensum et intelligentiam cadunt, ac omnia quæ non sunt, et quæ sunt, et quantum viribus consequi poteris, ad conjunctionem cum eo qui suprâ omnem substantiam et intelligentiam est, ignorando admisce. Tua enim libera, etc. *S. Dionys. c. 1. Th. Myst.*

si grande clarté, que je n'en avais jamais eu de pareille, ni dans une telle plénitude de lumière. Puis après je le vis dans un nuage ténébreux, et je le vis ainsi dans les ténèbres; parce que c'est un bien qui surpasse toute intelligence, et que tout ce qu'on peut s'imaginer ou concevoir n'en approche pas. Et alors il s'imprima dans mon âme une foi très-certaine, une espérance très-ferme et très-assurée, et une certitude de Dieu continuelle qui m'ôtait toute crainte.

Dans ce bien qui se voit ainsi dans les ténèbres, je me recueillis toute, et j'eus une si grande assurance de posséder Dieu, qu'il m'est impossible de douter que je ne l'aie très-certainement, et maintenant toute mon espérance est recueillie avec assurance dans ce bien très-efficace qui se voit dans les ténèbres. Souvent donc je vois Dieu en cette manière, et dans ce bien qu'on ne peut exprimer de paroles, ni concevoir par la pensée; dans ce bien, dis-je, très-certain et très-caché, que je vois dans une si grande obscurité, et dans lequel je mets toute mon espérance : en le voyant, j'ai tout ce que je veux avoir, je sais tout ce que je veux savoir, et je vois là tout bien. Mon âme, en le voyant, ne peut penser qu'il se retire jamais d'elle, ni qu'elle se retire de lui, ni que la séparation se doive jamais faire; mais elle puise dans ce bien universel, une joie ineffable, et ce qu'elle voit ne se peut dire ni penser. Elle ne voit rien, et si elle voit tout. Et parce que ce bien est couvert de ténèbres, de là vient qu'il est très-assuré, et plus on le voit couvert de ténèbres, plus il paraît grand, et surpassant toutes choses. Je vois sous ce nuage ténébreux un bien qui surpasse tout bien, et qui vaut mieux que toutes choses : et toute autre chose n'est que ténèbres; tout ce qu'on peut penser, n'est rien en comparaison de ce bien.

Voilà tout ce que l'on peut dire de l'excellence de ce divin objet, qui se cache en se découvrant, et qui se fait voir en se cachant; à savoir qu'on n'en peut rien dire, et qu'il est ineffable et incompréhensible.

Que si l'on demande maintenant de quelle manière on le voit dans ces ténèbres mystiques, les théologiens avouent que cela est inexplicable (1), parce que l'espèce qui est donnée à l'âme pour le connaître, ne lui représente, ni sagesse, ni puissance, ni bonté, ni aucune autre perfection; et néanmoins elle lui fait concevoir tout cela d'une manière très-parfaite; parce qu'en fermant les yeux à toute perfection, à tout attribut, à toute essence, elle aperçoit dans cette obscurité un être incompréhensible qui excède tout cela d'un intervalle infini; d'où vient que le concept qu'elle en forme, n'est pas un concept purement négatif, c'est une connaissance très-sublime, très-claire, très-parfaite autant qu'elle le peut être en cette vie; parce qu'en ne concevant rien qui soit fini et limité, elle est comme ravie et absorbée dans un être infini et illimité, dont elle a une idée admirable qui lui fait connaître, non-seulement combien il est au-dessus de tous les êtres, mais encore au-dessus de toutes les connaissances. Car, comme dit excellemment Denis le Chartreux (2), l'âme dans cet état est unie à Dieu, comme à un objet incompréhensible, dont l'essence lui est inconnue, et néanmoins c'est le voir d'une manière très-lumineuse et très-douce que de le voir de la sorte, et l'on peut dire que c'est une espèce de contemplation la plus sublime qui soit possible en cette vie. C'est pourquoi l'âme se porte de toute l'étendue de ses forces dans cette lumière infinie; elle s'enfonce dans la vérité incréée, elle se lie d'une manière si éclatante, si amoureuse, si intime, à la divinité, qu'elle n'a plus de retour ni sur soi, ni sur son action, ni sur aucun autre objet; mais elle s'écoule hors de soi, pour rentrer dans sa propre source; elle est si magnifiquement enlevée dans les richesses de la gloire, elle brûle avec tant d'ar-

(1) *Vide Alvarem de Paz de grad. contemp. lib. 5. part. 3. c. 13.*

(2) *Dionys. Carthus. in Exod. art. 42.*

deur dans le feu de l'amour incréé, elle est si profondément engloutie et absorbée dans l'abîme de la divinité, qu'elle semble se dépouiller de son être créé, et se revêtir de l'incréé et idéal; non qu'elle change en effet de substance, mais parce que sa manière d'être et de vivre devient toute divine, c'est-à-dire heureusement et glorieusement semblable à l'être et à la vie bienheureuse de Dieu-même. Si bien que ces paroles de l'Apôtre s'accomplissent en elle : Celui qui adhère à Dieu devient un même esprit avec lui; et c'est aussi la prière que fit le Fils unique, l'unité et la vérité incréée, la veille de sa Passion : Je vous prie, mon Père, pour ceux qui doivent croire en moi, qu'ils soient un tous ensemble; et comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient de même un en nous. Je suis en eux, et vous en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois aussi moi-même en eux.

D'ici l'on peut juger que les effets de cette admirable vue, ne sont pas moins difficiles à expliquer que la manière dont nous venons de parler. Interrogez ceux qui ont été favorisés de cette grâce, et sachez d'eux ce qui se passe dans leur intérieur. « Nous sentons, » vous diront-ils, et nous apercevons en nous un » certain abîme infini d'ignorance qui surpasse toute » science et connaissance; nous oublions tous les » noms que nous donnons à Dieu et aux créatures; nous » mourons à toutes choses, et nous passons par une » vue transcendante à un objet éternel qui n'a point » de nom, et qu'on ne peut qualifier, dans lequel nous » nous perdons nous-mêmes. Nous expérimentons un » certain repos durable qui va au-delà de tous les exercices des vertus; et qui nous met dans un état où il » n'est pas permis d'agir; nous entrons dans une béatitude infinie et immense, qui est par-dessus toute » la félicité des esprits bienheureux, dans laquelle » nous ne sommes qu'un, et cet un est la même chose, » en tant qu'il est possible à la créature, et la béatitude

» même ; enfin nous voyons tous les esprits bienheureux plongés, fondus, perdus dans cette essence, » qui est par-dessus toute substance dans une caliginosité inconnue, dont on ne peut savoir la manière (1). »

Si vous prenez ces termes à la rigueur, vous les condamnerez d'erreur avec Gerson (2) ; si vous les interprétez favorablement avec Richel, vous direz que la contemplation n'est pas une inaction, ni une oisiveté, ni une cessation, mais une simplicité d'acte ; que l'âme, en se perdant en Dieu, ne perd pas son essence, mais ses défauts, et qu'en s'unissant à lui, elle ne change pas de substance, mais de mœurs. Mais si vous voulez qu'on vous explique ce que c'est que ce loisir mystique, ce repos agissant, cette perte en Dieu, cette mort, cette unité, cette translation divine, cet essai de la béatitude, attendez que vous l'ayez éprouvé, et vous avouerez pour lors qu'il vaut beaucoup mieux jouir de ce trésor que d'en parler. « Que celui qui le » sait, le déclare, dit sainte Tèrese, car il ne se peut » comprendre, ni à plus forte raison expliquer. » Lorsque je voulais écrire ceci, achevant de commu-

(1) *Septimus gradus amoris est quandò supra omnem cognitionem et scientiam, infinitum sive abyssale quoddam nescire in nobis sentimus ac deprehendimus, quandò suprà appellationes et nomina omnia quæ tùm Deo, tùm creaturis tribuimus; emorimur, et transcendimus sive excedimus in æternum quoddam omnis nominis expers, et innominabile, in Deo ipso nos amittentes, et quandò ultrà quævis virtutum exercitia intrà nos perenne quoddam otium conspiciamus atque experimur, in quo nullo opere liceat, et suprà cunctos beatos spiritus infinitam beatitudinem in quâ nos omnes unum sumus, et illud ipsum unum, quatenus creaturæ possibile est, quod ipsa beatitas in seipsâ est; quandò denique omnes beatos spiritus essentialiter immersos ac liquefactos, seque amisisse cernimus in supersubstantiali essentiâ, in ignotâ quâdam et modi nesciâ caligine.* *Rusbroch. de gradib. amoris. c. 14.*

(2) *Gerson contra Rusbroc.—Dionys. Carth. loco citato et tract. de Theol. Mysticâ. art. 8.*

» nier , et sortant de la même oraison dont je parle ,
» je pensais en moi-même ce que faisait l'âme en ce
» temps. Et notre Seigneur me dit ces paroles : Ma
» fille , elle se défait toute pour se mettre davantage
» en moi. Ce n'est plus elle qui vit , mais moi , comme
» elle ne peut comprendre ce qu'elle entend. C'est
» n'entendre point en entendant ; qui l'aura éprouvé
» entendra quelque chose de ceci , car on ne le peut
» expliquer plus clairement (1). »

(1) Sainte Térése , ch. 18. de sa Vie.



ENTRETIEN XIX.

Comment Dieu élève l'âme au plus haut degré de la contemplation, et se manifeste à elle d'une manière suréminente et admirable.

NOTRE Frère Alphonse Rodriguez nous a laissé par écrit la grâce signalée que Dieu lui fit de l'élever au suprême degré de la contemplation, où il reçut cette faveur, qui est si rare et communiquée à si peu de personnes, de voir l'essence divine, non d'une vue claire et intuitive comme les bienheureux, mais d'une certaine manière qui en approche, et qui met l'âme dans un état de jouissance, s'il est permis de le dire, mi-tyoen entre la lumière des voyageurs et celle des compréhenseurs. Je me veux servir ici de ce qu'il en dit, parce qu'il en parle par expérience, et qu'il touche presque tout ce qu'on peut dire de cette matière. Cet excellent religieux se voyant favorisé de plusieurs extases et de fréquens ravissements, pria Dieu instamment de le mener par une voie plus humble et moins spacieuse ; mais plus il fuyait par humilité ces visites extraordinaires, plus notre Seigneur les multipliait par un amour plein de tendresse qu'il lui portait. C'est pourquoi ses supérieurs, craignant qu'il ne se glissât de l'illusion dans sa conduite, lui ordonnèrent d'écrire ce qui se passait dans son âme ; ce qu'il fit avec une grande exactitude et fidélité, parlant de lui, comme s'il eût remarqué les lumières, les sentimens et les affections d'un autre.

Après que cet homme, dit-il, eut pesé long-temps dans ses méditations la grièveté du péché, et pleuré pendant trois ans les fautes qu'il avait commises durant sa vie, ce qui est le propre de la vie purgative, il demeura quelque temps à méditer les mystères de la

vie , de la mort et de la résurrection de notre Seigneur, ce qui appartient à la vie illuminative ; puis il fut élevé à la contemplation de la majesté divine et de ses perfections, dont la vue, qui les peut multiplier à l'infini dans la simplicité d'une seule, porte l'âme à un très-ardent amour de Dieu , propre de la vie unitive. La très-claire connaissance que Dieu lui communiquait de son infinie bonté , de sa charité , de sa puissance , de sa miséricorde , de sa justice , et de toutes les autres perfections de son essence , avec la vue des biens qu'il avait reçus et qu'il recevait à toute heure de sa main libérale , l'élevait au-dessus de toutes choses , et le ravissait en Dieu.

Dans ce ravissement, où sa volonté se trouvait toujours occupée à aimer celui qui lui était représenté si aimable , il brûlait d'un désir extrême d'endurer beaucoup pour la gloire et pour le service de son bien-aimé ; il sentait encore par expérience que plus il était élevé en Dieu , plus il s'abaissait en lui-même par humilité , et se prosternant devant la majesté divine , il s'écriait de cœur et de bouche : O Seigneur, que je vous connaisse , et que je me connaisse moi même !

Parmi ces sentimens il croyait être élevé au-dessus de toutes les créatures, et avoir de grandes lumières des choses divines, et même demeurer avec Dieu en un certain pays éloigné , où il ne voyait que Dieu et lui-même , les grandeurs de Dieu et ses propres misères ,
« non dans le jour sombre du raisonnement humain ,
» mais à la faveur de cette divine lumière que Dieu lui
» communiquait à peu près comme il la communique
» aux bienheureux dans le ciel. »

C'est pourquoi brûlant d'amour en son âme, il élançait quelquefois des traits amoureux, dont il perçait le cœur de notre Seigneur, lui disant : Mon aimable Seigneur , mon bonheur tout désirable ! vous êtes tout mien , et je suis tout vôtre. Ainsi tout son cœur était possédé de l'amour du souverain bien. « Car il y a je
» ne sais quelle union d'amour très-grande et très-in-

» time entre Dieu et l'âme fidèle , et cette union étant
» toute spirituelle et toute pure , il n'y a que ceux qui
» l'expérimentent , qui en connaissent la douceur.

» C'est par le moyen de cette double connaissance
» de Dieu et d'elle-même , que l'âme dévote imite les
» Chérubins ; et c'est par le moyen de cet amour , qui
» va toujours croissant en elle , qu'à la fin elle arrive à
» la ressemblance des Séraphins ; et étant ainsi élevée
» au-dessus de tout ce qui est inférieur à Dieu , elle
» demeure unie à Dieu et traite seule à seule avec lui.

» En cet état elle n'appréhende plus les travaux ,
» quelque grands qu'ils soient et en quelque grand
» nombre qu'ils se présentent ; mais ce qui est de soi
» difficile lui devient facile par la force de l'amour , dont
» la violence la fait soupirer et jeter ces cris : Amour
» souverain ! amour céleste ! amour précieux ! amour
» sublime ! divin amour !

» Parmi ces flammes elle enferme son Dieu dans son
» cœur , elle parle à lui nuit et jour avec une douceur
» admirable , elle jouit de son aimable entretien , et
» dans cette jouissance elle prend un plaisir extrême à
» chanter incessamment ses louanges. Enfin s'oubliant
» d'elle-même et de toutes les créatures , elle ne s'oc-
» cupe qu'à aimer son Dieu , qu'à penser à lui , qu'à
» vivre pour lui , qu'à être remplie de lui , afin de
» pouvoir dire en vérité : *Je dors , et mon cœur veille.*

» Au reste , quiconque est arrivé à cet état , prie
» Dieu avec beaucoup de douceur et d'attention , sans
» éprouver aucune lassitude ni du cœur ni de la tête ;
» au contraire , il n'a point de plus souverain remède
» contre toutes sortes de croix et de peines , que de
» recourir à Dieu , qui lui sert de médecin et pour le
» corps et pour l'esprit. C'est l'heureuse condition d'une
» âme , comme celle dont je parle , qui est engloutie
» dans l'immensité de l'essence divine. »

Ce sont les paroles de cet admirable serviteur de
Dieu , qui contiennent presque tout ce que les plus saints
et les plus savans hommes disent de cette contempla-

tion suréminente, quand elle est arrivée au plus haut degré de sa perfection.

Car, premièrement, nous apprenons de son écrit, que Dieu éclaire l'âme dans cet état, à peu près comme il communique la lumière aux bienheureux dans le ciel, ce qu'il expliquait par cette similitude : « Figurez-vous, disait-il, que l'essence divine tient deux » voiles devant elle, et qu'en ayant seulement tiré un, » je la vis à travers de l'autre, qui est fort délié et » transparent : mais que les bienheureux la voient les » deux voiles étant tirés. Ainsi je ne la vis pas avec » tant de perfection qu'eux, mais néanmoins il n'y a » langue humaine qui puisse expliquer la manière, » ni la merveilleuse facilité avec laquelle je la vis. Cette » vue, qui se fait à la faveur d'un voile intérieur, » comme de quelque nuée légère, cause une joie et » une félicité si grande, qu'elle est au-dessus de toutes mes pensées et de toutes nos paroles. »

Les théologiens les plus éclairés n'en parlent pas autrement (1). Saint Thomas enseigne que c'est ainsi qu'il faut entendre ce que l'Écriture-Sainte dit de Moïse, qu'il vit Dieu face à face, c'est-à-dire, *par une éminente contemplation, qui est au-dessous de la claire vue de l'essence de Dieu* (2).

Denis le Chartreux assure que c'est de cette même manière que saint Étienne vit la gloire de Dieu sur le point de son martyre (3); que cette vue se fait par une très-éclatante irradiation de la lumière incréée dans la pointe de l'esprit, et qu'il ne faut pas s'étonner si celui qui est entre l'état des voyageurs et celui des bienheureux, est aussi favorisé d'une vue moyenne entre la claire vue de Dieu, et celle qui est encore dans les ténèbres.

(1) *S. Th. 1. 2. q. 98. a. 3. ad 2.*

(2) *Per visionem faciei intelligitur eminens quædam contemplatio infrà divinæ essentiæ visionem.*

(3) *Dionys. Carth. in act. Apost. c. 7.*

Le Père Alvarez de Paz expliquant la pensée de saint Bonaventure (1), qui appelle cette sorte de contemplation un avant-goût de la félicité des saints, *prægustationem*, établit trois degrés de la parfaite contemplation de Dieu, dont le premier est obscur, l'autre est parfaitement clair, le dernier est au milieu. Le premier est comparé à la fin de la nuit, et c'est ce que nous appelons, *voir Dieu dans le rayon des ténèbres*. Le second est comparé au plein jour, et c'est ce que nous appelons voir Dieu d'une vue claire et intuitive, comme celle des saints. Le troisième est comparé à l'aurore, qui tient de la nuit et du jour, parce qu'il n'a pas toute la clarté du second, mais il en a beaucoup plus que le premier (2). Ce n'est pas, à la vérité, la lumière de gloire qui intervient ici, mais ce n'est pas aussi la seule lumière de la foi, ou du don de sagesse; c'est une lumière supérieure, semblable à celle des Prophètes, comme dit saint Thomas, que Dieu communique immédiatement par lui-même. L'espèce qui le représente est une espèce nouvellement infuse indépendamment de toutes les espèces acquises, avec laquelle l'entendement voit Dieu par un acte qui n'est ni négatif, ni affirmatif, mais qui ressemble au regard de l'œil qui voit un objet agréable, et qui s'y arrête avec plaisir, « en sorte que ce que nous croyons ici par la » foi, pour me servir des termes de sainte Térèse, » l'âme le voit presque d'une vue intuitive : » je dis presque; car elle ne voit pas Dieu à découvert, comme les bienheureux; mais aussi le voile sous lequel elle le voit, « est comme une nuée plus claire et plus lumineuse qu'on ne saurait dire, » qui le montre plus qu'elle ne le cache.

Secondement, nous apprenons que cette contem-

(1) *S. Bon. 6. itin. æternit. Alvarez de Paz de grad. contempl. c. 14.*

(2) *Tuus est dies et tua est nox, tu fabricatus es auroram et solem. Ps. 73. 16.*

plation suréminente, qui surpasse toutes les autres, les contient toutes avec avantage, et n'en a point les défauts. Car l'âme voit Dieu dans cet état d'une vue intellectuelle, qui la rend *semblable aux Chérubins*; parce qu'elle le voit par des espèces infuses, qui ne dépendent point des fantômes. *Elle l'écoute et lui parle seule à seul avec une douceur admirable.* Elle l'aime d'un amour très-délicieux qui la rend semblable aux Séraphins; et l'aimant elle en jouit, elle le goûte, elle le touche, elle l'embrasse étroitement; elle l'enferme dans son cœur, et elle est réciproquement engloutie dans l'immensité de son essence; enfin il se fait une union si intime, si pure, si spirituelle entre Dieu et elle, qu'il n'y a que ceux qui l'expérimentent, qui en connaissent la douceur. Elle a donc toutes les perfections des autres illustrations divines, et néanmoins elle n'en a point les défauts. Car elle ne lasse point, elle ne fait point de violence sur le corps, ni sur les sens; au contraire, c'est, un remède souverain contre tous les maux du corps et de l'esprit, elle n'est pas même sujette aux extases, si ce n'est rarement, et l'auteur de la vie d'Alphonse remarque qu'au commencement son esprit, ravi par la force de la contemplation, enlevait son corps en l'air, et lui ôtait tout sentiment, excepté du son de la cloche, quand on sonnait à la porte, afin qu'il pût y aller promptement, comme à la voix de Dieu; car il était portier; mais depuis qu'il fut arrivé à ce suprême degré d'union et de familiarité avec Dieu, encore qu'il fut élevé à une très-haute contemplation, il avait toujours l'usage libre de ses sens, et ensuite il ne manquait jamais aux devoirs de l'obéissance (1).

(1) Non est hæc visio inquieta, sed tranquillissima; non tantum ferventissimè suprà omnes alios gradus, sed tranquillè diligit, et sinè strepitu proficit, ad modum ædificationis templi Salomonis, in quo malleus et securis audità non sunt. Affectus non turbantur aut facillimè inspectà voluntate ejus qui intus est, ad priorem pacem componuntur. Non admittit secum extases

Je serais trop long, si je voulais rapporter ici tout ce que les auteurs de la théologie mystique enseignent sur ce sujet : je me contente de dire avec le Père Alvarez de Paz que « ce degré de contemplation tient lieu de » toutes méditations, affections, visions intellectuelles, » extases, ravissemens, transports d'amour, à celui » qui le possède ; parce que cette très-simple et très- » claire vue, autant qu'elle le peut être en cette vie, et » ce très-pur amour, contiennent tout ce que nous » avons dit jusqu'ici des lumières de la contemplation, » et tout ce que nous dirons des mouvemens de l'a- » mour (1). » Je passe donc en troisième lieu aux principes de cette vue admirable, et aux effets qu'elle produit.

Quant au principe d'où elle tire son origine, les maîtres de la science des saints conviennent en ce point qu'elle naît de l'amour parfait, que c'est une connaissance de Dieu par le goût et par le toucher divin, et par conséquent une notice expérimentale, qui est d'autant plus excellente, que les autres illustrations précédentes ne sont que des dispositions qui tendent à l'union qu'on appelle de jouissance, et celle-ci en est le fruit. Car il faut se souvenir que l'âme étant entrée dans les ténèbres mystiques, dont nous avons parlé au paragraphe précédent, l'entendement ne voit Dieu que sous deux voiles, qui l'offusquent plus qu'ils ne l'éclairent, et lui laissent un extrême désir de la voir plus clairement. L'âme

et raptus, aut rarissimè. Hæc visio sicut perfectissima, ita et spiritualissima est, et penitus à sensibus non dependens, et nullo modo in imaginatione, sed in apice mentis existens. In eâ non apparet Deus extrâ, sed in ipso fundo et intimo animæ, tanquàm in quodam cælo, et in quodam regno Dei. *Alvarez de grad. contem. ch. 14. in fine.*

(1) Nam pro omnibus meditationibus et affectibus, pro omnibus simplicibus intelligentiis et amoribus, pro omnibus excessibus et raptibus, unam sinceram et apertam Dei visionem, qualis esse potest in hac vitâ, et unum amorem perfectissimum habet, quia omnia suprâ explicata continent.

donc en cet état, comme à la porte du sanctuaire, éclate en soupirs, en gémissemens, en vœux, et demande qu'on lui lève le voile qui l'empêche; et pendant qu'elle aspire à cette faveur par des mouvemens anagogiques, fort vifs et fort fréquens, enfin la volonté, qui est la partie effective de l'âme, est attirée et élevée en Dieu, qui la fait entrer dans une intime familiarité et privauté avec lui, et cependant l'entendement demeure en bas. Dans cette haute élévation, l'âme s'enflamme extraordinairement dans l'amour de son divin Époux, qui l'unit à soi d'une union très-intime, et la comble de joie et de délices inestimables, dont la douceur l'attendrit de telle sorte, qu'elle se fond, s'écoule, et se perd comme une goutte d'eau dans cet abîme d'essence et de bonté, où elle est heureusement déifiée, non par un changement de substance, mais par un admirable effet de l'amour, qui la transforme en ce qu'elle aime. Pendant que la volonté est ainsi unie au souverain bien, qu'elle le touche, qu'elle le goûte, qu'elle s'y attache, qu'elle en jouit, l'entendement est à la fin élevé de son côté par une singulière faveur de Dieu, qui ne tire, à la vérité, qu'un des voiles qui couvraient son visage; mais celui qui demeure est si délié, si clair, si transparent, qu'il le montre plus qu'il ne le cache, comme j'ai déjà dit, et alors l'âme, ravie de sa beauté, le contemple d'un regard fixe, tranquille, délicieux, qui approche fort de la vision béatifique. Et c'est là cette vue suréminente, surintellectuelle, divine, que les mystiques recommandent avec tant d'éloges magnifiques, qu'ils représentent par tant de figures, qu'ils expriment par tant de symboles, et qu'ils souhaitent par tant de vœux et de désirs. Et certes quand il n'y aurait que les effets merveilleux qu'elle produit dans l'âme, ils sont en si grand nombre, et dans un si haut degré d'excellence, qu'on ne les saurait priser ni acheter ce qu'ils valent. Car enfin quel prix peut égaler ce merveilleux recuei-
lement des sens, ce calme des passions, cette paix de

l'âme, cette joie ineffable, cette assurance morale de la béatitude, cet amour également doux et fervent, cet oubli général de toutes les choses mortelles et de soi-même, et une infinité d'autres biens qu'elle apporte avec elle, comme le douaire de l'épouse qui entre en alliance avec Dieu pour ne s'en séparer jamais. Je dis jamais, non que cet acte sublime dure toujours sans interruption, ou dans la même force; mais parce que, lorsqu'il est parfait, il passe en habitude, et pour peu de réflexion que l'âme fasse sur soi, elle trouve qu'elle ne perd point la vue de Dieu.

« Il est vrai que c'est un privilège bien rare de monter jusqu'à la cime de la montagne, comme dit Richard de Saint-Victor, qu'il est plus rare encore d'y demeurer long-temps, et qu'y habiter et y établir une demeure paisible et tranquille, c'est un bonheur si rare qu'il n'arrive presque jamais. C'est une marque de la faiblesse de notre esprit, qui ne peut s'arrêter long-temps dans la contemplation de son objet : tout ce qu'il voit comme dans un miroir, et dans des énigmes touchant l'éternité, il ne le voit qu'à la dérobée et comme en passant, pour parler avec saint Grégoire (1). »

« Pendant que l'âme goûte la douceur intérieure du souverain bien, elle brûle d'amour, et s'efforce de s'élever au-dessus d'elle-même; mais elle rompt bientôt son effort, et retombe dans les ténèbres de son infirmité. Plus elle avance, plus elle voit qu'elle ne peut voir ce qu'elle aime, et néanmoins, elle ne l'aimerait pas avec tant d'ardeur, si elle n'en

(1) *Rarum est valdè in hunc montem ascendere; sed multùm rarius in ejus vertice stare, et ibi moram facere; rarissimum autem ibi habitare et mente requiescere. Richard à S. Vict. l. de præpar. ad contempl. c. 76., ubi explicat illa verba: Quis ascendet in montem Domini? Mens nostra stare in cogitatione non valet, sed omne quod de æternitate per speculum, et in ænigmate conspicit, quasi furtim et hoc per transitum videt. S. Greg. homil. 5. in Ezechiel.*

» avait quelque vue. L'esprit ne s'arrête donc pas,
 » mais il passe; parce que la contemplation qui dé-
 » couvre la lumière céleste à nos désirs, la cache
 » aussitôt à notre faiblesse (1). »

Saint Augustin s'en plaint dans ses confessions.
 « Dans toutes les choses, dit-il, que mon esprit con-
 » sidère, si je vous consulte, je ne trouve aucun
 » lieu qui soit sûr pour mon âme, si ce n'est en vous;
 » ni qui rassemble tout ce qui s'est dissipé en moi,
 » en sorte qu'il n'y ait plus rien qui s'éloigne jamais
 » de vous. Quelquefois vous me faites entrer dans un
 » sentiment intérieur fort extraordinaire, et dans une
 » certaine douceur qui passerait à je ne sais quoi;
 » mais je sais que ce ne serait plus cette vie, si elle
 » était accomplie. Mais je retombe dans les choses
 » présentes par le poids de mes misères, et je suis
 » emporté par les objets ordinaires, où je suis engagé
 » je verse beaucoup de larmes, mais je suis étroite-
 » ment attaché, tant le poids de la coutume est pe-
 » sant. Je puis demeurer ici, et je ne le veux pas: je
 » voudrais être là, et je ne puis; ainsi je suis par-
 » tout également misérable (2). » Saint Thomas en ap-
 porte la raison; « parce, dit-il, que nulle action ne

(1) Nec enim in suavitate contemplationis intimæ dñi mens
 figitur, quia ad seipsam immensitate lucis reverberata, revo-
 catur, cùmque internam dulcedinem degustat, amore æstuat :
 ire super semetipsam nititur, sed ad infirmitatis suæ tenebras
 fracta relabitur; ac magnâ virtute proficiens videt quia videre
 non potest hoc quod ardentè diligit, nec tam ardentè dili-
 geret, nisi aliquatenus videret. Non ergò stat, sed transit spiri-
 tus, qui supernam lucem nostra nobis contemplatio, et inhiantibus
 aperit, et maximè infirmantibus abscondit. *S. Greg. 5. Mor. c. 23.*

(2) Aliquando intromittis me in affectum multum inusitatum
 introrsum, ad nescio quam dulcedinem, quæ, si perficiatur in
 me, nescio quid erit, quod vita ista non erit. Sed recido in hæc
 ærumnosa ponderibus, et resorbeor solitis, et teneor, et mul-
 tum fleo; sed multum teneor. Tantum consuetudinis sarcina
 degravat. Hic esse valeo, nec volo; illic volo, nec valeo; miser
 utrobiquè. *S. August. Confess. lib. 10. cap. 40. n. 2.*

» peut durer long-temps dans le plus haut degré de sa
 » perfection (1). » A plus forte raison celle-ci, qui est
 fort au-dessus des sens et de la manière ordinaire
 d'agir en cette vie mortelle.

« Néanmoins, comme dit Suarès, cela n'empêche
 » pas que Dieu ne la puisse conserver long-temps
 » quand il lui plaît, et le P. Alvarez assure que cela
 » arrive quelquefois, et que par une faveur spéciale,
 » cette sublime contemplation devient habituelle; en
 » sorte que l'âme trouve Dieu dans son intérieur tou-
 » tes les fois qu'elle s'y veut retirer et demeurer unie
 » à lui par la vue et par l'amour, quoique ces actes
 » surintellectuels ne soient pas toujours uniformes,
 » ni dans une égale perfection. Il apporte même l'exem-
 » ple de saint Ignace, et dit qu'ayant lu sa Vie, et
 » quelques manuscrits, il lui a paru évidemment
 » qu'il avait possédé long-temps cette sorte de vision
 » et d'amour continuel qui le consumait (2). »

A quoi je pourrais ajouter, pour finir par où j'ai
 commencé, ce que notre frère Alphonse dit de lui-
 même, « qu'il priait véritablement Dieu, même en
 » dormant, et faisait avec lui de doux colloques, sans
 » se pouvoir d'abord persuader que son sommeil fût

(1) Nulla actio potest diu durare in summo. *S. Thom.* 22.
quest. 180. a. 8. *ad secundum.*

(2) Hæc in caligine perfectissima ac spiritualissima visio non
 est brevis et quasi transiens, sed satis longa. Nam mensibus et
 annis et usque ad finem vitæ, non tamen in eadem intensione
 in aliquibus justis solet durare. Unde et interdum per modum
 habitus datur, ut anima, quoties voluerit, se colligat ad Deum
 in interioribus suis et Domino visione et affectione juncta per-
 sistat. *Alvarez de Paz loco citato.* Ad hunc gradum contem-
 plationis existimo pervenisse atque in eo multo tempore per-
 mansisse B. P. N. Ignatium, qui sicut ex ejus vitæ, et multo
 magis ex quibusdam manuscriptis codicibus quos legi, SS. Tri-
 nitatis præsentia ita clarissime illustrabatur, ut hoc genus
 visionis, et perpetui amoris ac depascentis, assecutus videatur.
Ibidem in fine.

» accompagné de la prière; mais qu'il avait reconnu
 » que toute sa joie durant sa vie était de marcher en
 » la présence de Dieu, et de s'entretenir doucement
 » avec lui, Dieu se communiquait aussi partout à lui,
 » et que le temps du sommeil était fort favorable à
 » l'oraison infuse; parce que l'âme étant comme dé-
 » gagée du corps, est plus capable de voir Dieu pré-
 » sent, et de s'unir à lui en secret dans le silence.
 » C'est la fin, c'est la consommation, c'est la per-
 » fection, c'est la paix, c'est la joie dans l'Esprit-Saint,
 » c'est le silence dans le ciel. Car tant que nous som-
 » mes en cette vie, l'affection jouit quelquefois de ce
 » silence, de l'heureuse paix que l'on goûte dans le ciel,
 » c'est-à-dire dans l'âme du juste, qui est le siège de
 » la sagesse; mais cela ne dure qu'une demi-heure,
 » ou presque une demi-heure, tandis que la pensée
 » continue de célébrer un jour de fête dans l'éter-
 » nité (1). »

(1) Hic est finis, hæc est consummatio, hæc est perfectio,
 hæc est pax, hoc est gaudium in Spiritu Sancto, hoc est silen-
 tium in cælo. Quandiu quippè sumus in hac vitâ, hoc felicis-
 simæ pacis silentio in cælo, id est animâ justi quæ sedes est
 sapientiæ, aliquandò fruitur affectus : sed hora est dimidia, vel
 quasi dimidia, intentio verò de reliquis cogitationum diem
 festum agat tibi in perpetuum. *S. Ber. l. de amore Dei c. 4.*

L'HOMME D'ORAIISON,

SA CONDUITE DANS LES VOIES DE DIEU.

LIVRE SIXIÈME.

Des impressions différentes par lesquelles l'âme est élevée au pur amour, et à l'union avec Dieu.

ENTRETIEN PREMIER.

Que la contemplation n'est point une vue stérile, mais qu'elle tend à la perfection du pur amour.

COMME le Saint-Esprit éclaire l'âme dans l'exercice de la contemplation, et la remplit de lumières, aussi il l'échauffe de ses divines flammes, et la comble des richesses et des délices du pur amour. C'est pourquoi saint Thomas dit (1) que l'amour de Dieu est la dernière perfection de la vie contemplative, qui ne consiste pas seulement à voir la vérité divine, mais encore à l'aimer.

C'est en cela, dit Albert-le-Grand, que la contemplation chrétienne est différente de celle des païens, qui ne cherchaient qu'à se satisfaire, et à devenir plus sçavans : au lieu que l'homme chrétien cherche à con-

(1) *S. Thom. 2. 2, q. 80. a. 7. ad 1.*

tenter Dieu, et à devenir meilleur. Sa contemplation lui fait voir combien Dieu est digne de gloire, de révérence, d'amour, et cette vue produit ensuite de grands sentimens de complaisance, de bienveillance, de crainte respectueuse, et de plusieurs autres affections qui se forment dans la volonté et passent souvent dans la partie supérieure de l'âme jusqu'à l'inférieure et aux sens. De vrai, cette vue simple, ce regard de l'homme d'oraison, qui contemple les choses divines, procède ordinairement ou du don de sagesse, ou du don de science, qui se joignent l'un et l'autre au don d'intelligence. S'il procède du don de science, il produit un profond mépris de toutes les créatures et de nous-mêmes; s'il vient du don de sagesse, il donne un goût inexplicable des choses célestes et éternelles; mais de quelque principe qu'il vienne, il porte toujours avec soi une merveilleuse impression de l'amour divin. C'est comme un rayon de gloire, un essai de la félicité, une participation de la béatitude qu'on espère dans le ciel. Or la claire vue de Dieu, dont les bienheureux jouissent, illumine tellement l'esprit, que l'ardeur de l'amour suit par une heureuse nécessité la lumière de la connaissance, selon ces excellentes paroles de saint Augustin : « Nous jouirons de Dieu à » loisir, et nous le verrons; nous le verrons, et nous » l'aimerons; nous l'aimerons, et nous le louerons » dans toute l'éternité (1). » Car, le moyen de le voir et de ne le pas aimer, ou de l'aimer, et de ne le pas louer ? Il faut donc à proportion juger le même de la lumière de l'oraison surnaturelle, puisque c'est un rayon de la lumière béatifique. Plus elle approche de son original, elle produit de plus vives flammes. Si elle est dans un sublime degré, elle cause un très-ardent amour; si elle est médiocre, elle produit aussi un amour médiocre; si elle n'en produit point, elle est

(1) *Vacabimus, et videbimus; videbimus, et amabimus; amabimus, et laudabimus. Hoc erit in fine, sine fine. S. August.*

fausse, et doit être suspecte. C'est par cette raison que ce même Père, au sermon quarante-troisième *Detempore* (1), et Cassien, dans la vingt-troisième conférence, préfèrent l'exercice de la contemplation à la pratique de toutes les vertus, et à tous les exercices qui peuvent servir à notre sanctification : pourquoi ? parce que ce n'est pas une simple connaissance des vérités éternelles, mais une vue, qui a cette propriété de nous enflammer dans l'amour divin, et de nous porter ensuite au plus haut degré de la sainteté. Car, comme remarque fort bien le Père Alvarez de Paz, l'exercice de la contemplation a son principe dans la volonté (à savoir l'amour de Dieu, et de la parfaite pureté), son essence, dans l'entendement (à savoir un acte de simple vue qui a Dieu pour son objet) ; et son effet derechef dans la volonté (à savoir la charité, par laquelle nous aimons Dieu d'autant plus parfaitement, que nous en avons une plus claire et plus parfaite connaissance). De là vient qu'on prend quelquefois la contemplation pour le seul acte de l'entendement, et en cette qualité on peut dire que sa fin est l'amour affectif, qui est l'âme et le principe de toutes les affections intérieures : et parfois on la prend pour l'acte de simple vue, qui est dans l'entendement, et tout ensemble, pour celui de l'amour qui est dans la volonté ; et pour lors sa fin est l'amour effectif, qui est l'âme et le principe de toutes les actions extérieures de sainteté et de vertu. Si bien que ce qui nous porte à l'exercice de la contemplation, c'est l'amour divin, comme quand on aime une personne, on est bien aise de la voir, de lui parler, et d'être toujours avec elle. Cette contemplation, cette vue, cette présence de Dieu augmente l'amour à son tour, suivant ce que dit saint Grégoire : « Lorsqu'on voit celui qu'on aime, » on est encore plus épris de son amour (2). » Enfin

(1) 23. coll. ch. 3.

(2) Cum quis ipsum quem amat, viderit, in amorem ipsius amplius ignoscit. S. Greg. hom. 14. in Ezach.

l'amour divin, prenant en peu de temps un notable accroissement, fait croître aussi toutes les vertus, et les élève bientôt à un degré de perfection héroïque. Et c'est à mon sens ce que saint Ignace enseigne dans la quatrième semaine des Exercices, lorsqu'il dit que l'amour de Dieu dépend des œuvres plus que des paroles; parce que, comme dit saint Grégoire, s'il est véritablement dans le cœur, il nous portera à faire et à souffrir de grandes choses pour le service de Dieu. Le témoignage que sainte Térèse rend à cette vérité, est très-considérable (1). Elle disait que le profit de l'âme ne consiste pas à avoir de sublimes pensées de Dieu, mais à l'aimer beaucoup; que la meilleure oraison est celle qui nous laisse de meilleurs effets; c'est-à-dire des désirs efficaces de servir Dieu confirmé par de bonnes œuvres, et que pour elle, elle n'en désirait point d'autre que celle qui la ferait croître en vertu, que la contemplation, à quelque degré d'excellence qu'elle monte, doit toujours être dressée à produire des œuvres qui montrent l'amour que nous avons pour Dieu, ne nous contentant pas d'employer plusieurs heures à ce divin exercice, ni d'avoir de grandes consolations et de grands goûts, qui souvent ne sont pas tels que notre amour-propre nous les dépeint; mais travaillant de toutes nos forces pour avancer la gloire de Dieu, et pour exercer les actes de vertu les plus difficiles et les plus nobles.

Ce qui ne contrarie nullement à ce qu'elle ajoutait, que pour obtenir le don de la contemplation il fallait tâcher d'acquérir les grandes vertus, particulièrement l'humilité, et nous exercer dans la pratique des œuvres difficiles qui regardent le service de Dieu, nous donnant à lui sans réserve; faute de quoi nous ne nous élèverons jamais à un haut degré d'oraison, mais nous demeurerons toujours en bas rampant par terre. Ce sentiment s'accorde fort bien avec l'autre : parce que

(1) *Ribera, in Vltà S. Therestæ. l. 4. c. 8.*

comme le feu conserve et perfectionne la chaleur qui a servi de disposition pour l'introduire dans son sujet ; de même la contemplation donne un notable accroissement aux vertus qui disposent l'âme à la recevoir, et apporte avec soi tant de biens et de richesses célestes, qu'il n'y a point de travaux, ni de peines, ni de souffrances qu'on doive épargner pour en jouir ; parce qu'il n'y en a point qui puisse mériter une faveur si signalée, qui dépend de la pure bonté de Dieu.

D'où il s'ensuit que l'oraison infuse et passive n'appartient proprement qu'aux parfaits ; parce qu'elle présuppose des vertus excellentes dans l'âme, ou si elle ne les y trouve pas, elle les y fait bientôt entrer, et nous approche fort près de Dieu en peu de temps, comme dit sainte Térèse, qui est d'autant plus croyable, qu'elle en parle par sa propre expérience.

Ce n'est pas à dire pourtant que tous ceux qui sont parfaits, soient élevés à cette sorte d'oraison. Le Saint-Esprit a plusieurs voies pour nous conduire au pur amour, qui est le lien de la perfection. Il en conduit quelques-uns par les souffrances ; les autres, par les travaux ; les autres, par la méditation et la mortification continuelle, et s'ils acquièrent par là un plus haut degré de charité que ceux qui volent sur les ailes de la contemplation, ils seront sans doute plus parfaits. Je ne dis pas non plus que tous ceux qui ont le don de l'oraison infuse, soient nécessairement parfaits. Sainte Térèse enseigne que Dieu le communique souvent aux imparfaits, et quelquefois même à ceux qui sont dans le péché : mais je dis, avec cette grande sainte, que s'il le donne aux pécheurs, c'est pour les tirer de leurs crimes, et s'il le départ aux imparfaits, c'est pour les porter à la perfection. Autrement ni les uns ni les autres ne conservent pas long-temps cette grâce, s'ils n'en font un bon usage.

ENTRETIEN II.

Des impressions différentes que l'amour divin fait dans l'âme, pour arriver à l'union avec Dieu, qui est la fin de la contemplation.

L'UNION, selon la vertu de ce terme, n'est autre chose qu'une alliance de deux ou de plusieurs choses pour n'en faire qu'une. Et c'est à quoi tend l'amour divin, par les différentes impressions qu'il fait dans l'âme, pour la tirer hors d'elle-même, et la transporter toute en Dieu. C'est pourquoi il faut voir comment l'âme peut par la force de l'amour faire une même chose avec Dieu, afin de connaître ce que c'est que, l'union que nous considérons ici comme la fin de l'oraison infuse et de la théologie mystique. Premièrement donc, il ne faut pas s'imaginer qu'une âme, en s'unissant à Dieu, perde son être naturel, et passe en Dieu par le changement de sa propre substance ! cela est impossible, parce que Dieu est un être très-simple, et très-immuable, qui ne peut concevoir ni mélange, ni composition, ni changement, ni altération ; rien ne peut donc être changé en sa substance. Secondement, il ne faut pas aussi penser que l'union de l'âme avec Dieu, qui se fait dans l'oraison, soit une union personnelle, qui lui fasse perdre sa propre subsistance, afin de subsister en Dieu. L'union hypostatique est un privilège qui n'appartient qu'à Jésus-Christ, parce qu'il a été choisi seul selon sa sainte humanité entre toutes les créatures, pour entrer dans l'état de la filiation divine.

Troisièmement, ce n'est point aussi une union d'indistance et de simple présence de Dieu dans la substance de l'âme ; car il est ainsi en tout lieu par

son immensité, qui le rend intimement présent aux plus petits de ses ouvrages.

Ce n'est point non plus une simple union avec Dieu par la grâce sanctifiante, puisque cette union est commune à tous les justes, qui peuvent être dans un éminent degré de sainteté et de charité habituelle, quoiqu'ils n'aient pas reçu le don de l'oraison extraordinaire et divine.

Bien davantage, il se peut faire qu'un homme soit dans un éminent degré de sainteté et de charité actuelle, sans être élevé à la contemplation infuse, et par suite, sans être arrivé à l'union passive, qui en est le terme et la fin.

Qu'est-ce donc que cette union passive, que nous recherchons ici ? C'est un don précieux, par lequel Dieu se rend présent au fond de l'âme avec une clarté merveilleuse, comme la regardant et l'aimant fort tendrement, et faisant, par ce regard et par cet amour, une puissante attraction de toutes les puissances de l'âme, qui s'attachent étroitement à cet aimable objet. La mémoire se lie à Dieu par une adhérence si forte, qu'elle n'en peut être distraite pendant que cette union dure. L'entendement, éclairé d'un puissant rayon d'intelligence et de sagesse, le voyant comme une source générale de tout bien, ou contemplant seulement une de ses perfections, s'y plonge si profondément, qu'il n'en peut être détaché. La volonté le serre d'un très-ardent amour, qui, s'allumant comme une vive flamme, semble tout consumer, en sorte que l'âme ne vit plus en elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne s'applique plus aux actions de l'amour-propre, et ne se rend pas même attentive aux fonctions naturelles des sens ; mais elle passe toute en Dieu, qui se lie réciproquement à elle avec une douceur indicible : si bien qu'il y a entre eux une présence mutuelle, un regard mutuel, un mutuel amour, une liaison mutuelle, une mutuelle complaisance, d'une manière si admirable, que toutes les facultés de l'âme semblent s'abîmer en Dieu,

tant elles entrent avant dans cette haute mer de la divinité. Alors on peut dire que l'âme reçoit plutôt qu'elle n'agit, qu'elle est plutôt enlevée qu'elle ne marche, et qu'en la conduisant au cabinet de l'Époux pour y goûter des délices inestimables, on n'attend pas son consentement, mais néanmoins qu'elle le donne volontiers. Elle moissonne sans avoir semé, elle amasse sans avoir répandu, elle n'a pas besoin de puiser de l'eau pour arroser le parterre de son cœur; le ciel y fait tomber la pluie en abondance, et le rend fécond en fleurs et en fruits de toutes sortes de bonnes œuvres et de saintes affections.

On ne peut dire la diversité des actes anagogiques que l'amour divin opère pour élever l'âme à cet état, et des voies qu'il tient, soit pour tendre à l'union, soit pour la commencer, soit pour la conduire à sa perfection. Tantôt l'union se fait sans que nous y coopérions, sinon par une simple suite, pour me servir des paroles de saint François de Sales, nous laissant unir sans résistance à la divine bonté, comme un enfant qui est bien àise d'être pris entre les bras de sa mère, et pressé par elle sur ses mamelles. Tantôt nous coopérons de notre part, lorsque, sentant l'attrait, nous secondons la douce force de la bonté de Dieu, qui nous tire et nous presse sur son sein.

Il semble quelquefois que Dieu nous surprend par des assauts d'amour impétueux, et d'autres fois il nous est avis que nous commençons nous-mêmes, parce que nous sentons l'action de notre part, sans sentir celle que Dieu fait de la sienne; et néanmoins il est vrai qu'il nous prévient toujours, autrement nous ne nous unirions jamais à lui, s'il ne se joignait le premier à nous. Mais nous ne sentons son attrait que dans le progrès, lorsqu'il pénètre notre cœur avec une suavité incomparable. Souvent même son action demeure tout-à-fait imperceptible, de sorte que nous ne savons comment une si étroite union s'est faite; mais pourtant nous savons bien que nos forces ne seraient

pas suffisantes pour la faire, et nous jugeons aisément qu'une secrète puissance agit en nous d'une manière que nous ne connaissons pas. Saint Bonaventure, touché d'une sainte humilité, n'osant un jour s'unir à notre Seigneur par la participation des divins mystères, notre Seigneur se vint lui-même unir à lui, lorsqu'il entendait la messe, et lui porta son divin Sacrement. Sainte Catherine de Sienne, par un sentiment contraire, soupirant après son Sauveur, avec une soif et une faim extrême de la sainte communion, le pain céleste vint de lui-même se joindre à elle, entrant dans sa bouche par une faveur miraculeuse. Le Fils de Dieu commença l'union avec saint Bonaventure, et sainte Catherine commença, ce semble, celle qu'elle eut avec son Époux céleste. Jugez de quel amour ces deux saintes âmes serraient sur leur cœur cet adorable Sauveur. Mon bien-aimé est tout à moi, et je suis réciproquement tout à lui, pouvait dire le Docteur séraphique (1). Il me prévient et je le suis. Il me tire, et je mêle mon faible consentement avec ses puissans attrait. Je suis toute à mon bien-aimé, pouvait dire sainte Catherine, mon cœur se porte tout vers lui et lui réciproquement se tourne vers moi, pour rendre notre union parfaite et consommée (2). Mon âme s'est attachée à vous, ô mon Dieu ! et votre droite m'a prise et embrassée étroitement (3).

Quelquefois l'âme étant unie au souverain bien, et goûtant le bonheur qu'elle a d'être à Dieu, fait de certaines recherches d'union par des élans et des soupirs redoublés, tels qu'étaient ceux de saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout ! » ou de saint Bruno : « O bonté ! ô bonté ! » ou de saint François de Sales : « O doux Jésus ! tirez-moi toujours plus avant dans

(1) *Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant. 2. 16.*

(2) *Ego dilecto meo, et ad me converso illius. Cant. 6. 2.*

(3) *Adhæsit anima mea post te, me suscepit dextera tua. Psal. 62. 9.*

» votre cœur , afin que votre amour m'engloutisse , et » que je sois du tout abîmé en sa douceur. » D'autres fois elle va s'enfonçant par un progrès d'union insensible , et continue jusqu'à ce qu'elle soit toute en Dieu , à cause de l'inclination sacrée que le saint amour lui donne , de s'unir toujours davantage à la souveraine bonté , comme une masse d'or ou de plomb s'enfonce peu à peu d'elle-même dans la terre , quoiqu'on ne la pousse point , à cause de son poids naturel , qui la fait toujours tendre à son centre.

Quelquefois l'union se fait par des actions et des approches sensibles tant de la part de Dieu que de la nôtre : d'autres fois elle se fait insensiblement , que notre cœur ne sent ni l'opération divine , ni notre coopération. Si bien que ce n'est pas tant voir et aimer , que trouver en soi la vue et l'amour de Dieu , dans un éminent degré de clarté et d'ardeur , comme si quelqu'un sentait au fond de son estomac une essence précieuse qui le nourrit et le fortifie , sans savoir comment elle y est entrée.

Enfin , quelquefois l'union se fait de la seule pointe de l'esprit , et d'autres fois de toutes les facultés de l'âme , qui se ramassent autour de la volonté , non pour s'unir elles-mêmes à Dieu , car elles n'en sont pas toutes capables , mais pour ne point empêcher la volonté de faire son union ; parce que , si chacune s'occupait de son objet , l'âme , partageant ainsi ses forces , ne pourrait pas s'employer si parfaitement à l'amour , par lequel elle s'unit à la source inépuisable de tout bien,

De là vient cette diversité d'état où l'âme se trouve dans l'oraison , comme de recueillement , de silence , de repos , de sommeil mystique , de ravissement , d'extase et d'autres pareilles faveurs du ciel , qui sont autant d'effets de l'amour unitif , qui tend à sa fin par une infinité de voies toutes différentes. Car , comme nous remarquons diverses couleurs dans la flamme du feu qui paraît parfois bleue , parfois rouge , parfois

jaunâtre, parfois plus claire et plus blanche, selon la matière qui la nourrit de même voyons-nous que l'amour divin, qui est un feu céleste et une flamme secrète, que le Saint-Esprit allume dans les âmes pures, y fait différentes impressions, qui sont comme autant de degrés par où elles montent vers Dieu, pour s'unir à son infinie bonté. Ce qui a fait dire à saint Bernard que l'amour divin est quelque chose de grand, mais qu'il y a des degrés par lesquels on monte pour arriver jusqu'à la parfaite union (1). Le B. Jean de la Croix en remarque dix, qu'il a appris de l'opuscule soixante-unième de saint Thomas, pour dresser son échelle mystique, et réduire à certains chefs les mouvemens divers de l'amour de Dieu; les autres en comptent moins, les autres plus. Mais comme il est difficile d'y établir un ordre certain, vu que le Saint-Esprit agit comme il lui plaît dans les âmes avec une merveilleuse variété, il suffira de traiter ici les plus remarquables, qui serviront à nous faire admirer les richesses de la grâce, et le bonheur des âmes innocentes, qui tâchent de s'approcher de Dieu par la pureté de leur vie, et de se rendre dignes de ses faveurs.

(1) Magna res est amor, sed sunt in eo gradus. *S. Bern. citatus apud D. Thom. opusc. 61.*

ENTRETIEN III.

Le recueillement de l'âme.

COMME le propre de l'esprit du monde est de se répandre au-dehors, aussi le propre de l'esprit divin est d'inspirer aux saints l'amour de la retraite et du recueillement intérieur. Ce recueillement n'est autre chose qu'un retour de l'âme qui rentre dans elle-même, et retire toutes ses puissances du commerce des créatures, pour s'élever à Dieu, et s'appliquer à la vie intérieure. On en distingue ordinairement de deux sortes. Le premier est un recueillement par état, qui tient les saints toujours attentifs à eux-mêmes, toujours retirés dans leur intérieur, toujours portant leur solitude, même au lieu du grand monde et dans la foule des affaires (1). Il peut arriver qu'ils soient occupés au-dehors par le devoir de leurs charges, divertis par la faiblesse de leurs sens, agités par les tentations de l'ennemi; mais ils ne sont point dissipés ni épanchés. Ils aiment la solitude, et leur soin particulier est de ramener au-dedans leurs pensées et leurs affections, à l'exemple des abeilles, qui portent dans leurs ruches le suc qu'elles ont extrait des fleurs, pour préparer et façonner leurs rayons de miel. Tel était l'esprit d'un saint religieux de notre compagnie, nommé Gilbert Middleton, auquel on donne cet éloge, qu'il semblait vivre dans la région des lumières, ayant toujours le cœur élevé au ciel (2). Aussi avait-il coutume de dire : Mon Dieu ! mon âme a reçu de trop gran-

(1) *In plateis et in triviis suum habet pietas secretum.*
S. Chrys. serm. 69.

(2) *Videbatur in quodam lumine habitare. corde sursum erecto. Vita Gilbert. Middleton.*

des lumières pour ne vous connaître pas. C'est pourquoi je suis toujours en vous, et vous en moi, par une oraison continuelle (1). » Le second est un recueillement actuel par voie d'oraison et d'élévation d'esprit, qui se fait quelquefois par une grâce ordinaire, qui rappelle l'âme du dehors, où elle était distraite, pour l'appliquer aux choses divines; et cette grâce a lieu dans la méditation, et dans toutes sortes de prières qui se font avec attention. D'autres fois c'est une opération extraordinaire du Saint-Esprit, qui l'attire tout-à-coup, ramassant toutes ses puissances dans le centre du cœur, et la faisant entrer en la présence de Dieu par une impression de grâce, qui appartient proprement à la contemplation passive dont nous parlons.

Pour en connaître l'excellence, il faut remarquer qu'il y a un certain fond dans l'âme, que les saints Pères comparent, tantôt au ciel, à raison de la clarté, pureté et sublimité des opérations qui s'y font; tantôt à un palais royal, à cause de la majesté de Dieu qui l'occupe; tantôt à un jardin fermé, à raison des délices spirituelles qu'on y goûte, et des vertus sublimes qu'on y pratique; tantôt à un désert, à cause qu'il n'y a que Dieu qui y entre. *Mon Épouse est comme un jardin clos et fermé* (2): c'est un jardin, dit l'abbé Gilbert (3), à cause de ses délices; c'est un jardin fermé, à cause de la garde qu'on y fait, et de la discipline qu'on y observe pour en bannir toutes les créatures; car il n'y a que Dieu qui ait droit d'y entrer; c'est lui qui le cultive, c'est lui qui en arrache toutes les mauvaises racines, d'où naissent les soins inutiles et les désirs déréglés du siècle.

L'homme d'oraison, à qui il en commet la garde, doit

(1) *Anima mea cognovit te nimis: propterea ego sum semper in te, et tu in me per habitualement orationem. Annus dierum memor. societ. 12. Aug.*

(2) *Hortus conclusus, soror mea sponsa. Cant. 4. 12.*

(3) *Gilbert. abbas. serm. 15. in Cant.*

être fort soigneux de n'y laisser entrer personne. « Que la porte de ce paradis terrestre soit toujours fermée, qu'on ne l'ouvre qu'au Prince (1). — Qu'il n'y ait qu'une entrée, qui soit gardée par le Chérubin. Que rien n'y soit admis qui n'ait été examiné avec l'épée flamboyante, rien que la parole de Dieu réprouve, rien que la charité n'approuve (2). »

Or, quand il plaît à Dieu d'entrer dans ce sanctuaire, comme il n'est pas bienséant qu'il y demeure sans compagnie, aussi le respect empêche l'âme de s'ingérer et de se présenter devant lui, sans y être appelée. Ce serait témérité de l'oser entreprendre, et ce travail serait également inutile et dangereux. Esther entra un jour dans la chambre du roi sans y être appelée, mais elle se pâma de frayeur, et son visage changeant de couleur, elle fût tombée par terre, si ses filles qui l'accompagnaient, ne l'eussent secourue et appuyée. Il appartient donc à la bonté de Dieu de l'inviter et d'assembler ses puissances, de recueillir ses pensées, de ramasser ses affections, afin qu'elle s'entretienne avec lui, et qu'elle jouisse de la douceur de sa conversation. C'est ce qu'il fait d'une manière qui montre bien qu'il est le maître, surprenant l'âme lorsqu'elle y pense le moins, lorsqu'elle est occupée au-dehors, ou qu'elle s'exerce dans la méditation, l'approchant près de lui, et la faisant, pour ainsi dire, asseoir à sa table, pour participer aux délices célestes que sa magnificence royale lui prépare. Ce qui se passe si doucement, que, sans aucun effort, les yeux se ferment comme naturellement, les sens se retirent au-dedans; et quoiqu'ils demeurent à la porte du cabinet, ils y sont en grand repos; la mémoire quitte ses distractions qui lui sont

(1) *Porta paradisi tui semper clausa sit, soli Principi pateat. Gilbert. abbas, serm. 15. in Cant.*

(2) *Unus sit aditus, et ei commissus Cherubim. Nihil admittatur, quod non examinetur prius gladio flammeo, nihil quod verbum Dei reprobet, quod non approbet charitas. Trid.*

si familières ; l'entendement , par un simple regard , contemple avec une clarté , une splendeur , un éclat merveilleux ; celui qu'il ne voyait auparavant que par la foi ; la volonté se dégage sans peine des choses extérieures , parce qu'elle trouve son souverain bien au-dedans ; l'âme quitte tout , pour se rendre où on l'appelle , comme si elle était tirée par une vertu secrète. Car vraiment c'est un attrait dont la douceur fait que toutes ses pensées , qui étaient dissipées çà et là , se réunissent dans leur centre , et que toutes ses affections se viennent rendre à cet unique objet , de même que les brebis d'un grand troupeau , éparées dans une belle prairie , s'amassent promptement sitôt qu'elles entendent la voix du pasteur , ou comme des serviteurs obéissans quittent leur ouvrage au moindre commandement de leur maître. *Je l'attirerai moi-même par des charmes pleins de douceur ; voilà l'attrait : et je la conduirai dans la solitude : voilà le recueilement ; et je lui parlerai au secret de son cœur* (1) : voilà l'entretien divin qui lui fait goûter des délices incroyables.

On s'étonne quelquefois de la dévotion du B. Louis de Gonzague, de Stanislas, de Berkmans, d'une infinité d'autres qui ne souffraient point de distraction dans l'oraison. C'était un fruit de ce doux commerce qu'ils avaient avec Dieu, qui les mettait à couvert de l'orage des vents et de l'ardeur du soleil ; c'est-à-dire de tout ce qui pouvait troubler la tranquillité de leur esprit. Car tandis que l'âme est en cet état, elle ne sent plus l'ardeur de ses convoitises, ni l'amertume de ses tristesses, ni l'inquiétude de ses craintes ; elle jouit d'un repos tranquille en la présence de Dieu. Quand Dieu appelle ces âmes élevées qui éclatent, dans l'Eglise, comme des étoiles de la première grandeur, il ne se passe pas un moment entre l'obéissance et le comman-

(1) *Ecce ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et parlar ad cor ejus. Osée 2. 14,*

dement : elles se rendent aussitôt auprès de lui , et la joie qu'elles ressentent , fait qu'elles déploient toutes leurs lumières pour lui en faire une couronne (1).

Or comme la demeure qu'elles font dans ce désert est extrêmement agréable , elles n'en voudraient jamais sortir , et s'il était en leur choix elles diraient avec saint Pierre : *Il est bon d'être ici* (1) , tant elles y trouvent de délices. Mais il arrive enfin , par une disposition amoureuse du Saint-Esprit , qu'y étant entrées sans y penser , elles en sortent aussi sans savoir comment.

Ce paradis , ce festin , ce ciel , ces objets charmans disparaissent et les laissent dans l'étonnement , ne pouvant dire de quelle manière cela s'est fait. Leur consolation est qu'elles n'en sortent pas , sans en remporter de très-doux fruits.

1. Elles voient le monde tout autrement qu'elles ne faisaient auparavant , et au lieu que son apparente beauté leur en donnait de l'estime , elles le trouvent si misérable qu'elles n'y peuvent plus penser qu'avec dédain ; parce qu'un seul moment de ces délices spirituelles , leur semble plus précieux que la jouissance de tous les biens de la terre , quand elle durerait des siècles entiers.

2. Elles deviennent amoureuses de la retraite , et ne pouvant pas être toujours séparées de la conversation des hommes , elles prennent un certain temps sur leur repos et sur leurs divertissemens , à l'exemple de saint François-Xavier , pour se recueillir en la présence de Dieu , ou pour le moins elles se font elles-mêmes un oratoire au fond de leur cœur , comme sainte Catherine de Sienne , pour traiter en tout temps avec sa divine majesté des affaires de leur salut , si bien qu'elles peuvent dire comme David : *Je passe la nuit en veillant , et*

(1) *Stellæ vocatæ dixerunt : Adsumus : et luxerunt ei cum jucunditate.*

(2) *Bonum est nos hic esse. Matth. 17. 4.*

je suis devenu semblable au passereau qui est tout seul sur le toit d'une maison (1).

Enfin, elles brûlent d'un désir ardent de jouir de nouveau d'une pareille grâce, dont la seule espérance les comble de joie, le délai les fait languir, l'un et l'autre les disposent à recevoir l'effet de la demande qu'elles en font, disant avec le Prophète : *J'ai fait une demande au Seigneur, et je la ferai toujours, jusqu'à ce qu'il me l'accorde, qui est d'habiter dans la maison du Seigneur durant tous les jours de ma vie, afin de contempler les délices du Seigneur et de visiter son temple. Car il m'a déjà caché dans son tabernacle (2) au jour de l'affliction, il m'a retiré dans le secret de sa tente, et l'expérience du passé me fait encore espérer la même faveur à l'avenir.*

(1) *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto. Psal. 101. 8.*

(2) *Unam petii à Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ, ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus : quoniam abscondit me in tabernaculo suo. Psal. 26. 4.*

ENTRETIEN IV.

Le silence de l'âme.

L'ÂME étant entrée dans le cabinet du divin Époux , il se fait un silence profond et admirable : silence de toutes les créatures ; silence de l'âme même. Silence des créatures , qui font ordinairement un grand bruit dans notre intérieur , soit qu'elles nous parlent , ou que nous les entretenions nous-mêmes. Nous leur parlons , quand nous pensons à elles , et que nous en formons des images ; nous leur parlons , quand nous les aimons , et que nous avons de vaines complaisances pour elles. Nous leur parlons , quand nous les désirons , et que la convoitise s'enflamme à leur poursuite. Nous leur parlons , quand nos sens intérieurs ou extérieurs s'occupent de ces vains objets. Notre entendement les entretient par ses pensées ; notre mémoire , par son souvenir ; notre volonté , par ses affections ; notre concupiscence , par ses désirs ; nos sens , par leurs recherches inutiles et dangereuses.

Elles nous parlent à leur tour , quand elles se présentent à nous , et qu'elles sollicitent notre cœur de se rendre , ou qu'elles l'intimident par leurs menaces , ou qu'elles le flattent par de vaines louanges , ou qu'elles l'attirent par leurs promesses trompeuses , ou qu'elles lui vantent les plaisirs et les bonheurs du siècle , ou bien enfin qu'elles l'importunent par leurs plaintes , par leurs cris et par leurs reproches ; d'où il arrive souvent qu'il s'élève une si horrible tempête dans l'âme par la confusion de tant de voix qui se mêlent dans ce tumulte , qu'elle demeure tout étourdie du bruit et lassée de tant de clameurs. Mais au point qu'elle est admise dans le sanctuaire , elle se trouve tout-à-coup séparée du commerce des créa-

tures, elle ne les voit plus autour d'elle, elle n'entend plus leurs cris, elle ne s'y applique plus, elle en perd le souvenir et la pensée, par une cessation d'actes et d'opérations; et n'ayant plus d'agitation, de mouvement et d'application à leur égard, elle jouit d'un grand silence. Si Dieu n'avait jamais créé qu'une âme, comme il n'y aurait ni anges, ni hommes, ni cieus, ni élémens, ni aucunes créatures, elle n'aurait point aussi de communication avec elles, elle ne leur pourrait parler, elle ne pourrait pas même s'en former une idée, n'en ayant jamais vu aucune. Pas une aussi ne lui pourrait parler, ni la troubler, ni l'amuser; ainsi elle garderait un silence universel au regard de toutes les choses créées. Or, tel est le silence de l'âme que Dieu prévient par une grâce particulière, qui fait qu'elle s'applique à cet être souverain dans un aussi grand dénûment, et dans un aussi profond oubli de toutes choses, que s'il n'y avait que Dieu seul dans le monde, ou plutôt qu'il n'y eût point de monde.

Ce silence n'empêche pas que l'âme ne s'entretienne avec Dieu : tant s'en faut, elle lui parle à son aise, n'étant plus divertie de sa présence par aucun objet étranger. Car il fixe lui-même toutes les espèces des créatures, et empêche qu'elles ne se brouillent; il lie tous les sens extérieurs, qui n'agissent non plus que s'ils étaient morts; il empêche les passions de s'élever; il fait que le corps n'est altéré d'aucun mouvement contraire; il tient même les démons captifs, et les met dans l'impuissance de l'approcher. Ainsi l'esprit, se trouvant dans une nudité parfaite et dans une haute solitude, s'applique tout à Dieu, et confère avec lui des choses célestes. « Il se dit des paroles de part et d'autre » plus douces que le miel, avec des affections réciproques pleines de tendresse, qui sont des marques évidentes d'une sainte dilection (1). » La langue du

(1) Dulciora melle volant hinc inde verba, mutui in se totius suavitatis feruntur affectus, sancti indices amoris. *S. Ber. serm. in Cant.*

Verbe, c'est sa faveur; et celle de l'âme, c'est sa ferveur, sans laquelle elle est muette (1). La parole du Verbe, c'est l'infusion de ses dons; la parole de l'âme, c'est l'admiration accompagnée de très-doux sentimens de reconnaissance (2). Car alors se trouvant seule avec Dieu qui la prévient si amoureusement, et toutes ses puissances étant recueillies autour de lui sous un simple regard de foi et d'amour, elle se sent portée à lui ouvrir son cœur, et à jeter dans son sein mille traits de saintes affections, de louanges amoureuses, de demandes ferventes, mais très-soumises; si bien qu'il semble qu'elle se change toute en voix pour le remercier, et, s'il était possible, elle voudrait se consommer en bénédictions, et ne faire de toutes ses pensées, de toutes ses affections, de toutes ses forces et de tous ses mouvemens, qu'un concert, qu'une hymne, qu'une voix pour publier les louanges de Dieu, et lui déclarer les plus tendres sentimens de son amour : *Tous mes os vous chanteront une hymne de louanges* (3).

Mais à mesure que la lumière croît, et que l'ardeur de son amour vient à s'augmenter, elle entre dans un autre silence plus intérieur que le premier, et par une merveilleuse suspension de son esprit, elle cesse de parler à Dieu : ces mouvemens de désirs, de bénédictions, de glorifications et de louanges, s'apaisent, se calment, se simplifient, se perdent heureusement, et passent dans une simple vue et regard d'amour. Alors l'entendement, ravi de la beauté de son Dieu, et comme ébloui de l'éclat et de la splendeur de la vérité qui lui est montrée, quitte tout discours, renonce à ses

(1) Spiritus est Verbum, spiritusque anima, et habent linguas suas quibus se alterutrum alloquantur, præsentisque indicent. Et Verbi quidem lingua favor dignationis ejus, animæ verò, devotionis fervor. Elinguis est anima atque infans quæ hanc non habet. *S. Bern. serm. 45.*

(2) Itaque locutio Verbi, infusio doni : responsio animæ, cum gratiarum actione admiratio. *Ibidem.*

(3) Omnia ossa mea laudem dicent tibi. *Psalms. 34. 10.*

recherches, et perd le désir de parler. Alors l'imagination étonnée, et comme liée par l'impression qu'elle reçoit, n'ose dire mot, ni courir et extravaguer selon sa coutume. L'entendement attiré, comme le fer par l'aimant, s'attache à la contemplation du souverain bien : l'imagination, charmée par cet appas, demeure en repos, et ne cherche rien davantage. L'entendement se tait, parce que les paroles lui manquent, et qu'il ne sait plus que dire. L'imagination se tait, parce qu'elle est fixée et arrêtée par le plaisir qu'elle sent. Enfin tout est en silence, les sens, les affections; les désirs qui remuent ordinairement et agitent le fond de l'âme, laissent l'entendement et la volonté dans une paisible jouissance de Dieu. Qui fait cela ? l'excès de la lumière, l'ardeur de l'amour, la ferveur de la dévotion, et le respect.

Ce silence naît en premier de l'excès de la lumière qui rejaillit sur l'âme, et lui découvre des merveilles qui la ravissent et la jettent dans l'étonnement, dans le silence. *Voyez, afin de vous taire*, disait Isaïe (1). Il ne faut que voir pour demeurer dans le silence. Car si la nouveauté des choses passagères, que nous voyons dans le monde, nous surprend quelquefois tellement que nous sommes sans parole, faut-il douter que la grandeur de Dieu ne puisse faire le même effet, lorsqu'il se manifeste avec une abondance extraordinaire de lumière, et que la nouveauté de ce spectacle ne tienne l'esprit en suspens et ne lui ôte la parole ? C'est un déluge, comme dit Richard de Saint-Victor, qui inonde l'âme avec tant d'excès, qu'il ne comble pas seulement les vallées, ni ne couvre pas seulement la campagne, mais il surpasse les collines et les montagnes; c'est-à-dire, qu'il n'efface pas seulement les pensées et les actions de la terre, qui se trouvent heureusement noyées dans cet abîme de lumière, mais qu'il nous cache même par un saint oubli ce qu'il y a

(1) Vide, ut sileas. Is. 7. v. 5.

de plus élevé dans les affections de l'esprit, et de plus sublime dans l'exercice des vertus, qu'il suspend pour un temps, parce que celui que la sagesse élève par la contemplation à ce degré de hauteur, ne voit plus dans cette vaste mer que le ciel et les eaux, qui le portent en haut en l'éclairant (1).

Secondement, ce silence vient de la ferveur de l'amour qui s'épanche en paroles et en témoignages d'affection, quand il est modéré, parce qu'il désire de paraître; mais quand il est monté au plus haut point, il ne songe plus qu'à aimer, il ne pense plus aux paroles, il ne se plaît plus aux longs discours, il se tient en silence. Il y a deux sortes de personnes qui ne sont pas propres pour parler de Dieu, comme dit Diadochus (2); à savoir ceux qui n'ont pas assez de lumière ni de feu du Saint-Esprit, et ceux qui en ont trop. « Ceux qui en ont trop peu, ne le peuvent, à raison de leur ignorance; et ceux qui en ont trop, à cause de leur plénitude; parce qu'alors l'âme étant comme enivrée de l'amour divin, ne s'applique qu'à jouir en silence de la vue du Seigneur et de sa gloire (3). » Denis le Chartreux remarque sur ce même sujet, que ceux qui sont possédés d'un grand amour, ne s'expliquant que par des mots entrecoupés : il faut pour les entendre, que la raison supplée au défaut de leurs paroles. *Mon bien-aimé, à moi* (4), dit l'Épouse. Que veut-elle dire ? Il le faut deviner : elle sait mieux ce qu'elle sent, qu'elle ne le dit. Or, si l'amour qui est déjà véhément ne parle qu'à demi mot, il est aisé à

(1) In tanto sapientiæ diluvio nihil nisi cælum aspicitur, et ipsa sapientiæ aqua, quâ perlustratur, et in altum sublevatur. *Richard. in Ps. 28. explicans illud* : Dominus diluvium inhabitare facit. *Psal. 28. 10.*

(2) *Diadochus, de perfect. c. 8.*

(3) Ubi enim est inopia, ea affert ignorantiam. Ubi copia, non sinit loqui; tunc enim anima charitate Dei velut ebria expetit per silentium contemplatione gloriæ Domini perfrui.

(4) *Dilectus meus mihi. Cant. 2. 16.*

Juger, qu'étant dans l'excès de sa force, il ne parlera point du tout.

En troisième lieu, ce silence vient du respect que l'âme porte à celui qui lui parle, et de l'attention qu'elle prête à sa parole. Jésus-Christ, qui est le maître des humbles, est la parole du Père, qui veut qu'on l'écoute, et celui qui écoute se tait. « Il est appelé » Verbe, parce qu'il demande qu'on l'écoute. Celui » qui écoute est attentif. Et celui qui se rend attentif, » se tait. Par conséquent Dieu le Père exige toujours » le silence de la créature raisonnable, à qui un tel » Verbe parle toujours. Son entretien étant éternel, » la créature lui doit aussi un silence continuel (1). » Le seul respect qu'elle doit à sa personne l'y oblige : et puis les choses qu'il lui fait connaître sont si sublimes, qu'elles suspendent toutes ses puissances, et la mettent dans l'impuissance de parler.

Ce n'est pas que cette suspension et ce silence de l'âme soit une cessation générale de tous ses mouvements. « Ce serait perdre le temps, comme dit le Père » du Pont (2), et s'exposer aux illusions du diable, » ou du moins à cent extravagances de l'imagination. » C'est une chose certaine, que, pendant que Dieu n'opère rien dans l'âme, elle doit opérer quelque chose » avec son entendement et sa volonté, et même quand » Dieu agit elle coopère aucunement avec lui. »

Que fait-elle donc durant ce silence ? Elle écoute, ou elle voit, ou elle est dans l'attente de l'un ou de l'autre : *Écoutez, ma fille, voyez et prêtez l'oreille* (3). Elle écoute lors que Dieu lui parle ; elle voit, lorsqu'il lui

(1) Dicitur Verbum, quia semper requirit auditum. Qui audit, auscultat, et qui auscultat, silet. Semper igitur Pater Deus requirit à creaturâ rationali silentium, cui semper loquitur tale Verbum. Ad æternum ejus colloquium continuum debet creatura silentium. *Rich. Victor. in Psal. 139.*

(2) *Du Pont, in Vitâ P. Basiliasis, c. 14.*

(3) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam. *Psal. 44. 11.*

découvrir quelque merveille ; elle prête l'oreille et se tient en respect, lorsqu'elle est dans l'attente. *Il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu nous promet* (1). Et de quoi lui parle-t-il ? de l'oubli du siècle : *Oubliez votre peuple et la maison de votre père* (2). De la paix intérieure : *J'écouterai ce que me dira le Seigneur Dieu, car il dira des paroles de paix pour son peuple* (3). Que fait-elle encore ? elle loue Dieu d'une manière excellente, elle lui rend un singulier honneur ; mais elle ne fait rien, ni ne dit rien, ni ne recherche rien, ni ne demande rien. Il est vrai ; mais cette suspension de paroles, de désirs, d'opérations et de recherches, est une manière de louanges fort sublime. Elle ne dit rien, parce que la grandeur de Dieu, qui l'occupe, la ravit tellement, qu'il ne lui reste ni parole ni pensée pour expliquer son étonnement, et voilà comme elle honore son excellence. Elle ne demande rien, parce qu'il la comble de tant de biens, qu'elle ne songe plus à ses besoins : et voilà comme elle honore sa magnificence. Elle ne recherche rien ; parce qu'elle se remet au bon plaisir de Dieu par un entier abandon à la conduite de sa sagesse infinie qui pourvoit à tout, et qui prévient même ses désirs ; et voilà comme elle loue sa providence : *Il n'y a point, ô mon Dieu ! de louange plus convenable à votre Majesté que celle du silence* (4), lorsque l'âme qui est remplie de vos faveurs, confesse qu'elle ne vous peut dignement louer, qu'en se taisant et se contentant de vous admirer. Il n'y a point de sacrifice qui vous soit plus agréable, que celui d'un cœur qui se consume dans les flammes de votre amour. *Le pauvre et l'indigent béniront votre nom* (5). Le pauvre,

(1) Bonum est cum silentio præstolari salutare Dei. *Thren.* 3. 26.

(2) Obliviscere populum tuum et domum patris tui. *Psal.* 44. 11.

(3) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam. *Psal.* 84. 9.

(4) Te decet hymnus, Deus, in Sion : tibi silentium laus in Sion. *Psal.* 64. 2.

(5) Pauper et inops laudabunt nomen tuum. *Psal.* 73. 24.

c'est-à-dire celui qui est dénué de pensées, et qui reconnaît humblement qu'il ne forme aucune idée de vos perfections qui approche de leur excellence. L'indigent, c'est-à-dire celui qui ne trouve pas même des paroles pour exprimer ses sentimens. Le pauvre et l'indigent, c'est-à-dire celui qui est dans l'impuissance de former aucun sentiment, ou de proférer aucune parole digne de vous : *La paix sera l'ouvrage de la justice; le repos et la sécurité à jamais* (1). C'est ainsi que Dieu, qui est la justice et la sainteté de l'âme, la pacifie par sa présence, et que l'âme, éclairée de la lumière de Dieu, rend hommage à sa bonté, et confesse par son silence que ses grandeurs sont ineffables.

Et véritablement, pendant que la lumière dure, l'âme ne peut faire chose plus agréable à Dieu, que de la recevoir en silence avec un respect amoureux : mais quand la lumière se retire, alors elle doit retourner aux affections, aux prières et aux demandes, exposant devant Dieu les choses qui lui sont nécessaires pour sa perfection, et priant pour le prochain. Car de vouloir demeurer dans ce silence pacifique, après que la lumière est passée, c'est un effort inutile, semblable à celui qui voudrait empêcher que la lumière ne se retire sur le déclin du soleil. *En vain vous lèverez-vous avant le jour*, dit le Prophète-Roi (2). Il est inutile de vouloir hâter le soleil, et faire avancer l'aurore; aussi est-il inutile de vouloir retarder sa course et prolonger le jour. C'est Dieu qui nous établit dans ce silence, c'est lui qui en doit régler la durée, qui n'est pas ordinairement longue, comme remarque saint Grégoire; mais quoique la durée en soit courte, les fruits néanmoins n'en sont pas petits. Il nous dégage de nos vices et de nos affections déréglées. Il nous met en liberté, et nous élève par un généreux mépris au-des-

(1) Et erit opus justitiæ pax, et cultus justitiæ silentium. *Isaï.* 31. 47.

(2) Vanum est vobis antè lucem surgere. *Psal.* 126. 2.

sus de toutes les créatures, il nous dispose à l'union avec Dieu, il nous porte avec plaisir à la pratique des vertus, enfin il excite en nous un ardent désir de l'éternité. « Ce silence, dit le P. Balthasar Alvarez, » rendant compte de sa manière d'oraison, est un grand » trésor. Car toutes choses parlent au Seigneur, et sont » découvertes à ses yeux : mon cœur, mes désirs, mes » intentions, mes épreuves, mes affections, mon sa- » voir et mon pouvoir lui sont connus. Les regards » de sa divine Majesté peuvent purifier mes défauts, » échauffer mes désirs, et me donner des ailes pour » voler, lui qui aime plus mon bien et son service que » moi-même (1). »

Ce qui fait voir le grand soin que nous devons avoir de calmer notre cœur, et de garder, autant qu'il est en nous, sinon ce silence extraordinaire, qui est une grâce gratuite, au moins le silence extérieur et intérieur, qui est un acte de vertu que nous pouvons toujours exercer. « O mon âme ! aimez ce silence tranquille » et intérieur, qui est très-agréable à Dieu. Son plaisir est que vos regards soient si purs, si simples et » si dégagés des créatures, que vous ne pensiez qu'à lui, » comme si vous étiez seule avec lui dans le monde (2). » « Et donc, mon très-doux Seigneur, voici l'accord qui » sera désormais entre vous et moi : je mourrai entièrement à moi-même, afin que vous seul viviez en » moi ; tout sera en silence dans mon intérieur, afin » que vous parliez au-dedans de moi ; tout y sera en » repos, afin que vous y puissiez agir tout seul (3). »

(1) P. du Pont, in *Vita P. Balth. Alvarez. c. 13.*

(2) O anima mea ! dilige tranquillum illud et internum silentium, quod Deo gratissimum est. Summè enim illi placet visio nuda, simplex, pura, ut nihil cogites nihilque consideres præter ipsum. *Blos. in Marg. spl. 4. p. sect. 6. n. 2.*

(3) Eia ergò, dulcissime Deus, hoc mihi tecum pactum erit : planè moriar mihi ipsi, ut tu solus in me vivas ; totus intrà me silebo, ut tu loquaris in me ; totus quiescam, ut solus opereris in me. *S. Aug. in Soliloq.*

ENTRETIEN V.

Comment Dieu parle à l'âme et se fait écouter dans l'oraison.

L'ENTRETIEN de Dieu avec l'âme fait le bonheur de la créature et les délices du créateur. Les saints qui en connaissent l'utilité et le fruit, ne craignent rien plus que d'en être privés. *Mon Dieu! ne vous tenez point à mon égard dans le silence, de peur que si vous vous taisiez, je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse* (1). *Je souhaiterais pour votre bien que Dieu vous parlât, et qu'il daignât ouvrir sa bouche pour vous déclarer les secrets de sa sagesse; vous changeriez bientôt de sentiment*, disait le troisième ami de Job (2). Aussi, Dieu qui prend plaisir à se communiquer aux hommes, et à leur faire du bien, ne leur refuse pas cette grâce, qu'il sait leur être nécessaire. Il parle à tous par l'Ecriture sainte, qui est l'oracle général qui répond aux demandes de tout le monde (3).

Il parle à tous par l'organe des prédicateurs, directeurs ou supérieurs, et, comme dit saint Bernard, il a droit de se servir de leur bouche, parce que c'est lui qui l'a formée (4).

(1) Deus meus, ne sileas à me, nequando taceas à me, et assimilabor descendantibus in lacum. *Psal.* 27. 1.

(2) Utinam Deus loqueretur tecum, et aperiret labia sua tibi, ut ostenderet tibi secreta sapientiæ. *Job.* 11. 5.

(3) Deus singulorum cordibus privatis vocibus non respondet, sed tale eloquium construit, per quod eunctorum quæstionibus satisfacit. *S. Greg.* 23. *Moral.* c. 11.

(4) Quidni loquatur ore, quod ipse plasmavit? Quidni suo utatur, ut libet, artifex instrumento? *S. Bern. in Nativit. S. Joan. Baptistæ.*

Il parle à tous par les châtimens, pour se faire craindre ; et par les bienfaits, pour se faire aimer (1).

Il parle à tous par les bonnes pensées et par les bons mouvemens qu'il leur donne , afin qu'ils se déterminent à fuir le mal , qu'ils voient leur être préjudiciable, et à faire le bien , qu'ils connaissent leur être utile.

Sa bonté est si nécessaire en ce point , que nonobstant nos infidélités et nos désobéissances , il ne se lasse point de nous parler , quoique souvent nous soyons sourds et rebelles à sa parole.

Mais outre ces manières de parler dont il use généralement envers tous les hommes , pour les conduire dans les voies du salut , il y en a d'autres fort particulières dont il se sert pour éclairer l'homme d'oraison , et traiter familièrement avec lui , comme l'ami fait avec son ami , ainsi qu'il est dit de Moïse.

Premièrement , il lui parle par des instincts et des impulsions secrètes , qui le portent à quelque action importante , ainsi qu'il est écrit de ce saint vieillard Siméon , à qui le Saint-Esprit avait révélé qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu auparavant le Christ du Seigneur ; il est , dis-je , écrit qu'il vint au temple *en esprit* (1), c'est-à-dire par un mouvement particulier du Saint-Esprit , lorsque le père et la mère de l'Enfant Jésus l'y portaient , et qu'il le prit entre ses bras , bénissant Dieu , et disant : Seigneur , vous laisserez maintenant mourir en paix votre serviteur , selon votre parole , puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez , et que vous destinez pour être vu et reconnu de tous les peuples , comme la lumière qui éclairera les nations , et la gloire de votre peuple d'Israel. Tel fut l'instinct que le Père Jean de Brébeuf, Jésuite, premier supérieur de la mission des Hurons , a laissé

(1) Quanta et quàm ineffabilis divinæ dignatio bonitatis , quæ quotidie conspicit nos infelices avertentes aures. Obdurantur corda , et nihilominus clamat ad nos et jugiter clamitat in plateis , quia in latitudine charitatis. *S. Ber. de septem spirit.*

(2) Et venit in spiritu in templum. *Luc. 2. 27.*

par écrit dans ses mémoires, en ces termes : « Je me » sens fortement poussé à mourir pour Jésus-Christ. » J'ai senti continuellement en moi dix jours durant » de très-ardens désirs de souffrir le martyre (1). » Cet instinct lui était si ordinaire et si violent, que pour le suivre, et satisfaire à la soif qui le pressait de souffrir la mort pour Jésus-Christ, il en fit un vœu qu'il conçut en ces termes :

« Que vous rendrai-je, mon Seigneur Jésus, pour » tous les biens que vous m'avez faits ? Je prendrai » le calice du salut, et j'invoquerai votre nom. C'est » pourquoi je voue, en la présence de votre Père éternel et du Saint-Esprit, en la présence de votre très-sainte mère et de saint Joseph, son très-chaste époux, » en la présence des anges, des apôtres et des martyrs, » et de mes Pères saint Ignace et saint François Xavier; je voue, dis-je, et vous promets, mon Seigneur » Jésus, que si jamais par votre miséricorde la grâce » du martyre se présente à moi, qui suis votre serviteur, quoique très-indigne, je n'y manquerai point » de ma part : si bien que j'entends désormais qu'il ne » me soit nullement permis de détourner aucune des » occasions de mourir pour vous, qui me seront offertes, si je ne jugeais le devoir faire pour votre » plus grande gloire, ni même de recevoir le coup de » la mort avec tristesse. Je vous offre donc, mon » Seigneur Jésus, dès à présent, avec joie mon sang, » mon corps et ma vie dans le dessein de mourir pour » vous, si vous m'accordez cette faveur, comme vous » avez daigné mourir pour moi. Faites que je vive de » telle sorte, que votre bon plaisir soit que je meure » ainsi. Oui, Seigneur, je prendrai votre calice, et » j'invoquerai votre nom Jésus, Jésus, Jésus (2). »

(1) Sentio me vehementer impelli ad moriendum pro Christo. Ardentissima decem continenter diebus in me persensi martyrii patiendi desideria. *Memor. P. de Brebeuf à société Jesu.*

(2) Quid retribuam tibi, Domine Jesu, pro omnibus quæ re-

Secondement, Dieu parle à l'homme d'oraison, en répondant à ses demandes par un acte de confiance qu'il produit en lui, qui lui fait connaître qu'il a été exaucé, ou bien par un acte contraire, qui le fait craindre que Dieu ne l'écoute pas.

Nous en avons un exemple dans la fervente prière que fit la mère de Samuel dans le temple, conjurant la bonté de Dieu de guérir sa stérilité, et de lui donner des enfans. Car l'Écriture-Sainte remarque que sa demande fut suivie d'une si grande sérénité d'esprit, qu'on ne vit plus aucun changement sur son visage.

Nous lisons dans la vie du P. Gonzale Sylveria jésuite, que ce saint religieux étant à Coïmbre, ville de Portugal, et assistant un criminel que l'on conduisait au gibet, après l'exécution de la sentence, exhorta le peuple à prier Dieu pour son âme, et se mit à genoux pour faire lui-même sa prière, durant laquelle il entra dans une profonde contemplation de la passion de notre Seigneur, qui lui fit concevoir un ardent désir de mourir pour Jésus-Christ, désir qui ne fut pas sans effet. Car notre Seigneur lui fit connaître qu'il l'avait exaucé avec une si grande certitude, qu'il ne put contenir sa joie ni s'empêcher de la faire éclater au dehors, disant souvent à ses plus familiers amis qu'il avait demandé à Dieu la grâce d'être étranglé pour la foi, et qu'il l'avait obtenue. Depuis prêchant à Lisbonne, il fut un jour, dans la ferveur de son discours, transporté d'une joie tout extraordinaire, au seul souvenir de son martyre ; et montrant son cou à ses auditeurs, comme

tribuisti mihi ? Calicem salutaris accipiam, et nomen tuum invocabo. Voveo ergò in conspectu æterni Patris tui sanctique Spiritus, in conspectu sanctissimæ Matris tuæ, castissimique ejus Sponsi Josephi, coràm Angelis, Apostolis, Martyribus, sanctisque meis parentibus Ignatio et Francisco Xaverio ; voveo, inquam, tibi, Domine mi Jesu, si mihi unquàm indigno famulo tuo Martyril gratia misericorditer à te oblata fuerit, me huic gratiæ non defuturum, etc. *Lib. de Mort. illust. viror. insign. societatis Jesu*, pag. 646.

ravi hors de soi, il leur dit qu'il en faisait plus d'état que de tous les biens du monde, à cause du cordeau qui le devait étouffer pour l'honneur de la religion et de la foi. Ce qui arriva en effet.

Ce même Père, priant souvent à la messe pour une personne de condition dont la vie était très-scandaleuse, et s'étonnant qu'à chaque fois qu'il la recommandait à Dieu, il sentait un rebut de sa part, au lieu qu'en toutes les autres prières qu'il lui faisait, sa bonté se montrait fort favorable, se résolut d'en avertir ce pécheur, qui ne fit que s'en rire, prenant de là occasion de se railler de la simplicité de Gonzale dans toutes les compagnies; mais l'évènement montra que le pressentiment du Père n'était que trop véritable, et qu'un avis de cette importance ne doit jamais être négligé. Car cet infortuné, après avoir souffert de grandes misères de corps et d'esprit, fut enfin excommunié, et finit sa méchante vie par une très-malheureuse mort.

En troisième lieu, il lui parle par une voix extérieure, qui frappe sensiblement l'oreille du corps, pour passer à celle du cœur. Cette voix est ordinairement formée par l'opération des anges, qui la produisent tantôt dans l'air, sans qu'on sache qui en est l'auteur, comme celle que saint Augustin entendit lorsqu'il méditait sa conversion, et qu'il se sentait agité de divers mouvemens qui traversaient son dessein : *Prenez, lisez* (1); tantôt par des corps empruntés, sous lesquels ils apparaissent eux-mêmes, comme lorsque l'ange Gabriel salua la B. Vierge, et lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce*; (2) tantôt par des corps, sous lesquels ils représentent les saints, comme lorsque le Prince des Apôtres apparut à sainte Agathe pour guérir ses plaies, et lui dit : *Ma fille, ne vous défiez point de moi* (3), soyez en assurance. Quelquefois c'est Dieu

(1) Tolle, lege, *S. August. liber Confess.*

(2) Ave, gratia plena. *Luc. 1. 28.*

(3) Nihil in me dubites, filia.

même qui forme ces paroles, comme lorsque notre Seigneur apparut à saint Paul dans le chemin de Damas, lui disant : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu* (1) ? Saint Paul ne connut pas d'abord celui qui lui parlait, c'est pourquoi il répondit : *Qui êtes-vous, Seigneur ?* Et alors le Seigneur lui dit en se manifestant : *Je suis Jésus que vous persécutez, il vous est dur de résister contre l'aiguillon* (2). Quelquefois il semble que ces paroles viennent du ciel comme celles que les Apôtres entendirent sur le Thabor : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le* (3). D'autres fois, du crucifix, comme celle qui causa la conversion de saint Eustache, martyr ; car étant un jour à la chasse, éloigné de ses gens, il aperçut un cerf qu'il poursuivit avec beaucoup d'ardeur ; mais pensant le prendre, il fut pris lui-même de notre Seigneur, parce que le cerf s'étant arrêté, il parut entre ses branches un crucifix brillant de lumière, qui lui dit : « Placide : Pourquoi me poursuis-tu ? Je suis Jésus-Christ, qui suis mort pour l'amour de toi, et qui désire maintenant te sauver. » D'autres fois il semble qu'elles viennent du très-saint Sacrement, ou de la bouche des saints qui apparaissent. L'exemple du Père Marcel-François Mastrilly, jésuite, est fort signalé. Ce grand serviteur de Dieu étant malade à l'extrémité, d'un coup de marteau qui lui était tombé de fort haut sur la tête, et lui avait fait une plaie mortelle, entendit une voix basse, qui l'appelait par son nom : *Marcel, Marcel*. Lui tout étonné fait signe de la main à ceux qui étaient autour de son lit, et qui n'attendaient plus que les derniers soupirs du

(1) Saule, Saule, quid me persequeris ? *Act. Apost. 9. 4.*

(2) Ego sum Jesus quem tu persequeris; durum est tibi contra stimulum calcitrare. *Act. Apost. 9. 5.*

(3) Hic est filius meus dilectus, ipsum audite. *Luc. 9. 35.* Voce delapsâ ad eum hujusmodi à magnificâ gloriâ : Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui, ipsum audite; et hanc vocem nos audivimus de cælo allatam, cùm essemus cum ipso in monte sancto, 2, *Petr. 1, Baren,*

malade , comme pour les prier de faire silence , disant : *Mon Dieu , je n'entends pas bien.* Et prêtant l'oreille il ouït de nouveau la même voix qui l'appelait : *Marcel , Marcel : c'était la voix de saint François Xavier , qui lui venait rendre sa santé par un insigne miracle.* Alors montrant le lieu d'où partait cette voix : *C'est de là , dit-il , qu'on appelle :* puis se tournant tout-à-coup de ce côté-là , lui qui un moment auparavant n'eût pu seulement se remuer , il remplit d'admiration tous ceux qui étaient présens et voyaient un mouvement si soudain et si inespéré. L'un d'entre eux, nommé le Père Marius Fontanarosa , se coula doucement dans la ruelle , pour voir de plus près ce que Marcel faisait et ce qu'il disait. Car il semblait s'entretenir avec quelqu'un , sans néanmoins qu'on vit ni entendit celui qui lui parlait. L'infirmier qui servait le malade le voulut suivre ; mais il en fut empêché par une vertu invisible qui l'arrêta. Or il y avait une image de saint François Xavier vêtu en pèlerin , du côté où le Père Marcel s'était tourné ; et saint François s'était mis entre lui et ce tableau pour lui parler avec un visage tout rayonnant de lumière , et un habit fort semblable à celui sous lequel il était représenté dans cette peinture. S'étant donc fait voir au Père , il lui dit : « Eh bien ! Marcel , lequel aimez-vous le mieux , de mourir , ou d'aller aux » Indes ?—Ce qui est le plus conforme au bon plaisir de » Dieu , lui repartit Mastrilly.—Vous souvenez-vous , lui » dit saint François , du vœu que vous fîtes hier en la » présence du Père Provincial , d'aller aux Indes , si » Dieu vous rendait la santé ? —Oui , répondit le Père , » je m'en souviens bien. —Suivez-moi donc , répliqua » le saint , et dites comme moi. » Puis il lui fit faire ce même vœu , prononçant le premier les paroles , à peu près selon la formule des vœux de notre compagnie , que le malade redisait après lui ; en sorte qu'on le pouvait entendre distinctement , sans ouïr pourtant celui qui les lui dictait. Voici les propres termes du vœu : « Dieu tout puissant et éternel , moi Marcel

» Mastrilly , quoique très-indigne , en toute manière ,
» de votre divine présence , appuyé néanmoins sur
» votre bonté et miséricorde infinie , et poussé du
» désir de vous servir , je fais vœu en la présence de
» la très-sacrée Vierge Marie , de mon saint Père
» François Xavier , et de toute votre cour céleste ; je
» fais , dis-je , vœu à votre divine majesté , de pauvreté ,
» de chasteté et d'obéissance perpétuelle en la com-
» pagnie de Jésus , et principalement de la mission
» apostolique des Indes , que je vouai aussi hier en la
» présence de mon Père Provincial. Et je promets d'en-
» trer dans la même compagnie pour y vivre toujours ,
» entendant le tout selon les constitutions de la com-
» pagnie , et les décrets de la mission des Indes faits par
» le saint Père François Xavier. Je supplie donc votre
» immense bonté et clémence , par le sang de Jésus-
» Christ , et par les mérites du saint Père François
» Xavier , que vous daigniez accepter en odeur de
» suavité cet holocauste et le vœu que je viens de
» faire , moi très-indigne ; et que , comme vous m'avez
» donné la grâce de le désirer et de vous l'offrir , vous
» me la donniez aussi avec abondance pour l'accom-
» plir , et répandre mon sang pour votre amour . »

Ayant achevé de prononcer ces paroles , le saint lui dit qu'il était guéri , et lui commanda de baiser les plaies du crucifix qu'il avait dans les mains , pour rendre grâces de la vie qu'il avait reçue. Ce qu'ayant fait avec une grande tendresse , le saint lui dit : Avez-vous de mes reliques ? — A quoi Marcel répondit que oui , et les tirant de dessous son chevet , où elles étaient : — Gardez-les bien chèrement , lui dit-il , — et puis il ajouta : Avez-vous aussi des reliques de la vraie croix ? — Le malade lui ayant dit que oui : — Or sus , lui dit-il , appliquez-les à votre plaie. Aussitôt Marcel les porta à l'endroit de la tempe qui était blessé. Mais le saint lui fit signe de la tête que ce n'était pas là , et prenant son bâton de pèlerin de la main gauche , il porta la droite au derrière de la tête du malade , et l'avertit que

c'était là que le mal était caché , et qu'il fallait appliquer les reliques. Le malade obéit , et saint François en même temps lui commandant de dire comme lui , prononça distinctement et successivement ces paroles : « Je vous salue , sacré bois de la croix ; ô croix très-
 » précieuse , je vous salue : c'est à vous que je me
 » dévoue à jamais , et vous prie humblement de m'ac-
 » corder , quoique j'en sois très-indigne , la grâce de
 » répandre mon sang pour vous , grâce que l'Apôtre
 » des Indes François Xavier , n'a pas mérité d'obtenir
 » après tant de travaux qu'il a soufferts (1). » Et peu de temps après il continua ainsi : « Je renonce à mes pa-
 » rens , à ma maison , à mes amis , à l'Italie , et à tout
 » ce qui pourrait retarder mon voyage des Indes ; et
 » je me consacre tout au salut des âmes parmi les In-
 » diens , en la présence du saint Père François Xa-
 » vier (2) ; » à quoi Marcel ayant ajouté du sien ces deux paroles : *Meo, meo*, mon saint Père, mon saint Père, saint François lui sourit doucement, et lui dit d'un visage serein : « Bon courage, vivez désormais content,
 » et répétez tous les jours ces actes. » Puis il disparut , et laissa le malade , qui avait l'âme sur le bord des lèvres un moment auparavant , dans une parfaite santé.

En quatrième lieu , notre Seigneur parle à ses amis par une voix intérieure qu'il forme dans leur imagination , soit par lui-même , ou par l'entremise des anges en se servant des espèces des paroles qu'il y trouve propres à signifier ce qu'il veut dire , ou bien en produisant de nouvelles.

(1) Ave , lignum Crucis , ave Crux pretiosissima : me totum tibi dedico in perpetuum , et oro suppliciter ut gratiam fundendi pro te sanguinem , quam Indiarum Apostolus Franciscus Xaverius post tot exantlatos labores , consequi non meruit , mihi licet indignissimo largiaris.

(2) Abrenuntio parentibus , propriæ domui , amicis , Italiæ , et omnibus quæ mihi retardare possunt Indicam Missionem : et me totum in animarum salutem apud Indos dedico coràm sancto Patre Francisco Xaverio.

Ces paroles s'entendent aussi clairement et distinctement que si elles étaient mises dans l'oreille ; et quoiqu'elles soient produites dans l'imagination , cela se fait néanmoins de telle sorte , qu'il semble tantôt qu'elles viennent du ciel , tantôt qu'elles se forment au fond du cœur , tantôt qu'elles viennent de loin , tantôt de près , selon la disposition des espèces. Quelquefois on les entend , sans savoir qui les dit ; mais toutefois on ne peut douter qu'il ne soit près de nous , ou même dans nous (1) , dit l'auteur des Œuvres cardinales attribuées à saint Cyprien. D'autres fois la personne qui parle se fait connaître par des marques certaines ; parce qu'elle imprime des images si vives et si éclatantes de ses perfections , si c'est un pur esprit qui apparaît , ou de son visage , si c'est un saint , que l'âme en demeure toute pénétrée , et remplie de vénération et de respect. Il arrive aussi quelquefois qu'on voit la personne qui parle , et qu'on entend le son de ses paroles ; mais on n'en conçoit point les sens.

Le Père Sylveria , dont nous avons déjà parlé , étant arrivé au royaume de Monomotapa , présenta au roi un excellent tableau de la B. Vierge , que le prince , quoique infidèle , reçut avec des marques d'un profond respect , et le mit dans son cabinet , qu'il fit orner en forme d'oratoire pour lui rendre plus d'honneur. La reine des anges , voulant récompenser sa piété , lui apparut en songe cinq nuits de suite , sous le même visage qui était représenté dans ce tableau , mais avec un éclat de lumière extraordinaire , qui lui causait de l'admiration et comblait son âme de joie. Une seule chose lui faisait peine , c'est qu'en lui parlant elle lui tenait un langage qu'il n'entendait point. Cela l'obligea à faire venir le Père , qui lui dit que ce langage était

(1) Dicuntur tibi quædam arcana verba intrinsecus , quæ efferre non sufficis , ut dubitare non possis quia juxtà te est , imo intrà te , qui te sollicitat , nec tamen sicuti est , se tibi videntum concedat. *Autor oper. cardinal. in Prolong.*

divin, et qu'il ne pouvait être entendu que de ceux qui croyaient en Jésus-Christ, l'unique Sauveur du monde, et qui embrassaient sa loi. Le roi l'écouta avec satisfaction, et deux jours après il lui fit dire qu'il avait résolu avec la reine sa mère de se faire baptiser, et qu'il le priait de venir pour ce sujet à la cour. Sylveria s'y transporta sans délai, et l'ayant instruit durant quelque temps, il lui conféra le baptême, et le nomma Sébastien, et la reine mère, Marie.

Il faut remarquer ici que Dieu prend souvent le temps de la nuit pour parler à ceux qu'il honore de son entretien, parce que l'esprit est plus calme en ce temps-là. *Lorsque le sommeil nous prend, et que les sens sont assoupis, Dieu ouvre l'oreille du cœur, dit Job, et nous instruit de tout ce qu'il faut savoir pour la conduite de notre vie* (1). Mais, pour l'ordinaire, Dieu choisit le temps de l'oraison, et surtout celui de l'extase, comme lorsque saint Pierre dans son ravissement entendit cette voix : *Levez-vous, Pierre, tuez et mangez* (2). *N'appellez pas impur ce que Dieu a purifié* (3). Il me semble qu'on peut mettre au même rang cette promesse pleine de douceur que le Fils de Dieu fit à saint Ignace, de lui être favorable à Rome (4). Il était entré dans une petite église à une demi-lieue près de la ville, à dessein d'y faire une oraison; ayant donc prié quelque temps avec une grande ferveur, il fut tout-à-coup éclairé d'une lumière divine, à la faveur de laquelle il vit en esprit le Père éternel, et près de lui son Fils portant sa croix, auquel il montrait Ignace, et le lui recommandait avec ses compagnons, afin qu'il les prit sous sa protection, comme ils étaient tout unis et associés en son nom. Sur

(1) *Persomntum in visione nocturnâ, quandò irrui sopor super homines, et dormiunt in lectulo : tunc aperit aures virorum et erudiens eos instruit disciplinâ. Job. 33. 15.*

(2) *Surge, Petre; occide, et manduca. Act. 10. 13.*

(3) *Quod Deus purificavit, tu commune ne dixeris. Act. 10. 15.*

(4) Le P. Alvarez de Paz estime que cette vision fut intellectuelle.

quoi notre Seigneur acceptant volontiers cette charge, et jetant un doux regard sur le saint, il lui dit ces paroles très-considérables et très-obligeantes : *Allez, je vous serai favorable à Rome* ; lui faisant connaître en même temps qu'il voulait être le chef de la compagnie qu'il allait établir à Rome, qu'elle porterait son nom, et qu'elle combattrait sous l'étendard de la croix.

J'ajouterai encore une autre observation, que je tire des écrits du B. Père Jean de la Croix, qui distingue trois sortes de paroles intérieures, dont les unes, dit-il, sont successives, les autres formelles, et les autres substantielles.

Les paroles successives sont celles que l'homme d'oraison forme dans la méditation, lorsque son esprit recueilli et appliqué fortement à la considération de quelque vérité, en tire des raisonnemens, et des lumières qui lui étaient auparavant inconnues, avec tant de facilité et de pénétration, qu'il lui semble que ce n'est pas lui qui le fait, mais que c'est un autre qui forme ces discours dans son intérieur, ou qui lui répond, ou qui l'enseigne et lui donne ces vues. Aussi est-il véritable que le Saint-Esprit l'aide souvent d'une manière secrète, et lui ouvre la porte pour entrer dans les lumières de Dieu : mais comme le rayon qui l'éclaire est fort subtil et délicat, il se peut faire qu'il y mêle du sien, et qu'il prenne ses propres paroles pour celles de Dieu, disant : Dieu m'a dit ceci, Dieu m'a répondu cela. Et cependant il se trompe : et l'envie qu'il a que Dieu lui parle, fait qu'il se répond lui-même, et qu'il prend ses propres pensées pour des paroles divines ; ce qui le peut faire tomber en des rêveries et des illusions dangereuses, s'il en fait cas, et s'il pense que ce soit une communication divine fort particulière ; car l'esprit de ténèbres voyant qu'on y a de l'attache, s'y glisse aisément, et forme de sublimes et spécieuses paroles qu'on écrit et qu'on fait écrire, comme choses rares, avec amusement et perte de temps, au grand préjudice de l'âme. C'est ainsi qu'il se communique aux

hérétiques, leur suggérant des raisons très-subtiles, fausses et erronées; c'est ainsi qu'il trompe les illuminés, les repaissant de chimères et d'imaginations extravagantes : et enfin c'est ainsi qu'il séduit tous ceux qui s'engagent à lui par quelque pacte exprès ou tacite, ou par adhérence à ses impulsions frauduleuses, qui lui donnent un grand empire sur les âmes.

Quant aux paroles formelles, cet auteur entend par là des paroles intérieures que Dieu forme dans l'âme, soit dans l'oraison ou dans un autre temps, sans qu'elle y contribue autrement que d'une manière passive; en quoi elles diffèrent des premières, et conviennent avec celles qu'il appelle substantielles, qui ont cela par-dessus les paroles formelles, qu'elles portent plus de chaleur et plus de force; car elles impriment ce qu'elles signifient, parce que Dieu, comme dit le Prophète-Roi, donne une force toute-puissante à sa parole (1), au lieu que les paroles formelles ne font pas un grand effet dans l'âme, parce que d'ordinaire elles n'ont autre fin que d'enseigner et donner lumière sur quelque chose, ou si elles portent à l'action, elles n'ôtent pas la répugnance; au contraire, Dieu permet qu'on y trouve plus de difficulté et de résistance pour exercer la confiance et l'humilité de l'âme. Ainsi lorsque Dieu commanda à Moïse d'aller vers Pharaon pour traiter avec lui de la délivrance de son peuple, ce patriarche sentit de si grandes répugnances qu'il se le fit dire par trois fois, ce qui montre visiblement que Dieu a tant de dédain pour ceux qui aiment les grandeurs, que lors même que sa providence nous y élève, ou qu'il nous commande d'y monter, il ne veut pas que nous y allions par inclination, ou que nous y trouvions de la douceur. C'est le propre du démon de donner de la pente aux choses éclatantes et honorables, et de la répugnance aux choses basses et humi-

(1) *Dabit voci suæ vocem virtutis. Psal. 67. 34.*

liantes. L'esprit de Dieu a des mouvemens entièrement opposés. Il nous porte aux choses les plus basses et les plus viles, avec inclination, et nous y fait trouver du contentement : les grands emplois , l'éclat , la gloire , les richesses , la pompe du monde, pèsent à ceux qui cherchent Dieu en esprit et en vérité.

Il ne nous reste plus après cela qu'à dire un mot de la cinquième manière dont Dieu se sert pour nous parler dans l'oraison ou hors de l'oraison, en formant des paroles intellectuelles, sans l'entremise des sens ni de l'imagination, en la même façon qu'il parle aux anges, qui sont de purs esprits, et que les anges se parlent les uns aux autres. Il est vrai que saint Grégoire (1) y trouve beaucoup de différence, et qu'il assure que le langage de Dieu, quand il parle aux anges, aux saints et aux démons, est tout autre que celui des anges ; des saints ou des démons, quand ils parlent à Dieu. Dieu parle aux anges, dit-il, en leur manifestant ses secrets, les anges lui parlent en l'admirant, et les saints, en lui découvrant leurs désirs. Dieu parle aux démons en les confondant, et leur reprochant leur malice ; les démons lui parlent en ne lui pouvant rien céler ; parce qu'il les contraint d'avouer leurs entreprises pernicieuses et leurs actions infâmes. Mais cela n'empêche pas que toutes ces manières de parler ne conviennent en ce point, qu'elles sont indépendantes des sens et des images sensibles. Il est croyable que ce fut ainsi que Dieu parla à saint Paul, lorsqu'il fut ravi au troisième ciel, et qu'il entendit des paroles secrètes, qu'il n'est pas permis aux hommes de déclarer. Car, pourquoi dit-il que les hommes n'ont pas le pouvoir de les déclarer, sinon parce que toutes les paroles humaines ne sont que des expressions de leurs pensées ordinaires, qui sont extraites des sens, et par suite ne peuvent exprimer les vues purement

(1) *S. Greg. l. 11. Mor. c. 4.*

intellectuelles, qui se font par l'infusion des espèces intelligibles qui n'ont rien de commun avec les organes du corps ?

Quoi qu'il en soit, il n'est pas si important de savoir comment Dieu se fait entendre à l'âme quand il lui parle, que d'apprendre comment elle doit écouter, et par quelles marques elle peut connaître que c'est Dieu qui lui parle.

Le Père Alvarez de Paz (1) nous donne cinq propriétés de la parole céleste, par lesquelles on la peut discerner d'avec celle qui part de l'esprit purement humain, et de l'esprit de ténèbres. Premièrement, dit ce Père, quand la parole intérieure vient de Dieu, elle a une certaine majesté, une autorité, un empire sur l'âme, qui gagne son attention, qui recueille ses puissances, qui l'abîme dans un profond respect, et qui la fait fondre dans son néant : *Vox Domini in magnificentiâ*. Ainsi Élie entendant la voix de Dieu, comme le bruit d'un petit souffle de vent, se couvrit le visage de son manteau, et demeura debout par respect à l'ouverture de sa grotte, comme se reconnaissant indigne de l'écouter, et sortant, pour ainsi dire, hors de lui-même pour la recevoir avec toute l'attention et la vénération qu'il lui serait possible.

De plus, quand c'est Dieu qui parle, il donne une si grande force à sa parole, qu'elle fait ce qu'elle dit (2). Par exemple, s'il dit à l'âme : *Aimez-moi*, elle se sent aussitôt blessée des traits d'un très-pur amour. Si, la voyant troublée de peur, il lui dit comme aux Apôtres : *Ne craignez point, c'est moi* (3), elle devient en même temps forte et intrépide. S'il lui dit, comme à la B. Magdeleine : *Soyez en paix* (4),

(1) *P. Alv. de Paz de grad. contempl. tom. 3. l. 5. p. 3. c. 9.*

(2) *Vox Domini in virtute. Psal. 67. 5.*

(3) *Ego sum, nolite timere. Matth. 14. 27.*

(4) *Vade in pace. Marc. 3. 34.*

il apaise les troubles de sa conscience, et lui rend le calme et la tranquillité. S'il lui dit : Soyez sainte et parfaite, il lui confère la sainteté et la perfection, comme il arriva effectivement au patriarche Abraham, lorsqu'il lui commanda *de marcher en sa présence et d'être parfait* (1). Car il fut sanctifié à l'heure même, et depuis il ne perdit jamais Dieu de vue. C'est pourquoi David disait à Dieu : *Dites à mon âme que vous êtes son salut* (2), parce qu'il était assuré que sa parole serait suivie de l'effet. Car, comme dit Salomon : *Dieu fait tout ce qu'il veut, et sa parole est pleine de force et de vertu* (3); en parlant seulement il a fait le monde, en parlant il guérissait les malades, en parlant il ressuscitait les morts, en parlant il chassait les démons, et c'est ainsi qu'il en use encore avec quelques personnes, leur disant des paroles substantielles de telle valeur et de telle importance, qu'elles sont à l'âme vie, vertu, force, grandeur, sainteté, trésor inestimable de tout bien.

Davantage, lorsque Dieu favorise l'âme de son entretien, sa parole n'a pas moins de douceur que de force. C'est pourquoi le même esprit qui dit dans l'Écriture que sa parole est un feu, un glaive, un marteau, qui brise les rochers à cause de sa vertu toute-puissante, l'appelle aussi un pain de vie, une manne, une pluie, une rosée, un doux zéphir, qui s'insinue dans l'oreille du cœur avec une admirable délicatesse. « O » le doux entretien, dit Richard de Saint-Victor (4), » que celui de Dieu avec l'âme, qui se fait sans bruit » des lèvres ni de la langue, et qui s'entend sans » qu'il frappe l'oreille : il n'y a que celui qui parle, et » la personne à qui il parle, qui l'entendent ; tout autre

(1) Ambula coràm me, et esto perfectus. *Gen.* 17. 1.

(2) Die animæ meæ : Salus tua ego sum. *Psal.* 33. 4.

(3) Omne quod voluerit faciet, et sermo illius potestate plenus est. *Ecclesiast.* 8. 4.

(4) *Richard. de gradibus charit.* c. 4.

» étranger en est exclus. Les paroles qui s'y disent sont
 » comme des ruisseaux d'une fontaine céleste qui ar-
 » rosent les cœurs que le désir d'aimer a consumés de
 » sécheresse et d'ennui. On y parle de la cité de Dieu ,
 » de la paix et des richesses qui y abondent , de la
 » gloire de ses citoyens , de la beauté de ce séjour lu-
 » mineux ; ces discours pleins de douceur chassent
 » l'ennui de l'esprit et la lassitude du corps, et font con-
 » naître à l'ami que c'est là son héritage , et qu'il y peut
 » parvenir. C'est ce que désirait , c'est ce que ressentait
 » celui qui disait : Mon âme chargée d'ennui s'est lais-
 » sée abattre au sommeil , soutenez-moi par vos pa-
 » roles. Assurément , celui qui les écoute ne peut
 » manquer de joie ni de plaisir. Ma parole , dit notre
 » Seigneur , ne retournera pas à moi sans fruit , elle
 » fera ce que j'ai prétendu en l'envoyant , elle arrosera
 » le plus intime du cœur , et le rendra fertile. Ceux
 » que Dieu enseigne par ses paroles , sont vraiment
 » des disciples de Jésus-Christ, susceptibles des impres-
 » sions divines : *Docibiles Dei*. Ils sont instruits par
 » l'onction seule qui enseigne toute vérité , dans une
 » école aussi célèbre , qu'elle est capable de contenter
 » les esprits. »

De là s'ensuit un autre avantage de la parole de Dieu intérieure, qui lui peut servir de caractère , à savoir qu'elle porte un fond de lumière et de sagesse suffisant pour éclairer , échauffer , et guérir l'âme en un moment. *Il a envoyé sa parole*, dit le Prophète-Roi, *et il les a guéris , et il les a tirés de leur langueur mortelle* (1). C'est ce que dit ce saint roi en mourant : *Le Dieu d'Israël m'a parlé ; le fort d'Israël , le dominateur des hommes , ce juste dominateur qui se fait craindre et respecter en Dieu , m'a adressé sa parole. Elle est semblable à la lumière de l'aurore , qui paraît toute pure et sans nuages , lorsque le soleil se lève* (2). Sans doute saint Augustin l'avait

(1) Misit verbum suum , et sanavit eos : et eripuit eos de interitionibus eorum. *Psal.* 106. 20.

(2) Dixit Deus Israel , mihi locutus est fortis Israel , dominator

expérimenté lui-même, lorsqu'il s'écriait dans ses Confessions : « O éternelle vérité ! ô véritable charité !
 » ô chère éternité ! Vous êtes mon Dieu : c'est pour vous
 » que je soupire jour et nuit. Aussitôt que j'ai com-
 » mencé à vous connaître, vous avez élevé mon esprit
 » pour voir qu'il y avait quelque chose dont je devais
 » posséder la vue, et que je n'en étais pas encore capa-
 » ble. Les rayons que vous avez jetés dans mon âme,
 » ont ébloui la faiblesse de mes yeux, et m'ont fait
 » trembler d'une sainte horreur mêlée d'amour. Et
 » j'ai trouvé que j'étais bien éloigné de vous dans une
 » région qui vous est fort opposée, entendant comme
 » d'un lieu fort élevé au-dessus de moi, cette voix par
 » laquelle vous me disiez : Je suis la viande des grands ;
 » croissez, et vous me mangerez : Vous ne me chan-
 » gerez pas en votre subsistance, comme vous faites la
 » nourriture corporelle, mais vous serez changé en
 » moi. Et j'ai connu que vous châtiez l'homme à cause
 » de ses péchés, et que c'est par cette raison que vous
 » avez rendu mon âme aussi sèche qu'une toile d'arai-
 » gnée. Et j'ai dit en moi-même : La vérité n'est-elle
 » rien, parce qu'elle ne répond point en aucun espace
 » des lieux, ni finis, ni infinis ? Et vous m'avez répondu
 » en criant comme de fort loin : Tout au contraire, je
 » suis celui qui est. J'ai entendu cette voix en la manière
 » qu'on entend intérieurement dans le cœur, sans
 » qu'il me restât aucun sujet d'en douter. Je douterais
 » plutôt si je suis en vie, que de douter s'il y a une vé-
 » rité qui se voie dans le miroir des créatures (1).

hominum, justus dominator in timore Dei. Sicut lux auroræ
 oriente sole manè absque nubibus rutilat. 2. Reg. c. 23.

(1) O æterna veritas, et vera caritas, et cara æternitas ! tu es
 Deus meus : tibi suspiro die ac nocte. Et cùm te primùm cog-
 novi, tu assumpsisti me, ut viderem esse quod viderem, et
 nondùm me eum esse, qui viderem. Et reverberasti infirmita-
 tem aspectûs mei, radians in me vehementer, et contremui
 amore et horrore : et inveni me longè esse à re in regione dis-
 similitudinis, tanquàm si audirem vocem tuam de excelso :

La dernière propriété de la parole intérieure et divine est la fécondité. Car, comme dit le Prince des Apôtres après notre Seigneur Jésus-Christ, la parole de Dieu est une semence incorruptible, qui ressuscite les pécheurs, et les fait renaître à la vie de grâce. C'est une semence fertile au regard des vertus Théologiques et infuses, qu'elle fait croître en peu de temps : c'est une semence divine au regard des œuvres fortes, et des actes héroïques qu'elle fait exercer avec une ferveur admirable. C'est une semence béatifique au regard des consolations célestes et des lumières surnaturelles, qu'elle donne comme un essai et un gage de la félicité des saints, selon la parole de l'Évangile : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique* (1) ! « Voulez-vous savoir, dit saint Bernard, combien ils sont heureux ? vous en jugerez par les effets qu'elle produit dans leurs cœurs. Car d'abord elle trouble, elle épouvante, elle juge : et puis, si vous y faites attention, elle vivifie, elle liquéfie, elle échauffe, elle éclaire, elle purifie. Enfin elle nous tient lieu de nourriture, d'armes, de médecine, de renfort, de repos, de consommation de toutes choses. Et ne vous étonnez pas si le Verbe est tout en tous quant à la justification, puisqu'il doit être tout en tous quant à la glorification. Si vous êtes mort par le péché, en même temps que vous aurez

Cibus sum grandium ; cresce , et manducabis me. Nec tu me in te mutabis , sicut cibum carnis tuæ ; sed tu mutaberis in me. Et cognovi quoniam pro iniquitate erudisti hominem , et tabescere fecisti sicut araneam animam meam. Et dixi : Numquid nihil est veritas , quoniam neque per finita neque per infinita locorum spatia diffusa est ? et clamasti de longinquo : Imò verò , ego sum qui sum. Et audiui , sicut auditur in corde : et non erat prorsus undè dubitarem. Faciliusque dubitarem vivere me , quàm non esse veritatem , quæ per ea quæ facta sunt intellectu conspicitur. S. Aug. confes. lib. 7, cap. 10. num. 2.

(1) Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. *Luc. 11. 28.*

» entendu la voix du Fils de Dieu, la vie vous sera
 » rendue. Si votre cœur est endurci, aussitôt que Dieu
 » aura parlé, sa voix l'attendrira, et le fera fondre en
 » larmes de douleur et de regret (1). Si vous êtes tiè-
 » de, et par suite si vous craignez qu'il ne vous re-
 » jette avec dédain, ne vous éloignez point de sa pa-
 » role, elle vous échauffera promptement; car elle est
 » toute de feu (2). Si vous êtes dans les ténèbres, elle
 » vous éclairera, et vous fera voir vos défauts. Si vous
 » les voyez déjà, elle les effacera; si vous êtes déjà
 » purifié, elle vous fera marcher à grands pas dans les
 » voies de la sainteté; si vous êtes attaqué de vos en-
 » nemis, elle vous servira de bouclier et d'épée pour
 » les combattre; s'il arrive que vous receviez quelque
 » blessure, elle vous fournira des remèdes infailibles;
 » si vous vous lassez de souffrir, et si la longueur du
 » combat ébranle votre constance, elle relèvera votre
 » courage, et elle affermira vos pas, jusqu'à ce qu'elle
 » vous apporte la nouvelle de votre repos, et de la fin
 » de vos travaux. Ce sera pour lors que vous reposerez
 » en paix, attendant cette voix toute-puissante du
 » Fils de Dieu, qui ressuscitera les morts, les uns pour
 » être jugés, les autres, pour recevoir la vie éternelle.
 » Hélas! qui sait s'il est *digne d'amour ou de haine* (3)?
 » C'est en ce temps que je vous conjure, Seigneur,
 » particulièrement de vous souvenir de la parole que
 » vous avez donnée à votre serviteur, et qui fait toute
 » ma confiance; afin que je n'appréhende point votre
 » malédiction, mais plutôt que j'entende cette bien-
 » heureuse parole qui me fera jouir de la claire vue de
 » votre essence. *Venez, bénis de mon Père, possédez le*
 » *royaume qui vous est préparé dès la fondation du*
 » *monde* (1). »

(1) *Emittet verbum suum, et liquefaciet ea. Psal. 147. 18.*

(2) *Ignitum eloquium tuum vehementer. Psal. 118. 140.*

(3) *Utrum amore an odio dignus sit. Eccles. 9. 1.*

(4) *Tunc maximè memor esto verbi tui servo tuo, Domine,*

On voit par là les fruits de la parole divine, et ces fruits nous font connaître l'usage qu'il en faut faire.

Quand Dieu, par sa parole intérieure, nous sollicite ou nous commande de faire quelque chose pour son service, il en faut prendre conseil avant que de l'exécuter, et s'en tenir à la volonté du supérieur, ou à l'avis d'un sage directeur, quand même il serait contraire à l'ordre qui nous a été donné d'en-haut.

Quand il opère en nous ce que sa parole signifie, nous n'avons rien à faire, ni à rejeter, ni à craindre, mais seulement à recevoir avec humilité, pureté et résignation ce qu'il nous donne. Car le démon peut bien imprimer le mal dans l'âme qui lui est unie par le péché, mais il ne peut produire dans une âme qui cherche Dieu solidement, aucun des effets que nous venons de rapporter, ni même qui en approche, en sorte qu'elle ne puisse s'apercevoir de son artifice et de sa tromperie, pourvu qu'elle soit humble, et détachée des affections impures et des recherches secrètes de l'amour-propre.

Enfin, lorsqu'il nous illumine par sa parole, ou qu'il nous révèle les choses futures, ou bien qu'il nous découvre le secret des cœurs, nous devons suivre les règles du discernement des esprits, que nous déduirons en son lieu plus au long. Il suffit ici de dire que le meilleur moyen de nous garantir des illusions du démon et des faiblesses de l'esprit humain, est de ne faire aucun fondement sur ces grâces extraordinaires, et de n'en tirer aucune complaisance, parce qu'enfin on s'y peut tromper, lors même qu'on croit avoir plus de certitude; et d'ailleurs la vraie sainteté ne consiste point en cela. C'est une pure faveur de Dieu qui est

in quo mihi spem dedisti, ut ab auditione malà non timeam, sed beata magis auditio perducatur ad visionem, cum dices: Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. S. Bern. serm. de utilitate verbi Dei multiplici.

sujette à de grands écueils, et qui demande une grande
vigilance et une singulière discrétion, que tout le
monde n'a pas. Je l'ai déjà dit souvent, mais on ne le
peut assez dire.

ENTRETIEN VI.

Des blessures de l'Amour divin.

POUR comprendre la nature de ces plaies *spirituelles et morales*, il faut considérer ce que dit saint François de Sales, que l'amour est le premier principe de toutes les passions et affections de l'âme, et qu'en cette qualité il entre le premier dans le cœur; et parce qu'il le pénétre et qu'il va jusqu'au fond, qui est son siège et son centre, on dit qu'il blesse le cœur. Les autres affections y entrent bien aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour. C'est lui qui, perçant le cœur, leur ouvre le passage, et par suite c'est lui qui fait la plaie. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse : le reste agrandit seulement la blessure. Or, s'il blesse, il donne de la douleur, soit parce que le cœur, qui était tout à soi avant qu'il fût atteint d'amour, commence, lorsqu'il aime, à se diviser et à se séparer de soi-même, pour se donner à Dieu, ce qui ne se fait pas sans douleur; soit parce que l'amour divin excite le désir de s'unir étroitement à Dieu, désir qui tourmente sans cesse l'esprit, jusqu'à ce qu'il soit accompli. Et néanmoins il ne laisse pas pour cela d'être extrêmement doux et agréable, car il naît de la complaisance; mais parce qu'il n'est jamais parfaitement satisfait durant cette vie mortelle, sa douceur est presque toujours mêlée de douleur. Le miel que l'abeille extrait des fleurs, est bien doux, mais sa piqure est douloureuse. La complaisance que l'amour prend dans son objet, a beaucoup de douceur; mais l'aiguillon du désir, qu'il laisse dans le fond du cœur, lui cause beaucoup de douleur. Ce que sainte Térèse (1) écrit elle-même du Séraphin qui lui perça

(1) Sainte Térèse, au ch. 29. de sa Vie.

le cœur d'une flèche, explique parfaitement ce que je dis.

« Je voyais, dit-elle, un ange près de moi, à ma gauche, en forme corporelle. Il était petit, mais sa beauté était admirable, et le feu de son visage paraissait si vif, qu'il semblait être de ces sublimes esprits qui sont tout de flammes : je crois que ce sont ceux qu'on appelle Séraphins. Je le voyais avec un grand dard tout d'or en la main, qui avait un peu de feu au bout du fer, dont il me transperçait le cœur à diverses reprises, et en le retirant il me semblait qu'il m'emportait les entrailles, me laissant tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur que je sentais était si grande, qu'elle me faisait jeter des cris et des élancemens de plaintes ; mais cette douleur était mêlée d'une si grande douceur, que je ne pouvais souhaiter qu'elle cessât. » Voilà un excellent portrait d'un cœur blessé de l'amour divin. Mais pour le mettre en son jour, je veux rapporter ici l'entretien d'une âme avec notre Seigneur sur ce sujet, qui est tiré du dialogue de sainte Catherine de Gênes (1).

« L'ÂME. O mon Seigneur ! dites-moi, s'il vous plaît, comment vous opérez dans l'homme avec votre amour secret, lorsqu'il en est épris et blessé, sans savoir de quelle manière cela se fait, quoiqu'il en reçoive un grand contentement en son esprit.

« NOTRE SEIGNEUR. Je touche le cœur de l'homme par un mouvement secret de mon amour, et je lui donne une lumière par laquelle il connaît que je l'excite à bien faire, et dans cette vue il fuit le mal, et combat contre soi-même.

« L'ÂME. Quel est ce mouvement, et comment vient-il à l'homme qui n'en a pas encore la connaissance, et qui ne le demande pas ?

« NOTRE SEIGNEUR. Le grand amour que j'ai pour lui

(1) *Liv. 3. c. 13.*

» m'oblige à lui faire cette grâce de frapper à son
» cœur, pour voir s'il me veut ouvrir et me laisser
» entrer, en quittant pour l'amour de moi toutes les
» choses créées ; c'est par cette grâce que je commence
» à opérer dans son âme.

» L'ÂME. Qu'est-ce que cette grâce ?

» NOTRE SEIGNEUR. C'est un rayon d'amour, avec le-
» quel je l'invite à m'aimer d'une manière si douce et
» si forte, qu'il ne peut s'en défendre, quoiqu'il ne
» sache pas encore bien ce qu'il aime ; mais il le con-
» connaît peu à peu.

» L'ÂME. Qu'est-ce que ce rayon d'amour ?

» NOTRE SEIGNEUR. Vous l'apprendrez en voyant les
» rayons du soleil, qui sont si forts et si pénétrants,
» que les yeux des hommes ne les peuvent soutenir ;
» ils en sont éblouis, et s'ils voulaient les regarder
» fixement, ils en perdraient la vue. Tels sont les rayons
» d'amour, dont je blesse les cœurs. Ils font perdre
» à l'homme le goût et la vue de toutes les choses du
» monde.

» L'ÂME. Comment est-ce que ces rayons tombent
» dans les cœurs ?

» NOTRE SEIGNEUR. Comme des flèches qui les frap-
» pent, et les percent secrètement, et qui les embras-
» sent et les font éclater en soupirs.

» L'ÂME. Qu'est-ce que cette flèche ?

» NOTRE SEIGNEUR. C'est une étincelle d'amour que
» je jette dans le cœur de l'homme, qui amollit sa dureté,
» et le fait fondre comme le feu fait fondre la cire, si
» bien qu'il s'écoule dans mon sein, et me rapporte
» tout l'amour que je lui donne.

» L'ÂME. Quelle est cette étincelle ?

» NOTRE SEIGNEUR. C'est une inspiration que j'envoie
» à l'homme, qui embrase tellement son cœur, qu'il ne
» respire plus que le pur amour, et ne peut faire autre
» chose, sinon aimer. »

De tout ce discours nous apprenons que la plaie de
l'amour divin n'est autre chose qu'un attrait, une im-

pression secrète que Dieu fait dans le cœur q u'il excite à l'aimer ; et que la flèche qui le blesse , c'est une inspiration , un rayon d'amour , une lumière qui lui découvre combien Dieu est aimable , et les motifs qui l'obligent à l'aimer.

Mais parce que ce rayon de lumière frappe l'esprit en plusieurs manières, les plaies qu'il y fait sont aussi de plusieurs sortes. L'amour fit cinq plaies douloureuses sur le corps du Fils de Dieu , lorsqu'il était sur la croix ; il en fait aussi cinq sur le cœur de ses fidèles épouses , par le moyen de cinq rayons qui les pénètrent.

Le premier est celui qui leur fait voir leur infidélité envers Dieu , et les perce par cette vue d'un sensible regret d'avoir offensé sa souveraine bonté. Tel fut celui qui blessa saint Augustin , qu'on a coutume de peindre tenant dans sa main un cœur percé d'une flèche. Aussi, il dit lui-même en s'élevant à Dieu avec des soupirs amoureux :

« Vous aviez blessé mon cœur avec des flèches de » votre amour ; je portais vos paroles comme autant de » traits qui perçaient mes entrailles ; et les exemples de » vos serviteurs , que vous aviez rendus , de ténébreux , » tout éclatans de lumière , et de morts , vivans , se pré- » sentant en foule dans ma pensée , brûlaient et con- » sommaient cette lâche tiédeur et pesanteur , qui » m'eût pu faire pencher vers les choses basses (1). » Et dans un autre endroit : « Seigneur , je vous aime , et » j'en ai de si grandes assurances , que jé n'en puis » douter. Vous avez frappé mon cœur avec votre parole , et aussitôt je vous ai aimé (2). » De là venaient

(1) *Sagittaveras tu cor nostrum charitate tuâ : et gestabamus verba tua transfixa visceribus , et exempla servorum tuorum , quos de nigris lucidos et de mortuis vivos feceras , congesta in sinum cogitationis nostræ urebant et absumebant gravem torporem , ne in ima vergeremus. S. Aug. Lib. 9. Conf. c. 2.*

(2) *Non dubiâ , sed certâ conscientia , Domine , amo te. Percus-*

ces amoureux soupirs qu'il jetait si souvent en se plaignant de la perte du temps qu'il avait passé sans aimer Dieu : « O beauté ancienne et nouvelle , je vous ai trop » tard aimée (3). »

Telle fut aussi la plaie que reçut sainte Catherine de Gênes, s'étant mise à genoux aux pieds d'un confesseur pour lui déclarer ses péchés. Car elle sentit tout d'un coup son cœur blessé d'amour, avec une vue si claire de ses misères et de ses défauts, et tout ensemble de la bonté de Dieu, qu'elle tomba presque par terre, et ne pouvant quasi ouvrir la bouche, par la grande force de la douleur que lui causait l'horreur des péchés qu'elle avait commis contre un Dieu si doux, si bon et si aimable, elle lui dit, comme elle put : Mon Père, je laisserais volontiers cette confession, si vous l'aviez agréable ; puis ayant pris congé de lui, elle se retira dans sa maison, portant la flèche dans le cœur avec des flammes d'amour si ardentes qu'elle était toute hors de soi, et ne pouvait s'empêcher de crier : Plus de monde, plus de péché ; de sorte que si à l'instant elle eût eu mille mondes, elle les eût tous abandonnés, parce que le trait divin avait détruit en elle toutes les affections de la terre.

Le second rayon d'amour qui blesse l'âme, est celui qui lui fait voir combien Dieu l'aime. Rien ne blesse tant un cœur généreux, que de voir un autre cœur blessé de l'amour qu'il a pour lui. Les abeilles ne blessent jamais, qu'elles ne demeurent aussi blessées à mort ; et jamais nous ne blessons un cœur d'une plaie d'amour, que nous ne soyons aussi blessés nous-mêmes. Quand l'âme voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit aussitôt une réciproque blessure. Vous avez blessé mon cœur, dit le divin Époux des Cantiques ; et l'Épouse répond à l'instant : Dites à mon bien-aimé

sisti cor meum verbo tuo, et amavi te. *S. Aug. Lib. 10. Conf. c. 6. initio.*

(1) Serò te amavi, bonitas antiqua et nova. *S. August.*

qu'il a blessé mon cœur, et que je languis d'amour. Sainte Gertrude entendant un prédicateur qui disait que l'amour divin est une flèche d'or, de laquelle quiconque frappe quelque chose, la fait sienne, et par suite qu'il faut être sans esprit et sans jugement pour s'attacher aux choses de la terre, au mépris des biens célestes, sentit à l'heure même son cœur vivement touché de ces paroles, et se tournant vers notre Seigneur, elle lui dit : Ah ! Seigneur, que je souhaiterais avoir cette flèche ! si je l'avais, sans différer davantage, dès ce moment je tâcherais de la décocher contre vous, et de vous transpercer le cœur, afin de vous posséder à jamais. En disant cela, elle aperçut notre Seigneur tenant une flèche d'or pointée vers elle, qui lui repartit avec une extrême douceur : Vous me voudriez blesser, si vous aviez cette flèche ; puis donc que je l'ai, je vous en veux frapper si bien que vous soyez toute mienne, et que vous soyez blessée pour jamais de mon amour. A votre avis, lequel des deux est le plus souhaitable, de blesser le cœur de Jésus-Christ, ou d'être blessé par lui-même ? Jugez-en ce qu'il vous plaira ; il importe peu, car la blessure est réciproque. S'il est blessé de vous, vous le serez aussi ; et si vous l'êtes de lui, il le sera tout le premier. Quoi qu'il en soit, mettez-vous souvent aux pieds de la croix, soit pour être blessé de l'amour de Jésus-Christ, à la vue de ses souffrances, soit pour le blesser lui-même par vos soupirs et par les traits de votre amour. C'était une des saintes pratiques du P. Meslan, Jésuite, que j'ai vue écrite de sa main en ces termes : « Je monterai souvent sur le cal- » vaire, pour y contempler le cruel et horrible spec- » tacle du Rédempteur attaché à la croix, et pour y » lire sur son corps déchiré de coups, les caractères » de son amour envers moi, écrits non avec l'encre, » mais de son sang ; non en lettres d'or ou d'argent, » mais avec ses plaies plus précieuses que l'or. Et là, » mon Sauveur, vous me le pardonnerez, s'il vous plaît, » je percerai souvent votre cœur avec mille flèches

» d'amour pour en élargir la plaie afin d'y reposer
» plus à mon aise (1).

Le troisième rayon d'amour qui blesse l'âme , est celui qui lui fait voir combien Dieu est aimable. Car il lui donne des sentimens admirables et des attraits nompareils pour sa souveraine bonté , comme la sollicitant et la pressant de l'aimer , et alors elle s'élance de force comme pour voler plus haut vers son divin objet (ce sont les termes de saint François de Sales) ; mais demeurant courte , parce qu'elle ne peut aimer autant qu'elle désire , ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'égale. En cet état , si vous y prenez garde , ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur , car l'âme sent que son Dieu est présent , il a déjà arboré sur son cœur l'étendard du divin amour ; n-ais quoiqu'elle soit toute sienne , il décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour , lui montrant par de nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé. Ce cœur amoureux de son Dieu , désirant infiniment d'aimer , voit bien néanmoins qu'il ne peut ni assez aimer , ni assez désirer ; et ce désir qui ne peut réussir , est comme un dard qui le perce , et lui fait sentir une douleur incroyable : mais pourtant cette douleur ne laisse pas d'être aimable , parce que celui qui désire bien d'aimer , aime aussi bien à désirer : il s'estimerait le plus misérable de tout l'univers , s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est souverainement aimable ; désirant donc d'aimer , il reçoit de la douleur ; mais aimant à désirer , il reçoit de la douceur. Chose admirable ! Les

(1) Sæpiùs in Calvariam conscendam ad intuendum crudele et horrendum spectaculum Redemptoris in cruce suffixi , ut in ejus lacero corpore amorem meum non sepià , sed sanguine ; non litteris , sed vulneribus profundè exaratum legam ; et ibi crebrius amoris jaculis (parces , ô Christe !) pectus tuum iterùm iterùmque confodiam , ut magis pateat mihi vulnus lateris , in quo deinceps conquiescam. *P. Meslan Societ. Jesu , in chartâ manu propriâ exaratâ , quam apud me habeo.*

bienheureux mêmes , voyant que Dieu est infiniment plus aimable qu'ils ne l'aiment , pâmeraient et languiraient éternellement du désir de l'aimer davantage , si sa très-sainte volonté , qu'ils préfèrent à toutes choses , n'imposait à leurs désirs le calme et le repos dont ils jouissent. Mais son vouloir arrête le leur , son contentement les contente , et fait qu'ils acquiescent d'être bornés dans leur amour , par le bon plaisir de celui qu'ils ne peuvent assez aimer.

Le quatrième rayon d'amour , qui fait une sensible plaie sur le cœur de l'homme parfait , est celui qui lui fait voir combien Dieu est peu aimé dans le monde. *Mon zèle me faisait sécher de douleur de ce que mes ennemis ont oublié votre loi*, disait le Prophète-Roi (1). Saint François pleurait un jour , et se lamentait si fort dans un lieu écarté où il ne pensait pas être entendu , qu'un homme charitable qui l'avait ouï , accourut à son secours , comme s'il eût été en danger de sa vie ; mais l'ayant trouvé seul , il lui demanda pourquoi il pleurait ainsi. Hélas ! répondit-il , je pleure de ce que notre Seigneur a tant enduré pour nous , et que personne n'y pense. Puis il recommença ses pleurs , et toucha si fort ce bon personnage , qu'il se mit à gémir et à pleurer avec lui. Hélas ! disait sainte Catherine de Gênes , touchée de ce sentiment , que l'on trouve peu de personnes où Dieu habite avec les opérations de son amour ! O Dieu ! vous restez en vous-même , et vous retenez dans votre sein le feu de votre amour , parce que vous ne le pouvez répandre dans le cœur des hommes , à cause des occupations qu'ils ont en terre et de la terre. O terre ! terre ! que feras-tu , à la fin , de ces hommes que tu trompes de la sorte ? Tu perds l'âme , tu pourris le corps , tu engages l'un et l'autre en des tourmens éternels.

Le cinquième rayon d'amour qui blesse l'âme , est celui qui lui fait naître le désir de sortir de ce monde ,

(1) *Tabescere me fecit zelus meus , quia obliti sunt verba tua inimici mei. Psal. 113. 136.*

et d'entrer dans le séjour de l'éternité, où Dieu est parfaitement aimé. C'est cette flèche qui perçait le cœur du roi Josaphat, et qui lui faisait dire si souvent ces amoureuses paroles : « O mon doux Jésus ! mon âme » s'est attachée fortement à vous, soutenez-moi de votre » droite. Mon âme est blessée de votre amour, et pressée, comme d'une soif ardente, du désir de vous » posséder, vous qui êtes la source du salut éternel (1) »

Tous ces rayons d'amour, toutes ces flèches, tous ces traits sont fort aigus et pénétrants; mais, après tout, rien n'est plus douloureux, ni plus sensible à l'âme qui aime Dieu fortement, que de voir qu'il la traite comme s'il se défiait d'elle, et s'il ne savait pas qu'elle l'aime. C'est ainsi qu'il traita le chef des Apôtres pour purifier son amour, et pour expier la faute qu'il avait faite le jour de sa mort : *Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci* (2)? Eh! Seigneur, lui repart ce zélé disciple, vous le savez. Et ce doux maître, pour l'éprouver, comme se défiant de son amour : *Pierre, m'aimes-tu?* Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur; vous savez bien qu'il vous aime. *Pierre, m'aimes-tu* (3)? Ah! c'est trop. Vous le faites mourir de tristesse et de douleur. Hélas! une pauvre âme, qui sent bien qu'elle aimerait mieux mourir que d'offenser Dieu, et néanmoins qui ne sent pas une seule étincelle de ferveur, mais au contraire une froideur extrême, qui la tient si engourdie et si faible, qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles, ne doit-elle pas être bien affligée de ce que Dieu fait semblant de ne la voir pas, la laissant comme une créature qui ne lui appartient

(1) *Adhæsit anima mea post te, ô Christe, me suscepiat dextera tua. Anima mea tui desiderio saucia est, teque fontem æternæ salutis ardentèr sitit.*

(2) *Simon Joannis, diligis me plus his?* Joan. 21. 15.

(3) *Simon Joannis, diligis me?* Ait illi : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Joan. 21. 16.

point ? Car à chaque faute qu'elle fait parmi les froideurs, il lui est avis que notre Seigneur lui fait ce reproche : *Comment peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi ?* reproche qui perce son cœur comme un dard pénétrant, mais néanmoins un dard d'amour, qui ne l'afflige que parce qu'elle aime beaucoup, lors même qu'elle craint de n'aimer pas. Car cette crainte est un signe d'amour, mais d'un amour si douloureux, que cette seule pensée de n'aimer pas est capable de la faire trembler, comme il arriva un jour à sainte Catherine de Gênes, laquelle assistant à l'exorcisme d'un possédé, et entendant l'esprit malin qui disait : *Je suis ce malheureux privé d'amour* (1), sentit toutes ses entrailles se renverser, et demeura comme pâmée d'horreur à ce seul signe qui lui représentait un aussi grand malheur qu'est la privation du pur amour.

(1) Sainte Catherine de Gênes, c. 14. de sa Vie.

ENTRETIEN VII.

Des liens de l'amour divin.

APRÈS que l'amour divin a blessé le cœur et qu'il est demeuré son vainqueur, il le lie étroitement, de peur qu'il ne lui échappe, et quoiqu'il n'entreprenne point sur sa liberté, et qu'il le laisse toujours en pouvoir de rompre ses chaînes quand il voudra, néanmoins elles sont si douces et si agréables, qu'il aurait de la peine à le vouloir. Il est tellement attaché à son objet, qu'il y pense continuellement le jour et la nuit, et ne se peut lasser de l'aimer.

Ce souvenir perpétuel et cet amour toujours actuel ne lui sont point pénibles, au contraire, il a peine à s'occuper d'autre chose; et lorsque son devoir l'oblige à se partager aux affaires et aux actions extérieures dont il ne se peut raisonnablement dispenser, il ne perd point pour cela, ni la pensée de Dieu, ni l'amour divin, qui lui est plus cher que la vie. « Et donc une » âme en cet état, dit Richard de Saint-Victor, » n'est-elle pas liée véritablement et sans contredit, » puisqu'elle est prise et attachée si fortement à son » objet, qu'elle ne peut, ni l'oublier, ni l'effacer de » son esprit, mais quoi qu'elle fasse et qu'elle dise, » elle y pense sans cesse, elle l'a toujours présent, » elle y songe même en dormant, et c'est l'unique » entretien de ses veilles (1). » C'est en cela que les liens

(1) Nonne verè, et absque ullâ contradictione ligatus est animus, quandò hoc unum oblivisci aut aliud meditari non potest? Quidquid agat, quidquid dicat, hoc semper mente revolvit, perennique memoriâ retinet. Hoc dormiens vigilat, hoc vigilans omni horâ retractat. *Richard. de grad. viol. charit.*

de l'amour divin sont différens de ses blessures ; parce que celles-ci donnent quelque relâche , mais ceux-là n'en donnent point. L'amour qui blesse est comme une fièvre intermittente ; mais l'amour qui lie est comme une fièvre aiguë et continue , qui mine un pauvre malade , et le consume de son feu jour et nuit. Celui qui est blessé peut encore s'enfuir ; mais celui qui est blessé et lié , ne peut partir du lieu où il est détenu et arrêté ; je veux dire qu'il ne peut divertir sa pensée autre part , il pense toujours à son Dieu , quoi qu'il fasse et à quoi qu'il s'applique (1). Vous me demanderez si la condition de cette vie mortelle peut porter cet exercice du pur amour continuel , et s'il se trouve des personnes à qui Dieu communique cette grâce. Je réponds, avec saint Laurent Justinien , qu'il y en a ; mais qu'ils sont en petit nombre. « Il y a sur la terre des personnes , quoique en petit nombre , qui portant au cœur une flèche de l'amour de Dieu , qui les blesse agréablement , et qui les brûle d'une flamme également douce et pénétrante , s'élèvent continuellement au dessus d'elles-mêmes , et s'élancent vers Dieu : elles le louent fréquemment avec des assauts de joie mêlés de doux transports ; elles chantent et gémissent , elles poussent des cris et des louanges , elles se reposent en silence , elles courent et font retentir l'air de leurs clameurs , elles cherchent ce qu'elles tiennent , et se fondent en douceur en serrant le divin Époux des bras de l'amour (2). »

Telle était sainte Catherine de Gênes , qui vit un jour

(1) Quidquid agat , quocumquē se vertat , ab illā unā et intimā sollicitudinis suæ curā avelli non potest. *Rich. à S. Vict. , de grad. viol. char.*

(2) Inveniuntur in terrā , quamvis in numero pauci , qui corde sagittā divini amoris transfixi suaviter , concremati delectabiliter , jugiter suprā se feruntur in Deum , laudis obsequium frequenter exsolvunt Domino jubilatione permixtum , cantant et gemunt , clamant et laudant , quiescendo tacent , et vociferando discurrunt , tenent et quærunt , atque amoris brachiis sponsum amplexando liquescunt. *S. Laurent. Justin. c. 10. de int. conflictu.*

un rayon d'amour qu'elle recevait de Dieu en son cœur, qui les liait ensemble avec un filet d'or, et il lui sembla que Dieu lui donnait de fortes assurances qu'il ne se délierait jamais. Une autre fois, voyant le sacré cœur de Jésus, il lui fut avis qu'il était rempli d'un grand feu, qui s'élançait sur elle, et l'embrasait de telle sorte, qu'en le regardant seulement, elle se sentait fondre et détruire en quelque façon : et cette impression lui dura plusieurs années, en sorte qu'elle jetait continuellement de profonds soupirs allumés par un très-ardent amour (1).

Tel le P. Ponce, fils du duc d'Arcos, religieux de notre compagnie, qui eût été bien marri de laisser écouler un seul moment de sa vie, sans le remplir de l'amour divin (2) : à cause de quoi il craignait extrêmement ces maladies aiguës, qui causent le délire, parce, disait-il, qu'on ne peut pas aimer Dieu pendant tout le temps qu'elles durent.

Tel notre frère Alphonse Rodriguez, qui avait appris, par expérience, que c'était une chose si douce que d'aimer Dieu et de lui plaire, qu'il semblait s'oublier de toute autre chose ; aussi disait-il que cette douceur était si grande, qu'il n'eût pas senti le feu de l'enfer, si, en le souffrant, il eût cru rendre quelque service à Dieu. De là vient qu'il était continuellement occupé de Dieu, lui tenant la porte de son cœur toujours ouverte, l'invitant sans cesse par des soupirs ardents à y venir prendre son repos, s'établissant en sa divine présence, comme un enfant dans le sein de sa mère, où il aime et est aimé, et où il demeure en assurance ; et enfin s'appliquant à la contemplation amoureuse de ses admirables grandeurs, qui le noyaient dans un océan de délices, jusqu'à perdre souvent l'usage de tous ses sens extérieurs.

(1) Voyez le ch. 29. de sa Vie. Item c. 2. 7. 9. 47. 51. 52.

(2) Nullum vitæ suæ momentum volebat hujus amoris non esse plenissimum. *Ann. dierum mem.* 1. Feb.

Ceci ne paraîtra pas étrange à ceux que Dieu favorise du don d'oraison , où il leur fait goûter combien il est bon , selon ces paroles du Prophète : *Goûtez , et voyez combien le Seigneur est doux* (1). *Heureux l'homme qui met sa confiance en lui* (1). Bien loin de s'en étonner , ils admirent , avec saint Bonaventure (2) , comment celui qui a une fois expérimenté les bontés de Dieu , et la douceur qu'il fait sentir à ses amis , peut se séparer de lui un seul moment ; et comment il ne s'oublie pas de toutes choses , et même du repas et du sommeil ; et enfin comment il peut voir autre chose que son très-doux Seigneur , en tout ce qui se présente à ses yeux , ou le voir sans en ressentir un singulier plaisir , sachant bien qu'il est partout , et qu'il le peut trouver en toutes choses et se reposer en lui ! O Israël , que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit ! O que son Esprit leur est doux ! O que cette douceur et ces bontés sont de puissantes chaînes pour vous attacher inséparablement à lui ! *Je les attirerai à moi avec des liens d'Adam , et avec des chaînes d'amour* (3). « Quels sont ces liens d'Adam , dit Richard de Saint-Victor , sinon les dons que Dieu fait à l'homme ? » Quelles sont ces chaînes d'amour , sinon les bénéfices qu'il lui confère , à savoir les biens de nature ,

(1) *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Beatus vir qui sperat in eo. Psal. 83. 9.*

(2) *Multum mirari debemus quomodo homo semel Deum degustans et ejus dulcedinem , potest ab eo amplius aliquatenus separari ; et quomodo non obliviscitur omnia , et comedere et dormire , et si quid aliud antè ipsum ponatur , quomodo potest ibi aliud quàm suum Dominum benignissimum intueri , et in eo summâ dulcedine delectari , cum ipsum in omnibus sciat esse , et in omnibus illum invenire possit , ac in omnibus requiescere. O quàm bonus , Israel , Deus , his qui recto sunt corde ! O quàm dulcis et suavis est spiritus ejus in eis ! S. Bonav. in stim. divini amoris , part. 3. c. 3.*

(3) *In funiculis Adam traham eos , in vinculis charitatis. Osee. 11. 4.*

» les biens de grâce et de gloire (1) ? » c'est avec ces liens qu'il m'a engagé à l'aimer, et qu'il m'a fait son débiteur, qui lui suis infiniment redevable de la bienveillance qu'il a pour moi. Il a créé pour moi toute la nature, il m'a donné la grâce, il m'a promis la gloire pour récompense. Voilà trois chaînes bien fortes. Celui qui en est véritablement lié, dit saint Bonaventure (2), ne pense plus à ses intérêts, il ne cherche plus que les intérêts de Jésus-Christ. Il se met lui-même en oubli, et ne se souvient plus que de Dieu (3). Il ne fait plus de distinction, ni de vie, ni d'état, ni de personnes, ni de lieu, ni de temps, il s'élève par-dessus tout cela, et porte toute son affection vers Dieu. O l'heureux état qui nous lie ainsi à la sagesse incréée ! car c'est d'elle que dépend toute la gloire et le bonheur de la vie, et ses liens sont des liens salutaires qui ne nous captivent que pour nous mettre en liberté (4).

Le P. du Pont, dans ses mémoires, décrit une vision qu'eut un jour dans l'oraison un religieux de notre compagnie, qui fait voir clairement le bonheur de ceux que l'amour lie étroitement à Jésus-Christ. Voici à peu près comme il en parle.

Il semblait à cette personne, qu'elle entendait la voix de quelqu'un qui était à la porte, et que regardant par la fenêtre qui c'était, elle reconnut que c'était notre Seigneur Jésus-Christ, et tout aussitôt elle descendit pour lui ouvrir ; mais ne le trouvant plus à la porte, elle sortit dans la rue, pleurant et cherchant de tous côtés si elle le pourrait voir ; et l'ayant aper-

(1) *Hic me beneficentiæ vinculis obnoxium fecit, et benevolentiae debitorem constituit. Naturam condidit, gratiam contulit, et gloriam repromisit : ecce funiculus triplex. Rich. de grad. viol. charit.*

(2) *S. Bon. stim. divini amoris, part. 2. c. 7.*

(3) *Oblitus quodammodo sui, et solius memor Dei S. Bonav.*

(4) *Decor enim vitæ est in illâ : et vincula illius alligatura salutaris. Eccl. 6. 31.*

çu d'assez loin qui faisait mine de s'enfuir, elle toute désolée se mit à courir après lui pour l'atteindre. Alors notre Seigneur, se retournant vers elle, lui dit avec une grande douceur : Taisez-vous, ne vous affligez point, vous m'atteindrez. Cela lui donna tant de cœur, qu'elle redoubla ses efforts, et l'ayant joint à la fin, elle se prosterna à ses pieds, et les baisa, disant : O mon souverain bien ! ô mon Seigneur, je ne vous quitterai point, me~~lez~~-moi avec vous. A ces paroles notre Seigneur lui jeta, ce lui semblait, un regard amoureux, et lui dit : Voyez, vous ne pourrez pas venir si loin que moi, le chemin est bien mauvais. A quoi elle répondit : Seigneur, quelque rude que soit le chemin, si je suis avec vous, qu'y a-t-il qui me soit difficile ? Et dans ce sentiment, qui animait son courage, elle lui saisit les pieds, s'y attacha, les embrassa fortement, et les tenant ainsi embrassés, elle lui dit : Allez maintenant, Seigneur, où il vous plaira ; si vous ne m'éloignez point de vous, rien ne me peut lasser ni fatiguer. En même temps elle se vit environnée de précipices, où il lui semblait à tout moment qu'elle allait tomber, et comme elle était attachée aux pieds de Jésus-Christ, il lui fallait nécessairement ramper, et s'écorcher les genoux jusqu'à répandre du sang. Mais nonobstant toutes ces difficultés, elle n'appréhendait rien, ni ne perdait point courage ; au contraire, elle ne voyait rien qui fût capable de lui faire quitter son chemin, et de temps en temps elle disait à notre Seigneur : Marchez, mon cher maître, et ne me laissez point détacher ni séparer de vous. Ma peine ne m'est point fâcheuse, pourvu que je ne vous quitte point, quoi qu'elle paraisse insupportable. En effet, elle se sentait ainsi disposée en son cœur, et souffrait tout avec un contentement incroyable, jugeant que c'était un plus grand bien pour elle d'être liée à Jésus-Christ, qu'il n'y avait de mal dans toutes les traverses et afflictions du monde ; fussent-elles unies ensemble. Ne vous semble-t-il point voir l'Épouse des Cantiques

qui, après avoir trouvé son Époux, proteste qu'elle ne le quittera point, et lui dit avec un courage égal à son amour : Tirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums ; ou bien un saint Paul, qui dit dans l'assemblée des Prêtres de l'Église d'Éphèse : *Je m'en vais en Jérusalem, lié par l'esprit, sans que je sache ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, le Saint-Esprit me fait connaître qu'on m'y prépare des chaînes et des afflictions* (1). Mais pourquoi y allez-vous, si vous y devez tant souffrir ? Je suis lié, où voulez-vous que j'aille, sinon où me conduit l'esprit qui m'a lié ? c'est l'amour de Jésus, c'est son esprit, qui m'a lié ; il faut le suivre au péril de ma vie. Je prévois bien des maux.

Mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est point plus précieuse que mon devoir. Je suis content, pourvu que j'achève ma course, et que j'accomplisse le ministère de la parole que j'ai reçu de Jésus-Christ (2). Eh ! qui ne voudrait être lié de la sorte ? Esprit de Jésus, engagez-moi dans vos liens. Liez ma mémoire, mon entendement, ma volonté, et toutes les puissances de mon corps et de mon âme. Ma mémoire, afin qu'elle ne se souvienne que de vous ; mon entendement, afin qu'il ne pense qu'à vous ; ma volonté, afin qu'elle ne désire que vous ; mes sens, afin qu'ils ne se plaisent qu'en vous ; mes passions, afin que rien ne les touche que vous ; et toutes mes puissances, afin qu'elles ne s'occupent que de vous. Je vous demande cette grâce par-dessus toutes les

(1) Et nunc ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem; quæ in eâ ventura sint mihi, ignorans, nisi quòd Spiritus sanctus per omnes civitates protestatur, dicens quoniam vincula et tribulationes Jerosolymis me manent. *Act. Apost.* 20. 22, 23.

(2) Sed nihil horum vereor: nec facio animam meam pretiosorem quàm me, dummodò consummam cursum meum, et ministerium verbi, quod accepi à Domino Jesu, testificari evangelium regni Dei. *Act. Apost.* 20. 24, 25.

autres, car je sais que sans le bien de votre amour, tous vos dons me seraient fort peu utiles (1).

(1) Omnia Dei dona nihil prodesse possunt, nisi adsit vinculum charitatis. *S. Aug. ser. 73. de diversis in fine.*

ENTRETIEN VIII.

Des langueurs de l'amour divin.

COMME la langueur du corps est un effet de la chaleur excessive qui le brûle, et qui consomme les esprits dont il tire sa force et sa vigueur, de même la langueur de l'âme est un effet de la ferveur de son amour, qui aspire à la jouissance et à l'union avec Dieu.

D'où vient que saint Thomas dit que la ferveur n'est autre chose qu'un désir extrême de posséder ce qu'on aime, et la langueur, une extrême tristesse de son absence (1).

Suivant cette doctrine, nous pouvons distinguer deux sortes de langueurs mystiques.

La première vient du désir d'aimer Dieu, et d'une sainte impatience de s'unir parfaitement au souverain bien. L'âme qui est fortement touchée de ce désir, ne trouve rien qui la puisse satisfaire, hormis Dieu. Tout ce qui n'est point Dieu, ou qui la divertit de Dieu, lui donne de l'ennui et du dégoût. « Elle n'aime qu'une » chose, elle n'affectionne qu'une chose, elle ne passionne qu'une chose, elle ne désire qu'une chose, » elle ne soupire qu'après une chose, elle ne respire » qu'une chose, elle ne s'enflamme qu'à la poursuite d'une chose, elle ne se repose qu'en une » chose, elle ne se repaît que d'une chose, elle ne se » rassasie que d'une chose; rien ne lui semble doux » ni savoureux, s'il n'est assaisonné de cette unique » chose, qui est l'objet de son amour (2). » Qui pour-

(1) *S. Thomas*, 12. q. 28. a. 5.

(2) *Unum amat, unum diligit, unum sinit, unum concupiscit, et unum appetat, in unum suspirat, in uno inardescit, in uno*

rait décrire la sainte tyrannie, et la violence de cette passion? « Elle chasse tout autre désir, elle exclut » toute autre application, elle arrache violemment » tout autre exercice, qu'elle ne voit pas pouvoir servir à son désir (1). » « Quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle » dise, quoi qu'elle pense, tout lui semble inutile, et » même intolérable, s'il ne tend uniquement à la fin » de son désir (2). » « Que s'il lui est permis de jouir » quelquefois de ce qu'elle aime, elle croit avoir » tout avec lui : comme, au contraire, sans lui, tout » lui est en horreur, son corps tombe en défaillance, » son cœur se flétrit et devient tout languissant; il » n'est point capable de conseil, la raison ne le peut » guérir, il ne reçoit point de consolation; mais il » crie avec l'Épouse : *Dites à mon bien-aimé que je languis d'amour* (3). » « Ce n'est pas l'amour qui languit, c'est celui qui aime, dit l'abbé Gilbert sur ces » paroles : *Où la langueur est fort grande, l'amour est fort vigoureux* (4). » L'excès de la langueur est un effet de l'excès de l'amour. L'amour divin a cela de propre, qu'il tend continuellement à l'union; et plus il en jouit, plus il désire qu'elle lui soit continuée :

requiescit. Unum solum est in quo reficitur, unum solum est ex quo satiatur. Nihil dulcescit, nihil sapit, nisi hoc uno condiatur. *Richard., de grad. violen. charitatis.*

(1) Omne desiderium expellit, omne studium excludit, omne exercitium violenter exprimit, quod suæ concupiscentiæ deservire non conspiciat. *Ibid.*

(2) Quidquid agat, quidquid dicat, quidquid cogitet, inutile, imò intolérable videtur, nisi in unum desiderii sui finem concurrat. *Ibid.*

(3) Cum autem frui potest eo quod diligit, omnia pariter se habere credit. Sine illo autem horret omnia, corpore deficit, corde tabescit ac languescit, consilium non accipit, rationi non acquiescit, nullam consolationem admittit, sed clamat cum Sponsa : Nuntiate Dilecto quia amore langueo. *Ibid.*

(4) Non languet amor, sed languet amans : ubi viget amor, ibi viget languor. *Gilbert. abbas, serm. 94. in Cant.*

voilà ce qui met le saint amant dans la langueur, car si, lorsqu'il tend à l'union, il ne peut y arriver aussitôt qu'il le désire, il languit par le délai; et lorsqu'il y est arrivé, si Dieu vient derechef à se cacher et à s'absenter, pour ainsi dire, il languit par la privation qui le tourmente et le fait pâmer de douleur : si bien qu'il peut dire comme David : *Mon âme languit dans le désir et dans l'attente de votre salut, espérant en vos promesses. Mes yeux sont tout languissans, à force d'attendre le bien que vous m'avez fait espérer. Quand est-ce que vous me consolerez* (1) ?

La seconde espèce de langueur vient du désir de voir Dieu. Car, comme dit saint François de Sales, il est difficile qu'une âme, qui a goûté un peu à souhait les consolations divines, puisse vivre en ce monde sans une douleur et une langueur presque continuelles. Le pur amour, qui brûle dans son cœur, aspire à l'union parfaite, sans interruption, sans fin et sans relâche; et parce qu'elle n'y peut atteindre durant cette vie mortelle, elle soupire incessamment après la vie bienheureuse et immortelle, qui la doit mettre en possession d'un si grand bien, et dans cette attente les jours lui semblent des années, et les années, des siècles. A mesure que le temps s'écoule, l'éternité s'approche d'elle, et cela lui donne quelque consolation, ainsi que sainte Thérèse l'expérimentait lorsqu'elle entendait sonner l'horloge; car elle en ressentait une joie intérieure, pensant que la mort, qui était l'objet de ses désirs, s'était approchée d'une heure; mais néanmoins cette consolation n'est que comme une goutte d'eau sur un grand feu, et bien loin d'essuyer son ennui, elle l'augmente, d'autant qu'il le délai, pour petit qu'il soit, pique et réveille son désir, et ce désir croissant toujours, la fait tomber

(1) Defecit in salutare tuum anima mea, et in verbum tuum supersperavi. Defecerunt oculi mei in colloquium tuum, dicentes : Quando consolaberis me ? *Psal.* 118. 81..

dans la langueur. Il est croyable que c'est cette amoureuse langueur qui faisait que saint Martin et saint Ignace, fondateur de notre compagnie, portaient ordinairement les yeux élevés vers le ciel pour le grand désir qu'ils avaient de voir Jésus dans sa gloire. Aussi dit-on que ce dernier, voulant faire oraison, montait volontiers au plus haut de la maison, comme pour se soulager en s'approchant du ciel, et le regardant tout à son aise ; ce qui le faisait fondre en larmes et languir d'amour, langueur qu'il témoignait par ces soupirs et ces pitoyables élans : O que la terre me semble vile, lorsque je regarde le ciel ! O Seigneur, si les hommes vous connaissaient ! Le cardinal de Vitry assure dans la Vie de la B. Marie d'Ognez, que cette sainte fut dans une continuelle langueur la dernière année de sa vie, tant elle brûlait du désir de voir Dieu ; et qu'un jour notre Seigneur l'ayant favorisée de sa visite, comme il commença à disparaître, elle jeta un cri pitoyable, lui disant : « Seigneur, ne
 » vous en allez pas sans moi. Je ne veux plus demeurer
 » ici davantage, je veux aller dans votre maison (1). » Puis, se tournant vers sa servante, nommée Clémence, elle lui dit avec un transport de joie : « J'ai appris du
 » Seigneur que j'irais bientôt dans le Sancta-Sancto-
 » rum. O la douce parole ! apprenez-moi, Clémence, ce
 » que c'est que le *Sancta-Sanctorum*. » Quelque temps après elle ouït une voix du ciel, qui l'appelait avec ces paroles articulées : *Venez, mon Épouse, venez, ma colombe, vous serez couronnée* (2). Enfin, trois jours avant sa mort, elle employa ce qui lui restait de vie à chanter à haute voix les louanges de Dieu, qu'un Séraphin lui suggérait, jusqu'à ce qu'étant près de rendre l'esprit, elle finit ses cantiques par ces mots :

(1) *Jacob. de Vltiaco, in vltâ S. M. Ogniac. l. 2. c. 10. et 1.*

(2) *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni : coronaberis. Cant. 4. 8.*

O Seigneur, notre Roi, que vous êtes beau ! Dieu soit béni (1).

Il y a une troisième sorte de langueur qui passe jusqu'au corps, mais qui vient de la ferveur de l'esprit. Car l'âme qui est atteinte d'un trait d'amour violent et constant, se porte vers Dieu avec tant d'ardeur, et s'occupe de lui avec une application si forte, qu'elle en perd le repos et la nourriture. De là vient que, manquant au soin de son corps, ses forces diminuent sensiblement; et d'ailleurs, les fortes opérations de la grâce, qui se font dans la partie supérieure, s'étendant à l'inférieure, échauffent et enflamment le cœur qui, étant déjà affaibli par le défaut d'aliment, et ne pouvant souffrir le poids de la Divinité qui survient, se consume peu à peu, et transmet sa langueur à tout le corps. Ainsi le B. Stanislas Kostka, jésuite, était si fortement assailli de l'amour de Jésus et de Marie, que souvent il tombait en pâmoison, si bien qu'on était contraint de lui appliquer sur la poitrine des linges trempés dans l'eau froide, pour modérer la violence de l'ardeur qui le consumait. Mais, comme dit saint Thomas, cette sorte de maladie n'est pas à la mort, elle ne fait mourir que le péché. *Elle ôte le pouvoir de marcher.* Il est vrai qu'elle ôte le pouvoir de marcher, mais ce n'est que pour empêcher le malade de se porter au mal. *Elle change la situation corporelle.* Elle l'altère, mais elle n'abat le corps que pour relever l'esprit. *Elle change la voix.* Elle change la voix, et l'empêche de parler aux créatures, dont l'entretien lui devient ennuyeux; mais c'est pour avoir plus de loisir pour parler au Créateur. *Elle change le goût.* Elle change le goût, qui ne trouve plus que de l'amertume dans les choses de la terre; mais c'est pour lui faire goûter avec plus de douceur les choses spirituelles. *Elle change le visage.* Elle change le visage et le couvre d'une couleur pâle,

(1) Quam pulcher es, rex noster, Domine ! Alleluia.

mais elle donne à l'âme une couleur et un ton Séraphin. *Elle change le pouls* (1). Elle altère et affaiblit le pouls du cœur et du bras ; mais elle rend par là le mouvement de l'esprit plus vigoureux. Car, comme dit un dévot Abbé sur les Cantiques : « A mesure qu'un » homme s'avance dans l'amour de Dieu, et qu'il » s'approche plus près de lui, il affaiblit l'amour- » propre, et s'éloigne plus de soi-même. C'est pour- » quoi plus il a de vigueur pour Dieu, plus il a de lan- » gueur à l'égard de soi-même : et plus il aime Dieu, » plus il a de mépris pour soi. Ainsi toute l'âme, qui » se sépare d'elle-même par l'amour qu'elle a pour » l'Époux céleste, est dans une aimable langueur, » ne s'aimant plus qu'en Dieu et pour Dieu et n'ayant » autre fin de son amour que Dieu seul (2). »

(1) Aufert gressum. Mutat situm. Mutat vocem. Mutat gustum. Mutat vultum. Mutat pulsum. *S. Thomas, Opusc. 65.*

(2) Quantum quis proficit in amore Dei, et quanto propius accedit ad Deum, tantò proprius deficit ab amore sui, et tantò longius à se divellitur. Ideò quò quis in Deo est validior, in se est languidior; quò quis plus amat Deum, hoc seipsum magis contemnit. Ità languet omnis anima, quæ præ amore Sponsi cœlestis à sui amore deficit, jam non diligens seipsam nisi in Deo, et propter Deum, et ob nihil præter Deum. *Guillet. Abb.*

ENTRETIEN IX.

Des défaillances de l'amour divin.

L'AMOUR affectif monte quelquefois à un si haut point, qu'il ne fait pas seulement languir l'âme qui en est éprise ; mais il la jette dans la défaillance ; c'est-à-dire dans l'oubli de soi-même et de toutes les créatures, et dans un certain anéantissement mystique, qui fait qu'elle s'écoule et se perd heureusement en Dieu, de sorte qu'elle peut dire avec saint Paul : *Je ne vis plus moi-même*, ni à moi-même, *c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1) ; car Dieu l'éloigne tellement d'elle-même, qu'elle ne se soucie plus de ses opérations naturelles ; elle est comme si elle était sans ciel, sans terre, sans corps, sans autre esprit que celui de Dieu, qui la régit et qui la fait agir comme il lui plaît. Sainte Catherine de Gênes fut tellement possédée de cet amour, qu'elle avait coutume de dire : « Je n'ai plus » d'âme ni de cœur ; mais mon âme et mon cœur, c'est » celui de Jésus-Christ, mon doux amour (1). »

Elle disait encore qu'elle ne sentait rien en soi qu'une plénitude de Dieu, dans laquelle toutes les opérations humaines s'éclipsaient à ses yeux, ne pouvant connaître en soi nulle autre chose que Dieu, comme si elle eût été sans corps et sans âme : si bien que cette parole de l'Apôtre s'accomplissait en elle, que celui qui s'attache à Dieu par une adhérence intime, devient un même esprit avec lui (3). « Je vois sans yeux, disait-elle, » j'entends sans entendement, je sens sans sentiment, je » goûte sans goût, je n'ai ni forme ni mesure. Je ne

(1) *Vivo ego, jam non ego; vivit verò in me Christus. Galat. 2. 20.*

(2) Vie de sainte Catherine de Gênes, *ch. 2. et 6.*

(3) *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. 1. Cor. 6. 17.*

» vois autre chose que Dieu en moi et hors de moi.
 » Cette vue occupe tellement un homme, qu'il ne peut
 » voir, ni goûter, ni vouloir autre chose. Tout l'être
 » de l'âme et du corps demeure comme une chose
 » morte sans aucune opération intérieure ou exté-
 » rieure (1). » Et dans un autre endroit, parlant de soi
 en tierce personne, elle s'explique encore plus clai-
 rement. « Quand Dieu, dit-elle, trouve une âme qui
 » s'abandonne à sa conduite, il la mène à toute per-
 » fection, comme il fit à une personne, qui, depuis sa
 » conversion, ne fit jamais sa propre volonté, étant
 » continuellement attentive, dans le fond de son âme, au
 » vouloir de Dieu, qu'elle sentait y avoir été imprimé.
 » Son entendement était si soumis à la conduite de
 » Dieu, qu'il ne cherchait ni ne recevait aucune con-
 » naissance ni des choses du ciel, ni des choses de la
 » terre, ni de ses propres opérations, que celle que
 » lui donnait le Saint-Esprit, qui lui faisait voir à cha-
 » que action ce qu'il fallait faire, et l'appliquait à son
 » ouvrage, puis aussitôt qu'il était fait, il l'effaçait de
 » sa pensée. Ainsi il ne lui restait rien dans la mé-
 » moire, non plus que si elle n'en eût point eu. Dieu la
 » poussait et la faisait opérer de telle sorte qu'elle ne
 » pouvait bonnement penser à autre chose, qu'à ce
 » qu'il lui proposait de moment en moment, ne l'ap-
 » pliquant à la chose qu'autant que la nécessité le re-
 » quérait, et sitôt qu'elle était passée, il lui en ôtait
 » le souvenir, sans qu'il lui en restât aucune idée,
 » non plus que si elle ne l'eût point exécutée. Il en ôtait
 » de même de sa volonté, qu'elle ne pouvait porter
 » à aucune chose créée, non pas même aux goûts,
 » visions, et sentimens divins, dont elle voyait que les
 » autres faisaient tant de cas, au lieu qu'elle les ap-
 » préhendait et les craignait extrêmement ; et néan-
 » moins s'en défendant de tout son pouvoir, plus elle
 » les fuyait, plus le ciel lui en communiquait (2). »

(1) Vie de sainte Catherine de Gênes, chap. 9. et 21.

(2) *Ibid*, ch. 17.

Il ne se peut rien dire de plus heureux ni de plus avantageux que cet état. L'amour divin produit des effets admirables en celui que l'Esprit saint y a une fois établi. Il dilate le cœur, et lui donne une étendue capable de recevoir la majesté de Dieu dans sa grandeur, qui est infinie, et de loger un hôte dont l'immensité n'a point de bornes. Il élève l'âme au-dessus de la terre, des élémens, des cieus, et de toutes les choses créées; il lui fait prendre le vol jusques dans le sein de la Divinité; il la fait entrer dans ce grand abîme de perfections incompréhensibles du Créateur; il l'unit, il la joint, il la lie d'un nœud indissoluble à son souverain bien, il la transforme en Dieu; il règle et ajuste tellement sa volonté sur celle de Dieu, qu'il semble que des deux il ne s'en fait qu'une, tant elles sont parfaitement semblables. Alors elle s'écrie, comme dit sainte Catherine de Gênes, que j'ai déjà alléguée : « O aveugle, » où étais-tu occupée ? Que désirais-tu, que cher- » chais-tu auparavant ? Regarde que tu trouves ici tout » ce que tu cherches et tout ce que tu désires. O divin » amour ! avec quelle douce tromperie m'avez-vous » attirée, pour m'ôter tout l'amour de moi même, et » vous donner en sa place, vous qui êtes la source des » vraies délices ? Eh ! puisque je vois maintenant la » vérité, je ne me plains plus que de mon ignorance, » et désormais je vous laisse et abandonne le soin de » ma conduite, et ne veux plus prendre garde qu'à vo- » tre opération qui va toujours à mon bien. »

Enfin, pour comble de son bonheur, il la fait jouir d'une si grande paix, qu'il lui est avis qu'elle est intérieurement et extérieurement plongée dans une mer tranquille, et dans un calme très-profond d'où elle ne sort jamais, quoi qu'il arrive : au contraire, plus elle va en avant, plus elle s'abîme dans cette mer, et se trouve remplie d'une telle suavité, que si on lui pressait le cœur, il n'en sortirait, pour ainsi dire, que de la douceur et du repos.

Les afflictions temporelles ne la touchent nullement,

les passions ne la troublent point, les tentations ne lui font aucune impression, le péché n'y demeure point, l'imperfection n'y a point de lieu, rien ne peut entreprendre sur sa liberté, rien ne peut altérer sa tranquillité, et toutefois, nonobstant cette paix générale qui règne dans toutes ses puissances, le même amour qui la calme la tient dans une continuelle inquiétude; parce que plus elle aime l'auteur de son repos et de sa liberté, plus elle le voudrait aimer, et lui témoigner la passion qu'elle a de lui plaire. « Quoi qu'elle fasse, » et quoi qu'on lui fasse souffrir, cela est toujours » bien au-dessous de ce qu'elle voudrait faire et souffrir pour Jésus-Christ. Elle a soif, et elle boit; mais » en buvant elle ne peut éteindre sa soif (1). » Elle veut aimer, et elle aime en effet; mais, pour grand que soit son amour, il ne peut égaler son désir. Si elle avait mille cœurs et mille vies, elle les sacrifierait toutes, et ne serait pas satisfaite; elle en voudrait avoir encore une infinité d'autres, pour en faire un sacrifice à son divin Époux. Si elle avait toutes les couronnes et tous les royaumes du monde, elle les lui donnerait avec joie; mais en les donnant, elle croirait n'avoir rien donné; et si elle pouvait souffrir autant de tourmens que tous les martyrs ensemble en ont souffert, elle croirait lui faire injure de penser pour cela s'être acquittée de son devoir, parce que tout cela n'est rien à l'égard de ce que Dieu mérite pour ses perfections infinies, et de ce qu'elle lui doit pour ses inestimables bienfaits (2).

Ne peut-on pas dire après cela : *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur* (3) ? *Heureux les morts, que l'amour du Seigneur fait mourir à eux mêmes !*

(1) Quidquid agat, quidquid sibi fiat, desiderium ardentis animæ non satiat. Sitit, et bibit, bibendo tamen sitim suam non exstinguit. *Richard. de grad. vol. charlt.*

(2) *Vide S. Macarium, hom. 10. et vitam. S. Cath. Gen. c. 9.*

(3) Beati mortui qui in Domino moriuntur. *Apoc. 14. 13.*

heureuse défaillance , heureuse mort ! heureux anéantissement qui ne détruit que les vices et les dérèglemens de la nature corrompue , et qui, au lieu d'une vie animale et sensuelle, nous fait vivre d'une vie toute spirituelle et divine.

ENTRETIEN X.

Le repos de l'Âme.

Cet admirable repos est à proprement parler un calme extraordinaire de l'Âme qui, trouvant dans l'union divine l'accomplissement de ses désirs, ne cherche plus rien autre chose que la continuation de son bonheur (1).

La source de cette tranquillité est la joie excessive qu'elle ressent, se voyant près de Dieu qui est son centre, sa fin et son souverain bien. Elle a un secret sentiment, une douce impression, une amoureuse confiance que Dieu l'aime, qu'il la tient chère, qu'il l'environne de sa protection, comme sa fille bien-aimée, sur qui il veille avec des tendresses d'une providence toute particulière; et comme la jouissance d'un si grand bien est le comble de tous les biens qu'elle peut désirer en cette vie, elle met fin à toutes ses recherches, et termine heureusement tous les mouvemens de son cœur. C'est pourquoi elle dit avec l'Épouse des cantiques : *Je me suis assise à l'ombre de celui après lequel j'avais ardemment soupiré, et j'ai goûté la douceur de ses fruits avec un incroyable plaisir* (2). Remarquez, avec saint Bernard (3), que l'Épouse avait

(1) Voyez S. Gr. l. 26. de ses Mor. c. 24. Saint Bern. serm. 3. de Circumcis. et serm. 28. sur les Cant. Guill. de Paris, ch. 16. de sa Rhét. divine. Sainte Brigitte l. 4. de ses Révélat. ch. 77. Blosius dans le conclave de l'Âme, ch. 11. et dans son Inst. Spirituel, chap. 12. sect. 2.

(2) *Sub umbrâ illius, quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo. Cant. 2. 3.*

(3) *Lucem meridianam, ubi pascit sponsus, sibi petierat indicari, sed repressa est, et pro plenitudine lucis umbram, pro satietate interim gustum recepit. S. Bern. ser. de Natal. Marty.*

souhaité de voir cette claire lumière du midi , où l'Époux prend son repos ; mais il réprime l'ardeur de ses désirs , et il lui donne l'ombre pour la plénitude du jour , et l'avant-goût pour la satiété parfaite.

L'ombre n'est autre chose que la connaissance expérimentale qu'elle a de la bonté de Dieu qui la regarde d'un œil d'amour , connaissance qui n'est qu'une ombre en comparaison de ses lumières éclatantes , qu'il répand dans l'esprit des bienheureux.

L'avant-goût qu'on lui donne , c'est la joie que lui cause cette vue , qui n'est aussi qu'un essai de ces délices ineffables qu'elle goûtera , lorsque son union sera parfaite.

Et toutefois cette ombre est si lumineuse , et cet essai si délicieux , que n'ayant jamais rien senti de pareil , elle ne voit pas qu'il y ait plus rien en cette vie qui soit à désirer après cette grâce.

Ce n'est point une joie superficielle , ni extérieure ; c'est une suavité qui pénètre l'âme , ou plutôt qui a sa source dans le centre du cœur , et qui répand sa douceur jusque sur le corps avec tant d'abondance , que celui même qui la reçoit , ne la peut pas expliquer. Que si ce n'est qu'un essai en comparaison de la joie des bienheureux , certes , à l'égard de tous les plaisirs de la vie présente , c'est une plénitude si grande , que toutes les félicités de la terre n'ont rien qui lui soit comparable. Le B. Évêque de Genève , saint François de Sales , disait que pour en jouir un quart d'heure , il eût été content de souffrir deux ans le feu du purgatoire. Et sainte Térèse assure qu'une demi-heure de ce repos était une très-ample récompense de plusieurs années de travail qu'on aurait pour en jouir. « O merveilleuse douceur , dit Richard de Saint-Victor , que vous êtes grande et petite tout ensemble ! que vous êtes grande , puisque vous surpassez incomparablement toutes les joies du monde ! que vous êtes pe-

» tile , puisque vous n'êtes qu'une goutte fort légère
 » de la plénitude des joies du ciel (1) ! »

L'âme donc étant remplie d'une joie si pure , si délicate , si ravissante , faut-il s'étonner si elle se repose si délicieusement à l'ombre de ce bel arbre , dont les fruits sont si exquis ? Toutes choses se reposent , quand elles sont arrivées à leur centre. Or, Dieu est le centre de l'âme , c'est-à-dire sa perfection , sa fin , son souverain bien. Par conséquent , lorsqu'elle est auprès de lui , il ne lui reste qu'à le posséder dans le ciel (2).

Il y a trois facultés dans l'âme , dont la satisfaction fait son repos : L'irascible , la concupiscible et l'intellectuelle. L'objet de l'intellectuelle , c'est le vrai ; de la concupiscible , le bon ; de l'irascible , le difficile et le grand. Or, la faculté intellectuelle se trouve ici près de la première vérité , qui la remplit de lumière ; la concupiscible est unie à sa souveraine bonté ; l'irascible trouve auprès de soi cette puissance , cette majesté , cette gloire , cette opulence , cette grandeur infinie , dont elle prétendait s'approcher par un généreux effort. Ne faut-il donc pas que l'âme se repose , et qu'elle demeure tranquille dans une assiette inébranlable , jusqu'à ce qu'on lui commande de se lever pour s'appliquer à ce qui lui sera ordonné (3) ?

Voulez-vous voir le repos de la puissance concupiscible ? *Je jouirai en repos de mon souverain bien* (4). Car

(1) O dulcedo miranda ! dulcedo tam magna ! dulcedo tam parva ! quomodò non magna , quæ mundanam omnem excedis ? quomodò non parva , quæ de illà plenitudine , vix stillam modicam decerpis. *Richard. in Benjam. minor. c. 37.*

(2) *Gerson , Theor. Myst. specul. consid. 32.*

(3) Quiescit hic anima , cessatque à propriâ actione , et optabilem Dei operationem dulciter sustinens , pace gaudioque ineffabili abundat. Tantum gustum hic percipit , ut ei cælum et terra , et quæcumque in eis sunt , præ consolationis magnitudine collinescere , atque in nihilum redigi posse videantur. *Blosius in conclavi animæ , ch. 11.*

(4) In pace , in idipsum dormiam , et requiescam. *Psal. 4. 9.*

qu'y a-il de plus agréable que de jouir par avance des délices de la béatitude parmi les ténèbres et les amertumes de cette vie, et d'attacher à son cœur la source des vrais plaisirs ?

Voulez-vous voir le repos de la partie irascible ? *Benjamin, le favori du Seigneur, se logera avec confiance dans son sein, il y demeurera tout le jour comme dans sa couche royale, reposant délicieusement sur le milieu de son cœur (1).*

Enfin, voulez-vous voir le repos de la partie intellectuelle ? *J'entrerais dans ma maison, dit le Sage, et là je trouverai mon repos dans l'entretien de la sagesse éternelle. Car sa conversation n'a point d'amertume ; on ne s'ennuie point de vivre dans sa compagnie, au contraire, on y goûte de grandes délices (2).* L'amitié que l'on contracte avec elle, est la plus pure source des contentemens de l'esprit. Si vous demandez quelle est cette maison dont parle Salomon, l'on peut dire que c'est celle que le Père du Pont décrit en son journal : « Con- » sidérant, dit-il (3), la présence de Dieu, je compris » que je marche dans Dieu comme dans une maison,

(1) Benjamin amantissimus Domini habitabit confidenter in eo, quasi in thalamo tota die morabitur, et inter humeros illius requiescet. *Deut. 33. 12.*

(2) Intrans in domum meam conquiescam cum illa : non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiā et gaudium. *Sap. 8. 16.*

(3) Quies est totius animæ mira quædam et suavis tranquillitas, per infusam nobis ex orationis frequentia dulcedinem creata. Solis valde spiritualibus experientia hujus quietis conceditur, quibus et datur etiam ipsas supercælestes substantias contemplando transcendere. Superignota enim bonitas ipsis familiaris seipsam iis immittit, et ipsi tota virtute dilatato sinu sancti desiderii potenter suspiciunt beatas immissiones, animalibus et præsumptuosis omnino incognitas. Sic igitur puris contemplativorum animabus tam insueto nutrimento ditissime adimpletis, splendescit ipsorum ratio, dulcescit concupiscentia, hilarescit irascibilis, ex dilectione quorum deificam illam quietem non ambigimus emanare. *S. Bon. tract. de 7. grad. contempl.*

» où je parle, j'étudie, je me mets à couvert des
 » ennemis, et je me repose. Je m'appliquai à ce pro-
 » pos la prière que David fait à Dieu, le suppliant qu'il
 » soit son protecteur et sa maison de refuge. Dans
 » cette maison je trouve trois demeures, suivant ces
 » paroles de l'Évangile : *Il y a plusieurs demeures*
 » *dans la maison de mon père*. La première est celle
 » de la toute-puissance, où Dieu découvre ce qu'il
 » peut, et ce que ses amis peuvent avec lui, par des
 » expériences admirables. La porte pour y entrer est
 » la confiance en Dieu : *J'entrerais dans les puissances du*
 » *Seigneur* (1). La seconde est celle de la sagesse,
 » dans laquelle il éclaire, il instruit, et il découvre des
 » choses ravissantes touchant ses perfections, ses ju-
 » gemens et ses ouvrages. La porte par où l'on en-
 » tre, c'est l'humilité : *Vous avez caché ces choses aux*
 » *sages, et vous les avez révélées aux petits enfans* (2). La
 » troisième est celle de sa bonté et de sa charité in-
 » finie, où il embrase, il unit, il transforme l'âme, et
 » lui fait connaître par l'expérience du goût divin ses
 » ineffables miséricordes. »

Que si vous désirez savoir encore plus en parti-
 culier ce que fait l'âme dans ce lieu de repos, je
 dis, en premier lieu, qu'elle se sent attirée aux
 louanges de Dieu par des charmes pleins de douceur.
 Car, comme j'ai déjà remarqué, il se trouve des
 hommes, quoique le nombre en soit petit, qui, étant
 blessés du trait de l'amour divin, brûlent délicieuse-
 ment de cette divine flamme, et s'élevant à Dieu par
 un mouvement continuel qui les met au-dessus d'eux-
 mêmes, le bénissent, et le louent avec des jubilations
 pleines d'une douceur admirable. « Ils chantent et
 » soupirent; ils mêlent leurs gémissemens avec les
 » louanges, ils se reposent en silence, et ils courent
 » ça et là en jetant de haut cris; ils tiennent déjà ce

(1) Introibo in potentias Domini.

(2) Abscondisti hæc à sapientibus, et revelasti ea parvulis,

» qu'ils cherchent, ils cherchent encore ce qu'ils tien-
 » nent, et serrant étroitement l'Époux des bras de la
 » charité, ils semblent se fondre dans ces divins em-
 » brassemens (1). »

Secondement, elle a de vifs mouvemens pour la prière, se trouvant portée à faire plusieurs demandes, tant pour soi que pour les autres. « Sa manière de
 » prier est pleine d'humilité, de larmes d'une sainte
 » componction, d'actions de grâces, de jubilations, de
 » lumières brillantes, de vives flammes d'amour, de
 » transports de joie, de louanges divines, où elle s'oc-
 » cupe et s'exerce agréablement (2). »

En troisième lieu, elle jouit d'une grande paix, se voyant affranchie de l'importunité des tentations qui cessent toutes en cet état. Car il semble qu'il se fait une trêve pour lors, une suspension d'armes, et qu'elle est élevée dans une haute région, où ni les traits, ni le cri de ses ennemis ne peuvent arriver. « Oh ! qu'elle
 » se trouve bien dans cette disposition ! que tout est
 » calme dans son intérieur, qui ressemble à un ciel
 » tranquille et serein ! Que deviennent pour lors les
 » nuages des vices, l'orage des passions, le mélange des
 » fantômes, la foule des distractions, et le trouble des
 » pensées fâcheuses qui l'importunaient auparavant ?
 » Tout cela se dissipe par la présence du soleil de jus-
 » tice, par les illustrations, et par les ardeurs de la
 » sagesse divine qui l'éclaire (3). »

(1) Cantant et gemunt, clamant et laudant, quiescendo tacent, et vociferando discurrunt ; tenent et quærun, quærun adhuc quod tenent, atque amoris brachiis sponsum amplexando liquescunt. *S. Laur. Just. l. de Inter. const. c. 10.*

(2) Est namque quiescentium oratio humilis, compunctione lacrymosa, gratiarum actione referta, exultatione jucunda, Dei cognitione corusca, amoris flammis succensa, et in divinis laudibus delectabiliter occupata. *S. Laur. Just. Ibid.*

(3) O quàm benè et optimè est tunc animæ amorosæ ! quàm serena, quàm jucunda, quàm cœliformia ac tranquilla sunt omnia tunc in eâ ! Ubi tunc nebulæ vitiorum, turbines passionum,

En quatrième lieu, le Saint-Esprit, qui est si proche de l'âme, y allume le feu du divin amour comme dans une fournaise, où il s'augmente de telle sorte, qu'il se jette impétueusement sur l'appétit sensitif, qu'il gagne le cœur et le met en flammes, et qu'il se fait même sentir au corps qui souffre des ardeurs semblables à celles d'une fièvre violente, qui le consument. Heureuse fièvre ! salutaire langueur ! qui ne guérit point par les remèdes, mais par les seules visites de l'Époux céleste ; qui ne soulagent aucunement l'âme, en attendant qu'il la contente tout-à-fait par la claire vue de son visage. Ce sont là véritablement ces lampes ardentes dont l'Épouse parle dans les Cantiques (1). Car le cœur est comme une lampe, où le feu de la charité brûle sans cesse, et ne consume point l'huile de la dévotion sensible qui le nourrit. Que s'il persévère long-temps, et qu'il croisse souvent par une pareille faveur, il devient à la fin si fort, que toutes les eaux de l'affliction ne peuvent l'éteindre.

En cinquième lieu, ce repos mystique réveille toutes les vertus, et leur donne une beauté et une odeur semblable à celle des fleurs que le printemps fait éclore avec une force merveilleuse pour agir. Toutes choses pour lors sont rendues faciles et aisées, et plus l'amour s'augmente dans cette âme, plus le désir croit de mortifier son corps, et de l'assujettir à l'esprit. Le jeûne, les veilles, les maladies, les douleurs, ne l'étonnent plus, parce qu'elle souhaite par ces occasions de souffrance, de témoigner à Dieu l'amour qu'elle lui porte, et la passion qu'elle a de lui plaire. Sa confiance prend de notables accroissemens, et la faveur présente qu'elle reçoit, lui donne sujet d'en es-

Involutiones phantasmatum, varietates distractionum, inquietudo tentationum ? Nonne à præsentia solis justitiæ, à conspectu, et ardore, atque fulgore solis sapientiæ fugient omnia illa ? Dionys. Carthus. de fonte lucis, a, 17.

(1) Lampades ignis atque flammæ. *Cant. 8. 6.*

pérer de nouvelles (1). Surtout elle a des sentimens d'humilité, tout extraordinaires, s'abaissant devant Dieu comme la plus petite et la plus ingrate de toutes les créatures; ce qu'elle fait plus par l'instinct de la grâce que par raisonnement; car, comme remarque Diadochus, l'humilité naît le plus souvent de la considération de nos faiblesses, et du péril où les tentations nous jettent : mais quelquefois, elle vient d'une abondance de grâce et de lumière céleste, qui remplit l'âme de telle sorte, qu'il semble qu'elle veuille se fondre et s'anéantir devant la divine majesté. Le premier sentiment d'humilité est une vertu acquise, qui demande du travail et de l'étude : le second est une grâce infuse et passive, qui ne dépend point de nous. Le premier est mêlé d'une douleur secrète; le second, d'une joie intime, et d'une pudeur respectueuse procédant de la plénitude de l'esprit de Dieu, qui se plaît à nous abaisser jusqu'au néant par le mépris de nous-mêmes, et à nous élever jusqu'au ciel par la confiance, et par la haute estime qu'il nous donne de sa bonté.

Vous voyez par là que l'oraison de repos n'empêche point que l'âme ne soit susceptible de grands mouvemens d'amour, de confiance, de soumission, d'humilité, et par conséquent que ce n'est point un repos oisif et inutile, puisqu'il produit de si beaux fruits. Saint Basile appelle le Fils de Dieu, *un Verbe paisible et tranquille*; parce qu'il est le terme de la contemplation du Père éternel, dans lequel il fixe son repos. Mais il est un *Verbe agissant*, parce que c'est le bras avec lequel le Père fait toutes choses : *Tout a été fait par lui* (2). Il y a certains esprits trompés par l'esprit de ténèbres, qui mettent leur oraison dans l'inaction et dans la cessation de toutes sortes de bonnes œuvres, tant intérieures qu'extérieures, comme si

(1) Voyez sainte Térèse, dans sa Vie écrite par elle-même, c. 14 et 15; et Alvarez de Paz, 10. 3. l. 5. par. 3. 15. 4.

(2) Omnia per ipsum facta sunt.

elles empêchaient de nous unir à Dieu. Ils attendent tout de Dieu, et quoiqu'ils ne fassent rien, ils croient que Dieu fait des merveilles de grâce en eux : c'est une illusion, dit Taulère. Le véritable repos de l'âme est un repos fécond en vertus, qui naît d'un simple regard de l'incompréhensible clarté de Dieu, accompagnée d'un très-doux et très-ardent feu d'amour, et d'une délicieuse jouissance qui bannit toute autre occupation inutile. On remarque même que l'âme peut quelquefois, dans cet état, étendre ses puissances hors du centre de son repos, et les occuper aux affaires qui se présentent, comme celui qui, ouvrant un compas, trace d'un pied la circonférence d'un cercle, pendant que l'autre demeure dans le centre ; comme un excellent maître qui touche son luth d'une main savante, pendant que son cœur s'occupe de quelque autre objet qui le charme.

Il faut néanmoins prendre garde que l'esprit ne s'égare point inutilement. Car comme cet admirable repos regarde plus particulièrement la volonté, il arrive quelquefois qu'au point qu'elle se trouve dans une profonde tranquillité, l'entendement se distrait, et alors il le faut doucement attirer à la précipitation d'un si grand bien, et le convier de s'associer à la table du Père céleste. Car elle est pleine de délices, et l'on peut dire comme Job : « Le repos que vous goûterez à cette table sera plein de douceur et de tendresse de dévotion (1). »

C'est ce qui fait que les âmes qui en ont fait l'essai, désirent si ardemment d'en avoir encore la jouissance, disant avec saint Augustin : « Mon Dieu ! faites que mon cœur trouve son repos en vous. Mon cœur est une grande mer agitée de flots. Vous qui avez autrefois commandé à la mer et aux vents, et leur avez imposé silence, venez, et marchez sur les flots de mon cœur, afin que tout y soit tranquille et se-

(1) *Regules mensæ tuæ erit plena pinguedine.*

» rein, en sorte que je vous puisse embrasser comme
» mon unique et souverain bien, exempt des nuages
» et du tumulte de mes pensées (1). » C'est ainsi que
les amis de Dieu cherchent ce doux repos par leurs
désirs, qu'ils le trouvent par la jouissance, qu'ils
le possèdent par la stabilité de l'amour, et ne lais-
sent pas encore de le chercher (2).

(1) Quiescat in te, Deus meus, cor meum. Cor meum enim est mare magnum tumens fluctibus. Tu qui imperasti ventis et mari, et facta est tranquillitas magna, veni, et ingredere super fluctus cordis mei, ut tranquilla et serena sint omnia, quatenus te unicum bonum meum amplectar, sinè tumultuantium cogitationum cœnosâ caligine. *S. August.*

(2) Sancta probataque requies quæ possidetur in Deo, est amorosa omnium ab animo exclusio cum simplici intuitu in incomprehensibilem Dei claritatem, quæ à veris Dei amicis desideriiis quæritur, et per fruitionem invenitur, perenniterque possidetur ardentissimo amore; possessa verò nihilominus quæritur. *Taulerus, fer. 2. Dom. 1. 40.*

ENTRETIEN XI.

Du sommeil des puissances.

LES théologiens mystiques expliquent diversement le sommeil des puissances. Saint Bonaventure dit que c'est un commencement d'extase, qui vient d'admiration, ou d'une vue qui suspend l'esprit, et lui fait quitter les sens extérieurs, non totalement, mais en sorte qu'il ne les peut appliquer sans se faire violence, comme ceux qui commencent à s'endormir, et n'étant pas encore tout-à-fait privés de l'usage des sens, pensent entendre et sentir ce qui se fait autour d'eux, mais ils ne peuvent s'y appliquer sans faire effort sur eux. C'est ainsi qu'il explique ces paroles des Cantiques : *Je dors et mon cœur veille*. Car la vue, dit-il (1), et l'amour du bien connu enivrant l'âme par la douceur de la joie qu'elle ressent, la sépare des sens pour l'attacher à Dieu, et plus l'amour est fort et la vue lumineuse, plus le plaisir de l'une et de l'autre l'attire, jusqu'à ce que, s'oubliant entièrement de tout ce qui est créé, elle fixe et arrête ses regards, avec une grande liberté, sur le seul rayon de la contemplation divine, mais peu de temps, comme sur un éclair de la lumière

(1) Amor enim Dei cum purâ intelligentiâ cogniti, inebriat mentem, et ab exterioribus abstractam suavitate Deo conglutinat et conjungit.

Et quantò amor vehementior, et intelligentia lucidior, tantò validiùs in mentem rapit quousquè tandem omnium quæ sub Deo sunt, oblita, in solo divinæ contemplationis radio liberè figatur, licèt breviter, quasi in quodam corusco luminis cœlitùs emicantis, quia corpus quod corrumpitur, aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem. *S. Bon. 5. process. Rel. c. 14.*

céleste, dont l'éclat frappe la vue en passant. C'est pour-
 quoi le P.^e Alvarez de Paz dit (1) que ce sommeil est
 comme une image de la gloire des saints, dont le Pro-
 phète-Roi exprime la joie et la paix sous la figure d'un
 sommeil délicieux. *Les saints seront comblés de joie dans
 la gloire, ils reposeront dans leurs lits d'un sommeil
 agréable* (2), qui ne les empêchera pas de chanter des
 cantiques d'allégresse. Car le sommeil mystique n'est
 pas un sommeil oisif ni paresseux, mais un repos agis-
 sant, qui est suivi d'un plus grand soin de vaquer aux
 louanges de Dieu et à la pureté de cœur, par le retran-
 chement de tous les sentimens imparfaits, et de tou-
 tes les affections de la terre. *Ils auront les louanges de
 Dieu dans leur bouche, et des épées tranchantes dans leurs
 mains* (3), pour châtier les peuples, et pour exécuter
 sur eux le jugement ordonné de Dieu. « O sommeil
 » désirable, d'où l'âme tire un profit si considérable
 » dans la vertu (4)! »

Richard de Saint-Victor enchérit sur saint Bonaven-
 ture; car il dit que le sommeil des puissances est un
 effet d'amour si fort et si puissant, qu'il absorbe, non-
 seulement les sens et l'imagination, mais encore l'en-
 tendement, lui ôtant toute vue et souvenir, et vérifiant
 ce que dit saint Paul, que la paix dont Jésus-Christ
 gratifie ses amis, *surpasse tout sentiment*. « Figurez-
 » vous, dit-il (5), que le sommeil mystique fait dans

(1) Est enim hic somnus velut quædam imago gloriæ in quo
 anima purissimâ voluptate perfruitur, et tanquàm in mollis-
 simo cubili soporatur; neque tibi segnis fit, sed magis dili-
 gens et sollicita, ut discedente somno, munditiæ propriæ et
 divinis laudibus curiosus insistat. *Alvarez de Paz, l. 3. par. 8.
 de gr. conti. c. 7.*

(2) Exsultabunt sancti in gloriâ, lætabuntur in cubilibus suis.

(3) Exsultationes Dei in gutture eorum, et gladii ancipites in
 manibus eorum. *Psal. 149. 6.*

(4) O somnum desiderabilem, ex quo anima percipit tanta vir-
 tutum emolumenta!

(5) *Richard. ad Psal. 4.*

» l'homme intérieur, ce que le sommeil du corps fait
 » dans l'homme extérieur. Le sommeil corporel sur-
 » monte tous les sens corporels ; car il interdit l'usage
 » des yeux, des oreilles et des autres sens. Et le
 » sommeil dont nous parlons surmonte tous les sen-
 » timens de l'esprit ; car il absorbe tout à la fois la
 » pensée, l'imagination, la mémoire, la raison, l'in-
 » telligence : de sorte que ce que dit l'Apôtre se trouve
 » véritable, *qu'il s'élève au-dessus de tout sens* (1).

Saint François de Sales (2) estime que le sommeil des puissances, dont parle sainte Térèse, n'est guère différent de cet aimable repos de l'âme, que la même sainte appelle oraison de quiétude, qui passe, dit-il, quelquefois si avant dans sa tranquillité, que toutes les puissances de l'âme demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle même ne fait aucune autre chose, sinon de recevoir l'aise et la satisfaction que la présence du bien-aimé lui donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'aperçoit point cet aise et ce contentement qu'elle reçoit, mais elle en jouit insensiblement, d'autant que l'âme ne pense pas à soi, mais à celui dont la présence lui donne ce plaisir, comme il arrive souvent qu'étant surpris d'un léger sommeil, nous entr'oyons seulement ce que nos amis disent, et nous ressentons presque imperceptiblement les caresses qu'ils nous font, sans sentir que nous sentons.

Cela veut dire que l'âme, dans cet état, est tellement transportée d'amour et de joie, qu'elle ne fait aucune réflexion sur sa jouissance, non que l'excès du plaisir l'enivre de telle sorte, qu'il lui ôte toute vue d'esprit, mais parce qu'il lui laisse une vue si simple et si délicate, qu'elle ne s'en aperçoit quasi point. Et c'est ainsi qu'il faut prendre les paroles de Richard

(1) *Quod exsuperat omnem sensum.*

(2) S. François de Sales, de l'Amour de Dieu, *liv. 6. chap. 8.*

de S. Victor , qui semble exclure toute action de l'entendement dans le sommeil mystique, vu que , selon l'opinion la plus probable , il n'y a point d'amour sans quelque connaissance, et n'y en peut avoir. Mais elle est ici dans une si grande simplicité, qu'elle demeure comme imperceptible, l'âme ne s'appliquant uniquement qu'à aimer le souverain bien, et à jouir de la douceur de sa présence. Car si son sommeil est une image de la gloire à l'égard de Dieu, c'est aussi une véritable image de la mort à l'égard de tout le reste, parce qu'elle meurt à tout ce qui est au-dessous de Dieu, jusqu'à soi-même. Elle s'oublie de ses péchés, dont le souvenir lui pourrait ôter la hardiesse de s'approcher de son Époux, et elle jouit du fruit de ces promesses d'Isaïe : *Ne craignez point, vous ne serez point confondue, ni obligée à rougir; la honte ne vous couvrira point le visage, parce que vous mettez en oubli les désordres de votre jeunesse, qui pourraient vous donner de la confusion, et vous ne vous souviendrez plus désormais des opprobres de votre veuvage* (1).

Elle s'oublie de ses amis, de ses parens, et de toutes les choses temporelles, accomplissant ce que dit le Prophète : *Oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le roi aimera votre beauté* (2).

Elle efface le souvenir de ses inclinations et des affections de son cœur, dont le dérèglement a coutume de troubler la paix intérieure, et elle en fait *un anathème d'oubli* (3). Elle s'oublie de ses mérites et de ses bonnes œuvres, parce qu'elle ne s'appuie que sur la bonté de son Dieu, en comparaison de *qui les choses les plus relevées et les plus sublimes ne méritent pas qu'on y pense* (4).

(1) *Noli timere, quia non confunderis, neque erubescas. Non enim te pudebit, quia confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris, et opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis amplius.* 54. 4.

(2) *Obliviscere populum tuum et domum patris tui : et concupiscet Rex decorem tuum.* Ps. 44. 11.

(3) *Et obtulit in anathema oblivionis.* *Judith.* 16. 23.

(4) *Excelsa et eminentia non memorabuntur in comparatione ejus.* Job. 28. 18.

Enfin elle s'oublie de tout ce qui n'est point Dieu, et ne conserve de lui-même qu'un souvenir très-délicat, pour s'occuper toute de son amour. *Seigneur, vous nous don- nerez la paix, parce que toutes nos œuvres viennent de vous, vous en êtes le premier auteur. Nous avons été trop long-temps sous d'autres maîtres que vous : effacez-les de notre cœur, et ne laissez que votre nom dans notre sou- venir. Ne souffrez pas que ceux que vous avez détruits, fassent revivre leur tyrannie, et que ces géans se relèvent de leur chute. C'est à ce dessein que vous les avez châtiés, vous avez ruiné leurs forces, et vous en avez effacé la mé- moire* (1).

Je finis par un avis important que donne saint François de Sales (2), à l'occasion de certains esprits trop agissans, dont les uns abondent en considérations, les autres en réflexions, voulant voir tout ce qui se passe en eux ; les autres, en complaisances et retours d'amour-propre, ne se contentant pas d'être contens, s'ils ne goûtent leur contentement ; et tous ensemble sont fort sujets à être troublés dans l'exercice de l'oraison. Car si Dieu leur veut donner le sacré repos de sa présence, ils le quittent volontairement, pour voir comme ils s'y comportent, et au lieu d'occuper doucement leur volonté à goûter la douceur de ce sommeil amoureux, ils emploient leur entendement à discourir sur leur goût, et s'inquiètent pour savoir si leur tranquillité est bien tranquille, ne voyant pas qu'il y a bien de la différence entre s'occuper de Dieu, qui nous console, et s'amuser au contentement et à la consolation qu'il nous donne.

L'âme donc à qui Dieu donne quelque attrait à ce

(1) Domine, dabis pacem nobis ; omnia enim opera nostra operatus es nobis. Domine Deus noster, possederunt nos domini absque te, tantum in te recordemur nominis tui. Morientes non vivant, gigantes non resurgent. Propterea visitasti et contrivisti eos, et perdidisti omnem memoriam eorum. *Is. 26.*

(2) Saint François de Sales, de l'Amour divin, *liv. 6. chap. 10.*

sommeil mystique, se doit abstenir tant qu'elle peut de se réfléchir sur son repos, qui, pour être gardé, ne doit point être curieusement regardé. Car qui l'affectionne trop, le perd; et la règle de le bien affectionner est de ne le point affecter. Que s'il arrive que nous soyons distraits par la curiosité de savoir ce que nous faisons dans l'oraison, nous devons, aussitôt que nous nous en apercevons, remettre notre cœur dans la douce et paisible attention à la présence de Dieu, de laquelle nous nous étions divertis. Eh! quel sujet a l'âme de s'inquiéter pour faire des actes sensibles, soit d'affection ou de pensée? Que cherche-t-elle, après avoir trouvé ce qu'elle cherchait? ne vaut-il pas mieux reposer sur le sein de son Dieu, que de veiller ailleurs où que ce soit? Que lui reste-t-il, sinon de dire : *J'ai trouvé mon bien-aimé : je le tiens, je ne le quitterai point?* O Dieu éternel! quand par votre douce présence vous jetez vos parfums odoriférans dans nos cœurs, et que vous y faites couler la joie comme une liqueur céleste, liqueur plus douce que le vin et le miel les plus délicieux, alors toutes les puissances de nos âmes, enivrées de vos douceurs, entrent dans un agréable repos, avec une tranquillité si parfaite, qu'il n'y a plus que la volonté qui demeure engagée à sentir et à goûter, sans s'en apercevoir, le bien incomparable qu'elle possède en la présence de son Dieu : que si on interrompt son sommeil, alors elle montre bien qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste, elle ne dort pas néanmoins pour ce point. Car elle ressent le mal de cette séparation, et en reçoit une douleur si pénétrante, qu'elle montre bien par ses pleurs et par ses gémissemens, le plaisir qu'elle prenait, sans y faire réflexion, au bien dont elle jouissait.

ENTRETIEN XII.

Des tendresses de l'amour divin, et de l'écoulement de l'âme en Dieu.

L'ÉPOUSE, dans les Cantiques, dit que son âme s'est attendrie, liquéfiée, et comme fondue en douceur, en entendant la voix de son Époux. Cette liquéfaction, cet écoulement de l'âme en Dieu, n'est autre chose qu'un mouvement de l'amour extatique, plein de douceur et de tendresse, qui fait que l'âme tendant à Dieu semble sortir d'elle-même, et couler comme un ruisseau dans ce grand océan de tout être et de tout bien, pour s'y abîmer heureusement.

Quand la glace se fond, il semble qu'elle sort hors d'elle-même; mais il faut premièrement que la chaleur du soleil chasse les dispositions qui la lient et la tiennent resserrée et ramassée dans ses bornes. Tandis qu'une âme est froide dans l'amour de Dieu, et comme glacée et endurcie, elle ne sortira jamais d'elle-même, ni des bornes de sa propre volonté et de ses inclinations déréglées; mais quand la chaleur du Saint-Esprit la touche vivement, et qu'elle se sent embrasée des plus pures flammes de l'amour de Dieu, la complaisance qu'elle prend dans son objet, qui l'attire par des charmes inévitables, la fait fondre, et la met dans une certaine impuissance de se contenir en elle-même. C'est pourquoi elle se laisse aller en Dieu comme un baume fondu, qui n'a plus de dureté ni de solidité; elle se quitte elle-même, non-seulement pour s'unir à lui, mais pour être mêlée, absorbée et engloutie en lui, ainsi que nous voyons les nuées, portées par le vent du midi, se fondre et convertir en pluie, tomber et s'écouler en bas, et se mêler tellement avec la terre

qu'elles détrempent, qu'elles ne font plus qu'une même chose avec elle.

Les choses dures et solides n'ont qu'une figure, et ne sortent point de leurs bornes : lorsqu'elles deviennent liquides, elles changent aisément de bornes et de figures, et reçoivent indifféremment celles qu'on leur veut donner. Il en est de même de notre âme ; elle a ses bornes et sa figure, qu'elle ne quitte point d'elle-même. Elle a sa figure par ses inclinations naturelles et ses habitudes acquises ; elle a ses bornes par sa propre volonté, dont elle ne se départ qu'avec effort. Tandis qu'elle y demeure et qu'elle résiste aux impressions divines, nous disons qu'elle est dure ; mais quand le feu de l'amour divin la fait fondre et s'écouler hors de soi, elle ne tient plus ni à ses opinions, ni à ses habitudes, ni à ses inclinations naturelles ; elle est dans la pleine disposition du Saint-Esprit, sans exception et sans réserve ; elle reçoit également tous les traits et les figures qu'il lui donne, toutes les bornes qu'il lui marque, et tous les ordres qu'il lui prescrit.

Quand les neiges se fondent par la chaleur du printemps, elles s'étendent au large, et tiennent bien plus de place qu'auparavant : et l'âme qui ressent les douces ardeurs du feu divin qui l'amollit et liquéfie, se dilate merveilleusement, et acquiert une capacité prodigieuse pour tout ce qui regarde les choses divines. On emploie le feu pour fondre les métaux, et s'il est violent, outre qu'il les fond, il les fait bouillonner, en sorte qu'ils s'élancent impétueusement en haut, et retombent à diverses reprises. *Seigneur*, dit le Prophète, *vosre parole est toute de feu* (1) ; aussitôt que vous parlez au cœur de vos amis, il s'échauffe, il se fond, il se dilate, il devient tout bouillant, et s'élève vers vous par de fréquens élancemens pour jouir de vos faveurs ; mais il retombe bientôt sur lui-même pour ressentir ses faiblesses et ses misères.

(1) Ignitum eloquium tuum vehementer. *Ps.* 118.

Enfin, quand les choses liquides s'écouient, elles se dissipent et se perdent facilement (1), et l'âme, étant écoulee en Dieu, « ne meurt pas, à la vérité, » comme dit saint François de Sales : car comment » pourrait-elle mourir, étant abimée dans la vie ? Mais » elle ne vit plus à elle-même, et depuis qu'elle est parvenue à cet excès de l'amour divin, elle ne voit plus » rien sur la terre qui la contente ; mais vivant dans un » extrême anéantissement d'elle-même, elle a continuellement dans le cœur cette maxime de sainte Térèse : Tout ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien (1). » Car comme les étoiles, dit ce même saint, ne luisent plus en la présence du soleil, mais le soleil luit en elles, et elles sont cachées dans la lumière du soleil ; aussi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus à elle, étant unie à Dieu, mais Dieu vit en elle. Tels furent, comme je pense, les sentimens de saint Philippe Nérius et de saint François Xavier, lorsqu'étant comme accablés des consolations célestes, ils demandaient à Dieu qu'il se retirât un peu d'eux, puisqu'il voulait que leur vie parût encore un peu au monde, ce qui ne se pouvait, tandis qu'elle était toute cachée et absorbée en Dieu. Tel celui qui disait, se voyant noyé et absorbé dans l'abîme de la Divinité : « Dieu en moi, Dieu hors de moi, Dieu tout à l'entour de moi : Dieu m'est tout, » je ne connais plus rien que mon Dieu (3). » « L'âme qui aime Dieu, dit le dévot contemplatif Louis de Blois, s'écoule et sort hors d'elle-même ; et comme si elle était réduite au néant, elle tombe dans l'abîme de l'amour éternel, où mourant à soi, elle vit en Dieu, ne sachant et ne sentant rien, sinon l'amour qu'elle goûte. Car elle se perd dans cette

(1) Ad nihilum devenient, tanquàm aqua decurrent. *Psal.* 57.

(2) Livre 6. de l'Amour de Dieu, chap. 12.

(3) Intrà me Deus, extrà me Deus, et undiquè circà me Deus : totum mihi Deus, nec quidquam novi nisi Deum. *Joan. Thaulerus*, instit. c. 12.

» très-vaste solitude, et dans ces ténèbres de la divi-
» nité. Mais se perdre ainsi, c'est se trouver avec
» avantage (1). »

(1) Defluit amans anima, deficitque à seipsa, et velut ad nihilum redacta in abyssum æterni amoris collabitur. Ubi sibi morua, vivit in Deo, nihil sciens, nihil sentiens præter amorem quem gustat. Perdit enim se in vastissimâ divinitatis solitudine atque calligine. Sed sic se perdere, invenire est. *Lud. Blou.*
in 1. 2. c. 12.

ENTRETIEN XIII.

Des extases et ravissements de l'amour unitif.

SAINT François de Sales, parlant des ravissements, remarque que l'amour unitif a deux qualités qui nous en font connaître la perfection et l'excellence ; à savoir, la pureté et la force de son application (1).

Je me puis approcher d'une personne, dit ce grand saint, pour lui parler, ou pour m'appuyer sur elle, ou pour en obtenir quelque faveur ; et alors mon principal dessein n'est pas de la joindre et de m'approcher d'elle, mais d'arriver par ce moyen à la fin que je prétends ; mais si je n'ai point d'autre dessein que de m'unir à elle par cette proximité, l'union pour lors est pure et simple. Ainsi plusieurs s'approchant du Fils de Dieu, les uns pour l'ouïr, comme la Magdeleine ; les autres pour guérir, comme l'hémorroïsse ; les autres pour l'adorer, comme les Mages ; les autres pour le servir, comme Marthe ; les autres, pour vaincre leur incrédulité, comme saint Thomas ; les autres pour l'ensevelir, comme Joseph et Nicodème : mais la divine Sulamite le cherche pour le trouver, et l'ayant trouvé, elle est contente, et ne veut autre chose que le serrer étroitement et ne le quitter jamais : *Je le tiens*, dit-elle, *je ne l'abandonnerai point* (2). Jacob s'étant étroitement lié à l'ange avec lequel il luttait, voulut bien le quitter, pourvu qu'il lui donnât sa bénédiction ; mais la Sulamite ne le quittera point, quelque bénédiction qu'il lui donne ; parce qu'elle ne cherche pas les bénédictions de Dieu, mais le Dieu des bé-

(1) Livre 7. de l'Amour divin, ch. 9.

(2) Tenui eum, nec dimittam. cant. 3. 4.

nédictions , disant avec le Roi-Prophète : *Qu'est-ce que je désire sur la terre, sinon vous, ô le Dieu de mon cœur, et mon partage pour l'éternité* (1) ! Elle ira jusque sur le Calvaire aussi volontiers que sur le Thabor pour le trouver , et si vous lui demandez : Que cherchez-vous en ce lieu de mort ? — Je cherche, dira-t-elle, celui qui est la vie de ma vie. — Et pourquoi le cherchez-vous ? — Pour être auprès de lui , pour être à lui , et pour entrer dans son cœur par l'ouverture de ses plaies. Mais il est parmi les agonies et les tristes horreurs de la mort. — Eh ! ce ne sont pas les allégresses ni les délices que je cherche , c'est lui-même , et rien plus. Voilà la pureté de l'amour unitif, qui nous fait connaître s'il est parfait : mais sa force le montre encore mieux ; lorsque l'âme , par l'exercice de l'union , demeure prise et attachée si étroitement à Dieu , si occupée de sa connaissance et de son amour , qu'elle ne s'en peut déprendre ni retirer que par force et avec beaucoup de douleur. Si on détourne son imagination , elle ne laisse pas de se tenir prise par l'entendement ; si on tire son entendement , elle se tient attachée par la volonté ; et si on fait encore déprendre la volonté par quelque distraction violente , elle retourne de moment en moment vers son cher objet , renouant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec lui par de fréquens retours qu'elle fait comme à la dérobée , se sentant pressée , comme saint Paul , de deux désirs qui se combattent , et partagent son cœur , l'un d'être délivrée de toute occupation , pour demeurer dans son intérieur avec Jésus-Christ ; l'autre , d'aller à l'œuvre de l'obéissance , comme elle s'y sent obligée par l'union même qu'elle a avec Jésus-Christ. Or quelquefois cette union est si forte , que toutes les puissances inférieures en demeurent interdites , l'œil ne voit point , l'oreille n'entend point , le corps ne sent point , à cause

(1) *A te quid volui super terram ? Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. Psalm.. 72. 25. 26.*

de l'application véhémence des puissances supérieures, qui épuise toutes les forces de l'âme, dont la vertu est limitée. Et c'est ce qu'on appelle ordinairement du nom d'extase et de ravissement : d'extase, parce que l'âme semble sortir hors de soi, et s'élever au-dessus d'elle-même, pour s'unir à Dieu ; de ravissement, parce que c'est Dieu qui l'attire à lui, et quoique son attrait soit admirablement doux, si est-ce qu'à raison de la force qu'il a pour tirer à lui toute l'attention et l'application de l'esprit par les charmes de sa beauté et de sa bonté, il semble, non-seulement qu'il l'élève, mais qu'il la ravisse, qu'il l'enlève et qu'il l'emporte; comme réciproquement le mouvement ardent avec lequel l'âme consent à son attrait et le suit, fait qu'il nous semble qu'elle ne sort pas seulement, mais qu'elle se jette et s'élance hors de soi dans l'abîme de la divinité. De sorte qu'à proprement parler, l'extase et le ravissement ne sont qu'une même chose, ou s'il y a quelque différence, ce n'est que du plus au moins, en ce que le ravissement se fait avec plus de force et de vitesse que l'extase, d'où vient que saint Thomas en fait plus d'état, et lui donne la préférence (1); Gerson, au contraire, préfère l'extase au ravissement (2).

Quoi qu'il en soit, la différence de ces deux termes n'étant point essentielle, on les peut prendre indifféremment l'un pour l'autre, le ravissement n'étant au plus qu'une extase plus forte et plus prompte, mais au reste, qui a les mêmes causes et les mêmes effets (3). Les causes du ravissement sont principalement trois. La première (4) est un rayon de lumière

(1) *Saint Thomas. 42. q. 175. a. 2. ad 1.*

(2) *Gers. tract. de Theolog. Myst. spec. consid. 36. Vide Climac. gr. 21, de or.*

(3) *Rich. l. 5. de cont. c. 5.*

(4) *Hic est ille radius suavissimus contemplationis, quo anima per cinctum capitis elevatur, cum meditatione exardescente et oratione scintillante. S. Bern. hom. de duobus Discip.*

surnaturelle que Dieu répand dans l'entendement comme un éclat de la lumière de gloire, dont la clarté spéciale lui découvre les choses divines dans un jour plus beau incomparablement qu'il n'eût pu s'imaginer ; ce qui jette l'âme dans l'admiration, tant à cause de l'excellente beauté de son objet, que pour sa nouveauté, qui la surprend et la tient au-dessus d'elle-même par une si forte application, qu'elle ne peut se rassasier de voir ce qui lui paraît si nouveau et si agréable à voir.

Ce transport se fait en trois manières, l'une avec une vitesse et facilité merveilleuse, et alors on l'appelle vol d'esprit ; l'autre, avec un mouvement impétueux et violent, qu'on appelle ravissement (1) ; la troisième, avec un progrès de lumière semblable à l'aube du jour, qui va croissant par un mouvement insensiblement sensible, l'esprit s'enfonçant ainsi de plus en plus dans la contemplation et dans l'admiration de son divin objet (2).

La seconde cause de l'extase est comme un brandon de feu du divin amour, qui fait que la volonté en étant embrasée, s'élance et se porte vers Dieu, quitte ses inclinations terrestres, et entre par ce moyen dans un ravissement non de science, mais d'expérience ; non de connaissance, mais d'affection et de jouissance. « L'âme, dit saint Augustin, est attirée et tirée hors de » soi en aimant, elle est tirée sans blesser le corps, » elle est tirée par le lien qui tient son cœur attaché (3). »

La troisième cause du ravissement est une effusion

(1) Vehementi cogitatione anima à seipsa abripitur, etc. *Idem. serm. in Cant.*

(2) Alia est singularis illustratio quæ modo quodam proprio Christo per extasim intellectuâli lumine secretè, etc. *S. Climac. grad. 26.*

(3) Amando trahitur, sine læsione trahitur corporis, cordis vinculo trahitur. *S. Aug. tract. 26. in Joan.*

de joie et de douceur, sur les puissances de l'âme, qui rejaillit souvent jusque sur les sens. Car, comme dit saint Bernard, l'âme est ravie, ou par l'ardeur et la force de l'amour, ou par la douceur de la joie, d'où vient qu'il finit l'extase par le goût des délices célestes, disant que « c'est une élévation de l'âme qui goûte la » douceur des délices éternelles (1). »

Telle fut l'extase de saint Jacques l'Allemand, de l'ordre de Saint-Dominique, qui, dans l'ardeur de son oraison, tomba par terre comme mort. Un religieux le trouvant en cette posture, jeta un grand cri, au bruit duquel plusieurs étant accourus, et s'efforçant de le faire revenir par tous les moyens que la charité peut inventer, enfin il se réveilla comme d'un profond sommeil, et voyant ses frères autour de lui, il leur dit en soupirant : « Dieu vous pardonne, vous m'avez privé d'une » grande et très-sainte douceur. » Puis étant pressé par son supérieur de dire quelle était cette douceur : « J'étais, dit-il, dans un lieu très-délicieux, où je » voyais, avec un plaisir incroyable, quantité de fleurs » d'une ravissante beauté et d'une très-douce odeur. » J'entendais des concerts harmonieux d'une charmante » musique, et pour dire tout en un mot, rien n'y manquait de ce qui peut combler l'âme de joie. »

De ces trois sortes d'extases causées par trois principes différens, la première se fait dans l'entendement, les deux autres dans la volonté : mais il arrive souvent que ces deux facultés s'entre-communiquent leurs ravissemens; et comme l'entendement entre dans l'admiration, voyant l'ardeur et le plaisir que la volonté sent dans son extase, de même la volonté est ravie de joie de ce que l'entendement est dans l'admiration. On n'est guère souvent échauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit éclairé, ni éclairé qu'on n'en soit échauffé : ainsi l'amour fait facilement admirer, et l'admiration

(1) *Mentis in Deum sponsæ elevatio æternæ dulcedinis gaudia degustantis. S. Bern.*

fait facilement aimer : le regard de la beauté divine , en éclairant l'esprit , échauffe le cœur ; et l'amour de sa bonté en échauffant le cœur , éclaire réciproquement l'esprit. Néanmoins la liaison et la correspondance des deux n'est pas si grande que l'une ne puisse être sans l'autre : l'excès de la connaissance ne suit pas toujours celui de l'amour , ni l'excès de l'amour , celui de la connaissance. Le B. compagnon de saint François, nommé frère Gilles, était ravi en extase dès qu'il entendait le seul nom du paradis : c'est pourquoi ceux qui voulaient profiter de son entretien , se donnaient bien de garde de prononcer ce mot devant lui. L'extase de ce grand saint était une extase de volonté , il y avait beaucoup plus de goût que de vue, et plus d'ardeur que de lumière.

De là vient que l'extase qui n'est que dans l'entendement, peut bien avoir les mêmes effets sur le corps que celle de la volonté , mais non pas sur l'esprit. Elle ne nous rend ni plus humbles , ni plus mortifiés, ni plus fervens, ni plus saints ; mais quand l'une et l'autre conspirent ensemble , alors les impressions qu'elles font sur l'âme et sur le corps sont merveilleuses. L'âme est tellement transformée par les lumières admirables de l'esprit et par l'amour extatique de la volonté , qu'elle semble être déifiée.

Le corps paraît quelquefois environné de lumière , comme nous lisons dans la Vie de saint Jérôme , qu'une heure avant sa mort il devint si éclatant et si lumineux, que les rayons de son visage le rendaient invisible aux assistans, dont les uns voyaient seulement les anges qui étaient autour de lui en forme humaine , les autres entendaient bien leurs concerts harmonieux, mais ils ne les voyaient pas; les autres entendaient seulement saint Jérôme , qui disait à ces esprits bienheureux : *Je vous suis tout à cette heure.*

Quelquefois le corps tombe par terre : d'autres fois il est éleyé en l'air , comme il arriva à saint François de Paule, qui fut vu de toute la cour de Louis XI,

élevé au-dessus des arbres, sans soutien et sans appui, l'espace de plusieurs heures.

D'autres fois il demeure immobile, raide, insensible, par une suspension générale de tous les sens, parce que l'application de l'esprit est si véhémence, qu'elle ne lui laisse plus d'action ni sur les yeux pour voir, ni sur les autres organes pour avoir aucun sentiment. Ainsi l'on remarque dans la Vie de saint Thomas d'Aquin, que ce saint docteur étant absorbé en Dieu ne sentit aucune douleur, lorsqu'on lui appliqua un bouton de feu sur la jambe, ni lorsqu'une chandelle ardente lui tomba sur la main et la brûla.

Il arrive aussi parfois que Dieu laisse à quelques-uns l'usage libre d'un organe des sens et non pas des autres, par une faveur spéciale dont nous avons un rare exemple dans la personne de notre frère Alphonse Rodriguez, qui dans ses extases perdait l'usage des autres sens, excepté de l'ouïe, qui lui était laissée libre, lorsqu'il était portier, pour entendre le son de la cloche, comme il est marqué dans sa Vie (1).

Et saint François de Sales assure, dans son livre de l'Amour divin, qu'il a vu une âme extrêmement attachée et unie à Dieu, qui néanmoins avait les sens et l'esprit si libres de toute occupation intérieure, qu'elle entendait fort distinctement ce qui se disait autour d'elle, et s'en ressouvenait entièrement, bien qu'il lui fût impossible de répondre ni de se déprendre de son Dieu, auquel elle était étroitement liée par l'application de sa volonté; de sorte qu'elle ne pouvait être retirée de cette douce occupation, sans en recevoir une grande douleur, qui la provoquait à des gémissemens, qu'elle faisait même au fort de sa consolation et de la douceur de son union avec Dieu.

Enfin il peut encore arriver que l'esprit et la volonté soient ravies, sans que les autres puissances y parti-

(1) Vie du bienheureux Alphonse Rodriguez, liv. 2. chap. 1.

clpent, et cette sorte d'extase est la plus noble, parce qu'elle est plus spirituelle, et qu'elle n'empêche point les fonctions des hommes apostoliques qui travaillent au salut des âmes. C'est ainsi que Jésus-Christ vivait ici-bas, comme un homme ravi au ciel et abimé en Dieu, qui ne tenait à la terre que par les opérations de son amour et de sa miséricorde.

Ce qui nous fait voir que le ravissement comprend deux choses, qu'il faut bien distinguer : l'une est une forte application de l'âme, qui est tout occupée à l'aimer et à goûter les délices du ciel ; l'autre est une aliénation de tous les sens extérieurs, dont l'usage est interdit pendant que l'extase est dans sa force. La première est une grâce très-particulière, et une faveur très-extraordinaire de Dieu ; l'autre est une suite naturelle de l'attachement de l'âme à son objet, mais qui n'est pas toujours un signe d'une haute opération intérieure, parce que cette suspension des sens extérieurs peut venir de la faiblesse du corps, qui est destitué d'esprits de vie ; ou de la faiblesse de l'esprit, qui s'étonne de peu de chose, comme les enfans, qui admirent tout, parce qu'ils ont peu de connaissance ; ou bien enfin de la vivacité de l'imagination, et d'une complexion ardente qui prend feu aisément.

D'où je conclus, en premier lieu, que rien n'est plus facile à l'esprit de ténèbres, que de contrefaire les ravissemens et les extases, soit en donnant à l'entendement de fausses lumières, qui le tiennent suspendu et ravi ; soit en excitant dans le cœur un amour vain et imparfait, par manière de tendresse, de complaisance, de satisfaction et de consolation sensible. Car pour donner à la volonté une solide impression, qui l'attache uniquement et puissamment à la divine bonté, cela n'appartient qu'à cet esprit souverain, qui répand la charité dans nos cœurs.

Je conclus, en second lieu, qu'il ne faut point s'arrêter aux extases comme à des marques de sainteté et de perfection ; non que les vraies ne soient de

puissans moyens pour nous sanctifier, et nous porter à la pratique des plus excellentes vertus ; mais parce qu'il est aisé de prendre les fausses pour les vraies, et qu'il est besoin d'un grand discernement des esprits pour n'y être pas trompé.

ENTRETEN XII.

De la parfaite union de l'âme avec Dieu dans l'oraison.

COMME nous ne pouvons expliquer les impressions divines qui se font dans la partie supérieure de l'âme, que par rapport aux sens extérieurs, de la vue, du toucher, du goût et des autres sens corporels, les théologiens mystiques établissent cinq sens spirituels, par lesquels ils disent que l'âme s'unit à Dieu et aux choses spirituelles et divines, qu'elle les touche, qu'elle les goûte, qu'elle les sent et qu'elle en entend l'harmonie. Saint Bernard, qui était fort éclairé sur cette matière, l'enseigne en termes exprès. « Comme le corps, » dit ce Père, a ses cinq sens, avec lesquels il s'unit à l'âme par le moyen de la vie; de même l'âme a ses cinq sens avec lesquels elle s'unit à Dieu et aux choses éternelles, par le moyen de la charité (1). »

Saint Bonaventure dit tout le même: « Comme l'expérience que nous avons des choses corporelles, se fait par les sens corporels; de même l'expérience que nous avons des choses spirituelles, se fait par les sens spirituels, dans la partie supérieure de l'âme (2). »

Saint Grégoire est dans le même sentiment. « L'âme qui aspire à Dieu, le voit sans image, l'entend sans son, le reçoit sans mouvement, le loge sans aucun lieu, le touche sans corps, et dès là qu'elle

(1) Sicut corpus habet suos quinque sensus, quibus animæ conjungitur vitâ mediante: sic anima suos habet quinque sensus, quibus Deo sive æternis conjungitur mediante charitate. *S. Bern. l. de amor. Dei. c. 6.*

(2) Sicut experientia corporalium fit sensibus corporalibus, ita experientia spiritualium fit in mente spiritualibus sensibus. *S. Bonav. de sept. itinerib. æternit. itin. 6. dist. 2.*

» rejette les fantômes et les images des choses
 » corporelles, elle voit en quelque façon la Divinité
 » qui est éternelle; que si elle ne voit pas encore ce
 » qu'elle est en elle-même, certes elle voit bien ce
 » qu'elle n'est pas (1). »

Saint Augustin, qui est de concert avec saint Grégoire, s'explique élégamment sur ce sujet : « Qu'est-ce que j'aime, dit-il, quand je vous aime, ô Seigneur ? Ce n'est ni la beauté du corps, ni la beauté du temps, ni l'éclat de la lumière dont nos yeux sont amoureux, ni la douce harmonie des voix et des instrumens de musique, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni toutes les délices de la chair. Ce n'est point cela que j'aime, lorsque j'aime mon Dieu : et toutefois j'aime une certaine lumière, une odeur, une viande, un embrassement délicieux, quand j'aime mon Dieu ; mais c'est une lumière, une voix, une odeur, une viande, un embrassement, qui est dans cette partie de moi-même qu'on appelle l'homme intérieur, où mon âme voit briller une lumière que le lieu ne renferme point, où elle entend une harmonie que le temps n'emporte point, où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point, où elle goûte une viande que l'avidité de celui qui la mange ne diminue point, et enfin où elle s'attache à un objet dont on ne se sépare point par dégoût (2). » L'auteur du

(1) *Æternitas per inhiantem mentem sinè specie cernitur, sinè sono auditur, sinè motu suscipitur, sinè loco retinetur, sinè corpore tangitur, et cùm phantasmata imaginationum corporalium abjicit, jàm aliquatenùs æternam Divinitatem conspicit, quam si necdùm quid sit apprehendit, agnoscit tamen certè quid non sit. S. Greg. l. 5. Moral. c. 29.*

(2) *Non hæc amo, cùm amo Deum meum, et tamen amo quamdam lucem, et quamdam vocem, et quemdam odorem, et quemdam cibum, et quemdam amplexum, cùm amo Deum meum; lucem, vocem, odorem, cibum, amplexum interioris hominis mei, ubi fulget animæ meæ quod non capit locus, et ubi sonat quod non rapit tempus, et ubi oletus, quod non spargit flatus, et ubi sapit quod*

livre de l'Esprit et de l'âme, qui se trouve parmi les œuvres de saint Augustin, établit cette distinction du sens extérieur et du sens intérieur sur la nature de l'homme, qui est composé de corps et d'esprit, et par la suite capable de connaître les choses corporelles et spirituelles (1).

Comme donc il connaît les choses corporelles par les sens extérieurs, de même il connaît les choses spirituelles par les sens intérieurs; parce que les sens extérieurs ne pourraient pas s'élever à des objets si nobles, qui sont au-dessus de leur portée. « Et c'est, dit-il, par cette raison que Dieu s'est fait homme, afin que tout ce qui est dans l'homme pût réciproquement s'occuper de Dieu, et lui donner toutes ses affections, en voyant son humanité par les sens extérieurs, et sa divinité par les sens intérieurs (2). »

Or, que l'âme s'unisse à Dieu par des actes différens, qui aient du rapport à ceux des sens extérieurs, c'est une vérité, dit ce même auteur, qui a fondement dans l'Écriture. *Voyez que je suis Dieu* (3). Voilà la vue. — *Qui a des oreilles, entende ce que l'Esprit dit aux Églises* (4). Voilà l'ouïe. — *Goûtez et voyez que le Seigneur est doux* (5). Voilà le goût. — *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ* (6). Voilà le sens de l'odorat. — *Qui m'a touché* (7)? dit notre Seigneur, entendant par là

non minuit edacitas, et ubi hæret quod non divellit satietas. *Lib. 10. Conf. c. 6.*

(1) Duo in homine sunt sensus: unus interior, et alius exterior: et uterque bonum suum habet in quo perficitur. Sensus exterior reficitur in contemplatione humanitatis: sensus interior, in contemplatione divinitatis. *Author. l. de spiritu et animâ.*

(2) Propterea enim Deus factus est homo, ut totum hominem beatificaret, et tota conversatio hominis esset ad ipsum, et tota dilectio esset in illo, etc. *Autor. l. de spir. et animâ.*

(3) Videte quod ego sum Deus. *Deuter. 32. 39.*

(4) Qui habet aurem audiendi, audiat quid dicat Spiritus Ecclesiis. *Apocal. 3. 22.*

(5) Gustate et videte, quia suavis est Dominus. *Psal. 33. 2.*

(6) Quia Christi bonus odor sumus Deo. *2. Cor. 2. 15.*

(7) Quis tetigit vestimenta mea? *Marc. 5. 30.*

que l'hémorroïsse l'avait touché plus par la foi de l'esprit que par le sens du corps. Voilà le toucher. A quoi l'on peut ajouter ce texte de saint Paul, que saint Bernard rapporte expressément au lieu que j'ai cité : *Ne vous conformez point au siècle ; mais renouvelez-vous dans votre sens intérieur , afin que vous connaissiez (par une connaissance expérimentale) ce que Dieu veut de vous , ce qui est bon , ce qui est agréable à ses yeux , et ce qui est parfait (1).*

Après le sentiment de tant de Pères si éclairés et si saints, ce serait témérité de révoquer en doute ce que tous les théologiens mystiques enseignent avec eux du nombre des cinq sens spirituels ; mais on peut raisonnablement demander si ces cinq sens, que l'on met dans la partie supérieure de l'âme, sont effectivement cinq autres puissances outre l'entendement et la volonté, que nous ayons droit de distinguer au moins par la raison, comme nous distinguons ces deux facultés spirituelles ; ou bien si ce sont seulement des actes différens qui procèdent d'un même principe, dont la vertu soit d'une si grande étendue, qu'elle contienne, à l'égard des choses intelligibles, celle de tous les sens extérieurs à l'égard des choses sensibles : de sorte que comme il n'y a aucune chose sensible que l'âme ne puisse connaître avec quelqu'un de ses organes extérieurs ; de même il n'y ait aucune chose intelligible, que l'âme ne puisse connaître par une même puissance spirituelle capable de produire cinq sortes d'actes différens, qui aient du rapport aux sens extérieurs par une espèce d'analogie.

Saint Bonaventure (2) semble établir cinq puissances distinctes au sixième chemin de l'Éternité, où il

(1) *Nolite conformari huic seculo, sed renovamini in novitate sensus vestri, ut probetis (per experientiam scilicet) quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta. Rom. 12. 2.*

(2) *Videndum est quarum potentiarum, et quorum sensuum experimentalis notitia esse dicatur. S. Bonav. de 7 itin. æter. itin. 6. dist. 2.*

traite fort au long de l'expérience des choses divines , par les cinq sens intérieurs , qu'il appelle du nom de puissances. La plupart des docteurs contemplatifs ne distinguent point d'autres facultés spirituelles dans l'âme , que la mémoire , l'entendement et la volonté. C'est pourquoi ils rapportent les actes des cinq sens intérieurs , partie à l'entendement , partie à la volonté. Pour décider plus nettement cette question , il faut savoir avant toutes choses que l'âme est indivisible en elle-même , et par suite qu'elle n'a point de parties , à proprement parler ; mais qu'elle peut agir avec plusieurs parties organiques du corps , produire plusieurs actes différens , et s'occuper de plusieurs objets dont la diversité nous a donné sujet de la diviser en deux parties , l'une inférieure , qui s'occupe des choses sensibles ; l'autre supérieure , qui s'occupe des choses intelligibles. Nous donnons à la partie supérieure trois facultés , à savoir , la mémoire , l'entendement et la volonté. Nous donnons à la partie inférieure cinq sens extérieurs , outre le sens commun , l'imagination , et l'appétit irascible et concupiscible , dont les mouvemens et les opérations dépendent des organes du corps.

De là vient que l'âme n'est divisée en cinq sens extérieurs , que parce qu'elle est unie à cinq organes corporels , dans lesquels elle opère sur divers objets d'une manière différente ; et ainsi , quoiqu'elle soit très-simple de sa nature , elle constitue cinq principes divers à raison de ces cinq organes et de la diversité de leurs objets. Car l'œil n'a pour objet que les couleurs ; l'oreille , que les sons ; la langue , que les saveurs ; le nez , que les odeurs ; le sens du toucher , que le sec , l'humide , le froid et le chaud. Il n'en va pas ainsi des sens spirituels , que nous mettons dans la partie supérieure de l'âme : leur distinction ne vient pas de la diversité des organes , car il n'y en a point du tout ; ni même de la diversité des objets , car ce que nous voyons en Dieu par un regard intellectuel , n'est pas

différent de ce que nous y goûtons, ou de ce que nous y touchons, ou de ce que nous y sentons. Elle ne peut donc venir que de la diversité des actes que l'âme peut produire, et des impressions divines qu'elle peut recevoir en s'unissant à son objet. Par conséquent il faut voir simplement si tous les actes des sens spirituels peuvent être produits par l'entendement seul, ou par la volonté seule, ou par tous les deux ensemble ; car, en ce cas, il ne sera point nécessaire d'établir d'autres puissances, dont la multiplication serait totalement inutile et mal fondée.

Sur quoi je dis en premier lieu avec saint Bonaventure, que tous les actes des sens intérieurs, aussi bien que des sens extérieurs, sont autant d'expériences, et par conséquent des notices de leur objet, parce que l'expérience n'est autre chose, comme dit ce Père, « qu'un acte de quelque puissance que ce soit, et une » notice qu'elle a de son objet, qui est présent (1). » De là vient que quand tous les hommes me diraient que le miel est doux, je n'en aurais pas pour cela une connaissance expérimentale, si je n'en avais jamais touché de ma langue, mais seulement un acte de foi humaine, ou tout au plus une science. Il en est de même du goût spirituel et des autres sens intérieurs. Quand je saurais par la lecture des plus excellens livres, ou par l'assurance que m'en pourraient donner les plus grands saints, que Dieu est doux, je n'en aurais pas pour cela une connaissance expérimentale, si Dieu même s'unissant à mon âme, ne lui faisait goûter sa douceur ; en sorte qu'elle pût dire avec l'Épouse, pour l'avoir essayé comme elle : *Son fruit est doux à ma bouche* (2).

Je dis, en second lieu, qu'il y a deux puissances spirituelles dans l'âme qui peuvent atteindre aux choses

(1) *Experientia videtur esse objecti cujuslibet potentiae præsentialis actus et notitia. S. Bonav.*

(2) *Fructus ejus dulcis gutturi meo. Cant. 2. 3.*

divines, et en avoir l'expérience, savoir, l'entendement et la volonté; et qu'il n'est point besoin d'y établir d'autres puissances nouvelles, puisque l'on peut rapporter à ces deux-ci toutes les impressions des sens intérieurs, celles du goût et du toucher, à la volonté; celles de la vue, de l'ouïe et de l'odorat spirituel, à l'entendement.

Je dis, en troisième lieu, que cette heureuse expérience est la plus noble de toutes les notices que l'on puisse avoir de Dieu et des choses célestes en cette vie; aussi n'appartient-elle qu'aux plus parfaits: ce qui a donné sujet à saint Bernard de dire: « Tout ce que » nous savons de vos secrets, Seigneur Jésus, nous » l'avons appris ou par l'Écriture-Sainte, ou par la » révélation que vous nous en faites, ou par le goût » que vous nous en donnez, grâce qui appartient pro- » prement à ceux qui sont arrivés à une très-haute per- » fection (1). » Hugues de Saint-Victor: La connaissance » de la vertu ne rend pas un homme parfait, s'il n'en » acquiert l'habitude, et s'il n'en fait l'expérience. Car » c'est l'expérience qui nous donne l'intelligence des » choses, et qui discerne très-bien si le jugement qu'on » en fait est véritable, parce qu'elle le sait par la prati- » que, et le connaît par le goût. L'expérience et la pra- » tique perfectionnent la connaissance de la vérité; la » lumière qu'on en peut avoir d'ailleurs, ne fait que » l'ébaucher (2). »

(1) Quidquid de occultis tuis scimus, ô Domine Jesu! aut Scripturâ docente, aut te revelante, aut certè, quod perfectissimorum est, gustando didicimus. *S. Bern. in Cant. cit. à S. Bon. de 7. Itiner. at. itin. 6. dist. 1.*

(2) Perfectum non facit cognitio virtutis, nisi et habitus virtutis in experientiâ subsequatur. Magistra enim intelligendi est experientiâ, et illa optimè judicii veritatem cognovit, quia jam non audiendo solùm, sed gustando et faciendo didicit. In experientiâ namque et habitu virtutis, cognitio perficitur veritatis, quia in solâ intelligendi illuminatione inchoatur. *Hugo in 7. Aug. Hier. libr. post. med. citat. à S. Bon. ibidem.*

Je dis en quatrième lieu, que tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent en ce point, que la plus parfaite union que l'âme puisse avoir en cette vie avec Dieu, consiste en cette admirable expérience des sens intérieurs; mais que la difficulté est de savoir auquel des cinq elle appartient proprement, selon leur sentiment.

Tantôt ils semblent l'attribuer à l'attouchement, qui est le dernier de tous les sens extérieurs, et le suprême entre les sens intérieurs. Saint Thomas, dans l'Opuscule soixante-et-unième (1), le met au plus haut degré de l'amour unitif, et il en apporte la raison, parce qu'il joint son objet de plus près. « Lorsque par l'attouchement qui connaît son objet de plus près, et qui s'y joint plus étroitement, vous aurez senti que les lèvres de Jésus-Christ, qui distillent, non la première myrrhe, mais la première et la plus pure goutte du miel, n'ont plus en horreur celles de votre âme, que vous aviez autrefois souillées; mais qu'elles s'y appliquent avec une impression merveilleuse, et vous donnent un baiser ineffable, alors vous prendrez la hardiesse de lui dire : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche* (2). »

« L'âme, dans les degrés précédens, aime, et est réciproquement aimée; elle cherche, et elle est cherchée; elle appelle, et est appelée : mais dans celui-ci, par un moyen admirable et indicible, elle enlève, et est enlevée; elle prend, et elle est prise; elle serre, et elle est fortement étreinte, et par le nœud de l'amour elle se lie à Dieu, un à un (3). »

(1) Cum senseris tactu, qui cognoscit de proximo et in conjunctione maximâ, labia illa Jesu, labia distillantia myrrham primam, ut non myrrham, sed ut mellis stillam primam, polluta olim animæ tuæ labia non abominari, sed mirabiliter ipsis imprimi, ineffabiliter osculari, etc. *S. Thomas. opusc. 61.*

(2) Osculetur me osculo oris sui. *Cant. 1. 1.*

(3) In præcedentibus gradibus anima amat, et amatur; quærit, et quæritur; vocat, et vocatur : in hoc autem gradu quodam miro et indicibili modo rapit, et rapitur; tenet, et tenetur; stringit, et stringitur, et una uni per amoris copulam sociatur. *S. Th. Opus. 66.*

Tantôt ils semblent donner la préférence au goût, fondés sur ce texte du psaume trente-troisième : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux* (1). Sur quoi le même Docteur Angélique dit, « que l'on tire des » sens l'expérience des choses : mais que l'expérience » des choses présentes se fait d'une manière différente » de celles des choses absentes. L'expérience des choses absentes se fait par la vue, par l'odorat, et par l'ouïe : l'expérience des choses présentes, par l'attouchement et par le goût. Par l'attouchement on sent une chose présente qui est au-dehors : par le goût on sent une chose présente qui est au-dedans. Or Dieu n'est pas loin de nous, ni hors de nous, *il est en nous*, dit Jérémie (2) ; c'est pourquoi l'expérience que nous avons de la bonté de Dieu s'appelle goût (3). L'effet de cette expérience est double : la certitude de l'entendement, l'assurance de la volonté. Car dans les choses corporelles on voit et puis on goûte : mais dans les choses spirituelles, il faut goûter avant que de voir. Nul ne connaît, s'il ne goûte. Et c'est par cette raison qu'il dit premièrement : *Goûtez : et puis voyez* (4). » Saint Bernard fait ici une observation que je ne veux pas omettre ; à savoir, que « comme tous les sens du corps, l'ouïe, la vue, l'odorat et le toucher, sont faibles et hébétés dans leurs fonctions, sans le goût : de même avant l'avènement de Jésus-Christ, tous les sens spirituels étaient languissans, à cause de l'absence de la sagesse, qui n'était pas encore

(1) *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus. Psal. 33. 9.*

(2) *Tu autem in nobis es, Domine. Jerem.*

(3) *Experientia de re sumitur per sensum : sed aliter de re præ-sente, et aliter de re absente. Quia de absente per visum, odoratum et auditum ; de præ-sente verò per tactum et gustum : sed per tactum de extrinsecâ præ-sente, per gustum verò de intrinsecâ. Deus autem non longè est à nobis, nec extrâ nos, sed in nobis. Et idcò experientia divinæ bonitatis dicitur gustatio, etc. S. Th. in Ps. 33.*

(4) *In corporalibus priùs videtur, et postea gustatur ; sed in rebus spiritualibus priùs gustatur, postea autem videtur. Ibid.*

» incarnée, et dont les hommes n'avaient pas encore
 » goûté la douceur. Aussi voyons-nous que nos sens
 » intérieurs sont d'autant plus faibles et défectueux
 » dans leurs opérations qui regardent les choses éternelles, que nous nous privons plus long-temps de ce
 » goût (1). »

Hugues de Saint-Victor semble mêler et confondre l'attouchement suprême et le goût. Car il dit « qu'atteindre Dieu c'est le chercher incessamment par le désir, le trouver par la connaissance, et le toucher par le goût (2). » De là vient qu'il établit trois degrés, par lesquels on parvient à la parfaite union. Le premier est lorsqu'on cherche Dieu par le désir, quoiqu'on ne l'ait pas encore atteint absolument. Car qui le désire, a déjà en quelque façon ce qu'il aime, autrement il ne le désirerait pas. Le second, est lorsqu'on trouve Dieu par la connaissance, mais on ne l'atteint pas encore parfaitement, si l'objet qui est présent à l'entendement, ne l'est encore à la volonté de celui qui l'aime. « C'est pourquoi le troisième degré, dit cet auteur, est lorsqu'on tient et qu'on embrasse Dieu par amour (3) » d'où vient que saint Augustin enseigne que la volonté a un acte qui lui est propre, qui est de tenir, d'embrasser, et posséder en quelque façon son objet, qui sont des actes que l'entendement ne peut avoir. Car la possession n'appar-

(1) Sicut omnes sensus corporis, scilicet auditus, visus, odoratus et tactus sine sensu gustûs infirmantur et hebetantur in operationibus suis, sic antè adventum Jesu mediatoris omnes sensus nostri spirituales languebant propter absentiam gustûs spiritualis vel sapientialis, quia necdùm fuit incarnata nec quasi gustata, cujus gustu quantò diutiùs abstinemus, tantò magis sensus exteriores deficiunt, vel infirmantur in actibus suis circa æterna. *S. Ber. l. de mor. Del c. 19.*

(2) Deum attingere est semper per desiderium eum quærere, per cognitionem invenire, et per gustum tangere. *Hug. à S. Vict. lib. de Arcâ Noë.*

(2) *Hug. in lib. de Arcâ Noë.*

tient pas à l'entendement, qui connaît quelque chose, mais à la volonté, qui l'a : comme la santé d'un homme qui se porte bien n'appartient pas au médecin, qui la connaît, mais à l'homme sain, qui en jouit.

Saint Ambroise se sert du sens intérieur de l'odorat et de l'ouïe pour expliquer cette union. Voici ses termes : « L'âme du juste est l'épouse du Verbe. Si cette » âme brûle de désir, si elle prie sans cesse et sans » contredit, si elle se porte toute vers le Verbe, alors » il lui semble tout-à-coup qu'elle entend sa voix sans » le voir, et qu'elle sent intimement l'odeur de sa divinité, ce qui arrive souvent à ceux qui ont une » excellente foi. Car tout d'un coup l'odorat de l'âme » est rempli d'une grâce spirituelle, et sentant un » doux souffle qui lui marque la présence de celui » qu'elle cherche, elle dit : Voilà celui que je cherche, » voilà celui que je désire (1). »

Saint Grégoire et saint Bernard joignent la vue aux sentimens de l'amour. Celui-là dit (2) : « Que l'âme, » éclairée d'une splendeur brillante qui passe comme » un éclair, et qui sort de cette source inépuisable » de lumière, qui n'a point de bornes, étant toute » absorbée dans la joie que lui cause cette vue, telle » qu'elle peut être en cette vie, connaît bien qu'elle » ne peut porter l'excès de la beauté qu'elle contem- » ple, et du plaisir qui la ravit, et qui la fait vivre

(1) *Anima justî sponsa est Verbi. Hæc si desideret, si cupiat, si oret, et oret assidue, et oret sine ullâ disceptatione, et tota intendat in Verbum, subito vocem sibi videtur ejus audire, quem non videt, et intimo sensu odorem divinitatis ejus agnoscit. Quod patiuntur plerumque qui bene credunt. Replentur subito nares animæ spirituali gratiâ, et sentit sibi præsentia ejus flatum aspirare, quem quaerit, et dicit : Ecce iste est quem requiro ipseque desidero. S. Amb. in. ps. 118. serm. 6.*

(2) *hunc resplendente raptim coruscatione incircumscripti luminis illustratur, quo utcumque conspectu in gaudio cujusdam serenitatis absorbetur, et quasi post defectum vitæ præsentis ultrâ serapta in quâdam novitate aliquo modo recreatur.*

» d'une vie nouvelle , après qu'elle est morte , pour
 » ainsi dire , à toutes les choses de la vie présente.
 » Elle voit la vérité , en sentant qu'elle ne la peut
 » voir dans toute sa grandeur ; et plus elle s'en appro-
 » che , plus elle s'en voit éloignée , parce que si elle
 » n'en avait quelque vue , elle ne sentirait pas qu'il
 » est hors de sa puissance de la voir (1). « Celui-ci dit :
 » que Dieu manifeste quelquefois à ceux qu'il aime ,
 » la lumière de son visage , comme une lumière qui
 » est enfermée dans la main , se montre et se cache
 » selon la volonté de celui qui la tient , afin que , la
 » voyant comme en passant , ou en un instant , leur
 » cœur aspire avec ardeur à la jouissance de la lu-
 » mière éternelle , et à l'héritage de la claire vue de
 » Dieu. C'est pourquoi afin qu'ils voient ce qui leur
 » manque , quelquefois , ce rayon de grâce passant
 » comme un éclair frappe le sens de celui qui est épris
 » d'amour , et le ravit à lui-même , et le transporte
 » dans un jour qui le fait passer du tumulte des créa-
 » tures , à des délices qu'il goûte dans un profond
 » silence , lui montrant , selon sa portée , celui qui est
 » le vrai bien par essence , et le transformant en ce
 » souverain bien , afin qu'il soit en sa manière , c'est-à-
 » dire par ressemblance et par imitation , ce que Dieu
 » est par les principes de son être. Puis ayant vu la
 » différence qu'il y a entre l'être pur et l'impur , il
 » est renvoyé à soi-même pour purifier son cœur , et
 » le disposer à la vue et à la ressemblance de la divi-
 » nité , afin que s'il est encore admis une autre fois à
 » cette faveur , il soit plus pur pour voir , et plus
 » ferme pour jouir. Celui donc qui veut voir cet objet

(1) *Ibi mens immenso fonte superni roris aspergitur ; ibi non
 se sufficere ad id quod rapta est , contemplatur , et veritatem sen-
 tiendo videt , quia quanta est ipsa veritas non videt. Cui veri-
 tatis tantò magis se longè existimat , quantò magis appropin-
 quat , quia nisi illam utcumque conspiceret , nequaquam eam
 conspiciere se non posse sentiret. Greg. l. 24. Mor. c. 6.*

» ineffable , qu'il purifie son cœur , parce qu'il ne peut
 » être vu ni atteint, ni par aucune image corporelle
 » en dormant, ni par aucune espèce sensible en veil-
 » lant, ni par aucun discours de l'entendement , mais
 » seulement par celui qui aime d'un cœur pur avec
 » humilité. Car c'est le visage du Seigneur que per-
 » sonne ne peut voir sans mourir au monde. C'est
 » cette beauté que désirent voir tous ceux qui tâchent
 » d'aimer Dieu de tout leur cœur , de toute leur âme ,
 » de tout leur esprit et de toutes leurs forces. Et c'est
 » à quoi ils ne cessent d'exciter leur prochain, s'ils
 » l'aiment en effet comme eux-mêmes. O qu'heureux
 » est celui qui voit naître chez soi ce printemps odo-
 » riférant et cette agréable saison de l'été , et qui a
 » ce privilège, d'expérimenter cette union seulement
 » un moment ! car il a un avant-goût de la béatitude,
 » et par cet attouchement d'amour il connaît mieux
 » Dieu que nos yeux ne voient le soleil, et il est
 » tellement établi en Dieu, qu'il le sent plus près de
 » soi qu'il n'est lui-même, de soi-même (1). »

Cette diversité de sentimens ne doit pas paraître
 étrange, vu que ceux même que Dieu admet à l'u-
 nion parfaite avec son infinie bonté, ne peuvent pas
 comprendre, et beaucoup moins expliquer ce qui se
 passe en eux d'une manière si secrète et si ineffable ;
 et d'ailleurs ce que Dieu opère en chacun d'eux dans
 cette admirable communication, est si différent des
 autres, qu'il ne faut pas s'étonner s'ils en parlent
 tous diversement.

Ce qu'il y a de plus constant entre eux est, premiè-
 rement , que l'union suprême étant un essai de la

(4) *Hæc est enim facies Domini quam nemo potest videre et vivere
 mundo. Hæc est species cui contemplandæ suspirat omnis qui
 affectat diligere Dominum Deum suum in toto corde suo, in totâ
 animâ suâ, in omni mente suâ, et in omnibus viribus suis. Ad
 quod etiam non desinit excitare proximum suum, si diligit eum
 sicut seipsum. S. Bern. Epist. ad frat. de monte Del.*

béatitude céleste, tel qu'il peut être en cette vie, elle enferme toujours trois actes de la part de la créature, la vue, l'amour et la joie. La vue unit l'entendement à la souveraine vérité, l'amour l'unit à la souveraine bonté, la joie est un fruit de l'un et de l'autre. Dieu qui était auparavant dans l'âme du juste comme un trésor caché par le moyen de la grâce sanctifiante, se présente à elle comme un trésor trouvé, il l'éclaire, il la touche, il l'embrasse, il la pénètre, il s'écoule dans ses puissances, il se donne à elle, et la remplit de la plénitude de son être. L'âme, réciproquement, ravie de ses attraits et de la vue de sa beauté, le tient, l'embrasse, le serre étroitement, et, tout embrasée d'amour, elle s'écoule, elle se plonge, elle s'abîme et se perd délicieusement en Dieu avec des sentimens de joie inconcevables, d'où vient cette grande diversité de noms que l'on donne à l'union mystique, comme de baiser, de parfum, de pluie céleste, d'onction, d'écoulement divin, de transformation, d'amour jouissant, d'amour déifiant, et plusieurs autres semblables, qui marquent les différentes impressions de l'amour unifié dont nous parlons,

Secondement, qu'il y a cette différence entre la béatitude de l'autre vie, et l'union parfaite de la vie présente, que dans le ciel l'entendement précède la volonté; mais ici la volonté va devant l'entendement, non-seulement parce que la volonté aime plus que l'entendement ne peut connaître, comme dit saint Thomas (1), mais parce que la plus excellente connaissance que l'entendement puisse avoir de Dieu en cette vie, est celle qui suit l'attouchement suprême et le goût du souverain bien, qui est dans la volonté. Il est vrai que la volonté ne peut aimer ce qui est inconnu, comme dit saint Augustin, et par suite il faut que la lumière marche devant l'amour; mais il n'est pas nécessaire que la lumière qui précède soit aussi parfaite que l'amour : au

(1) *S. Thom. 12. q. 27. a. 2. ad 2.*

contraire, l'amour perfectionne la connaissance, et jamais on ne connaît mieux Dieu, qu'après en avoir goûté la douceur. D'où je conclus, avec saint Bonaventure, que « le vrai amour nous unit plus immédiatement à Dieu que sa connaissance; qu'il entre dans » le sanctuaire, pendant que la science demeure à la » porte; qu'appuyé sur son bien-aimé, il pénètre tout » par sa subtilité, et que suivant l'ardeur et l'impétuosité de son désir, il n'a point de repos qu'il ne soit ar- » rivé à ce qu'il aime; et plus il en approche, plus il » s'efforce d'entrer et de pénétrer plus avant, d'être » avec lui, et d'être si près de lui, qu'il ne soit, s'il » est possible, qu'une même chose avec lui (1). »

(1) *Dilectio supereminet scientiæ, et major est intelligentiâ, plûs enim diligitur quàm intelligitur. Intrat dilectio et appropinquat, ubi dilectio foris stat. Quia amor præsumens et confidens amato suo acumine penetrat omnia, impetum sequens ardentis desiderii sui, nec dissimulare valens, donec ad amatum perveniat, et eo ipso ampliùs sitiens intrare ipsum et esse cum ipso, et esse tam propè, ut, si fieri possit, hoc idem ipsum sit quod ipse. S. Bonav. de 7. itin. æter. itin. 5.*

ENTRETIEN XV.

De la parfaite union de l'âme avec Dieu dans le Saint-Sacrement

On peut dire , en général , avec saint Bonaventure , qu'il n'y a rien en cette vie qui ait plus de vertu pour toucher l'âme que le très-saint Sacrement ; parce , dit-il , que le Père éternel nous y donne sa substance , c'est-à-dire son Fils ; et sa douceur , c'est-à-dire son Saint-Esprit , qui fait de merveilleuses impressions sur tous les sens intérieurs : « O Père céleste , vous nous » présentez et nous donnez dans le Sacrement d'a- » mour , votre substance , c'est-à-dire votre Fils , qui » est un avec vous en unité de substance ; et votre » douceur , c'est-à-dire votre Saint-Esprit , que vous » respirez éternellement ; par conséquent toute la » douceur imaginable (1). » « C'est pourquoi ce pain de » sagesse qui nous est donné au Sacrement d'amour , a » une souveraine vertu pour toucher l'âme. Car elle » s'étend à tous les sens intérieurs , jusque là qu'il » demeure en tous ceux qui le mangent , et eux ré- » ciproquement en lui , afin qu'ils ne meurent jamais , » mais qu'ils vivent et demeurent dans l'éternité (2). » Voilà ce qu'on peut dire en général de la vertu du Saint-Sacrement sur les sens spirituels de notre âme.



(1) O Pater , substantiam tuam , id est Filium tuum , cui totam substantiam tuam communicas ; et dulcedinem tuam , id est Spiritum sanctum , quem æternaliter spiras , nobis ostendis et communicas in Sacramento charitatis : ergo et omnem saporem suavitatis. *S. Bon. de 7. Itin. æter. Itin. 6. dist. 6.*

(2) Et ideò iste panis sapientialis nobis in sacramento charitatis exhibitus maximæ attingentiæ est. Attingit enim omnes sensus interiores in tantum , ut in omnibus manducantibus eum maneat , et ipsi in eo ; ut non moriantur in æternum , sed in æternitate vivant et maneat. *Ibidem.*

Voyons ce qu'il opère sur chacun en particulier. Nous ne ferons que suivre les traces de ce docteur Séraphique, qui en fait une excellente induction.

Premièrement, le Fils de Dieu, qui est dans le Saint-Sacrement, est la sagesse incarnée, et en cette qualité il touche l'œil de l'âme, et lui donne de rares connaissances et de merveilleuses vues. Car il est ici « la » source des lumières, qui répand partout les rayons » de la vérité (1). » Si donc, comme dit saint Chrysostôme, « l'âme reçoit ici la lumière dans sa propre » source, si elle reçoit le soleil qui en est le principe, » comment n'aura-t-elle point les rayons qui en sortent » et les ruisseaux qui en découlent? » Celui qui participe aux divins mystères, n'est pas seulement revêtu et environné du soleil, comme cette femme mystérieuse de l'Apocalypse, il en est tout pénétré et tout rempli au-dedans : quelle merveille si ce flambeau de l'éternité, étant au milieu de son cœur, le rend tout éclatant et lumineux ? Saint Jean dit que la cité de Dieu n'a pas besoin de soleil ni de lune ; parce que la clarté de Dieu l'illumine, et que l'Agneau est son flambeau. Que veut dire cela, sinon que celui qui s'approche de la communion, où il reçoit cet Agneau sans tache, n'a pas besoin d'emprunter la lumière du raisonnement humain, qui est le soleil du petit monde, ni la lumière des sens, qui est plus changeante que celle de la lune, puisqu'il a le soleil même du paradis. Adam apprit la science de Dieu par infusion dans le paradis terrestre ; Salomon, dans son sommeil, par manière d'extase ; saint Paul, par un ravissement dans le troisième ciel ; saint Pierre, par révélation dans le sein du Père éternel ; Magdeleine, aux pieds de Jésus-Christ, par effusion d'amour ; saint Thomas, au côté de Jésus, par un divin attouchement ; et le Disciple bien-aimé, sur son sein, par un doux sommeil mystique : mais aujourd'hui c'est dans l'adorable Sacrement,

(1) *Hic fons luminis diffundens radios veritatis.*

que les âmes pures et innocentes sont divinement éclairées, qu'elles connaissent Jésus-Christ dans la fraction du pain, comme les disciples, et qu'elles voient les grandeurs de Dieu, en les goûtant par une heureuse expérience. C'est la douceur du Seigneur, dit saint Bernard : si vous n'en goûtez, vous n'en aurez point la vue, c'est un présent du Saint-Esprit (1). La foi nous donne la certitude pour croire fermement qu'il est présent, mais c'est l'amour qui le touche, qui le goûte, et qui nous le fait voir en le goûtant. Il dit lui-même qu'il est la porte par où l'on entre dans les lumières célestes des vérités éternelles qui nourrissent nos âmes à l'immortalité. Il est la porte des sens, dit saint Bonaventure, par les espèces visibles qui sont les signes de sa présence. Il est la porte de l'entendement, qui entre dans ce mystère par le moyen de la foi. Il est la porte de la volonté, qui y entre avec la clef de l'amour, et qui le goûte, et qui le touche. C'est par cette porte que saint Ignace entra dès sa conversion, et qu'il vit l'humanité sainte présente au Sacrement, d'une vue claire, intellectuelle, intuitive, lorsque le prêtre levait l'hostie. C'est par cette porte qu'il entra depuis fort souvent, et qu'il vit plusieurs fois les personnes divines d'une vue non intuitive, qui est propre des bienheureux, mais purement intellectuelle. C'est par cette porte que les saints entrent dans la joie du Seigneur ; et l'on peut dire, avec Job, que celui qui sera assez heureux pour en trouver l'entrée, *verra le visage du Seigneur avec joie* (2), avec un plaisir qu'on peut bien sentir, mais qu'on ne peut exprimer.

Approchons-nous donc de lui avec amour, comme dit S. Augustin, pour en être illuminés, et non pas avec un mauvais cœur, comme les Juifs, pour en être

(1) *Suavitas Domini est : nisi gustaveris, non videbis. Idcirco munus est Spiritus sancti. S. Bernard. serm. de convers. ad Cler.*

(2) *Videbit faciem ejus in júbilo. Job. 33. 16.*

offusqués. « Approchons-nous pour recevoir son corps » et son sang très-précieux. Les Juifs, en le crucifiant, » furent couverts de ténèbres : et nous en mangeant » la chair du crucifié, et buvant son sang, nous sommes remplis de lumière (1). »

Secondement, le Fils de Dieu, qui réside sur l'autel est le Verbe du Père, et en cette qualité il touche l'oreille du cœur, et lui fait entendre des paroles pleines de douceur et de force tout ensemble. Car il est toujours prêt de sa part à nous parler et à s'entretenir avec nous, soit pour nous consoler, soit pour nous instruire et nous donner de bons avis, parce qu'il est la parole du Père, et la parole, dit saint Augustin, n'est autre chose qu'une connaissance qui s'exprime et se déclare avec amour (2).

Nous lisons dans la Vie du P. Colton, jésuite, que ce grand homme avait coutume de recourir au très-saint Sacrement dans toutes les affaires importantes et difficiles qui lui arrivaient, et que c'était en consultant cet oracle qu'il apprenait les moyens de les démêler heureusement. D'où vient que lorsqu'il allait célébrer la messe pour demander la lumière du ciel en ces rencontres, il disait ordinairement : *Allons au conseil* (3); et il est certain, dit l'auteur de sa Vie (4), que souvent

(1) *Accedamus ut corpus ejus et sanguinem accipiamus. Illi de crucifixo obtenebrati sunt : nos manducando crucifixum, et bibendo, illuminamur. S. Aug. in Psal. 33 : Accedite ad eum, et illuminamini.*

(2) *Cùm sit Verbum Patris (verbum autem est notitia declarativa cum amore, ut ait Augustinus, l. 9. de Trinitate) attingens aures spirituales, in Sacramento excitat eas ad experiendum allocutionem de æternis, quia quantum in se est semper notificat æterna.*

(3) *Eamus ad consilium. Vita P. Cottoni.*

(4) *Exploratum est internum animæ quorundam, qui ejus curæ suberant; statum arcanasque necessitates illi sæpenu-
merò inter sacra fuisse detectas. In vitâ P. Petri Cottoni. l. 3. c. 10. in fine.*

Dieu lui manifestait à l'autel le secret des cœurs, et les besoins occultes de ceux qui étaient sous sa conduite.

C'était ce même oracle que le Père du Pont consultait si souvent, que le Père Avendagno assure par serment, que les fréquentes visites qu'il rendait au très-saint Sacrement eussent pu suffisamment occuper un autre que lui, faire tout l'emploi de sa journée (1). Il ajoute qu'il croit certainement qu'il allait consulter même sur les points de science dont il doutait, et que comme saint Bonaventure montra le crucifix à saint Thomas, qui lui demandait où étaient ses livres, ce Père eût pu montrer le Saint-Sacrement, si on lui eût fait la même demande, vu son assiduité devant cet adorable mystère, et le peu de livres qu'il avait dans sa chambre. Et n'est-ce point ce qui lui fit dire un jour à un religieux de notre compagnie, que Dieu se manifeste si sensiblement aux autels, que si la lumière qu'il y communique quelquefois, passait un peu plus avant, elle ôterait la vie. C'est beaucoup dire, en peu de paroles, des fruits qu'il recueillait de sa dévotion. Aussi est-ce un des plus puissans motifs qu'il a couchés dans son Mémorial, pour exciter sa confiance en recevant la divine Eucharistie. Voici ses termes :

« Pour approcher de ce Seigneur, divers actes de confiance se sont présentés à mon esprit.

» Le premier est que, par le moyen de la communion, mon âme sera changée, guérie et fortifiée; *Celui qui me mange, vivra par moi* (2).

» Le second est que, quand je le touche, il me peut guérir par cet attouchement : si j'ai la foi de cette femme, qui disait qu'en *touchant seulement le bord de sa robe, elle serait guérie* (3).

» Le troisième est que quand je le vois, il me peut don-

(1) *In Vita P. du Pont. c. 10. l. 3.*

(2) Et qui manducat me, et ipse vivet propter me. *Joan. 6. 58.*

(3) Si tetigero tantum fimbriam vestimenti ejus, salva ero. *Matth. 9. 21.*

» ner la vie. Car si la vue d'un serpent de bronze gué-
 » rissait les malades qui étaient piqués par des serpens
 » venimeux, la vue de notre Seigneur sous les espè-
 » ces du Sacrement ne doit-elle pas suffire pour me
 » guérir ?

» Le quatrième est que lors même que je ne le
 » vois pas, parce qu'il est enfermé dans le taberna-
 » cle, je dois espérer qu'avec une seule parole il me
 » peut rendre la santé, comme dit le fidèle Centurion :
 » *Dites seulement une parole, et mon serviteur sera gué-*
 » *ri* (1). Je me suis souvenu de ce que notre Seigneur
 » fit dans le cénacle : *Il souffla sur les Apôtres, et leur*
 » *dit : Recevez le Saint-Esprit* (2). O bon Jésus, poussez
 » ce souffle de votre bouche, du sanctuaire où vous
 » êtes caché, et dites à mon cœur : *Reçois le Saint-Es-*
 » *prit*. Ces paroles me sont encore venues en l'esprit :
 » *Dites à mon âme : Je suis la source de ton salut* (3).

C'était sans doute le désir d'écouter ces divines pa-
 roles, qui le portait à ces visites si fréquentes du très-
 saint Sacrement, et l'on trouve dans ses mémoires,
 qu'à l'entrée de l'église souvent son âme sentait des
 assurances de la présence de son Seigneur, comme
 une joie, un regard, un ris de l'âme, seulement à se
 voir devant son Dieu; de sorte même que la joie de
 son cœur se répandait jusque sur le corps. D'autres
 fois il sentait des affections différentes d'amour, d'hu-
 milité, de louange, qui s'élevaient subitement, et lui
 donnaient sujet de s'écrier avec la Reine de Saba : *Heu-*
reux vos officiers et vos serviteurs, qui sont toujours ici
en votre présence, et qui entendent les paroles pleines de
sagesse qui sortent de votre bouche (4) ! Que tu serais

(1) Tantùm dic verbo, et sanabitur puer meus. *Matth.* 8. 8.

(2) Insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum. *Joan.*
 20. 22.

(3) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. *Psal.* 34. 3.

(4) Beati viri tui, et beati servi tui, qui hîc stant coràm te
 semper, et audiunt sapientiam tuam. 3. *Reg.* 10. 8.

heureuse, ô mon âme ! si tu pouvais être long-temps en la présence de ce Seigneur ! Quand je considère comme quoi ce signalé bienfait est infini en toutes ses parties, parce que la chose qui est donnée est infinie ; l'amour avec lequel on nous la donne est infini, et elle nous serait donnée une infinité de fois, s'il en était besoin ; considérant, dis-je, toutes ces circonstances, mon âme se trouve comme hors de soi, et ne sait comment elle pourrait louer et remercier Dieu de cette inestimable faveur. Revenons à saint Bonaventure, et passons avec lui aux autres sens intérieurs.

« Jésus-Christ en troisième lieu, résidant sur l'autel » dans l'adorable Sacrement, est la fleur des champs » et le lis des vallées, qui touche l'âme et lui fait sentir l'odeur de ses vertus et de ses admirables perfections. L'odeur que vous répandez, Seigneur, a excité en nous des désirs éternels (1), disait saint Jean l'Évangéliste qui l'avait expérimenté. »

Saint Bernard distingue deux sortes de parfums dans la personne du Fils de Dieu, à savoir ceux de sa divinité et de son humanité. Les uns et les autres ont une grande force pour attirer les âmes pures à ce divin époux, et pour les obliger à le suivre. La source en est dans le divin Sacrement, d'où ces précieuses liqueurs se divisent en plusieurs ruisseaux qui se répandent dans les âmes avec une merveilleuse diversité : « Nous ne courons pas tous également à l'odeur de tous ces parfums, comme dit saint Bernard : les uns se plaisent à l'odeur de sa sagesse, comme Nicodème, qui vint la nuit traiter avec le Fils de Dieu, et s'en retourna tout embaumé de la douceur de son entretien et de la sublimité de ses discours (2). »

(1) *Odor tuus, Domine, excitavit in nobis concupiscentias æternas. S. Joan. citat. à S. Bonav.*

(2) *Nec currimus æqualiter omnes in odore omnium unguentorum, sed videas alios vehementius studiis flagrare sapientiæ, alios magis ad pœnitentiam spe indulgentiæ animari, alios am-*

Les autres se plaisent à l'odeur de sa miséricorde , et le voyant immolé sur les autels comme une victime de propitiation pour leurs péchés , ils conçoivent une douce espérance en sa bonté , qui les fait fondre en larmes d'une amoureuse componction , de même que la Magdeleine vint arroser de ses pleurs les pieds de son Sauveur , pour obtenir le pardon de ses crimes. Les autres sont attirés à l'imitation de ses vertus , qui jettent une admirable odeur dans ce mystère , où il nous laisse l'exemple d'une profonde humilité , d'une patience invincible , d'une singulière douceur , d'une charité très-ardente , d'un zèle et d'un désir insatiable de la gloire de son Père et de notre salut. Enfin les autres y sentent mieux l'odeur de ses souffrances et de sa passion , dont le divin Sacrement est une vive représentation , qui contient ce qu'elle exprime , et nous en applique toute la vertu. « Qui peut donc s'excuser , s'il ne » court pas à l'odeur de ces parfums , sinon peut-être » celui qui ne les a pas encore sentis ? Mais cette odeur » n'a-t-elle pas été répandue partout ? Sans doute » toute la terre est remplie de la douceur de ses miséricordes , et par conséquent quiconque n'en sent » pas l'odeur , et ne s'y laisse pas attirer , est déjà mort , » ou il a perdu le sens de l'odorat (1). Oui , mon Seigneur Jésus , nous courons tous après vous , parce » que votre douceur nous charme ; le sentiment que » nous en avons est l'odeur qui nous attire et nous

plius ad virtutum exercitium , vitæ et conversationis ejus provocari exemplo , alios ad pietatem passionis memoriâ plus accendi. *S. Bern. serm. 22. in Cant.*

(1) Quam excusationem habet , qui in odore horum unguentorum non currit , nisi fortè ad quem odor minimè pervenit ? sed enim in omnem terram pervenit odor vitæ , quoniam misericordiâ Domini plena est terra. Ergò qui vitalem hanc sparsam ubiquè fragrantiam non sentit , et ob hoc non currit , aut mortuus est , aut putidus. Fragrantia fama est , prævenit opinionis odor , excitat ad currendum , perducit ad unctionis experimentum , ad bravium visionis. *Ibid.*

» oblige à courir, et cette course nous fait parvenir
 » à l'onction, et l'onction à la claire vue de votre es-
 » sence, qui est une mer de douceur et de bonté (1).
 » Car encore que vous soyez doux envers tous, néan-
 » moins vous l'êtes encore plus à vos domestiques; et
 » plus ils ont de pureté et de mérite, plus ils ressen-
 » tent l'odeur de vos parfums, que personne ne con-
 » naît qu'autant qu'il en a l'expérience (2).

» En quatrième lieu, Jésus-Christ dans la divine Eu-
 » charistie est le pain des anges, est la manne du
 » désert, qui délecte le goût, et donne toutes sortes
 » de douceurs à l'âme qui la reçoit. » Car, comme dit
 saint Thomas (3), personne ne peut exprimer les dé-
 lices qui sont cachées dans ce sacrement, où l'on
 goûte la douceur de l'esprit dans sa source. C'est là
 que nous prenons la chair de l'Agneau sans tache, et
 que nous buvons le précieux sang de cet aimable Sau-
 veur, qui est « toute la force du Père éternel, le trésor
 » des vertus, la fleur des vrais plaisirs, la douceur des
 » délices, et le festin des anges (4), » dit excellemment
 saint Augustin.

Quelle douceur d'être assis à la table des anges, de
 manger le pain des Séraphins, qui est la nourriture de
 ceux qui brûlent de l'amour de Jésus, le pain des Ché-

(1) *Omninò propter mansuetudinem, quæ in te prædicatur, currimus post te, Domine Jesu, audientes quòd non spernas pauperem, peccatorem non horreas. S. Bern. serm. 22. in Cant.*

(2) *Licèt omnibus suavis Dominus, maximè tamen domesticis. Et quantò quis ei familiariùs pro vitæ meritis et puritate mentis appropriat, tantò eum arbitror recentiorum aromatum et unctionis suavioris sentire fragrantiam. Porro in hujusmodi non capit intelligentia, nisi quantùm experientia attingit. Ibid. initio.*

(3) *Suavitatem hujus sacramenti nullus dignè exprimere sufficit, per quod spiritualis dulcedo in suo fonte degustatur. S. Th. Opus. 67.*

(4) *Totius potestatis summa, thesaurus virtutum, flos delectationum, amœnitas deliciarum, convivium Angelorum est Christus. S. Aug. Hom. in Exurgens Maria.*

rubins, qui est l'aliment de ceux qui enseignent les vérités éternelles, et qui sont tout brillans de lumières; le pain des Trônes, qui est l'aliment de ceux qui jouissent d'une paix inaltérable; le pain des Dominations, qui est la nourriture de ceux qui ont acquis un empire absolu sur leurs passions déréglées; le pain des Principautés, qui est la nourriture des rois et des princes de l'éternité; le pain des Puissances, qui est la nourriture de ceux qui, par leur invincible constance dans le bien, se rendent terribles aux démons; le pain des Vertus, qui est la nourriture de ceux qui sont infatigables dans la pratique des bonnes œuvres; le pain des Archanges, qui est la nourriture de ceux qui sont éminens en sainteté; le pain des Anges, qui est l'aliment des humbles, qui sont les plus petits sur la terre et les plus grands dans le ciel. « C'est de ce pain céleste qu'il faut faire nos délices; dit saint Bernard (1) » mais pour en goûter la douceur, souvenons-nous qu'il n'est promis qu'aux rois : *Il est excellent le pain du Christ, il fait les délices des rois* (2); aux humbles : *Vous avez préparé dans votre douceur un pain pour le pauvre, ô Dieu* (3)! et aux vainqueurs : *Je donnerai au vainqueur une manne cachée* (4). Les consolations, les fruits, les douceurs de l'Eucharistie, sont les douceurs d'une manne cachée que Dieu réserve aux vainqueurs, et qu'il réserve aux vaincus. Ceux qui sont victorieux de la chair et du sang, qui foulent aux pieds les vanités du monde, et qui règnent sur les mouvemens de leur cœur, ont cette manne secrète pour leur partage; mais ceux qui sont esclaves du vice n'en tirent ni la vertu, ni la suavité, ni le suc : si leur bouche reçoit le Sacrement, leur cœur n'en goûte pas le plaisir. C'est pourquoi saint

(1) *Deliciari nos oportet in pane isto. S. Bern.*

(2) *Plinguis est panis Christi, et præbebit delicias Regibus. Gen. 49. 20.*

(3) *Parasti in dulcedine tuâ pauperi, Deus. Psal. 67.*

(4) *Vincenti dabo manna absconditum. Apoc. 2. 17.*

Augustin, qui en avait fait l'expérience, dit amoureusement : « Je vous conjure, Seigneur, que tout ce qui est » créé se change en amertume pour moi, et que vous » soyez seul les délices de mon âme; qu'elle ne trouve » de satisfaction qu'en vous seul, puisque vous êtes » la douceur même, douceur inestimable, qui adoucit » tout, jusqu'aux choses les plus fâcheuses et les plus » amères (1). »

En dernier lieu, tous les Pères enseignent que le propre effet du Sacrement de l'Eucharistie, est d'unir réellement Jésus-Christ avec celui qui le reçoit dignement; à cause de quoi ils appellent cet auguste mystère le nœud de notre union avec le Fils de Dieu : union active et passive. Active, qui est commune à tous les fidèles qui communient dignement, et qui consiste seulement en deux choses, dont la première est la présence réelle et corporelle de Jésus-Christ, qui est effectivement en eux; la seconde est l'amour réciproque de l'âme envers Jésus-Christ et de Jésus-Christ envers l'âme, qui achève et consomme l'union qui est entre eux. Passive, qui est un don fort rare, que Dieu ne communique ordinairement qu'aux âmes pures, et élevées à un éminent degré de sainteté.

Les théologiens, pour l'expliquer, disent premièrement que ce n'est autre chose qu'un sentiment vital, une notice expérimentale, un attouchement très-divin de Jésus-Christ, par lequel il manifeste à l'âme sa présence réelle par un très-doux embrassement, qui ne mêle pas les personnes, qui n'unit pas les substances, mais qui établit un admirable commerce d'affections et une confédération des volontés (2).

Secondement, ils distinguent cette union d'avec

(1) Obsecro, Domine, ut omnia mihi amarescant, et tu solus dulcis appareas animæ, quia tu es dulcedo inæstimabilis, per quam omnia dulcorantur. *S. Aug. Solil. c. 22.*

(2) Nec miscet personas, nec unit substantias, sed affectus consociat, et confederat voluntates. *Autor serm. de Cœnâ Domini apud S. Cyp. Vide S. Damas. l. 4. de fide, c. 14.*

l'union suprême de la Divinité, dont nous avons parlé, d'autant que celle-ci unit l'âme avec l'esprit de Dieu, selon ces paroles de saint Paul : *Celui qui s'unit au Seigneur devient un esprit avec lui* (1); celle-là l'unit avec l'esprit de l'Homme-Dieu, suivant ce qui est écrit : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui* (2).

De plus, comparant l'une avec l'autre, ils disent qu'elles conviennent en ce point, que comme l'union suprême de la Divinité avec l'âme, prise de la part de Dieu, est un écoulement divin, une admirable manifestation de Dieu, par laquelle il s'écoule dans l'âme, s'unissant intimement à son entendement en qualité de souveraine lumière, et à la volonté en qualité de souverain bien infiniment délectable, à cause de quoi on appelle cet écoulement le baiser de Dieu, l'embrasement de Dieu, la manifestation de son visage sous la qualité de tout bien; et de la part de l'âme, c'est une heureuse découverte de ce souverain objet par un sentiment de Dieu, par un goût de Dieu, par un attouchement divin, par une connaissance expérimentale de Dieu, suivie d'une liquéfaction et transformation totale, comme cette transformation est suivie de l'extase, et l'extase, d'une perte de l'âme en Dieu, qui est comme noyée et absorbée dans cet abîme de tout être et de tout bien; de même l'union suprême de Jésus-Christ dans le Sacrement, dont quelques personnes éminentes en sainteté sont favorisées, n'est autre chose, si on la considère de la part de l'Homme-Dieu, qu'un écoulement de Jésus-Christ, une manifestation qu'il fait de lui-même, se montrant aux âmes très-épures, comme la souveraine lumière et le souverain bien, et leur faisant sentir sa présence par un attouchement ineffable qui passe jusqu'à l'esprit,

(1) Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. 1. Cor. 6. 17.

(2) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. Joan. 6. 57.

qu'on appelle le baiser et l'embrassement de l'Époux; et si on la considère de la part de l'âme, c'est une union réciproque, une adhérence intime, un embrassement de l'âme, qui sent et connaît par expérience combien Jésus-Christ est doux.

C'est en ce sens qu'ils expliquent les paroles de notre Seigneur, qui dit : *En ce jour vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (1). Lorsque je me communiquerai à vous dans la communion, vous connaîtrez par l'expérience que vous ferez de ma douceur, que je suis dans mon Père, et que vous êtes dans moi, et que je suis en vous. Ils allèguent encore ces autres paroles, qui suivent incontinent après : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me découvrirai à lui* (2); et celles-ci : *Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée; afin qu'ils soient un comme nous sommes un. Je suis en eux, et vous en moi; afin qu'ils soient consommés en un* (3). Ils confirment leur opinion par l'autorité de plusieurs Pères, comme dit saint Hilaire, qui appelle l'union que nous avons avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie, « une union naturelle (4); » de saint Cyrille, qui dit : Jésus-Christ est dans nous, non-seulement par une union de charité, mais par une « participation naturelle, » comme une cire qui est fondue dans l'autre par la chaleur du feu (5); de saint Chrysostome, qui dit que Jésus-Christ nous voulant témoigner son amour, s'est « uni avec nous par le moyen » de son corps, qu'il n'a fait qu'une chose de nous et » de lui, et que c'est le propre de ceux qui s'aiment

(1) In illo die vos cognoscetis, quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis. *Joan.* 14. 20.

(2) Qui autem diligit me, diligetur à Patre meo : et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. *Joan.* 14. 21.

(3) Claritatem quam dedisti mihi, dedi eis ut sint unum, sicut et nos unum sumus. Ego in eis, et tu in me, ut sint consummati in unum. *Joan.* 17. 22, 23.

(4) *S. HIL. l. 3. de Trinil.*

(5) *S. CYRILL. l. 10. in Joan. c. 13.*

» ardemment (1); » de saint Ambroise, qui fait parler sainte Agnès en ces termes : « Mon corps est maintenant associé à celui de Jésus-Christ, et son sang a embelli mes joues (2); » et enfin de saint Bonaventure, qui s'explique plus clairement sur ce sujet qu'aucun autre que je sache : car il dit que Jésus-Christ, qui est le pain du Sacrement, est l'objet « d'un attouchement suprême, » parce qu'il se donne pour viande, et qu'il demeure en celui qui s'en nourrit, et que celui qui s'en nourrit demeure réciproquement en lui (3). Et il établit ensuite trois degrés dans ce divin attouchement, selon la doctrine de Richard, que nous avons déjà rapportée, à savoir, le désir, la connaissance, le goût. Le désir cherche Dieu, la connaissance le trouve; mais c'est proprement le goût qui le touche. Le désir l'atteint bien en quelque façon, parce que, comme dit saint Grégoire, celui qui veut Dieu, a déjà ce qu'il veut et ce qu'il aime; mais il ne l'atteint pas parfaitement, car il faut encore « qu'il cherche toujours sa présence (4). » La connaissance le touche encore de plus près; car c'est un acte vital qui atteint son objet, et qui le trouve; autrement l'Époux ne dirait pas à l'Épouse : *Vous avez blessé mon cœur d'un de vos yeux* (5), qui est celui de l'intelligence, dont les regards sont fort pénétrants. Mais néanmoins cet attouchement est imparfait, si l'objet qui est présent à la connaissance, ne l'est aussi à la volonté qui est éprise d'amour. Car, comme dit saint Augustin, tous ceux qui connaissent Dieu, ne l'ont pas. La difficulté

(1) S. Chr. Hom. 45. in Joan.

(2) Nunc corpus Domini corpori meo associatum est, et sanguis illius ornavit genas meas. S. Ambr. serm. 90. de S. Agn.

(3) S. Bonaven. 1. in 6. æter. dist. 6.

(4) Quærite faciem ejus semper. S. Gregor.

(5) Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. Cant. 4. 9.

est de savoir si Jésus-Christ s'unit à l'âme immédiatement par lui-même, comme Dieu s'unit aux bienheureux, sans l'entremise d'aucune espèce, ou s'il s'unit à la manière des objets qui frappent nos sens par l'espèce qu'ils leur impriment. Quelques-uns estiment que l'union est immédiate tant au regard de l'entendement que de la volonté; que l'entendement reçoit une notion expérimentale de la présence réelle de Jésus-Christ, et quelquefois comme une vue claire et intuitive, non de sa divinité, mais de son humanité, et de l'union qu'elle a avec l'âme; et d'ailleurs que la volonté l'embrasse avec des goûts, des sentimens, des délices ineffables, et que ce sont les deux bras avec lesquels l'âme embrasse l'Époux. Mais comme cette question est plus curieuse que nécessaire, il serait inutile de nous y arrêter. Je reviens à saint Bonaventure, et je dis avec lui que ce goût et cet attouchement suprême de Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement, est un puissant moyen pour avancer dans les voies de Dieu (1). Car, comme dit ce Père, le voyageur marche sûrement quand il est bien nourri, et que ses forces croissent à mesure qu'il avance, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la montagne d'Horeb. *Levez-vous, ma chère épouse; hâtez-vous, ma colombe, et venez* (2) en diligence. Pourquoi? *Parce que le figuier a produit ses fruits* (3), c'est-à-dire, parce que vous avez la douceur du Saint-Sacrement, qui vous sert de viatique (4). O chère âme! n'avez-vous pas mangé le rayon avec le miel, c'est-à-dire la douceur de ma divinité, avec le corps et le sang de mon humanité? Car c'est le propre de mes amis de boire, de manger et de s'enivrer de mes douceurs: de boire mon sang, de manger mon corps, de s'enivrer par une intime expérience de ma di-

(1) *Vide Thom. à Jesu, l. de oratione divinâ, c. 29.*

(2) Surge, propera, amica mea, columba mea, et veni. *Cant.* 2. 10.

(3) Quia ficus protulit grossos suos. *Cant.* 2. 13.

(4) Quia jam desiderati viatici optata suavitas.

vinité. O que cette expérience lumineuse donne d'éclat à votre beauté ! Car lorsque vous me venez visiter, vous sentez ma présence, vous connaissez par une heureuse expérience que je suis derrière la muraille, que je vous regarde par les treillis, que je bondis sur les collines. Vous connaissez encore par la même expérience que je vous parle, et que je vous fais sentir l'odeur de mes parfums, goûter les délices de ma table, et recevoir les caresses de mes divins embrassemens. Gerson, chancelier de l'université de Paris, qui était également versé dans la théologie mystique et scholastique (1), parlant des effets admirables du Saint-Sacrement, dit que cette union dont nous parlons, est la fin et le raccourci de tout ce qu'il a dit, et de tout ce qui se peut dire des louanges, des fruits et des effets de ce mystère ; que tout le monde intérieur et extérieur a été créé pour l'unité, afin que toutes choses soient consommées en un ; que c'est de cette unité que notre Seigneur dit : *Il n'y a qu'une chose nécessaire* (2) ; et saint Denis : « Toutes » choses participent à l'unité (3) ; » que le même saint met toute sa Théologie Mystique dans l'union qui est au-dessus de l'esprit (4) ; que l'Épouse l'établit d'abord sous le nom du baiser comme la fin de l'amour (5) ; que c'est par la même raison que notre Seigneur institua le très-saint Sacrement, et qu'il le laissa à ses disciples comme le gage de son amour qui nous consume dans l'unité ; qu'il n'y a point d'union plus étroite ni plus admirable que celle qui est portée par ces paroles : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui*. Que cette résidence de Dieu en l'homme, et de l'homme en Dieu, est

(1) *Gerson. 10. 3. tract. 9. super Magnificat. p. 4.*

(2) *Porro unum est necessarium. Luc. 10. 42.*

(3) *Omnia unum participant. S. Dionysius.*

(4) *In unione suprâ mentem. Ibid.*

(5) *Osculetur me osculo oris sui. Cant. 11.*

la grâce des grâces, le don parfait qui est descendu d'en haut, et qui ne peut monter de la terre : la sagesse divinement inspirée avec tous ses ornemens ; le silence, le repos, la parole secrète, ou plutôt la voix du tonnerre ; en un mot que tout ce qui signifie l'adhérence, la résidence, l'inexistence, l'union d'esprit et de corps entre Dieu et l'âme, entre le divin Époux et l'Épouse, entre l'unique ami et l'unique amante, sous le nom ou la forme de la grâce sanctifiante, est compris en cette seule parole : « Demeurer » en Jésus-Christ par le mutuel embrassement de la » grâce (1). » Heureux celui qui possède ce don gratuit habituellement ; plus heureux celui qui le possède en acte et en habitude tout ensemble ; très-heureux celui qui le possède à face découverte, et qui est transformé en la même image, comme par l'esprit du Seigneur, qui le pousse, le conduit, et le tire de clarté en clarté, en telle sorte que les yeux de son cœur étant illuminés, il connaisse par expérience cette suréminente science de la charité de Jésus-Christ, qui est le souhait de l'Apôtre, c'est-à-dire la grâce d'union, et l'union de la grâce qui nous unit à la très-simple essence de la Divinité. Plusieurs la possèdent quant à l'habitude, comme les enfans nouvellement baptisés. Plusieurs la possèdent quant à l'acte, lorsqu'ils font des œuvres méritoires ; mais il y en a très-peu qui sentent distinctement et nettement cette union, cette voix, cette demeure, à cause des soins qui traversent la mémoire, et des images de l'entendement, et des divers désirs de la volonté, quoiqu'ils ne soient pas criminels. La B. Vierge jouissait de ce don lorsqu'elle communiait. Elle contemplait son Fils résidant en elle-même par le don d'intelligence, d'une manière plus pénétrante que par la seule foi. Elle n'admettait aucune imagination ni discours ; mais elle ressentait sa présence par un sentiment d'amour et par un doux embrasse-

(1) *Manere in Christo per mutuam gratiæ amplexum.*

ment (1). Elle baisait, elle touchait, elle caressait celui-là même qu'elle avait autrefois baisé, caressé, et porté dans son sein, mais d'une autre manière qui n'était pas de moindre mérite. Et de plus elle avait cet avantage, de le manger, et d'en tirer la vie. Quelques âmes éminentes participent encore à cette grâce, lorsqu'elles s'élèvent au-dessus d'elles-mêmes pour entrer en Dieu, comme saint Paul. Alors elles sentent par expérience ce que dit cet Apôtre, que la parole de Dieu est plus pénétrante que le glaive, et qu'elle va jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, en sorte que l'esprit s'élève en haut, et l'âme demeure en bas. Ce qui ne peut arriver, s'il n'y a un profond silence et repos en l'un et en l'autre, et si la séparation ne va jusqu'aux jointures et aux moelles, c'est-à-dire jusqu'à éloigner toutes les pensées et toutes les affections naturelles où il y a mélange et composition, et même toutes les pensées naturelles et les intentions les plus simples qui se peuvent acquérir; si bien qu'il ne demeure dans le sentiment et dans l'expérience que cet heureux écoulement deiforme et gratuit, et cette infusion de l'esprit de Jésus-Christ, plus élevé au-dessus de l'âme, que le ciel n'est éloigné de la terre.

Voilà à peu près ce que dit cet excellent théologien (2) sur le sujet de l'union que le Saint-Sacrement opère quelquefois entre Jésus-Christ et celui qui le reçoit par une faveur aussi rare qu'elle est précieuse. Mais quelque rare et précieuse qu'elle soit, si vous êtes soigneux d'éviter les moindres fautes avec une fidélité immuable, et d'ôter tous les obstacles pour vous disposer par la pureté de votre cœur à recevoir cette grâce, vous ressentirez très-assurément, et vous expé-

(1) *Contemplabatur Maria existentiam filii sui vivaciùs per intelligentiam, quàm per solam fidem, et nullo modo imaginationem admittebat nec rationem. Percipiebat insuper præsentiam ejus per amoris sentimentum et amplexum. Gers. loc. cit.*

(2) *Dionys. Cart. ser. 4. de fest. Corporis Christi.*

rimenterez les excellens et glorieux effets que produit ce sacrement (ce sont les propres paroles de Denis le Chartreux, qui en pouvait répondre par sa propre expérience). Jésus-Christ, qui est la vertu et la sagesse de Dieu le Père, entrera et pénétrera dans votre âme, dans votre entendement, dans votre volonté, et dans le plus intime de votre esprit, avec une effusion et communication magnifique de ses trésors. Il vous fera voir des yeux de l'esprit les richesses de sa gloire, comme il les montra autrefois à sainte Agnès, ainsi qu'elle le témoigna elle-même ; « Il m'a découvert des » trésors inestimables, qu'il m'a promis de me donner, » si je lui suis constamment fidèle (1). » Oui, le soleil de la sagesse viendra à vous avec un épanchement merveilleux de lumières et d'illustrations célestes, et de brillans rayons d'une lumineuse clarté : il éclairera vos yeux, afin que vous considériez et compreniez les merveilles de sa loi, et que par l'intelligence d'un esprit très-épuré, vous entriez avec une pénétration profonde dans les principes et dans les motifs de votre foi. A la faveur de ces lumières, entrant dans le sanctuaire de Dieu et dans l'abîme d'une clarté qui n'a point de bornes, tout environné de splendeurs, vous verrez la liaison, l'ordre, la consonnance, les raisons, les fondemens et les solides principes de votre foi, et vous serez convaincu, comme il est vrai qu'il n'y a rien de plus raisonnable, ni de plus certain et de mieux établi, ni de plus sublime et plus profond que les maximes de la foi chrétienne, quand on les regarde dans tout leur jour. O ! que l'éclat de cette illustration et de cette visite bannira promptement de votre intérieur tous les nuages des passions, toutes les obscurités de vos affections déréglées, toute l'inquiétude de vos soins, toutes vos tentations sur les merveilles de la foi, et toutes les ténèbres de l'erreur, ramenant en un instant la sérénité.

(1) *Ostendit mihi thesauros incomparabiles, quos se mihi daturum, si ei fidelis perseveravero, repromisit.*

nité, la tranquillité et la joie au milieu de votre cœur. Alors Jésus-Christ entrant chez vous, vous fera un banquet délicieux de son corps et de son sang, et vous dira : *Mangez, mon cher ami, buvez, enivrez-vous, mon bien-aimé* : mangez le pain de vie et d'intelligence, goûtez et voyez combien je suis doux. Au reste, par cette vue lumineuse de la sagesse éternelle, votre volonté sera aussitôt enflammée de son amour, et pour lors vous serez véritablement changé en Jésus-Christ d'une manière déifique et surnaturelle, ainsi que l'amour surnaturel et infus a coutume de transformer l'amant en la chose aimée. Et comme cet objet incréé est infiniment aimable, et qu'il a une vertu infinie pour attirer et ravir à soi, pour altérer et enflammer la plus haute cime de la volonté, il arrive très-souvent qu'il tire l'esprit de l'Amant avec une force si puissante, si prédominante, si douce, dans les richesses de sa gloire, dans l'océan de ses délices et de sa béatitude, que la pointe de l'âme est tout-à-fait absorbée et noyée dans l'abîme de la Divinité; en sorte que l'admiration, le regard, l'amour, le goût, la complaisance qu'elle prend en cet objet, la fait tomber en défaillance, et la rend si attentive et si fortement appliquée à la Divinité, que l'activité de tous les sens inférieurs demeure suspendue, toute leur harmonie se glace, pour ainsi dire, tout le corps est assoupi, tous les membres deviennent raides et perdent le mouvement, toute la masse de la chair est comme un tronc immobile, et l'homme ne vit plus alors d'une vie animale ni humaine, mais simplement d'une vie intellectuelle et déiforme. Nous en avons des exemples dans les livres et dans la vie des saints (1); et si quelques-uns avaient peine à le croire, on leur pourrait faire voir à l'œil la preuve de ce que je dis, en la personne de plusieurs religieux et séculiers de l'un et de l'autre

(1) *Vide Tauler. Inst. c. 39., et ser. 2. de venerabili Eucharist. Sacr.*

sexe , à qui cela arrive en célébrant la messe ou en communiant, et participant aux sacrés mystères.

Quelqu'un pourrait demander ce que l'on doit juger de l'opinion de ces théologiens , qui établissent une certaine union réelle et substantielle entre le corps de Jésus-Christ et tous ceux qui communient , union qui demeure même après que les espèces sont consommées , et qui ne se perd qu'avec la grâce sanctifiante.

J'avoue que leur doctrine n'a jamais pu entrer dans mon esprit, quoiqu'ils semblent se prévaloir de l'autorité des Pères ; mais l'opinion de Thomas à Jéso (1) me semble plus recevable, qui distingue quatre unions entre Jésus-Christ et les fidèles , dans la sainte communion. La première est une union de présence réelle et de charité , qui est commune à tous les justes qui reçoivent le très-saint Sacrement. La seconde est une union d'expérience, de goût et d'attachement suprême, qui est un acte vital par lequel la partie supérieure de l'âme touche, sent et goûte la présence de Jésus-Christ. La troisième est une union mystique et morale du corps de Jésus-Christ avec le nôtre par le moyen du pain et du vin. La quatrième est une union d'expérience sensible qui est ordinairement jointe à la seconde, par laquelle le corps aussi bien que l'esprit sent la présence de Jésus-Christ, par un doux embrassement et par un goût délicieux, qui n'est communiqué qu'à des âmes d'une pureté et sainteté extraordinaires, et qui serait plus fréquent si nous avions plus de soin de purifier nos cœurs, et de les rendre capables de porter Dieu et de recevoir ses faveurs : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (2), non-seulement d'une vue claire et intuitive dans la béatitude céleste, mais encore ici-bas, d'une vue d'intelli-

(1) *Vide* Mald. in illa verba Joan. 6. 57 : *In me manet, et ego in eo.* Vasq. 3. part.

(2) *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Matth. 5. 8.

gence et de sagesse, qui passera jusqu'à l'union, et leur fera goûter par expérience combien Dieu est bon à ceux qui le reçoivent dignement. Car je puis dire que c'est un essai, et comme un avant-goût de la félicité éternelle, où l'âme trouve la plénitude de tout bien avec tant d'abondance, qu'elle ne voit plus rien dans le monde, qui mérite d'être l'objet de ses désirs (1).

Mais avant que de jouir de ce bonheur, il faut se résoudre à souffrir cent sortes de morts très-sensibles et crucifiantes, et à passer par des voies merveilleuses et inconnues, par où Dieu conduit l'homme d'oraison, et lui apprend à se quitter soi-même, et à mourir à toutes choses (2). Mais aussi qui peut dire quelle précieuse vie il reprend après être ainsi mort, et combien grande est la gloire de sa résurrection mystique, qui le transforme en Jésus-Christ; suivant ce que dit saint Augustin : « Je suis la viande des grands : croissez, et » vous me mangerez. Vous ne me changerez pas en » votre substance, comme la viande qui nourrit votre » chair, mais vous serez changé en moi. » Il est vrai et on ne le peut assez dire, c'est un bien ineffable et incompréhensible que de mourir à soi-même pour vivre en Jésus-Christ et pour la gloire de Jésus-Christ.

(1) *Vide Tauler.*, serm. 3. de venerab. Sacram.

(2) Verùm antequàm hùc perveniatur, natura innumeras mortes subire habet; diversæque, incognitæ, desertæ et mirabiles viæ calcandæ sunt, per quas Dominus homines trahit, sibi que mori docet. Sed quis dicere sufficit, quàm præclarissima, fructuosissima, deliciosissima vita ex ipsis nascatur mortibus? Planè sibi ipsi mori posse ineffabile prorsus atque purissimum quoddam bonum est. *Tauler.*, serm. 3. de venerab. Sacram.

TABLE

DES ENTRETIENS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

De la troisième espèce d'oraison que saint Ignace enseigne, qui est la contemplation.

ENTRETIEN PREMIER. Sa définition et sa nature.	page 1
II. Quel est l'objet de la contemplation.	7
III. Des lumières que Dieu communique aux hommes d'oraison dans l'exercice de la contemplation; de leur diversité et de leur caractère.	10
IV. Comment l'âme s'élève à la contemplation active, par l'application des sens.	21
V. Comment l'âme s'élève à la contemplation en montant par une vue transcendante au-dessus de tous les ouvrages de la nature, de la grâce et de la gloire.	25
VI. Comment l'âme s'élève à la contemplation active, par la considération des œuvres de la nature, de la grâce et de la gloire.	32
VII. Comment Dieu élève l'âme par la contemplation infuse par la voie des sens extérieurs.	42
VIII. Comment Dieu élève l'âme à la contemplation infuse, par l'impression qu'il fait sur le sens commun et sur l'imagination	48

IX. Comment Dieu élève l'âme à la contemplation par voie de pure intelligence et de lumière.	page 53
X. Comment Dieu, par une faveur particulière, éclaire l'âme, lui découvrant le pitoyable état de sa conscience et le nombre effroyable de ses péchés.	60
XI. Comment Dieu, par une singulière grâce, éclaire l'âme et lui découvre sa bassesse et son néant.	68
XII. Comment Dieu, par une grâce très-signalée, éclaire l'âme et lui imprime l'image de la mort.	78
XIII. Comment Dieu éclaire l'âme extraordinairement, et lui montre l'état horrible des réprouvés dans l'enfer.	91
XIV. Comment Dieu éclaire l'âme d'une lumière extraordinaire, qui lui découvre les peines du purgatoire.	105
XV. Comment Dieu éclaire l'âme d'une lumière extraordinaire, et lui imprime la crainte de ses divins jugemens.	123
XVI. Comment Dieu éclaire l'âme et lui découvre la gloire des saints, et surtout du Saint des saints et de sa bienheureuse Mère.	131
XVII. Comment Dieu éclaire l'âme, et lui fait sentir sa présence sans se faire voir.	137
XVIII. Comment Dieu éclaire l'âme en l'avenglant, et la fait entrer dans l'abîme de son incompréhensible grandeur.	142
XIX. Comment Dieu élève l'âme au plus haut degré de la contemplation, et se manifeste à elle d'une manière suréminente et admirable.	150

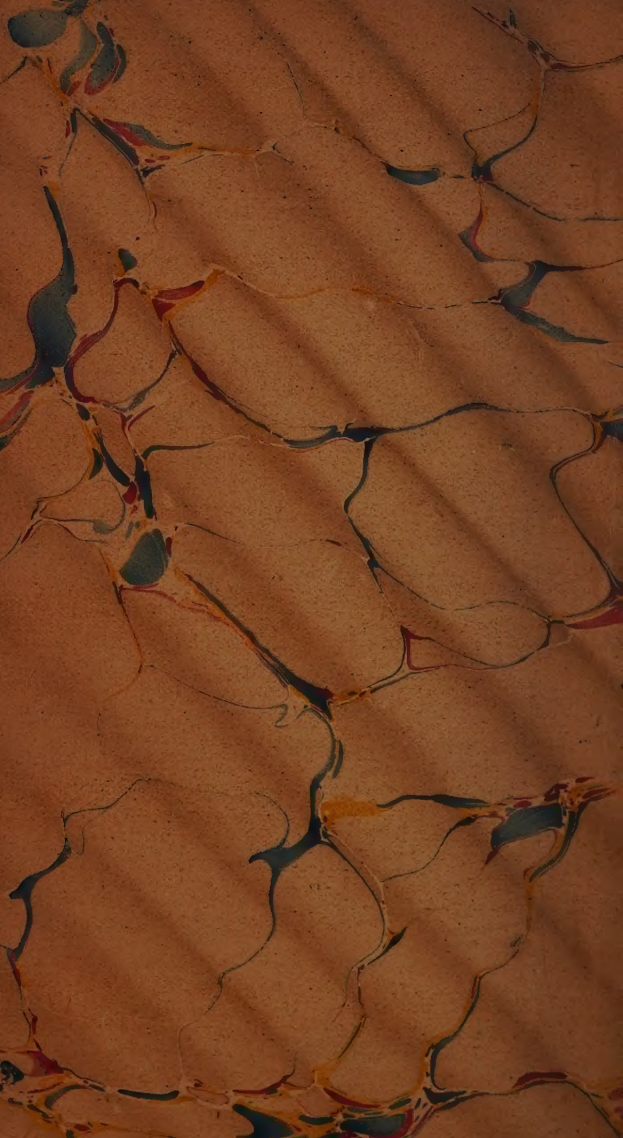
LIVRE SIXIÈME.

Des impressions différentes par lesquelles l'âme est élevée au pur amour, et à l'union avec Dieu.

ENTRETIEN PREMIER. Que la contemplation n'est point une vue stérile, mais qu'elle tend à la perfection du pur amour.	163
II. Des impressions différentes que l'amour divin fait dans l'âme, pour arriver à l'union avec Dieu, qui est la fin de la contemplation.	168
III. Le recueillement de l'âme.	174
IV. Le silence de l'âme.	180

V. Comment Dieu parle à l'âme, et se fait écouter dans l'oraison.	189
VI. Des blessures de l'amour divin.	211
VII. Des liens de l'amour divin.	221
VIII. Des langueurs de l'amour divin.	229
IX. Des défaillances de l'amour divin.	235
X. Le repos de l'âme.	240
XI. Du sommeil des puissances.	250
XII. Des tendresses de l'amour divin, et de l'écoulement de l'âme en Dieu.	256
XIII. Des extases et ravissemens de l'amour unitif.	260
XIV. De la parfaite union de l'âme avec Dieu dans l'oraison.	269
XV. De la parfaite union de l'âme avec Dieu dans le Saint-Sacrement.	284

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME



060.32

N851

6508

NOUET, S.J., JACQUES

AUTHOR

L'Homme d'Oraison

TITLE Sa Conduite Dans les Voies de
Dieu, Vol. II

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

ROOM
NUMBER

STORAGE - COSA

6508

